This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

~~NS. 93 d. 18~~

Vet. Fr. III A. 141

COLLECTION

DES

MEILLEURS AUTEURS

MODERNES

FRANÇAIS, ITALIENS ET ESPAGNOLS.

TOME II.

MATHILDE par EUGENE SUE.

GRIMMA,

IMPRIMERIE DU BUREAU D'EDITION.

1844.

MATHILDE

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FEMME

PAR

Eugène Sue.

VOL. III.

GRIMMA,
IMPRIMERIE DU BUREAU D'EDITION.

1844.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1958
OF OXFORD
LIBRARY

CHAPITRE PREMIER.

UNE VISITE.

Je passai une nuit horrible.

A peine M. de Lancry m'eut-il ramenée chez moi, que je tombai dans une crise nerveuse qui m'ôta toute connaissance.

Je ne me souviens pas de ce qui se passa pendant les longues heures qu'elle dura. Elle cessa vers les quatre heures de l'après-midi.

Ma pauvre Blondeau était assise à mon chevet et pleurait silencieusement. Je portai les mains à mon front comme pour rassembler mes souvenirs. En me rappelant la scène de la veille, je ne doutai pas qu'un duel n'eût eu lieu.

Hélas! c'était encore la moindre de mes terreurs. Lugarto pouvait perdre Gontran. Peut-être cet homme avait-il parlé?

— Où est M. de Lancry? m'écriai-je.

Blondeau me regarda avec une sorte de tendresse compatissante, et me dit:

— M. le vicomte est sorti ce matin, madame, puis il est rentré et ressorti encore.

— Et sans être blessé? m'écriai-je.

Blondeau parut très-étonnée.

— Sans être blessé, madame... pas le moins du monde... S'il l'eût été il n'aurait pas pu se mettre... en route.

— En route... que dis-tu?

— M. le vicomte, en rentrant ce matin, a donné l'ordre de préparer son nécessaire de voyage, une ou deux malles, et il est parti, emmenant son nouveau valet de chambre, et en laissant cette lettre pour vous, madame.

— Parti!... parti... sans moi! Et les avertissements de M. de Mortagne! m'écriai-je. Il y a là quelque chose de bien fatal...

J'ouvris en hâte la lettre de Gontran.

En quelques lignes il m'apprenait qu'à la suite de la scène de la veille, une rencontre avait eu lieu entre lui et M. Lugarto, que ce dernier était légèrement blessé. Mon mari se voyait obligé, me disait-il, de faire une absence de quelques jours seulement pour terminer l'affaire importante que je savais; il regrettait beaucoup de me laisser seule, mais je devais comprendre combien étaient graves et décisives les démarches qu'il allait tenter.

— Et par quelle barrière est sorti M. de Lancry? Quelle route a-t-il prise? demandai-je à Blondeau. Car, désirant obéir aux recommandations expresses de M. de Mortagne de ne jamais me séparer de Gontran, je voulais le rejoindre.

— Je n'en sais rien, madame.

— Il faut envoyer à l'instant à la poste aux chevaux savoir quelle route M. de Lancry a suivie; grâce à ces mêmes renseignements, pris de relais en relais, je pourrai peut-être l'atteindre. Nous allons partir... à l'instant... Tu m'accompagneras...

— Partir, madame, dans l'état où vous êtes? mais c'est impossible.

— Je te dis qu'il le faut... Tu ne sais pas combien cela est important.

— Comment faire alors, madame, pour savoir où est allé M. le vicomte? Il n'est parti ni dans sa voiture, ni en poste, il a fait venir un fiacre, et il y est monté avec son valet de chambre.

— Mon Dieu!... mon Dieu! m'écriai-je avec désespoir.

Je ne comprenais rien au brusque départ de Gontran, je redoutais quelque perfidie de M. Lugarto.

J'envoyai Blondeau s'informer si ce dernier était à Paris; on lui répondit qu'il y était, que sa blessure avait assez de gravité, et qu'il ne pourrait pas sortir de quelques jours.

J'étais en proie à une mortelle inquiétude. Je frémissais en songeant que M. de Mortagne avait pour ainsi dire prévu cette absence de Gontran, puisqu'il m'avait expressément recommandé de ne pas quitter M. de Lancry.

En vain Blondeau interrogea ceux de nos gens qui avaient assisté au départ de mon mari, je ne pus recueillir le moindre renseignement.

Je passai la fin de la journée et la nuit suivante dans d'inexprimables angoisses. Je ne pouvais comprendre comment M. Lugarto n'avait pas exécuté sa menace de perdre Gontran; peut-être l'avait-il fait, peut-être mon mari, parti précipitamment pour échapper aux suites de cette révélation, n'avait pas voulu m'effrayer.

Je ne savais qui interroger pour être éclairée à ce sujet.

Je me décidai à aller, quoi qu'il m'en coûtât, chez Mlle de Maran. Elle, plus que personne, devait m'instruire de ce que je voulais savoir, car elle recueillait avec empressement les bruits odieux qui nous concernaient.

Je me disposais à me rendre chez ma tante, lorsqu'on l'annonça.

En toute autre circonstance, cette visite m'eût été odieuse. Je remerciai presque le ciel de m'envoyer Mlle de Maran.

Pourtant, lorsque je vis l'air ironique et satisfait de ma tante, je regrettai le vœu que j'avais formé.

— Eh bien!... eh bien!... me dit-elle, qu'est-ce qu'il y a donc? Du trouble dans votre ménage, chère petite? Dans ce modèle des jolis ménages commodes et faciles? On parle de tra-

gédies... qui, j'en suis sûre... ne sont que des comédies... heureusement.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, madame; à cette heure, je suis horriblement inquiète de M. de Lancry, je ne l'ai pas revu depuis la scène cruelle qui au moins aura fait tomber les calomnies dont M. de Lancry et moi nous étions l'objet.

— Qu'est-ce que vous dites donc là, ma chère petite? Vous croyez qu'elle a été d'un bon effet, cette scène à Tortoni! Ah çà! est-ce que vous êtes folle?

— Je crois, madame, que les honnêtes gens qui auront entendu M. de Lancry prouver si nettement l'infamie de M. Lugarto, ne se feront plus l'écho de bruits encore plus ridicules qu'ils ne sont odieux; si personne à l'avenir ne nous défend, personne du moins ne nous attaquera.

— Laissez-moi donc tranquille avec vos preuves: il n'a rien prouvé du tout, votre mari. Est-ce qu'on a été dupe de cette comédie-là?

— Une comédie! madame, une comédie!

— Mais certainement, est-ce que M. Lugarto pouvait répondre autrement qu'il a fait à l'apostrophe sauvage de Gontran?... Est-ce que devant tout le monde il pouvait avouer que vous aviez eu des préférences pour lui?... Ainsi, chère petite, vous avez la bonhomie de vous croire blanche comme neige et votre mari aussi, parce que M. Lugarto aura proclamé votre innocence à la face du lustre de Tortoni? Mais le simple savoir-vivre l'obligeait à agir ainsi. Il faudrait être un vilain, un croquant, pour se conduire autrement. Je ne suis pas suspecte, moi; je trouve ce Lugarto bête comme une oie à l'endroit de sa titulature et de ses étoiles d'or en champ d'argent; mais je dois avouer avec tout le monde que, dans cette occasion-là, il s'est conduit avec toutes sortes de réserve, de mesure et une dignité nonpareille... Est-ce que pour vos beaux yeux il ne s'est pas laissé menacer, injurier, presque assommer par votre mari sans

proférer une plainte, et au contraire en défendant votre réputation? Allons donc!... Galaor et Orondate sont des monstres de cynisme et de fatuité... auprès de ce pauvre Lugarto.

Je ne trouvais pas une parole à répondre à Mlle de Maran. J'avais déjà une si triste expérience de la méchanceté du monde que je ne doutai pas que la conduite de M. de Lancry et de M. Lugarto ne pût être interprétée ainsi que le disait ma tante.

Je laissai retomber avec accablement ma tête sur ma poitrine.

Mlle de Maran, fière de son triomphe, continua avec une joie cruelle.

— Ce qu'il y a de pis pour Gontran, c'est que, par là-dessus, le Lugarto s'est très-bien conduit dans le duel; il a été blessé, l'honneur est satisfait, comme l'on dit, sans compter qu'à la rigueur ce bel archimillionnaire aurait pu parfaitement refuser à Gontran de se battre avec lui... vu que votre mari a, dit-on, l'inconvénient de lui devoir énormément d'argent. Or, entre nous, c'est une drôle de manière de payer ses dettes que vous rembourser d'un bon coup d'épée... Mais, puisque le Lugarto s'arrange de cette monnaie-là, tout est dit. Seulement cela prouve qu'il vous aime d'une furieuse force... et même, depuis sa blessure, il ne parle de vous qu'avec des roucoulements de fidèle berger les plus touchants du monde, je vous en avertis.

— Ainsi, madame... depuis cette scène, moi et M. de Lancry... nous sommes tombés encore un peu plus bas dans l'opinion du monde? dis-je avec un calme qui étonna Mlle de Maran; et M. Lugarto inspire, au contraire, le plus touchant intérêt?

— Vous parlez d'or, chère petite! Cela est ainsi, ni plus ni moins; aussi vous m'en voyez tout émue, toute bouleversée. Je venais daredare... vous avertir et vous dire, un peu tardivement peut-être (mais vaut mieux se repentir tard que jamais), que j'étais désolée d'avoir consenti à votre mariage avec Gontran. Qui est-ce qui se serait jamais attendu à cela de lui? Savez-vous qu'après tout ce Mortagne, avec son cerveau fêlé, ne

manquait pas d'une certaine judiciaire au moins? Mais on a eu beau faire et beau dire, il n'y a pas eu moyen de vous ôter ce beau mari-là de la tête, pauvre petite! Et penser qu'après quatre mois à peine de mariage, vous voilà déjà avec un mari méprisé, ruiné, infidèle! Tenez... c'est à fendre le cœur! Je sais bien que vous me répondrez à ça que la conduite de votre infidèle vous a donné le droit d'user de représailles, et que ce Lugarto ne manque pas d'agréments, malgré sa figure de cire jaune, ses épilepsies et sa manie de titulature; c'est égal, quand on me parle de votre goût pour lui, je me révolte... je m'indigne...

— Vraiment, madame..

— Vraiment... mais comme vous prenez bien ce que je vous dis! ça n'a pas l'air de vous émouvoir du tout!

— Non, madame... vous le voyez... je suis très-calme... Je suis touchée même du sentiment qui vous dicte les consolations que vous venez me donner...

— Et vous avez bien raison d'en être touchée; mais je vous disais que, lorsqu'on me parlait de votre goût pour ce Lugarto, je me révoltais, je disais aux méchantes langues: Vous seriez furieusement interloqués, tous tant que vous êtes, si vous saviez le pourquoi et le comment du goût de cette petite vicomtesse de Lancry pour M. Lugarto... Il y a dans cette jeune femme-là, voyez-vous, une manière d'abnégation courageuse dans le goût des femmes héroïques de l'antiquité, quelque chose comme une mixture de Portia et de la mère des Gracques... mais c'est vrai ce que je vous dis là... A vous voir à cette heure si calme, est-ce qu'on pourrait seulement penser que votre mari vous rend la plus malheureuse des femmes, et qu'à tort ou à raison votre réputation et la sienne sont à jamais perdues? Ah çà, mais dites-moi donc, maintenant j'y pense... si c'est à tort qu'on vous accuse, comme ça doit être affreux pour vous!

— Écoutez, madame, dis-je à Mlle de Maran avec un sang-froid qui la confondit, vous êtes venue ici pour jouir de votre

triomphe, pour voir si vos prévisions s'étaient bien accomplies, si la jeune femme était aussi malheureuse que la jeune fille, que l'enfant l'avait été... n'est-ce pas, madame?

— Allez toujours, je vous répondrai plus tard... C'est étonnant comme vous êtes perspicace!

— Eh bien! madame, je vais vous porter un bien terrible coup... je vais d'un seul coup me venger, me cruellement venger de tout le mal que vous m'avez fait, de celui que vous avez voulu me faire...

— C'est étonnant... vous ne m'effrayez pas du tout, chère petite.

— Regardez-moi bien en face, madame; écoutez bien l'accent de ma voix, remarquez bien l'expression de mes traits... vous si pénétrante, vous verrez si je mens.

— Au fait... au fait, dit Mlle de Maran avec aigreur.

— Eh bien! madame, j'aime Gontran autant que je l'ai jamais aimé... entendez-vous?... Je l'aime avec passion, je l'aime plus encore qu'autrefois, car il est malheureux... Cet amour-là, c'est ma force, c'est mon courage, c'est ma consolation; grâce à cet amour, je suis déjà sortie, meurtrie peut-être, mais souriante, des luttes les plus cruelles.. Grâce à cet amour, enfin, je défie l'avenir d'un front calme et serein.

Il y avait un tel accent de vérité dans mes paroles; mon visage, ranimé par la puissance de mes convictions, était sans doute si radieux que Mlle de Maran, ne pouvant cacher sa rage, s'écria:

— C'est qu'elle est capable de dire vrai! C'est qu'il y a pourtant des femmes assez imbéciles pour s'ensorceler ainsi d'un homme! Les vilaines stupides, on les assommerait à coups de bûche, qu'elles s'écrieraient encore avec toutes sortes de voluptés langoureuses, comme les convulsionnaires du diacre Pâris: O douceur charmante!... ô ravissement ineffable!

Puis, revenant involontairement à ses habitudes d'autrefois, Mlle de Maran me serra violemment le bras en s'écriant :

— Mais vous êtes donc aveugle, sotte ou folle ?

La colère de ma tante me fit du bien ; mon amour pour Gontran était compris ; il pouvait, il devait me consoler de tout, puisque Mlle de Maran était si fâcheuse de me le voir ressentir.

— C'est à vous faire enfermer, répéta ma tante

— Je l'aime, madame, je ne puis vous dire autre chose.

— Elle me fera perdre la tête avec ses devises de mirliton sur tous les tons : Je l'aime ! je l'aime ! je l'aime ! Belle réponse ! Vous l'aimez, mais il vous a ruinée ! mais il doit des sommes énormes à ce Lugarto ! mais, du moment où celui-ci en exigera le payement, vous serez réduite à la misère !

— Je partagerai cette misère avec Gontran, madame...

— Mais il est déshonoré aux yeux du monde !

— Il ne l'est pas aux miens.

— Mais il vous méprise, mais il vous a laissé compromettre par ce Lugarto !

— Gontran est sûr de mon amour.

— Il en est si sûr qu'il ne vous aime pas.

— Mais je l'aime, moi, madame.

Je ne sais avec quel accent je prononçai ces derniers mots, mais Mlle de Maran frappa du pied et s'écria avec emportement :

— Il faut que l'enfer s'en mêle ; cet amour a tourné en folie : elle est maintenant incurable.

— Oui... oh ! oui... vous l'avez dit, mademoiselle, c'est une folie, une sainte, une noble folie du moins que celle-là ! elle concentre toutes les forces de mon esprit, toute la puissance de mon âme sur Gontran. Ce qui n'est pas lui n'existe pas pour moi. Vivre de sa vie si dure, si pénible, si humiliante qu'elle soit... c'est mon seul vœu ; vous avez raison, je suis folle. Qu'est-ce que la folie, sinon un sentiment exagéré aux dépens de tous les autres ? Eh bien ! oui... je suis folle... comme les

folles j'ai de ces souvenirs chéris, adorés, enivrants, qui viennent à chaque instant luire à mon esprit, me transporter dans un monde idéal; ces souvenirs sont ceux des jours ineffables que j'ai passés près de lui, alors que j'étais si fière d'être belle et jeune, parce qu'il aimait ma jeunesse et ma beauté.

— Mais à cette heure il en est las et rassasié de votre beauté; quant à votre jeunesse, bel avantage!... Vous n'en aurez que plus longtemps à souffrir.

— Vous ne pouvez comprendre ces questions de jeunesse et de beauté, madame, ou plutôt vous ne les comprenez que trop, c'est ce qui cause votre rage; mais le ciel est juste... il veut que vous connaissiez les tourments de l'envie... Il vous a réservé un terrible supplice, celui de me voir, malgré tout et à tout jamais, heureuse, et par celui qui, selon vous, devait causer mes plus cruels chagrins! Voyez-vous, madame, demain il me dirait: Va-t'en... je te hais... qu'il ne pourrait pas arracher de mon cœur ce trésor de souvenirs adorés dont je vivrais un siècle... Quelque méprisant, quelque impitoyable que soit Gontran, il ne pourra pas faire que le passé n'ait pas été le passé, un passé éblouissant comme un rêve de fée... un passé dans lequel je me réfugierai dès que le présent deviendra sombre et obscur.

— Ah!... ah! qu'elle est donc surprenante et réjouissante avec son cher petit passé!... Laissez-moi donc tranquille! Est-ce que ce n'est pas pour votre argent qu'il vous a épousée? Vous auriez été laide et méchante comme les sept péchés capitaux, qu'il vous aurait épousée tout de même.

— Aussi, madame, jugez donc combien je me suis trouvée heureuse d'être à la fois riche, belle et dévouée!

— Mais c'est intolérable, mais c'est l'acharnement dans la frénésie qu'un tel amour! s'écria Mlle de Maran hors d'elle-même. Mais, enfin, un jour il mourra; il faudra bien qu'il meure, ce cher et bel adoré! Comment vous consolerez-vous

alors? Ah!... ah!... ah!... je vous prends sans vert: répondez à cela!

— Dans ce monde, je prierai Dieu pour lui; dans l'autre, je le reverrai. Madame, ma vie se passerait ainsi entre la prière et l'espérance...

Mlle de Maran se leva brusquement, et s'écria:

— Allons, c'est une gageure, un parti pris, un défi... dont je ne suis pas dupe. Vous faites contre fortune bon cœur... vous êtes si orgueilleuse!... Vous crèveriez de désespoir et de rage... plutôt que de pleurer devant moi! C'est bien, ma mie, à votre aise. Vous êtes heureuse, très-heureuse, superlativement heureuse, n'est-ce pas? Grand bien vous fasse... Je me sentais disposée à être pitoyable pour vos chagrins, mais je vous trouve d'un tempérament si robuste à l'endroit des peines de cœur que je ne m'en occuperai plus... J'ai dû charitablement vous prévenir de ce qu'on disait sur vous et sur votre bel Alcindor; vous trouvez tout cela parfaitement simple et naturel. Rien de mieux. Seulement, maintenant n'attendez pas de moi que je vous défende ou que je vous plaigne le moins du monde.. Nous verrons où cette belle obstination vous conduira...

Mlle de Maran partit furieuse.

J'étais radieuse de ma fermeté et de l'espèce de révélation que je devais à la visite de Mlle de Maran.

Peut-être sans la violence de ses attaques n'aurais-je pas vu aussi clair dans mon cœur. Jamais je n'aurais osé me poser les questions qu'elle m'avait faites.

Il est des suppositions si douloureuses ou si horribles que par instinct l'esprit ne s'y arrête pas; mais une fois qu'elles sont admises, une fois qu'on les a résolues, on est presque heureux de les avoir soulevées.

La visite de Mlle de Maran eut donc un effet contraire à celui qu'elle attendait.

Cette discussion m'éclaira davantage encore sur la profondeur de mon dévouement pour M. de Landry.

Avant j'aurais pu douter de moi, alors je n'en doutais plus; j'avais envisagé sans pâlir les plus terribles chances que cette affection pût subir...

Hélas je n'avais que trop besoin de cette puissante conviction pour résister aux nouveaux coups qui me menaçaient.

CHAPITRE II.

LA DOUTE.

Un nouveau chagrin vint m'accabler.

Ma pauvre Blondeau tomba malade. Mon médecin parut étonné de cette indisposition presque subite; sans être grave, elle tenait cette excellente femme dans un état de torpeur et de somnolence étranges.

Mon inquiétude au sujet de Gontran augmentait de plus en plus.

Je ne savais pas à qui me confier; j'envoyai chez Mme de Richeville. Elle était encore en Anjou; l'on ne savait pas l'époque de son retour.

M. de Montagne n'avait pas reparu à Paris depuis le jour où il avait adressé chez moi une lettre à M. de Rochegune.

Avec quelle amertume je regrettai Ursule, ma seule amie! J'aurais pu sinon lui demander ses conseils, du moins lui dire mes angoisses.

Elle m'écrivait souvent des lettres remplies de mélancolie et de tristesse. Elle n'était pas heureuse, non que son mari manquât de soins, de prévenances pour elle, mais il ne la comprenait pas. Elle se plaignait de la vie monotone qu'elle menait et regrettait notre enfance.

Depuis mon entrée dans le monde, je n'avais pas contracté

une amitié de femme ; tout en reconnaissant les généreuses qualités de madame de Richeville, malgré moi, j'éprouvais toujours un sentiment vague de jalousie... Elle aussi avait aimé Gontran !

Je me trouvais donc complétement isolée ; j'étais entourée de gens récemment entrés à mon service ; presque toute ma maison s'était renouvelée ; la plus ancienne de mes femmes y était à peine entrée depuis six semaines. L'indisposition de Blondeau me privait de la seule personne amie que j'eusse alors auprès de moi.

Depuis près de trois jours j'ignorais le sort de Gontran.

Vers les cinq heures du soir, Fritz, le valet de chambre qu'il avait emmené, arriva dans un de ces cabriolets qu'on trouve aux postes, et m'apporta une lettre de mon mari.

Je fus stupéfaite des nouvelles qu'il m'apprit.

Gontran était souffrant, il m'attendait près de Chantilly, dans une maison où devait me conduire l'homme qu'il me dépêchait.

M. de Lancry désirait qu'aussitôt sa lettre reçue je partisse en poste avec Blondeau et Fritz pour venir le rejoindre.

„Il est très-important pour moi, ajoutait M. de Lancry, qu'on ignore encore à Paris que vous êtes venue me retrouver. Vous direz donc à vos gens de répondre aux personnes qui viendraient vous demander, que vous êtes partie pour aller passer quelques jours chez madame Sécherin. Vous écrirez aussi dans ce sens à Mlle de Maran, à mon oncle de Versac, et aussi à la princesse Ksernika. Je vous en prie, Mathilde ; quelque répugnance que vous avez à écrire à cette dernière personne, l'important est qu'il soit bien constaté dans le monde que vous vous rendez auprès d'Ursule, et non pas auprès de moi. Je vous expliquerai tout ce mystère, qui heureusement ne doit pas durer. Vous pouvez avoir une confiance absolue dans Fritz, que je vous envoie ; il vous conduira près de Chantilly : c'est là que je

vous attends, bonne et chère Mathilde. Courage! j'espère que de beaux jours nous sont encore réservés."

Je l'avoue, ma joie de revoir Gontran l'emporta peut-être sur l'inquiétude que me causait sa santé.

Je donnai les ordres nécessaires pour partir à l'instant. Quoiqu'il me répugnât d'interroger un de mes gens, je demandai à Fritz si M. de Lancry était tombé malade pendant son voyage ou à son retour.

—Je ne puis répondre à madame la vicomtesse à ce sujet, me dit-il. En arrivant de Paris, M. le vicomte m'a laissé près de Chantilly, dans la maison où il attend madame; il en est parti seul, il y a trois jours; il y est revenu seul ce matin. M. le vicomte semblait fatigué, souffrant; il m'a ordonné de prendre un cabriolet à la poste et de venir chercher madame.

Une folle espérance me passa par le cœur. Je pensai un moment que Gontran m'avait trompée en annonçant la ruine de notre maisonnette, qu'il me ménageait une surprise, et que c'était dans cette retraite que nous devions nous réfugier pour échapper aux méchants bruits du monde.

J'avais tant de religion pour cette adorable phase de ma vie passée, que, par un scrupule exagéré, je ne voulus pas pour ainsi dire profaner mon espoir et mes souvenirs chéris en faisant à Fritz la moindre question à ce sujet.

Ainsi que Gontran me l'avait recommandé, j'écrivis à Mlle de Maran, à M. de Versac et à Mme de Ksernika que j'allais passer quelques jours à la campagne chez Ursule; je donnai chez moi l'ordre de répondre dans le même sens aux personnes qui pourraient venir me voir.

J'étais fâchée de ne pouvoir emmener Blondeau, mais je ne songeai pas même à lui parler de mon départ; malgré son état maladif, elle eût voulu m'accompagner.

J'allai la voir dans sa chambre. Elle me reconnut à peine. Ses traits ne semblaient pas altérés. Elle ne paraissait pas

souffrir: elle était seulement absorbée dans un engourdissement profond.

A six heures, je partis de Paris.

Celle de mes femmes qui me suivait avec le valet de chambre de M. de Lancry était une fille assez triste et dont la physionomie me déplaisait sans que je susse pourquoi.

On était à la fin de juin, le ciel était sombre, l'air lourd, la chaleur étouffante, un orage menaçait.

Malgré la longueur du jour, vers les sept heures et demie, au moment où je changeais de chevaux à Écouen, la nuit était presque complétement venue. Le tonnerre commença de gronder dans le lointain, quelques éclairs sillonnèrent l'horizon. L'atmosphère devint encore plus pesante.

A ce relais, il s'éleva un débat puéril entre mon domestique et les postillons qui m'avaient conduite. Je ne signale ce fait, en apparence si peut important, que parce qu'il eut plus tard une grave conséquence.

On avait jusqu'alors payé les guides à quatre francs, je crois, car j'avais recommandé la plus grande vitesse; je ne sais pourquoi à ce relais Fritz voulut payer à trois francs seulement. Le postillon vint réclamer à la portière; j'ordonnai de lui donner ce qu'il demandait, en ajoutant qu'avant toute chose je voulais aller très-vite, car j'étais très-pressée d'arriver.

Le maître de poste, qui assistait à cette légère discussion, recommanda aux postillons la plus grande attention lorsqu'ils arriveraient à la descente de Luzarches, car la route était presque entièrement dépavée en cet endroit par suite des réparations qu'on y faisait. Des lanternes, d'ailleurs, signalaient ce danger.

Nous partîmes d'Écouen.

L'obscurité redoubla, quelques larges gouttes de pluie commencerent à tomber. Je craignais que le bruit de la foudre

s'effarouchât les chevaux, qu'un accident imprévu ne retardât mon arrivée près de Gontran.

Du reste, je contemplais avec un calme mélancolique ces signes précurseurs de l'orage.

Hélas! ces grands phénomènes de la nature, si imposants, si terribles qu'ils soient, sont bien moins effrayants que ces sourdes et lâches méchancetés qui bourdonnent autour de nous. Il y a tant de majesté dans cette commotion des éléments que l'âme s'élève au-dessus de la peur, et ne songe qu'à religieusement admirer la magnificence de cette lutte.

Ces pensées me donnèreet de nouvelles forces, d'ailleurs j'allais retrouver M. de Lancry; il n'était que souffrant, me disait-il; je comptais sur mes soins, sur le repos pour le guérir.

J'avais fini par me persuader qu'il m'attendait, soit dans notre ancienne demeure, soit dans une nouvelle maison, et que nous devions vivre ainsi quelque temps dans l'isolement.

Je regardais cet événement si désiré comme la récompense de mon dévouement pour Gontran; je remerciai Dieu de m'avoir si bien inspirée. J'avais une telle confiance dans la force de mes sentiments, que je ne doutais plus du bonheur de mon mari, désormais livré à la seule influence de mon amour.

Peu de temps avant que d'arriver à la descente de Luzarches, qu'on avait signalée comme dangereuse, ma voiture s'arrêta un moment au haut d'une côte que nous venions de gravir, il fallait enrayer.

J'entendis d'abord dans le lointain le bruit du galop d'un cheval qui se rapprochait de plus en plus. Je me penchai machinalement à la portière; peu d'instants après, un cavalier, accourant à toute bride, s'écria d'une voix haletante en s'adressant à Fritz;

— Vous êtes poursuivis; ils sont si pressés qu'ils ont doublé la poste d'Ecouen... Je n'ai pas un quart d'heure d'avance sur eux; ils montent la côte; je vais là-bas prévenir que...

Je ne pus entendre le reste de sa phrase; il poursuivit sa route à bride abattue...

Saisie d'effroi, ma première pensée fut qu'il s'agissait de M. Lugarto.

— Qui nous poursuit? Quel est cet homme? m'écriai-je.

Fritz hésita un moment et me répondit:

— C'est un homme à qui M. le vicomte m'avait fait porter une lettre en même temps que je venais chercher madame... Sans doute il agit d'après les ordres qu'il a reçus de M. le vicomte, en accourant prévenir madame qu'on nous poursuit.

— Mais qui nous poursuit? mon Dieu!

— Je ne saurais le dire à madame, répondit Fritz d'un air inquiet, en se baissant pour écouter.

— En effet, pendant un de ces moments de profond silence qui coupent parfois le fracas de l'orage, nous entendîmes le bruit encore éloigné d'une voiture; malgré l'escarpement de la côte, elle s'approchait assez vite...

— Les voilà... les voilà... dit Fritz presque avec frayeur.

Tout me fut expliqué; sans doute Gontran, dans la crainte que M. Lugarto ne découvrit sa retraite ou ne fût instruit de mon départ, avait ordonné à un homme sûr d'observer ses démarches. Cet homme avait vu partir M. Lugarto, il allait prévenir M. de Lancry que sa retraite était découverte, et m'avertissait en passant.

— Mon Dieu! que faire?... que faire? m'écriai-je.

Le bruit de la voiture se rapprochait de plus en plus.

Elle arriva au haut de la côte; n'ayant plus qu'à descendre, elle allait nous rejoindre.

— Que madame la vicomtesse n'ait pas peur, me dit tout à coup Fritz. J'ai un moyen... Postillon, attention à tes chevaux, et ventre à terre sans enrayer, tu t'arrêteras après avoir passé l'endroit dépavé où on a mis ces lanternes qu'on voit là-bas..

A peine Fritz avait il parlé que la voiture parti avec une vitesse effrayante.

Elle ne roulait pas, elle bondissait sur cette descente rapide.

Il fallut aux postillons une adresse merveilleuse pour traverser la saine partie de la route, sorte d'étroit passage pratiqué à travers d'énormes monceaux de pavés, et seulement éclairé par trois lanternes posées sur des pieux.

Cet obstacle franchi, nous nous arrêtâmes.

Je regardai par le carreau du fond de la voiture; Fritz sauta de son siége, courut aux lanternes et les éteignit.

Les postillons, tournant le dos à la partie de la route qu'ils venaient de dépasser et que la voiture leur cachait, ne purent s'apercevoir de l'action de Fritz.

Je compris son dessein.

La nuit était si noire que les personnes qui nous poursuivaient ignorant le danger, puisqu'elles n'avaient pas relayé à Écouen, devaient arriver aveuglément sur cette masse de grés et s'y briser.

Nous avions descendu cette côte avec tant de rapidité, que l'autre voiture apparaissait à peine à son sommet lorsque Fritz s'écria:

— Marche! postillon... Dix francs de guides si vous montez la route au galop!

Malgré cette recommandation, les chevaux, essoufflés par cette course désordonnée, gravirent lentement le rude versant qui succédait à la descente.

Dans un état d'angoisse inexprimable, je regardais toujours à travers le carreau du fond de la voiture.

Fritz resta sur le marchepied de son siége pour juger du résultat de sa ruse.

La nuit continuait d'être si profonde qu'on ne distinguait pas la voiture qui nous poursuivait; on ne voyait que deux points

lumineux (ses lanternes) qui approchaient, qui descendaient avec une effrayante vitesse sur cette pente presque à pic.

A la lueur d'un éclair, je vis parfaitement une voiture attelée de deux chevaux blancs... lancés avec impétuosité...

Puis tout retomba dans l'ombre...

Une idée terrible me vint: si les malheureux qui couraient à une perte certaine n'étaient pas ceux qui nous poursuivaient!...

Machinalement je jetai mes deux mains en avant et je m'écriai: Arrêtez!

Un nouvelle éclair me montra la voiture, entrainée par son irrésistible élan...

Elle était à peine à vingt pas de la masse de grès, sur laquelle elle devait inévitablement se briser...

Que devins-je, mon Dieu! lorsque je crus reconnaître la forme particulière d'une sorte de briska appartenant à M. de Mortagne et dans lequel il était arrivé d'Italie chez ma tante le jour de la signature de mon contrat de mariage! Gontran m'avait parlé souvent de la construction commode quoique bizarre de cette voiture.

En voyant les deux points lumineux qui la signalaient disparaître tout à coup... je poussai un cri déchirant, je mis ma main sur mes yeux... comme si j'avais assisté à l'effroyable catastrophe que je redoutais.

A ce moment, nos chevaux, arrivant au haut de la côte que nous avions gravie, trouvèrent un terrain plat et repartirent avec une nouvelle impétuosité.

En vain j'appelai les postillons, le bruit étourdissant des roues couvrait ma voix, ils ne m'entendirent pas; je me rejetai dans le fond de la voiture avec désespoir...

Peu à peu, craignant de m'appesantir sur cette idée que M. de Mortagne était peut-être victime d'un épouvantable accident, je voulus me persuader, je me persuadai que je m'étais trompée.

D'ailleurs, il n'existait peut-être pas que cette seule voiture d'une forme particulière; M. de Mortagne pouvait l'avoir vendue et M. Lugarto l'avoir achetée; ainsi je calmai ou plutôt j'étourdis ma terreur... Je m'efforçai de croire que ce dernier nous poursuivait et q'une punition toute providentielle frappait l'homme qui nous avait fait tant de mal. Enfin j'allais voir Gontran. Cet espoir seul me rassurait; M. de Lancry, prévenu par le messager qui nous avait dépassés, éclaircirait mes doutes à ce sujet.

Après avoir couru une demi-heure environ sur la grande route, je m'aperçus bientôt que nous quittions le pavé et que nous nous engagions dans un chemin de traverse.

La nuit était si obscure que je ne pus voir si nous entrions ou non dans la forêt.

Après avoir ainsi marché quelque temps, nous nous arrêtâmes tout à coup. L'orage durait toujours.

Je vis une maison de triste apparence dont tous les volets étaient fermés.

Fritz descendit du siège, frappa, la porte s'ouvrit...

Mon cœur battait à se rompre en songeant que j'allais revoir Gontran.

J'entrai vivement dans cette maison pendant que mes gens s'occupaient de décharger la voiture.

Une femme âgée, que je ne connaissais pas, me pria d'entrer dans un petit salon au rez-de-chaussée.

— Où est M. de Lancry? m'écriai-je.

— M. le vicomte a laissé cette lettre pour madame...

— M. de Lancry n'est donc pas ici? mon Dieu!

— M. le vicomte ne doit revenir que demain soir, ainsi qu'il a dû sans doute l'écrire à madame dans cette lettre.

Très-inquiète de l'absence de M. de Lancry, je pris la lettre que m'offrait cette femme. J'y lus ces mots:

„Ne vous tourmentez pas, ma chère Mathilde, je pars à

l'instant pour profiter d'une très-heureuse circonstance qui me met à même de tout terminer, et de pouvoir désormais ne penser qu'à votre bonheur. Courage! ma tendre et généreuse amie, nos mauvais jours sont finis... Attendez moi, demain au soir au plus tard je reviendrai; si la maison vous plaît, nous y resterons jusqu'à ce que nous puissions aller nous établir à votre château de Maran. Adieu, consolation, espoir de ma vie, pardonnez-moi les chagrins que je vous ai causés, et aimez-moi un peu."

— Quoique ce nouveau départ me contrariât beaucoup, je m'y résignai sans trop de chagrin, en songeant que le lendemain je reverrais M. de Lancry. D'ailleurs quelle joie pour moi! Gontran réalisait mes secrètes espérances, il me promettait de vivre seul avec moi dans cette retraite.

J'étais depuis quelque temps témoin d'événements si mystérieux que je ne pouvais m'étonner de cette nouvelle et soudaine absence.

— N'est-il pas venu dans la soirée un homme à cheval apporter à M. de Lancry des nouvelles très-pressées? demandai-je à cette femme.

— Non, madame, je n'ai vu personne.

— Appelez Fritz à l'instant, lui dis-je au comble de l'étonnement.

— M. le vicomte a donné ordre à Fritz de reconduire la voiture à Chantilly avec les chevaux, madame, car il n'y a pas de place ici pour la remiser; il est déjà parti, il n'est pas seulement entré dans la maison.

— Comment, ce soir, un homme à cheval n'est pas arrivé de Paris?

— Non, madame.

Qu'était devans ce messager? Que voulait-il apprendre à M. de Lancry?

Je commençais à être inquiète de me trouver dans cette maison isolée, avec des gens que je ne connaissais pas

Je regrettais surtout de n'avoir pas Blondeau avec moi. Était-ce M. Luganto qui me poursuivait? En admettant cette hypothèse, j'étais à peu près rassurée; sa voiture devait s'être brisée au milieu de la route, et il ne pouvait continuer son chemin; mais si je m'étais trompée, mais si à sa place M. de Mortagne...

Cette pensée était affreuse, je ne voulus pas m'y appesantir.

La femme qui m'avait reçue me demanda si je voulais qu'elle me servit à souper. J'étais partie de Paris sans dîner... La fatigue m'accablait, je me décidai à manger pour reprendre mes forces.

Cette femme sortit.

Le salon où je me trouvais était meublé avec élégance, tendu de rouge et éclairé par de nombreuses bougies placées dans des candélabres dorés.

Je reconnus le goût de Gontran à certains détails, je n'osais croire encore que pendant longtemps peut-être j'habiterais cette demeure avec M. de Lancry.

Bientôt la femme qui m'avait ouvert m'apporta une petite table servie avec recherche, en me disant que M. de Lancry avait lui-même commandé le souper.

Je fus sensible à cette attention de Gontran, je renvoyai cette femme pour être seule et songer librement aux événements de la *journée*.

Après avoir pris quelques cuillerées de potage, mangé un blanc de poulet et bu deux ou trois verres d'eau rougie d'un peu de vin de Bordeaux, car j'avais une soif ardente (on verra pourquoi j'insiste sur ces puériles détails), je repoussai la table et je rapprochai mon fauteuil de la cheminée, quoiqu'il n'y eût pas de feu dans l'âtre.

L'orage grondait toujours sourdement, un vent violent s'était

élevé, l'on entendait ses longs et tristes gémissements. Au bout de quelque temps, je cédai à une violente fatigue morale et physique, mes paupières s'appesantirent malgré moi; ne voulant pas encore céder au sommeil, je me levai brusquement; je fis quelques pas, et je m'approchai par hasard d'une porte qui devait communiquer dans une pièce voisine.

Fût-ce le vent ou un effet de mon imagination, il me sembla entendre un profond et douloureux soupir derrière cette porte.

Je me reculai vivement, j'eus peur...

Il me vint un vague pressentiment de quelque malheur.

Je vis un cordon de sonnette à l'un des côtés de la cheminée; j'y courus, je l'agitai violemment...

Personne ne vint.

Je sonnai de nouveau et plus fort... personne ne vint.

Une troisième épreuve fut aussi vaine.

Épouvantée du silence de mort qui régnait dans cette maison, je me jetai dans un fauteuil, en cachant ma figure dans mes mains.

Alors il me parut qu'un engourdissement invincible me clouait à ma place, je sentais mes jambes alourdies, je crus qu'un sommeil invincible me gagnait.

Craignant de m'endormir, voulant absolument trouver ma femme de chambre, ou la personne qui m'avait servie, je surmontai ma frayeur, je pris une bougie sur la table et je m'avançai résolûment vers la porte qui donnait sur l'antichambre.

Je mettais la main au bouton de la serrure lorsque je le sentis remuer avec un bruit sec et redoublé.

On fermait du dehors la porte à deux tours.

Dans ma subite épouvante, je secouai cette porte: impossible de l'ouvrir...

Frappée de stupeur, commençant alors à entrevoir vaguement les plus horribles machinations, j'allai à la fenêtre; je l'ouvris, les volets étaient aussi barrés en dehors...

Éperdue, je courus à la porte derrière laquelle j'avais cru entendre un gémissement.

A cette porte apparut M. Lugarto.

CHAPITRE III.

RÉVÉLATIONS.

M. Lugarto était très-pâle; sa figure avait une expression d'infernale méchanceté que je ne lui avais pas encore vue.

— Ceux qui habitent cette maison me sont dévoués. Toutes ses issues sont fermées; il n'y a pas de puissance humaine qui puisse avant demain vous enlever d'ici.

Tels furent les premiers mots de cet homme.

Frappée de stupeur, je le regardais d'un air égaré sans pouvoir lui répondre.

Tout à coup, me réfugiant auprès d'une des fenêtres, je m'écriai:

— Ne m'approchez pas!... ne m'approchez pas.

Il haussa les épaules, s'assit dans un fauteuil, et me dit:

— Causons... J'ai beaucoup de choses à vous apprendre. Il tira de sa poche un portefeuille, qu'il posa sur une table. Asseyez-vous donc, ajouta-t-il; car ce sera long, et vous devez être fatiguée.

— Seigneur, mon Dieu! ayez pitie de moi! m'écriai-je en tombant à genoux sur un fauteuil, et j'adressai au ciel une prière fervente.

M. Lugarto feuilleta son portefeuille, y prit quelques papiers et me dit en me les montrant:

— Voici qui va bien vous étonner... Mais procédons par ordre.

Encouragée par la pieuse invocation que je venais d'adresser

à Dieu, je me relevai, je restai debout, je jetai un regard assuré sur M. Lugarto, et je lui dis :

— Il y a un Dieu au ciel et j'ai des amis sur cette terre.

— Sans doute; moi d'abord... Mais... si vous comptez aussi sur M. de Mortagne, vous avez tort; sa voiture s'est brisée à la descente de Luzarches. Il est resté sur la place, à demi morte.

— Il est donc vrai!... cette voiture qui nous poursuivait...

— C'était la sienne.., Oh! Fritz est un homme précieux .. Je savais bien ce que je faisais en ordonnant à votre mari de le reprendre...

Un moment atterrée par cette fatale nouvelle, je repris bientôt espoir en pensant que M. Lugarto ne pouvait être instruit du sort de M. de Mortagne.

— Vous mentez, monsieur, m'écriai-je. En admettant ce funeste événement, vous n'avez pu avoir aucun détail sur l'état de M. de Mortagne; Fritz ne m'a pas quittée.

— Aussi n'est-ce pas Fritz, mais un des deux hommes à qui j'avais donné l'ordre de suivre votre voiture à une assez grande distance depuis votre départ de Paris, qui m'a appri cette bonne nouvelle... Sans être militaire comme ce cher Lancry, je sais l'utilité des arrière-gardes. Voyez si cela m'a servi!... S'apercevant que M. de Mortagne tâchait de vous atteindre, un de ces deux hommes est venu à fond de train prévenir Fritz, et moi ensuite; l'autre suivant est resté à quelque distance de la voiture de M. de Mortagne pour l'observer; témoin de la culbute de votre sauveur à la descente de Luzarches, il l'a vu retirer à moitié mort de son briska; et mon fidèle serviteur est arrivé ici un quart d'heure après vous, laissant son cheval à quelque distance, pour ne pas éveiller vos soupçons... En un mot, la preuve que vous n'avez pas plus à espérer la présence de M. de Mortagne, que je n'ai, moi, à la redouter, c'est que vous me

voyez lui sont paisibles, et prenant, comme on dit, mes coudées franches.

Ce que me disait M. Lagarde était malheureusement si probable, que je ne pus conserver aucune espérance; je gémis en songeant à la fatalité qui me privait du secours que la Providence m'envoyait.

— Oh! c'est un rusé jouteur que M. de Mortagne, reprit M. Lagarde, lui et ce Rochegune, que l'enfer confonde, se sont attachés à mes pas depuis deux mois; cachés dans l'ombre, ils ont déjà fait échouer deux ou trois projets qui vous concernaient, ma toute belle ennemie! Ils ont corrompu des gens à moi que je croyais incorruptibles. Heureusement Frita, il y a quelque temps, a déjà presque assommé ce Rochegune, lorsque celui-ci venait faire le pied de grue à la grille de votre jardin pour avoir des nouvelles de votre chère santé, pendant votre maladie.

— C'était lui!... lui!... mon Dieu! M. de Rochegune c'était lui!.:. Un assassinat!...

— Allons donc! pour qui me prenez-vous? Une simple rixe... un bon coup de bâton sur la tête, rien de plus... Rochegune s'est bien donné de garde d'ébruiter cette affaire. Ce vertueux et philanthrope jeune homme savait, et moi aussi, qu'en portant sa plainte, il lui aurait fallu expliquer comment et pourquoi il venait chaque soir se mettre en faction à la grille de votre jardin... Cela pouvait vous compromettre! il devait se taire. J'y avais bien compté.

— Aussi lâche que traître et cruel, dis-je en joignant les mains avec horreur.

— Lâche, non; nerveux, oui. Que voulez-vous? j'ai la faiblesse de tenir essentiellement à la vie. C'est tout simple... je vous aime... et vous me faites chérir l'existence... A propos de cela... je dois vous paraître un adorateur joliment novice ou joliment froid... J'ai en mon pouvoir une femme charmante, la plus adorable

femme de Paris, sans contredit, et je lui raconte tranquillement mes bons tours, au lieu de lui parler de ma flamme. Mais ne vous impatientez pas, je vais vous expliquer cette conduite qui vous semble peut-être un peu trop respectueuse... Vous voyez cette pendule, n'est-ce pas? Elle marque onze heures et demie... Eh bien!... avant minuit, vous serez endormie d'un sommeil profond, invincible... à minuit donc, vous serez en ma puissance... Tout à l'heure, en soupant, vous avez pris un narcotique infaillible, déjà même vous avez dû ressentir quelques symptômes d'accablement... Maintenant, en attendant l'heure du berger... causons.

Je poussai un cri terrible... je me rappelai en effet l'espèce d'engourdissement passager qu'un moment auparavant j'avais attribué au sommeil et à la fatigue.

— Ayez pitié de moi... m'écrial-je en tombant à genoux. Cela est horrible... Que vous ai-je fait? mon Dieu! grâce... grâce...

M. Lugarto se mit à rire aux éclats et me dit:

— Mais, madame, qu'avez-vous? Que voulez-vous? Que me reprochez-vous? En vérité... c'est incroyable... Je suis là, bien tranquille dans mon fauteuil, très-loin de vous, vous contemplant avec le plus profond respect, et, à vous voir ainsi suppliante, effarouchée, on dirait que je me conduis en Tarquin... Allons donc! belle Lucrèce, vous n'êtes pas juste... Savez-vous au moins, que si j'étais fat, je croirais que vous me reprochez ma réserve... pour provoquer mon audace...

J'interrogeai pour ainsi dire mes sensations avec une terrible anxiété; je portai mes mains à mon front: il était brûlant; ma tête me sembla pesante, mes paupières étaient alourdies.

A chacune de ces fatales découvertes je frissonnais d'épouvante; j'étais à genoux, je voulus me relever: je sentis mes genoux fléchir sous moi.

— Mais cela n'est pas du sommeil! m'écrial-je désespérée.

Non, c'est une agonie... une vivante agonie... Mais c'est affreux! Oh! mon Dieu!... mon Dieu! Est-ce une illusion?... Mais, encore une fois... non... non... Je sens mes forces faiblir... un nuage s'étend devant mes yeux .. Dieu du ciel! Dieu vengeur! ne viendrez-vous donc pas à mon secours?

Hélas! soit que mon imagination, frappée par la révélation de M. Lugarto, hâtât les effets du narcotique que j'avais pris, soit qu'il agit naturellement, j'éprouvais une sorte de langueur, d'accablement invincibles... Malgré moi je tombai assise dans un fauteuil, auprès de la table où avait été servi ce funeste souper.

J'étais agitée d'un tremblement convulsif, je pouvais à peine parler; dans ma terreur, je faisais en vain à ce monstre des gestes suppliants.

— J'étais bien sûr de l'effet de mon breuvage... reprit-il, je l'ai déjà essayé plusieurs fois. Bon, vous voilà assise, bientôt vous serez incapable de faire aucun mouvement... mais vous pouvez encore entendre pendant quelque temps... écoutez-moi donc, cela vous distraira.

J'entendais en effet, mais déjà vaguement.

Il me semblait être le jouet de quelque rêve horrible: j'avais les yeux fixes. Cet homme me paraissait alors presque doué d'une puissance surnaturelle.

Pendant un moment il garda le silence, il cherchait quelques papiers.

Le vent redoublait de violence en s'engouffrant par la cheminée. Je sentais une torpeur croissante envahir peu à peu toutes mes facultés; par deux fois je voulus me lever, appeler du secours; les forces, la voix me manquaient.

— Je vous dis que c'est inutile, dit Lugarto en haussant les épaules; mais écoutez-moi... vous allez connaître votre bien-aimé Gontran et savoir le sujet de mon aversion pour lui... Il y a deux ans... à Paris, j'avais découvert, dans la position la

plus humble, une perle de grâce, un trésor de beauté, un cœur noble, un esprit enchanteur, une jeune fille adorable en un mot: je ne m'étais pas fait connaître à elle pour ce que j'étais. Cette jeune fille m'aima, mais elle ne voulut en rien faillir à ses devoirs... Irrité par la contradiction, j'en devins si éperdument épris, je la trouvai si belle, si bonne, si ingénue, que j'aurais fait la folie de l'épouser, car c'était une de ces vertus qui malgré leurs rigueurs attirent au lieu de repousser. L'enfer me fit rencontrer Gontran de Lancry; je me liai avec lui, je lui confiai mon amour, mes projets: je le présentai à cette fille comme mon ami le plus intime. Un mois après cette présentation, j'étais évincé, supplanté auprès d'elle; il avait révélé mon nom, calomnié mes intentions, séduit cette enfant jusque-là si pure... La malheureuse s'est suicidée en se voyant plus tard abandonnée par Lancry... Voilà ce qu'il m'a fait... votre mari... il a flétri, souillé, tué le seul véritable amour que j'eusse peut-être éprouvé de ma vie! Il a du même coup et à jamais ulcéré mon orgueil en m'enlevant si dédaigneusement une conquête que j'aurais achetée au prix de ma main... c'est là ce que je ne lui pardonnerai jamais. Tenez, vous ne savez pas ce qu'il m'a fait souffrir, cet homme!

M. Lugarto me parut sortir de son ironie glaciale, en prononçant ses derniers mots avec un accent profondément ému.

— Vous avez au moins connu un sentiment généreux et pur, m'écriai-je. Au nom de ce sentiment, de ce souvenir cruel mais sacré, ayez pitié de moi... je le sens, mes forces m'abandonnent...

M. Lugarto répondit par un éclat de rire.

— Que vous êtes enfant... C'est tout simple... je vous fais prendre un narcotique, c'est pour qu'il agisse. Votre somnolence va augmenter ainsi jusqu'à ce que vous soyez tout à fait endormie. Pour en revenir à Lancry, si j'ai oublié la jeune fille, il m'est resté au cœur la rage d'avoir été sacrifié à Gontran, la

soif de la vengeance. Si j'avais eu le courage de me battre avec Lancry, il me semble que je l'aurais tué, tant je le haïssais; mais je vous l'ai dit... je suis nerveux, j'ai attendu... Et puis la vengeance se mange très-bien froide, comme on dit vulgairement... D'ailleurs je ne sais quelle voix mystérieuse m'avertissait que tôt ou tard Gontran ne pourrait m'échapper. L'an passé, j'étais à Londres, il y vint; il apportait les derniers débris de sa fortune; il voulait jeter un certain éclat factice pour amorcer et épouser quelque riche héritière.... J'allai franchement à lui; je commençai par rire du bon tour qu'il m'avait joué en m'enlevant cette jeune fille; il en rit aussi, fut ravi de voir que je prenais si bien les choses, nous redevinmes intimes... Son mariage n'avançait pas; j'avais répandu le bruit de sa ruine et de ses desseins intéressées, ajoutant qu'il se moquait par avance des héritières qu'il s'attendait à prendre dans ses filets conjugaux. L'orgueil aristocratique des jeunes miss des trois royaumes se révolta contre les secrètes prétentions de cet insolent Français que j'avais dévoilées.

Enfin, malgré son beau nom, son esprit, sa charmante figure, avantages que j'abhorrais, ce cher Lancry ne put pas seulement parvenir à épouser quelque obscure héritière de la Cité... Mais, je le vois, le sommeil vous gagne de plus en plus, ajouta M. Lugarto, il n'atteint pas encore votre intelligence; c'est jusqu'à présent un engourdissement tout physique. Je continue, car je vois à l'expression de votre figure que vous m'entendez très-bien. Lancry avait donc épuisé ses dernières ressources en faisant cette chasse aux héritières... Son oncle, le duc de Versac, ne voulant plus lui donner un liard, votre cher Gontran allait être réduit aux expédients, lorsque le démon l'inspira. Il m'emprunta de l'argent pour la première fois; de ce jour il était à moi. Je lui prêtai mille louis si facilement, il savait ma fortune si énorme, qu'il accepta sans scrupule, et qu'il revint à la charge. J'allai audevant de ses désirs par un nouveau

prêt plus considérable. La tête lui tourna, il me prit pour une vache à lait.

Dans son intérêt, je lui conseillai charitablement d'étaler de nouveau un grand luxe. On l'avait cru ruiné, on le verrait reparaître splendide; il annoncerait un héritage tout frais, et ne pourrait cette fois manquer d'accrocher quelque riche mariage. Quant à la dépense, j'étais là, j'avais trois ou quatre millions de revenus; une fois richement marié il me rembourserait. C'était une sorte d'entreprise pour laquelle je lui prêtais des fonds; je ne les lui réclamerais qu'après la réalisation des bénéfices. J'ai l'air d'un sot, n'est-ce pas? car, après tout, Lancry pouvait ne pas trouver à se marier, et je pouvais en être, moi, pour mon argent, quoiqu'il m'eût fait plus tard des obligations que j'ai là... Mais, pour la réussite de certain projet assez adroitement combiné, il me fallait lui inspirer une confiance aveugle dans ma générosité et dans mon amitié... Vous allez voir que je plaçai bien mon argent... Toutes les fois que je lui avais prêté quelque somme considérable, je lui avais donné un simple bon signé de moi sur mon banquier: remarquez bien ceci. Un jour je quittai brusquement Londres sans en prévenir Lancry et sans lui faire dire où j'allais. Je le savais alors sans argent. Je lui détachai un certain juif fort madré qui, sur sa signature, lui proposa une trentaine de mille livres. Lancry, comptant sur moi pour rembourser, signa. J'étais à Brighton, d'où je le surveillais... Mon projet était mûr... L'or est une baguette magique. Quelque temps après son emprunt, je fis sérieusement proposer à Lancry une héritière de plus de cinquante mille écus de rente. Je connaissais les parents de cette jeune fille; ils avaient en moi toute confiance. J'avais garanti sur ma propre fortune que Lancry porterait en dot plus de deux millions; seulement j'engageai les parents à ne traiter la question d'argent qu'à mon retour. Par habitude, Lancry se donnait toujours effrontément pour millionnaire; il vit la jeune fille, on

l'accueillit, et l'on convint d'un jour pour régler les affaires d'intérêt. Lorsqu'on en fut là, j'écrivis à Lancry de Brighton: sa réponse fut une demande de deux mille louis pour payer le juif, car l'échéance approchait; il y avait prise de corps; le créancier était impitoyable. Or, au moment de faire un mariage de cinquante mille écus de rente, il eût été atroce pour Lancry d'être incarcéré, de voir ainsi avorter une si belle espérance.

La veille du jour du payement arrive, j'avais tout calculé, l'anxiété de Lancry était horrible; mais, ô miracle du ciel, manne bienfaisante, j'adressai à Gontran par la poste, mais sans lettre d'envoi, remarquez bien encore ceci, un bon de deux mille louis de moi, payable à vue sur mon banquier, et ne renfermant que ces mots comme d'habitude: Bon pour deux mille livres sterling. Brighton. Comte de Lugarto. J'écrivais seulement un mot à Lancry pour lui dire que je quittais Brighton, et que je lui ferais plus tard savoir où je serais. Je m'étais arrangé de manière à ce que le bon arrivât le soir par la poste. J'avais donné à Lancry un valet de chambre de ma main. Lancry met le bon dans un tiroir et sort sans ôter la clef, car il ne brille pas par l'ordre, votre tendre époux; le domestique prend le bon, selon mes ordres, et me le renvoie. Le lendemain Lancry cherche son bon... rien... il questionne son valet de chambre... rien. Celui-ci joue son rôle à merveille; il ne sait pas ce que son maître lui demande... Le juif arrive, veut son argent à toutes forces, menace de s'adresser à la famille de la fiancée et de faire ainsi manquer le mariage.

Lancry aux abois se voit au moment de perdre son héritière faute de ce maudit bon; il éclate, il tempête; dans sa colère il instruit son valet, dans lequel d'ailleurs il avait toute confiance, de l'atroce embarras où il se trouve. Mon drôle alors, suivant de point en point mes instructions, fait à son maître le raisonnement suivant, après mainte hésitation. „M. le comte de Lugarto a envoyé à monsieur le vicomte un bon de deux mille louis; il veut donc lui prêter deux mille louis; maintenant mon-

sieur le vicomte a égaré le bon. Où serait le mal si monsieur le vicomte fabriquait un autre bon? — Misérable!... un faux? — Mais puisque M. de Lugarto a envoyé un bon à monsieur le vicomte, et que ce bon s'est perdu... c'est toujours la même chose. A qui cela fait-il du tort qu'on en fasse un autre?"

Votre cher Gontran, après quelques scrupules de conscience, se rendit à cette belle rhétorique de faussaire; une heure après, il présentait à mon banquier un faux bon de moi... Mais ceci vous réveille... ajouta M. Lugarto en voyant que je me relevais par un effort presque désespéré.

— Vous mentez... vous mentez! m'écriai-je d'une voix affaiblie; Gontran est incapable d'une telle infamie.

Presque épuisée par ce mouvement, je retombai dans mon fauteuil.

De ce moment j'éprouvai une sorte d'hallucination étrange; à mesure que M. Lugarto parlait, il me sembla voir son récit en action, les personnages qu'il évoquait apparaissaient et disparaissaient à ma vue, comme dans un rêve, avec la rapidité de la pensée.

— Je mens si peu en accusant Lancry d'être un faussaire, reprit M. Lugarto en me montrant un papier, que le faux, le voilà. Je reprends mon récit... J'en ai au plus pour les dix minutes de connaissance qui vous restent. Depuis quelques jours mon banquier était confidentiellement prévenu par moi, et sous le sceau du plus profond secret, que Lancry, abusant de mon amitié, pourrait présenter de faux bons de moi, mais par égard pour le nom que portait ce misérable, disais-je, je priai mon dit banquier de payer sans faire d'éclat, seulement de garder le bon et de bien constater le crime de M. de Lancry, me réservant de faire des poursuites si cet indigne ami ne s'amendait pas plus tard.

Ce qui fut dit fut fait; des témoins dont l'autorité était irrécusable, mais dont la discrétion était sûre, virent Lancry apporter le billet et en empocher l'argent. Les témoins signèrent avec

mon banquier un procès-verbal que voici, et dans lequel j'ai fait toutes réserves pour l'avenir. Vous le voyez, je n'ai qu'à dire un mot pour faire condamner votre mari comme faussaire, car on obtiendra facilement son extradition.

Je cachai ma tête dans mes mains avec horreur.

— Ceci vous explique le secret de ma domination sur Lancry et sur beaucoup de personnes. J'ai une espèce de police à moi; je la mets à la piste de toutes les personnes sur lesquelles je veux agir, et c'est bien le diable si je ne découvre quelque tendre erreur ou quelque sordide action qui me les livre pieds et poings liés. Vous avez vu une preuve de ce savoir-faire dans ma domination sur la princesse de Ksernika et la duchesse de Richeville... Pour en revenir à Gontran, quoique le juif aux 30,000 fr. eût été payé, son mariage avec la riche héritière ne se fit pas. Je retirai ma garantie sans m'expliquer. Lancry, mis en demeure de justifier de la fortune qu'il prétendait avoir, ne put rien prouver; bien entendu on lui tourna le dos, et il retomba pauvre comme Job, ayant pour tout bien plus de deux cent mille francs qu'il me devait. C'était cher; mais son âme m'appartenait, comme aurait dit Satan... Lorsque Lancry s'est vu ainsi en mon pouvoir, il a jeté feu et flammes; mais que faire? Se résigner, sous peine de la marque...

Ce fut alors qu'il reçut une lettre de son oncle qui vous proposait en mariage. Cela me ravit; ma vengeance allait se doubler, j'allais disposer de deux existences au lieu d'une... Pour faire réussir ce beau projet conçu par Mlle de Maran et M. de Versac, je prêtai une centaine de mille francs à Lancry en avance d'hoirie sur votre dot, pour faire face aux dépenses imprévues et lui permettre de ne pas manquer cette belle affaire.

Le mariage se conclut. J'étais malade à Londres, sans cela je serais venu assister à la noce comme premier garçon d'honneur. Une fois rétabli, j'écrivis à Lancry qui savourait sa lune de miel à Chantilly... Je lui ordonnai de revenir à Paris sur

l'heure. Il vous raimena, je vous vis, je vous aimai, et je me mis dans la tête de vous posséder... Or, ce que je veux... je le veux bien. Je déclarai à votre mari que je vous ferais la cour, il s'y résigna en enrageant... Pourtant il comptait sur votre vertu et il avait raison... aussi m'avez-vous mis dans la nécessité de recourir, comme on dit, aux grands moyens. Vous savez le reste... jusqu'à la scène de l'autre jour à Tortoni... Sa mauvaise tête l'a emporté; exaspéré par le méprisant accueil de Madame, il a fait cette sortie, cette bravade ridicule à Tortoni... A deux heures du matin, il était chez moi, à genoux, pleurant, sanglotant, suppliant, demandant grâce pour vous et pour lui... Il rabâchait des galères... je me suis encore laissé attendrir, à ces conditions: 1° Il fallait un duel, et j'étais trop nerveux pour en accepter un sérieux. Il serait donc convenu que nous serions censés nous être battus seulement avec des soldats pour témoins; je serais encore censé avoir reçu un coup d'épée peu dangereux; je me chargeais d'accréditer ce bruit; ce qui s'est fait, et je passe pour un crâne... 2° Lancry devait immédiatement partir pour Londres où il est à cette heure. Avant son départ, sans que j'aie voulu lui dire dans quel but, je l'obligeai à vous écrire sous ma dictée la première lettre que vous avez reçue à Paris et qui vous a décidée à venir ici. Les autres lettres sont de moi, bien entendu, car votre mari n'est pas le seul qui sache contrefaire les écritures et faire des faux.

Je n'ai rien oublié, je crois... non... Maintenant qu'il vous reste encore un peu de connaissance, envisagez bien les conséquences de votre position: depuis deux mois, le monde est persuadé que nous sommes ensemble du dernier mieux... si l'on en pouvait douter, qu'on juge sur les faits .. Vous êtes venue ici volontairement, vous avez voulu cacher ce voyage à votre tante, à M. de Versac, à Mme de Ksernika, puisque vous leur avez écrit que vous alliez chez Mme Sécherin à la campagne; on croit que votre mari m'a blessé en duel, on pensera que vous

des entourne ici aussitôt après son départ pour me consoler dans mes souffrances, comment le tiendrez-vous; mais tout à l'heure, quand vous allez être complétement endormie, je vous prendrai ces lettres et je les brûlerai.

Invoquerez-vous le témoignage de vos gens? D'abord ils me sont dévoués, et puis ils diront, ce qui est vrai, qu'ils ont agi d'après vos ordres, car vous seule avez ordonné le départ. Ce n'est pas tout; pour comble d'horreur... un de vos parents, un homme respectable, apprenant sans doute votre infâme conduite, se met à votre poursuite pour vous empêcher de vous perdre... Votre passion vous aveugle tellement, que de complicité avec un laquais vous faites tomber ce vertueux poursuivant dans un piége abominable où il aura peut-être perdu la vie... Eh bien! que dites-vous? Je défie l'avocat le plus habile de contredire tout ceci... de vous empêcher d'être écrasée sous les apparences... sous le dernier et éclatant scandale; car je me suis arrangé de façon à ce que l'on sache bien que vous n'avez pas été du tout chez Mme Sécherin, et que vous êtes venue ici me faire vos tendres et tristes adieux. Demain matin... (votre sommeil va durer au moins huit ou dix heures) je pars pour l'Italie, je vous laisse vous réveiller tout à votre aise, et écrire à Gontran, poste restante à Londres, de revenir vous consoler si ça l'amuse... J'emporterai toujours avec moi... ce précieux faux... ce fil infernal au bout duquel je tiendrai constamment l'âme de Gontran et la vôtre. Quant aux cent mille écus que votre mari me doit environ... et dont voici les titres, demain matin, après mon départ, vous les trouverez à vos pieds, déchirés en morceaux, car je suis galant homme et généreux.

Cette dernière infamie ranima le peu de force et de volonté qui existât encore en moi.

M. Lugarto se leva, regarda la pendule et me dit:

— Dans dix minutes vous serez à moi.

En faisant un mouvement désespéré pour me soulever du fauteuil où j'étais engourdie, mes yeux tombèrent sur un couteau.

Maintenant je me rappelle à peine les violentes pensées qui m'agitèrent en ce moment; soit que je voulusse échapper par la mort au déshonneur, soit que je crusse qu'une douleur, que la perte de mon sang, peut-être, m'arracheraient de l'état affreux où j'étais plongée, je saisis ce couteau, je rassemblai toute mon énergie pour m'en porter un coup dans la poitrine; la lame glissa et m'atteignit légèrement à l'épaule.

Ce mouvement fut si rapide que M Lugarto ne l'aperçut pas.

Une voix bien connue s'écria avec effroi:

— Arrêtez, Mathilde!

Je me relevai toute droite par un mouvement presque convulsif, et je fis deux pas en étendant mes bras vers M. de Mortagne, car c'était lui...

Sortant d'une pièce voisine, il se précipita vers moi.

M. de Rochegune, qui l'accompagnait, saisit d'une main M. Lugarto au collet et ferma à double tour la porte par laquelle venaient d'entrer mes deux sauveurs

CHAPITRE IV.

PUNITION.

J'éprouvai une telle commotion à la vue de M. de Mortagne et de M. de Rochegune, que je revins tout à fait à moi.

Peut-être aussi la légère blessure que je m'étais faite eut-elle une action salutaire en cela qu'elle remplaça une saignée, car je me sentis presque dans mon état naturel.

Pendant que M. de Mortagne pansait cette blessure, M. de Rochegune s'emparait des papiers de M. Lugarto, qui était devenu livide de terreur.

Alors seulement je m'aperçus que la figure de M. de Mor-

tagne était meurtrie en plusieurs endroits. Ses habits, ainsi que ceux de M. de Rochegune, étaient souillés de boue.

Dans mon premier saisissement, je n'avais pas réfléchi à tout ce que ce secours avait de providentiel.

Plus calme, je remerciai Dieu de m'avoir sauvée.

Je ne pris qu'une part muette à la scène suivante, mais elle est restée gravée dans ma mémoire en caractères ineffaçables.

Tant qu'elle dura, quoique M. de Rochegune fût plus témoin qu'acteur, ses traits basanés et contractés eurent une expression peut-être plus menaçante, plus effrayante encore, que l'emportement de M. de Mortagne.

Toutes les fois que le regard de M. de Rochegune s'arrêta sur M. Lugarto, il sembla flamboyer; plusieurs fois je remarquai à la crispation nerveuse de ses mains qu'il faisait de grands efforts pour conserver un calme apparent. Toutes les fois aussi que ses yeux gris et perçants s'arrêtèrent sur M. Lugarto, celui-ci sembla presque en proie à une fascination douloureuse.

Après m'avoir donné les premiers soins, M. de Mortagne m'établit dans un fauteuil et me dit:

— Vous allez maintenant, pauvre enfant, assister au jugement et à l'exécution de ce monstre... Et il se retourna vers M. Lugarto.

— Mais, monsieur, que prétendez-vous donc me faire? Vous n'abuserez pas de votre force! s'écria celui-ci en étendant les mains d'un air suppliant.

— A genoux d'abord... à genoux!... lui dit M. de Mortagne d'une voix terrible; et de sa main puissante, il prit M. Lugarto par le collet et le força de s'agenouiller rudement sur le plancher.

— Mais c'est un guet-apens... un abus de...

— Tais-toi! s'écria M. de Mortagne.

— Mais...

— Un mot de plus, je te bâillonne.

M. Lugarto, accablé, laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

— Écoute bien, dit M. de Mortagne... tu vas écrire à M. de Lancry que tu lui renvoies le faux qui peut le perdre; il m'est nécessaire qu'il croie que tu agis volontairement en lui rendant cette pièce, et que personne n'a été dans ton horrible confidence... Tu m'entends...

Un moment altérés, les traits de M. Lugarto reprirent peu à peu leur expression d'audace. Toujours agenouillé, il jeta un regard oblique sur M. de Mortagne et lui répondit:

— Vous me prenez pour un enfant, monsieur; vous pouvez me prendre ces papiers de force, mais je vous défie de m'obliger à écrire ce que vous voulez que j'écrive...

— Tu n'écriras pas?...

— Non...

— Non?...

— Encore une fois non... non.

M. de Mortagne garda le silence pendant un moment, jeta les yeux autour de lui, puis il dit tout à coup.

— Rochegune, donnez-moi l'embrasse du rideau; est-elle solide?...

— Très-solide, dit M. de Rochegune en ôtant un cordon de soie de l'une des patères.

— Que voulèz-vous faire? s'écria M. Lugarto en se levant à demi.

M. de Mortagne le rejeta à genoux.

— Te mettre ce cordon autour du front et le serrer au moyen d'un tourniquet... (ce manche de couteau sera parfait pour cela), et le serrer jusqu'à ce que tu cèdes... C'est un moyen de torture excellent que j'ai vu pratiquer dans l'Inde... Grâce à lui, les plus têtus obéissent.

— Vous ne ferez pas cela! s'écria M. Lugarto en tremblant, vous ne ferez pas cela... la justice... la loi...

— Je me charge de répondre à la justice; l'important est que

tu écrives, dit M. de Mortagne avec un sang-froid effrayant, en faisant un nœud coulant au cordon de soie.

— Mais je ne me laisserai pas faire... mais...

— Regarde-moi bien... regarde M. de Rochegune, regarde ensuite ta chétive personne, et tu verras si tu peux nous résister.

— Mais...

— Oh! finissons... Rochegune, prenez-lui les mains.

La figure de M. Lugarto devint hideuse de rage et de terreur.

Je mis mon mouchoir sur mes yeux; une courte lutte s'engagea, au bout de laquelle j'entendis un cri perçant, puis ces mots d'une voix tremblante:

— Grâce... grâce... j'écrirai...

— Alors, écris, dit M. de Mortagne.

— Vous abusez de votre force... vous êtes deux contre un... murmura M. Lugarto.

— Écriras tu? écriras-tu?

M. Lugarto se résigna et écrivit ces quelques lignes que lui dicta M. de Mortagne:

„J'ai fait trop longtemps durer la mauvaise plaisanterie que vous savez, mon cher Lancry, je vous renvoie le papier en question; que ce secret soit désormais entre vous et moi, car j'ai grande honte de tout ceci, je pars pour l'Italie, adieu! Tout à vous.“

M. Lugarto, après avoir écrit, signa.

— J'espère que c'est tout, ajouta-t-il, je cède à la force... Mais patience... patience...

— Tais-toi... dit M. de Rochegune, combien M. de Lancry te doit-il d'argent?

— Voici les obligations de M. de Lancry dans ce portefeuille, dit M. de Rochegune, trois cent vingt mille francs.

M. de Mortagne écrivit quelques lignes sur un papier, les remit à M. Lugarto, et lui dit: Voici un bon de cette somme sur mon banquier, payable à vue. Tu les feras toucher par ton correspondant.

Puis il déchira les billets de Gontran.

— Mais c'est indigne... mais il y a soustraction de pièces... mais...

— Et ce malheureux faux de Gontran? dit M. de Mortagne sans lui répondre.

— Le voici, dit M. de Rochegune.

M. de Mortagne le joignit à la lettre que M. de Lugarto venait d'écrire à M. de Lancry, et mit le tout dans son portefeuille.

En se voyant ainsi arracher le moyen de continuer les tortures de sa victime, M. Lugarto poussa un cri de fureur presque sauvage.

— C'est infâme, il y a contrainte, guet-apens... violence

— Mais tu veux donc que je te bâillonne? s'écria M. de Mortagne. Je te défens de parler lorsque je ne t'interroge pas... Écris encore.

— Mais...

— Rochegune, donnez-moi le cordon...

M. Lugarto leva les yeux au ciel et obéit.

M. de Mortagne dicta ce qui suit à M. Lugarto:

„Je déclare avoir écrit de fausses lettres à madame la vicomtesse de Lancry, en contrefaisant l'écriture de son mari. Par ces lettres, M. de Lancry invitait sa femme à se rendre à l'instant auprès de lui, dans une maison située près de Chantilly. Mme de Lancry, étant tombée dans ce piége infâme, est partie aussitôt de Paris; à son arrivée ici, elle a trouvé une autre lettre de M. de Lancry, également contrefaite par moi, dans laquelle il priait sa femme de ne pas s'inquiéter, de l'attendre, lui annonçant qu'il serait de retour le lendemain. Mme de Lancry, épuisée de fatigue, a accepté le souper que je lui avais fait préparer, j'avais mélangé un narcotique dans tout ce qu'on lui a servi; lorsque l'effet de ce poison a commencé de se manifester, je me suis présenté devant Mme de Lancry, j'ai eu la barbarie de lui annoncer qu'elle avait pris un narcotique et de lui faire

constater de minute en minute l'influence croissante de ce breuvage, affirmant à Mme de Lancry qu'à minuit elle sera complétement endormie et alors en mon pouvoir... A cette horrible menace, Mme de Lancry, préférant la mort au déshonneur, a rassemblé ce qui lui restait de force et de connaissance, a saisi un couteau et s'en est frappée. M. de Mortagne et M. de Rochegune, qui étaient parvenus à s'introduire dans la maison, et qui, cachés, avaient été témoins de toute cette scène, sont, en ce moment, entrés dans la chambre; comme je suis aussi lâche que cruel!..."

— Je n'écrirai pas cela... s'écria M. Lugarto en rejetant la plume.

Du revers de sa main, M. de Mortagne donna un vigoureux soufflet à M. Lugarto.

Celui-ci voulut se lever.

M. de Mortagne le maintint sur sa chaise et lui dit:

— Je veux te prouver à toi-même, ce que tu sais d'ailleurs de reste, que tu es un misérable lâche; je t'ai souffleté; je te dois une réparation. Voici des pistolets chargés, il fait un clair de lune superbe; Rochegune sera notre témoin... Viens...

Et il saisit M. Lugarto par le collet en faisant un pas vers la porte, pendant que M. de Rochegune prenait des pistolets, qu'en entrant il avait déposés sur la table.

M. Lugarto écumait de rage, et paraissait en proie à une lutte violente.

— Allons... viens... dit M. de Mortagne en voulant l'entraîner, viens... j'ai idée que je te tuerai... car Dieu est juste... Viens donc!

M. Lugarto se leva, fit un pas, mais la peur l'emporta sur le désir de venger son outrage; il retomba affaissé sur sa chaise, en disant à M. de Mortagne d'une voix altérée:

— Vous êtes un duelliste consommé; vous voulez m'assassiner... Je...

— Alors écris donc... que tu es un lâche, ou je te brise les os! s'écria M. de Mortagne d'une voix terrible.

M. Lugarto courba la tête, reprit la plume, et continua d'écrire.

— „Comme je suis aussi lâche que cruel...

Ouvre une parenthèse... ajouta M. de Mortagne.

„(Et si lâche qu'après avoir été tout à l'heure souffleté par M. de Mortagne..."

Écriras-tu!

M. Lugarto hésita encore. Il se décida.

„Qu'après avoir été tout à l'heure souffleté par M. de Mortagne, je n'ai pas eu le cœur d'accepter le duel qu'il daignait m'offrir...)"

Ferme la parenthèse.

„J'ai déclaré et avoué les infamies que je viens d'écrire en tremblant de peur. Je déclare aussi avoir fait tomber M. de Rochegune dans un guet-apens dont Fritz Muller, homme à mes gages, a été l'instrument, ainsi que le démontrera l'instruction qui va être provoquée par M. de Rochegune...

— Mais, dit M. Lugarto en s'interrompant encore, puisque je consens à tout... épargnez...

— Te tairas-tu!... Écris: „Fait, signé et déclaré vrai, sous l'empire de la terreur que les lâches de mon espèce ressentent toujours en présence des honnêtes gens courageux.

„Lugarto."

Après avoir signé son nom, M. Lugarto jeta sa plume et cacha sa tête dans ses mains.

— Maintenant écoute, continua M. de Mortagne. Demain matin tu partiras pour l'Italie, et je te défends, tu m'entends bien... je te défends de remettre les pieds en France, à moins que je ne t'y autorise... je t'exile.

C'est de la folie! s'écria M. Lugarto. Après tout, je

brave vos menaces, la loi me protégera, je resterai en France, si cela me convient.

— Écoute-moi, s'écria M. de Mortagne en se redressant de toute la hauteur de sa grande et robuste taille, et il appuya sa large main sur l'épaule de M. Lugarto, qui fut presque obligé de se courber sous cette puissante étreinte.

Écoute-moi bien. Depuis quatre mois tu as été le mauvais génie de la plus adorable femme qui existe sur la terre; tu as fait tout au monde pour flétrir sa réputation, pour avilir son mari; tu as usé de la plus exécrable perfidie pour accréditer des bruits infamants; tu as voulu faire assassiner M. de Rochegune; tu as été faussaire pour attirer ici Mme de Lancry. Toi et tes complices, vous avez été encore meurtriers en me faisant tomber dans un piége horrible; tu as été empoisonneur en faisant prendre à cette malheureuse femme un breuvage qui devait te permettre d'ajouter un nouveau crime à tant de crimes... Voilà ce que tu as fait... entends-tu?...

L'air, la voix, l'accent de M. de Mortagne étaient si menaçants, que malgré son audace M. Lugarto n'osa répondre un seul mot.

M. de Mortagne ajouta avec une exaltation croissante, et me désignant à M. Lugarto:

— Tu ne sais donc pas que j'ai promis à sa mère mourante de veiller sur elle comme sur mon enfant? Tu ne sais donc pas quels dangers on court en attaquant ceux que j'aime?... Tu ne sais donc pas que sans l'intérêt que j'avais à pénétrer quel était le mobile de la fatale domination que tu exerçais sur M. de Lancry, je t'aurais déjà chassé de France en te crossant de coups de pied, car tu sens bien qu'un homme comme moi qui veut s'acharner à la poursuite d'un misérable comme toi... vient à bout d'en délivrer la société... et qu'il n'y a pas de tribunaux qui fassent?... Et d'ailleurs, s'écria M. de Mortagne ne se possédant plus, est-ce que tu n'es pas hors la loi! En vérité, je suis

bien bon de ne pas te tuer là comme un chien!... Est-ce que je n'en ai pas le droit?

— Le droit!... s'écria M. Lugarto, effrayé de la violence de M. de Mortagne.

— Oui, le droit?.. oui... j'ai le droit de te tuer... là... à l'instant. Mathilde est ma parente; tu l'attires ici à l'aide de fausses lettres, j'en ai la preuve... tu l'empoisonnes, j'en ai la preuve... tu vas commettre un crime exécrable, lorsque moi, son ami, son parent, j'arrive, je te surprends... je prends ce pistolet, je te l'appuie sur le crâne (et M. de Mortagne appuya en effet un pistolet sur le front de M. Lugarto), et je te fais sauter la cervelle. Eh bien! après? qui donc me blâmera?... Quel tribunal osera me condamner? N'es-tu pas pris en flagrant délit?... Ta vie ne m'appartient-elle pas, hein! misérable?...

Épouvanté de la fureur de M. de Mortagne, qui, s'exaltant peu à peu, ne se connaissait plus, et qui lui tenait toujours le pistolet armé sur le front, M. Lugarto joignit les mains avec terreur; sa figure se décomposa, il n'eut que la force de dire:

— Grâce... grâce... Prenez garde, mon Dieu! le pistolet est chargé...

Et il laissa retomber ses deux bras le long de son corps, comme s'il eût perdu tout sentiment.

M. de Rochegune lui-même, effrayé de l'exaspération de M. de Mortagne, lui dit:

— Ayez pitié de ce misérable.

— Eh! a-t-il eu pitié de cette malheureuse enfant, lui, lui?... s'écria M. de Mortagne.

— Grâce... mon Dieu... je partirai quand vous voudrez... je vous le jure, murmura M. Lugarto à voix basse.

— Oses-tu bien faire ici un serment?... Ce n'est pas sur ta parole que je compte, mais sur la mienne, et je te la donne, entends-tu?... ma parole d'honnête homme, que tu ne remettras pas les pieds en France, et par une bonne raison que tu vas

comprendre... Comme, après tout, il faut que tu sois puni de tes infamies, et que la voie légale ne peut me convenir; comme après tout tu es un faussaire, un meurtrier, un empoisonneur, et qu'on marque tes pareils d'un fer chaud, je veux aussi te marquer, moi... entends-tu?... te marquer non pas sur l'épaule, mais sur le front... te marquer d'un T et d'un F, pour que cela se voie bien et toujours!... De la sorte, tu ne seras pas tenté de revenir en France, j'espère.

— Mais c'est le démon que cet homme! s'écria M. Lugarto en joignant les mains avec terreur et en se levant à demi... Mon Dieu! mon Dieu! que voulez-vous donc me faire encore? Ne m'avez-vous pas assez insulté, humilié?

— Je veux te marquer sur le front. La lame de ce couteau, rougie à la flamme de cette bougie, suffira pour rendre l'empreinte ineffaçable.

En disant ces mots, M de Mortagne prit le couteau avec lequel je m'étais blessée et l'approcha de l'un des flambeaux.

M. Lugarto le regardait avec terreur; il courut à la porte.

Elle était fermée.

Il revint, se jeta à mes pieds et me dit d'une voix déchirante:

— Oh! pas cela... pas cela... madame... ayez pitié de moi. Je vous ai offensée... J'ai été lâche, infâme, je partirai... Je partirai... Jamais je ne reviendrai... Mais pas cela... Oh! par pitié! pas cela!

Les traits de cet homme étaient bouleversés par la terreur, il pleurait, il tendait les mains vers M. de Mortagne.

Celui-ci, impassible, continuait d'exposer la lame de couteau à la flamme de la bougie.

— Mais vous, monsieur, vous serez moins impitoyable! s'écria M. Lugarto en s'adressant à M. de Rochegune. Je vous ai fait traîtreusement attaquer, je l'avoue. Je m'en repens, ayez pitié de moi, priez pour moi... Mais, au nom du ciel, pas cela...

Pour la vie!... Jugez donc, marqué pour la vie... sur la figure... Ah! c'est horrible!... c'est une idée infernale!

M. de Rochegune haussa les épaules et se répondit pas.

— Madame, mais... vous... vous, ô mon Dieu! par le souvenir de votre mère que vous aimiez tant... madame, priez pour moi.

Malgré moi... malgré le mal horrible que m'avait fait cet homme, je reculai devant la barbarie du châtiment.

— Mon ami, mon sauveur, dis-je à M. de Mortagne, laissez cet homme à ses remords; qu'il parte seulement, qu'il parte...

— Ses remords! dit M. de Mortagne, est-ce que ses pareils ont des remords? La rage d'avoir au front l'empreinte d'un fer chaud, voilà le seul remords qu'il puisse connaître. Allons, Rochegune, le couteau est chauffé à blanc... attachons-lui les mains.

— Par pitié, laissez-le, m'écriai-je, je n'assisterai pas à cette torture horrible. Mon ami, je vous en supplie, une telle vengeance est indigne de vous et de moi.

Après avoir un moment regardé M. Lugarto qui, à travers ses sanglots, murmurait encore des prières et des supplications, M. de Mortagne lui dit:

— Grâce à cet ange de bonté, cette fois encore j'ai pitié de toi.

— Oh! votre main... votre main, laissez-moi baiser votre main, s'écria M. Lugarto dans un élan de reconnaissance indicible, en se traînant à genoux jusqu'auprès de M. de Mortagne.

Celui-ci se retira vivement, le repoussa du pied et lui dit:

— Mais je te jure que si tu oses revenir en France, ce que je ne fais pas maintenant je le ferai alors; tu dois me connaître assez pour croire que je ne reculerai devant rien: moi et deux hommes déterminés, nous suffirons à cette exécution, et je saurai bien m'emparer de toi...

— Je vous promets de ne jamais revenir en France, tout est prêt pour mon départ, ma voiture viendra ici demain; au point du jour je partirai pour l'Italie; je voyagerai jour et nuit, jusqu'à

ce que je sois sorti de France, je vous le jure, dit M. Lugarto dont les dents se choquaient de terreur.

— Mathilde, mon enfant, vous avez besoin de repos, me dit M. de Mortagne, votre femme de chambre est là, vous n'avez plus rien à craindre. Venez, Rochegune va rester avec ce misérable. Demain, lorsque vous serez plus reposée, je vous dirai comment nous avons découvert le mauvais dessein de cet homme.

Je suivis le conseil de M. de Mortagne, je me retirai dans la chambre, qu'on m'avait préparée.

Bientôt je m'endormis d'un profond sommeil.

CHAPITRE V.

LES ADIEUX.

Le lendemain à mon réveil, je crus avoir fait un songe; mais la vive douleur que me causait ma blessure me rappela la terrible scène de la nuit précédente.

Mon premier mouvement fut de remercier encore Dieu qui m'avait sauvée, qui m'avait rendu Gontran.

Les mystères odieux qui m'avaient si longtemps affligée étaient éclaircis, je ne doutai plus que mon mari, désormais tranquille et rassuré, ne redevint pour moi ce qu'il avait été dans les premiers jours de notre union.

J'attribuai à la funeste influence de M. Lugarto toutes les peines que Gontran m'avait involontairement causées. N'était-ce pas pour obéir à son mauvais génie qu'il s'était occupé de madame de Ksernika?

D'abord, je l'avoue, je redoutais d'appesantir ma pensée sur l'acte fatal qui avait mis M. de Lancry dans la dépendance de M. Lugarto.

Pourtant, voulant en finir avec ces pénibles réflexions, j'en-

vengeai courageusement la conduite de Gontran. Je cherchai à la pallier par tous les raisonnements possibles.

Hélas, j'avais naturellement des principes trop arrêtés pour pouvoir trouver un milieu entre un blâme sévère ou une approbation coupable...

Je condamnai Gontran.

Un moment je fus atterrée en m'apercevant que cette funeste découverte ne portait pas la moindre atteinte à mon amour pour M. de Lancry.

— Je fus presque effrayée d'aimer toujours passionnément un homme capable d'une action si mauvaise.

Je pleurai amèrement sur sa faute; il m'était affreux de me sentir supérieure à lui, d'avoir non pas à lui reprocher, mais à lui pardonner... une bassesse.

Ce ressentiment devint si vif, si douloureux, que, par une étrange inconséquence que je puis à peine m'expliquer aujourd'hui, moi, qui n'avais pu trouver une excuse honorable à son action honteuse, je fis tout au monde pour me persuader, par plusieurs analogies, que dans une situation pareille j'aurais agi comme Gontran.

Je ne saurais dire ma joie lorsque, après de longues, après de mûres réflexions plus paradoxales les unes que les autres, je me fus convaincue de cette sorte de complicité morale... Avec quel bonheur triomphant je reconnus que je n'avais plus le droit de blâmer Gontran!

Sans doute il y avait dans cet abaissement singulier de ma part une arrière-pensée de sacrifice, d'abnégation, dont alors je ne me rendais pas bien compte, et qui me guidait à mon insu. . . . . .

. . . . . .

Lorsque je descendis dans le salon, j'y trouvai M. de Rochegune; il rougit et me dit que M. de Mortagne donnait quelques ordres pour mon départ.

— J'étais bien si tremblée, si souffrante, lui dis-je, que j'ai à peine pu vous exprimer toute ma reconnaissance. Vous et M. de Morbegne avez été mes sauveurs. Je n'oublie pas non plus que lors de ma maladie...

— Je vous en conjure, madame, ne parlons pas de ceci... Vous m'avez permis de me dire votre ami, j'ai agi comme votre ami.

— Ah! monsieur!... comment jamais reconnaître...?

— En me conservant toujours ce précieux titre... madame, en me permettant de continuer à le mériter...

Je ne sais pourquoi il me vint tout à coup à l'esprit cette idée pénible que M. de Rochegune, connaissant le secret de Gontran, se croirait peut-être le droit de juger sévèrement la conduite de mon mari.

Par une de ces bizarres correspondances de la pensée dont il y a tant d'exemples, M. de Rochegune ajouta à ce moment même:

— Et lorsque je vous prie, madame, de me permettre de me dire de vos amis, j'ose croire que vous n'oubliez pas que je serai heureux aussi d'être toujours compté parmi les amis de M. de Lancry.

Je remarquai que M. de Rochegune appuya avec intention sur ces derniers mots. Je trouvai cette assurance si généreuse, elle répondait si noblement à mes craintes, que je ne pus m'empêcher de m'écrier vivement:

— Oh! merci, monsieur, merci pour lui et pour moi.

M. de Rochegune, étonné de ce mouvement, me regarda... Nous nous entendions...

Il comprenait ma gratitude, comme j'avais compris sa bienveillance pour Gontran.

Un doux et triste sourire effleura les lèvres de M. de Rochegune; il me dit d'une voix émue:

— Il y a dans la vie de nobles jouissances, madame; le bien est trop facile à faire à ce prix...

Un silence de quelques minutes suivit ces paroles de M. de Rochegune.

J'en fus embarrassée; par instant, je levai les yeux sur lui: son regard était vague et distrait, il semblait rêver. Sa physionomie, ordinairement sévère et hautaine, avait une expression d'ineffable bonté. Ses cheveux noirs recouvraient à peine une cicatrice récente et profonde qu'il avait au front, et que j'avais déjà remarquée lorsqu'il était venu me voir pour la première fois après ma maladie.

Malgré moi, mes yeux se remplirent de larmes, en songeant que j'avais été la cause involontaire du guet-apens où était tombé M. de Rochegune en venant s'informer de mes nouvelles auprès de Blondeau. Voulant rompre le silence, je lui dis:

— Vous ne souffrez plus... de cette blessure que vous avez reçue?...

En entendant ma voix, M. de Rochegune tressaillit et se hâta de me répondre:

— Je ne souffre plus, madame.

Puis, comme si ce sujet de conversation lui eût été gênant, il me dit d'un ton pénétré:

— Toute ma crainte maintenant est que ce misérable Lugarto, quoique hors de France, ne se venge de M. de Mortagne.

— Comment cela?

— Ce matin cet homme est parti; M. de Mortagne a voulu le voir monter en voiture et lui faire une dernière recommandation... „Souvenez-vous!..“ lui a-t-il dit avec un geste menaçant.

— „Pour votre repos, je ne me souviendrai que trop!“ a répondu M. Lugarto; à quelque distance que je sois... je saurai vous atteindre.“ Et après avoir montré le poing à M. de Mortagne, il a ordonné aux postillons de partir à toute bride... Oh!

madame, il est impossible de voir quelque chose de plus hideux que la figure de cet homme au moment où il prononçait cette dernière menace de haine, de vengeance, de terreur, de rage s'y confondaient dans une horrible agitation.

— Grand Dieu! m'écriai-je, il est capable, même en pays étranger, de comploter quelque perfide machination contre M. de Mortagne; cet homme trouve dans sa richesse tant de ressources pour assouvir son infernale méchanceté!

— Je partage vos craintes, me dit M. de Rochegune, et malheureusement je suis obligé d'abandonner M. de Mortagne... Sans cela, j'aurais veillé sur ses jours comme sur ceux de mon père...

— Et où allez-vous donc, monsieur?

— En Grèce, madame, faire la guerre contre les Turcs. C'est une noble et sainte cause à défendre... Et puis j'ai besoin de mouvement, d'agitation...

— C'est, dit-on, une guerre souvent terrible, sans merci ni pitié... dis-je à M. de Rochegune avec intérêt.

— C'est une guerre comme toutes les guerres, madame, reprit-il avec un sourire mélancolique, l'on tue ou l'on est tué... Seulement, dans celle-ci, l'on meurt pour une généreuse et héroïque nation... et cette mort est belle et grande.

— Ce sont là de tristes pressentiments, lui dis-je, ne vous y appesantissez pas. Moi, j'ai l'espérance, la conviction même que vos amis vous reverront.

— Et je partage cette conviction, madame. L'on n'a pas le droit d'être indifférent à la vie lorsqu'on a la moindre chance de pouvoir être utile à ceux qu'on aime et qu'on respecte.

M. de Mortagne entra.

Il paraissait très-irrité.

— Je viens encore d'apprendre une autre infamie de ce Lugarto. Votre femme de chambre, que je viens de presser de questions et de menaces, m'a avoué qu'elle avait été placée chez

vous par cet homme, et qu'afin d'empêcher votre excellente Mme Blondeau de vous accompagner, cette créature avait, d'après l'ordre de Lugarto, mêlé une certaine poudre à son breuvage, ce qui avait rendu Blondeau assez malade pour qu'elle ne pût vous suivre.

— Mon ami, M. de Rochegune me dit qu'en partant M. Lugarto...

— Oui, oui... il m'a menacé... je m'attends bien à quelque tour diabolique, mais je serais sur mes gardes... Tout ce que je voulais, c'était de vous débarrasser de lui, et j'y ai réussi, je pense... Je regrette néanmoins de ne l'avoir pas marqué... Ç'aurait été une garantie de plus.

— Et aussi un motif de haine et de vengeance de plus pour cet homme, lui dis-je.

— Si l'on était arrêté par de pareilles craintes, on ne ferait jamais rien, dit M. de Mortagne. Je sais bien contre qui j'ai à lutter... Mais il faut que je vous apprenne comment j'ai suivi la trace de cette abominable machination... Quelque temps après votre retour de Chantilly, j'ai appris par Rochegune les bruits infâmes que Lugarto faisait courir sur vous; j'étais malade, hors d'état de sortir... Le premier mouvement de Rochegune fut d'aller trouver Lugarto, de lui ordonner de se taire; il le connaissait de longue main, il le savait très-lâche, il ne doutait pas qu'une vigoureuse menace ne l'intimidât; je l'engageai à n'en rien faire, j'avais écrit à Londres pour avoir des renseignements sur la vie que M. de Lancry y avait menée avant son mariage.

Voyant que la conversation allait s'engager sur M. de Lancry, par un sentiment de convenance exquise dont j'appréciai toute la délicatesse, M. de Rochegune dit à M. de Mortagne:

— J'aurais quelques ordres à donner pour notre départ, je vous laisse.

Il me salua et sortit.

M. de Mortagne continua :

— On me dit qu'à Londres M. de Lancry avait dépensé beaucoup d'argent, et que, selon le bruit publie, cet argent lui avait été prêté par Lugarto. En rapprochant ceci de quelques autres circonstances, je devinai facilement que votre mari se trouvait dans la dépendance de cet homme, sans toutefois croire que cette dépendance fût rendue plus absolue, plus dangereuse encore par l'acte que vous savez ; j'engageai donc Rochegune à patienter et à attendre mon rétablissement. Un homme très-sûr qui me sert depuis vingt ans fit jaser quelques-uns des domestiques de Lugarto. J'appris par eux qu'ils avaient entendu souvent M. de Lancry, enfermé avec leur maître, supplier celui-ci de ne pas le perdre. Ce rapport me prouva qu'il s'agissait d'autre chose que d'une obligation d'argent ; je voulus pénétrer à tout prix ce secret et vous garantir des mauvais desseins de Lugarto. Il savait mon affection pour vous. Je m'aperçus bientôt que j'étais suivi, car cet homme, à force d'argent, s'est créé une sorte de police au moyen de laquelle il découvre une foule de secrets dont il use et abuse dans l'occasion, ainsi que vous l'avez vu à l'égard de Mme de Ksernika et de Mme de Richeville, Pour détourner ses soupçons, je quittai Paris ; ses espions perdirent mes traces : c'était à peu près à l'époque de votre maladie... Au bout de quelques jours je revins m'établir à Paris dans un quartier éloigné : je n'en surveillais pas moins les démarches de M. Lugarto ; je savais aussi bien que lui que les gueux sont corruptibles. Or, comme presque tous ses gens sont complices de quelques-unes de ses méchantes ou honteuses actions, il me fut possible d'acheter quelques-uns de ses domestiques : j'appris ainsi que depuis quelque temps il avait loué et fait meubler une maison isolée du côté de Chantilly... C'était celle où nous sommes.... Je vins m'assurer du fait par moi-même, et reconnaître la position de cette demeure. Je savais que Lugarto contrefaisait les écritures avec une détestable hy-

billeté. Craignant quelque ruse, je vous fis dire par Rochegune de ne jamais quitter votre mari, supposant bien que Lugarto choisirait le moment de son absence pour vous jouer quelque tour infernal. La scène de Torfoni arriva, je n'en fus instruit que le lendemain par Rochegune; j'envoyai chez vous, on me dit que vous veniez de partir pour aller chez Ursule, et que M. de Lancry était aussi en voyage; j'envoyai chez Lugarto; il était, dirent ses gens, retenu au lit, blessé d'un coup d'épée... reçu le matin même... Je connaissais l'homme, je ne crus pas à ce coup d'épée, je fus avant toute chose frappé de votre isolement de Gontran; une heure de retard ou d'hésitation pouvait tout perdre... Si vous étiez véritablement allée chez Mme Sécherin, vous ne couriez aucun danger, nous n'avions donc pas à nous occuper de cette hypothèse; à tout hasard nous nous décidâmes à nous rendre ici. Nous allions vous atteindre à la descente de Luzarches, lorsque ce diable d'homme nous fit culbuter dans un tas de pavés; la chute fut terrible; je restai quelques minutes sans connaissance...

— Mon ami... mon Dieu... et pour moi... toujours pour moi... tant de périls déjà courus!

— Ces périls-là ne comptent, ma pauvre enfant, que lorsqu'ils me font arriver trop tard... Cette fois, grâce au ciel, il n'en fut pas ainsi. Après quelques moments d'étourdissement, je revins à moi... J'en étais quitte, ainsi que Rochegune, pour quelques rudes contusions... Mais nos chevaux étaient incapables de marcher, notre postillon avait la jambe cassée, ma voiture était brisée... Nous comptions les secondes; à pied, il nous fallait plus d'une heure pour nous rendre ici; nous nous mîmes en marche... Heureusement, au bout d'un quart d'heure, nous rencontrâmes les chevaux de retour qui vous avaient amenée ici. Aux détails que nous donnèrent les postillons, il n'y avait plus de doute, c'était bien vous. Nous prîmes, moi et Rochegune, les deux porteurs, et nous partîmes bride abattue;

et une demi-heure, nous étions à quelques pas de cette maison. Pour ne pas éveiller les soupçons, nous laissâmes nos montures assez loin. Toutes les fenêtres étaient fermées, mais on voyait de la lumière à travers les volets. Nous allions nous décider à frapper violemment à la porte, lorsqu'une croisée du rez-de-chaussée s'ouvrit; c'était votre femme de chambre qui sans doute veillait pendant l'absence. Nous vîmes dans une salle basse une vieille femme et Fritz; d'un saut nous entrâmes dans cette salle, le pistolet à la main. Rochegune se mit à la porte, moi à la fenêtre. Ces misérables tombèrent à genoux, saisis de frayeur.

— Il doit y avoir un bûcher, une cave, leur dis-je, conduisez-nous-y, ou nous vous brûlons la cervelle.

— A droite, sous le vestibule, il y a la porte de la cave, me dit la vieille.

Cinq minutes après, Fritz et les deux femmes étaient renfermés. Nous entrâmes dans la chambre qui précède le salon où vous étiez; nous entendîmes parler; c'était Lagarde! il vous dévoilait toutes ses horribles machinations. Ces révélations pouvaient nous servir; nous attendîmes jusqu'au moment, pauvre femme, où vous vous êtes si courageusement blessée...

— Noble et généreux ami, dis-je à M. de Mortagne en serrant ses mains dans les miennes... toujours... toujours là... lorsqu'il s'agit de me secourir ou de me sauver!

— Oui, sans doute, toujours là... Sans vous quel intérêt aurais-je dans la vie? Mais dites-moi, mon enfant, il faut aujourd'hui même mettre à la poste cette lettre pour votre mari; il la trouvera à son arrivée à Londres; elle lui apportera ce malheureux faux et lui rendra sa liberté. Pour déjouer les méchants propos de Lagarde et expliquer votre départ de Paris, afin que votre mari n'ait aucun soupçon de ce qui s'est passé cette nuit, vous allez partir pour la terre de Mlle Beckerin. Une fois là, vous écrirez à votre mari que, ne voulant pas rester

à Paris sans lui, vous êtes allée passer chez Ursule le temps de son absence. Vous adresserez votre lettre chez vous, à Paris; à son arrivée il la trouvera.

— Mais, mon ami, pourquoi ne pas tout dire à Gontran?

— Pourquoi? pauvre enfant! parce que du moment où votre mari vous saura instruite de la bassesse qu'il a commise, il vous haïra... il aura à rougir devant vous... et jamais il ne vous pardonnera sa faute.

— Ah! pouvez-vous croire...?

— Écoutez, Mathilde... je ne veux pas récriminer, je ne veux voir dans M. de Lancry que l'homme que vous aimez; votre noble et sainte affection le sauvegarde à mes yeux; mais enfin... soyez juste, lorsqu'il vous savait si malheureuse de cette hideuse intimité avec un homme qu'il méprisait, qu'il haïssait autant que vous, a-t-il eu le courage de vous faire ce fatal aveu? Non, il a préféré laisser s'accréditer sur vous les bruits les plus infamants.

— Mais rompre ouvertement avec M. Lugarto, c'était se perdre.

— Mais c'était sauver votre réputation à vous, malheureuse femme, innocente de toutes ces vilenies... Si votre mari n'avait pas été un abominable égoïste, il aurait courageusement bravé les conséquences de sa faute, au lieu de vous laisser avilir aux yeux du monde... Après cette scène de Tortoni, qui révélait au moins de sa part une lueur de généreuse indignation, n'a-t-il pas de nouveau souscrit à toutes les exigences de Lugarto? Ne vous a-t-il pas, pour ainsi dire, lâchement abandonnée à ses infâmes tentatives? Tenez, Mathilde, pauvre et chère enfant! il faut tout le respect, toute l'admiration que m'inspire votre dévouement pour m'empêcher de dire ce que je pense... je ne veux pas vous attrister encore... Seulement, croyez-en mon expérience, ne dites jamais à Gontran que vous avez son secret... Cet aveu vous serait fatal... Je vous le répète, l'homme qui,

dans les terribles circonstances où vous vous êtes trouvée, n'a pas eu assez de confiance dans votre cœur pour tout vous avouer, serait impitoyable s'il vous savait instruite d'un mystère qu'il a caché avec tant d'opiniâtreté.

— Mais enfin, si par hasard Gontran découvre mon séjour dans cette maison?

— J'y ai songé... J'ai aussi songé que, par une nouvelle méchanceté dont je ne puis concevoir le but, Lugarto pourrait tout écrire à votre mari, alors cette déclaration signée de lui, mon témoignage, celui de Rochegune suffiraient pour vous mettre à l'abri de toute calomnie, car il faut tout prévoir...

Je suivrai vos conseils, dis-je à M. de Mortagne en soupirant. Pourtant, je vous l'avoue, il m'en coûte de cacher quelque chose à Gontran...

M. de Mortagne, sans me répondre, me prit les deux mains, et me regarda quelques moments en silence.

Sa figure si caractérisée avait une expression d'attendrissement inexprimable. Malgré lui, il pleura... Je ne saurais dire combien je fus profondément touchée en voyant couler les larmes de cet homme si énergique et si résolu.

— Mon Dieu! qu'avez-vous, mon ami? m'écriai-je, sans pouvoir non plus retenir mes larmes.

— Je ne vous vois pas encore heureuse pour l'avenir... Pauvre enfant,... votre mari est délivré d'une épouvantable domination, votre fortune est rétablie... M. de Lancry a des torts cruels à se faire pardonner, et le repentir doit rendre meilleures encore les âmes naturellement bonnes... Pourtant, je crains; je ne suis pas rassuré...

— Ce sont de vaines terreurs, mon ami... votre affection pour moi s'alarme à tort... croyez-moi.

— Hélas! je voudrais me tromper, me dit M. de Mortagne en secouant tristement la tête.

— A propos, lui dis-je, cette somme considérable que vous

avez remboursée pour nous... il est entendu, n'est-ce pas? que nous vous le rembourserons.

— Écoutez, Mathilde, j'ai environ soixante mille livres de rente; pendant les années que Mlle de Maran m'a fait passer tous les Plombs de Venise, j'ai fait des économies forcées; j'ai peu de besoins, j'emploie presque tout mon revenu à soulager de nobles et obscures infortunes; je n'aurai pas d'autre héritier que vous, cette somme est donc une avance d'hoirie.

— Mon ami! pourtant...

— Écoutez-moi encore, votre contrat de mariage a été si loyalement fait, que vous, qui apportez tout la fortune dans la communauté, vous n'avez droit à aucune réserve: votre mari peut vous dépouiller ou vous ruiner complétement. Heureusement je suis là... ma fortune garantit votre avenir.

— Mon ami... n'ayez pas ces craintes; je vous assure que Gontran est revenu de ses goûts de faste... il ne joue plus...

— L'état de maison que vous tenez à Paris était déjà beaucoup trop considérable pour votre fortune; je suis sûr que lorsqu'il se verra débarrassé de Lugarto, M. de Lancry se jettera de nouveau dans de folles dépenses... Vous avez encore maintenant, net, cent mille livres de rente, votre hôtel payé; eh bien; en cinq ou six ans d'ici, votre mari peut avoir tout dissipé. Je connais les prodigues.

— Mais, mon ami...

— Mais, mon enfant, il n'a pas été arrêté, retenu par la honte de commettre un faux, pour se procurer de l'argent... Quel frein l'arrêtera lorsqu'il n'aura qu'à puiser à pleines mains dans votre fortune?... Pardon... Mathilde... je vous afflige; mais il est de ces vérités sévères qu'il faut oser dire... Jamais je n'ai failli à ce devoir, jamais je n'y manquerai... Je vous en conjure, résistez autant que vous le pourrez aux prodigalités de votre mari; pour vous, pour lui-même, ayez cette résolution... Moi, je ne veux lui rien dire; je réserverai mon héritage pour

les cas extrêmes. Il est violent, emporté; il est impatient des remontrances : peu m'importe, lorsque votre intérêt voudra que je parle... je parlerai, et de façon à être entendu et écouté, je vous en réponds. Allons, adieu, mon enfant... Au moindre événement, écrivez-moi à Paris; à tout jamais comptez sur moi... et sur Rochegune... Quant à celui-ci, que Dieu me le conserve... car il s'en va faire une terrible guerre, et il n'est pas homme à s'y ménager... Adieu, encore adieu! Je vous enverrai Blondeau chez Mme Sécherin; un de mes gens qui m'accompagnait hier, et qui vient d'arriver avec ma voiture, vous suivra. Il m'appartient depuis longtemps, c'est vous garantir sa sûreté. Vous pouvez avec lui prendre cette femme que vous avez amenée; mais, à l'arrivée de Blondeau, chassez-là; et à votre retour à Paris, faites maison nette, de peur qu'il ne reste parmi vos gens quelque dangereuse créature de Lugarto; puis ne remontez votre maison qu'avec des gens parfaitement bien recommandés. Allons, encore adieu.

Une dernière fois, j'embrassai cet excellent ami en versant de douces larmes.

Je serrai affectueusement les mains de M. de Rochegune, et je partis pour la Touraine, me faisant une fête de surprendre Ursule par ma visite inattendue.

CHAPITRE VI.

LA FAMILLE SÉCHERIN.

La propriété de M. Sécherin, qu'il habitait alors avec Ursule, était située à Rouvray en Touraine, sur le bord de la Loire.

Je fus obligée de repasser par Paris, je m'y arrêtai afin de mettre moi-même à la poste la lettre de M. Lugarto pour Con-

tran, lettre, qui allait combler mon mari de joie et le délivrer de l'odieuse influence dont il avait si longtemps souffert.

Nous étions à la fin du mois de juin.

Je voyageai très-rapidement; à mesure que je m'éloignais de Paris, il me semblait que je respirais plus librement: la vue des riantes campagnes que je traversais me calmait, me faisait du bien; mon cœur se dilatait, j'allais revoir l'amie de mon enfance...

Après tant de cruelles secousses, j'allais goûter le repos des champs, je me faisais une fête de partager pendant quelque temps la vie simple, paisible, d'Ursule et de son mari.

Depuis assez longtemps, je n'avais reçu aucune lettre de ma cousine.

Dans ses dernières lettres, elle continuait de se plaindre de son sort, mais elle le supportait avec une résignation mélancolique.

Je connaissais l'exaltation du caractère d'Ursule, la bonté de son mari, aussi n'étais-je pas très-inquiète.

Je ne lui avais pas écrit un mot de ce qui avait bouleversé ma vie depuis quelque temps; j'étais décidée à ne lui faire à ce sujet aucune confidence: ce n'était pas mon secret à moi seule, c'était aussi le secret de Gontran.

J'arrivai à Rouvray par un beau soleil couchant, par une ravissante soirée d'été.

Je laissai à gauche de grands bâtiments où était établie la manufacture de M. Sécherin. J'entrai dans une belle avenue de tilleuls qui conduisait à la maison d'habitation.

A peine ma voiture était-elle à la moitié de cette allée, que j'aperçus Ursule.

Les chevaux s'arrêtèrent, on ouvrit la portière, je me précipitai dans les bras de ma cousine.

Il est impossible de peindre sa joie, son étonnement surtout;

elle m'embrassait, me regardait comme si elle ne pouvait en croire ses yeux, puis elle m'embrassait encore.

— Comment c'est toi? c'est toi? me disait-elle. Quelle douce surprise!

— Ursule! oui, c'est moi, moi ta sœur, je viens passer ici quelques jours dont je puis disposer pendant que mon mari est en Angleterre.

— Quelle ravissante idée tu as eue là, Mathilde! combien j'en suis reconnaissante! Quel dommage seulement que notre pauvre maison soit si peu digne de te recevoir!

Je haussai les épaules en souriant.

— Et ton mari, où est-il? comment va-t-il?

— Très-bien, me dit Ursule.

Après cette effusion de reconnaissance, j'examinai ma cousine; elle me parut encore plus jolie que par le passé.

— Tu es heureuse, car tu es charmante, lui dis-je.

— Heureuse! reprit-elle avec un accent qui devint presque subitement plaintif... Heureuse?... Oui, je suis heureuse! Et elle étouffa un soupir. Mais c'est à toi... qu'il faut parler de bonheur.

— Oh! oui, m'écriai je; en ce moment surtout; tu ne sais pas combien je jouis du plaisir de te revoir, tu ne sais pas tout ce que j'attends de ces jours que je viens passer auprès de toi.

J'avais mis mon bras sous le bras d'Ursule, et nous cheminions vers la maison.

Cette habitation était assez grande; le jardin qui l'entourait, symétriquement disposé en carrés, en quinconces, et bordé de grandes allées de charmilles régulièrement taillées à l'ancienne mode française, avait un aspect calme et grave; au bout d'une de ces longues voûtes de verdure qui aboutissait à une terrasse, on apercevait la Loire.

— Tu trouves cette demeure bien provinciale, bien vulgaire, n'est-ce pas? me dit Ursule. Mais M. Sécherin, ou plutôt sa

mère, ne veut rien y changer ; sous le prétexte qu'elle était ainsi du temps de feu M. Sécherin père, ce qui n'empêche pas cette habitation d'être très-laide, comme tu peux le voir. Et cet affreux jardin français, ne dirait-on pas un jardin de couvent? Comme il est triste et sombre!

— Mais non, tu calomnies cette maison, ma chère Ursule; je trouve ce jardin très-beau et très-noble, et puis vous avez, ce me semble, une terrasse sur les bords de la Loire; comptes-tu cela pour rien?

— Toujours indulgente et bonne, pauvre chère Mathilde.

— Non, vraiment, je t'assure que tout ceci me plaît beaucoup. C'est si calme, si tranquille.

— Oh! pour du calme il y en a beaucoup; heureusement on n'entend pas le bruit étourdissant des machines de la fabrique de M. Sécherin.

— Ce sont ces grands bâtiments qu'on voit en entrant, n'est-ce pas? Mais c'est un établissement magnifique.

— Magnifique... comme une fabrique. Il n'y a rien de plus triste au monde... si ce n'est d'entendre sans cesse parler des résultats merveilleux de cette même fabrique, du nombre d'ouvriers qu'elle emploie, de son importance dans le pays, etc. Il faudra, ma pauvre Mathilde, te résigner à supporter souvent ces conversations-là. Quel changement pour toi, habituée à cette brillante vie du monde que je n'ai fait, hélas! qu'entrevoir avant de venir m'enterrer ici.

Je regardai Ursule avec un air de reproche

— Ma sœur, ma sœur, lui dis-je, je crains d'avoir encore à te gronder; je suis sûre que tu médis de ton bonheur... Ah! crois-moi, ce monde... ce monde dont nous nous faisions de si brillantes imaginations, ce monde est bien triste et bien méchant. Combien je préférerais à ses faux plaisirs l'existence paisible que tu mènes ici!

Ursule me regarda avec surprise.

— Toi, si gai, me dit-elle, tu envieras mon sort... Tu es donc bien malheureuse, Mathilde?... Que t'est-il donc arrivé? Tu m'as donc caché quelque chose?

— Non, ma chère Ursule, me hâtai-je de répondre, mais je t'assure que les plaisirs du monde étourdissent, mais ne remplissent pas le cœur; tu le sais, j'ai toujours été un peu sauvage, même chez Mlle de Maran; j'aimais mieux passer avec toi nos soirées dans notre chambre que de rester dans le salon.

— Combien je reconnais ta bonté, ta délicatesse habituelle, me dit Ursule, tu feins d'envier mon sort pour me le faire trouver désirable; mais viens que je te conduise dans ton appartement, tu excuseras cette modeste hospitalité.

Nous entrâmes dans la maison.

Tout était simple, mais tenu avec une extrême propreté. Nous montâmes un grand escalier carrelé, à rampe de bois massive; il aboutissait à un long corridor, où s'ouvraient plusieurs portes.

Ursule en ouvrit une; je traversai une petite antichambre, et je me trouvai dans une très-grande chambre à antiques boiseries grises. Au fond était un lit à baldaquin avec des rideaux de toile de Perse à sujets chinois rouges sur fond blanc. Au-dessus des portes et de la cheminée on voyait des panneaux peints et représentant des pastorales dans le goût de Watteau. C'étaient des arbres d'un vert tendre, un beau ciel d'azur, des bergères en jupes roses, des bergers en habits bleu céleste, ayant à leurs pieds des moutons d'un blanc de neige qui portaient à leur cou de larges rosettes de rubans.

Je ne puis dire combien je me sentis réjouie à l'aspect de ces bergerades, un peu maniérées sans doute, mais dont le calme souriant et champêtre reposait délicieusement ma pensée. De grandes fenêtres à petits carreaux s'ouvraient sur le jardin et dominaient la Loire. Une commode et un secrétaire en bois des îles, semés de marqueterie verte et rose; des meubles peints en

gris, et aussi recouverts de toile de Perse rouge et blanche, complétaient l'ameublement de cette chambre.

Ursule paraissait honteuse de cette simplicité, qui me ravissait. Je ne trouvai rien de plus gai, de plus riant. Deux autres pièces meublées dans le même goût, dont l'une pouvait servir de petit salon, dépendaient de cet appartement.

— Vraiment, me dit Ursule, tu ne te trouveras pas trop mal établie?

— Je m'y trouve si bien que, si M. de Lancry veut rester ici quelque temps lorsqu'il viendra me chercher, je te préviens que tu auras beaucoup de peine à nous renvoyer de chez toi.

— Allons, je te crois, ma bonne Mathilde; toute ma peur est que tu ne t'ennuies bientôt de cette vie que tu pares, j'en suis sûre, de tout le prestige de ton imagination; je crains aussi que la compagnie de ma belle-mère, Mme Sécherin, ne te paraisse bientôt insupportable.

— Mais ton mari la disait la meilleure des femmes.

— Les fils sont toujours indulgents; tu la verras; elle est sans esprit, sans usage, d'une dévotion outrée, d'un entêtement qui serait une incroyable fermeté de caractère si elle avait autant d'intelligence que de volonté; jamais ni moi ni son fils nous n'avons pu obtenir d'elle de faire le moindre changement à cette maison, d'augmenter le nombre de ses domestiques, d'améliorer leur service. Son éternel refrain est: Feu mon pauvre Sécherin trouvait que c'était bien comme ça. Aussi, Mathilde, toi qui as, dit-on, une des meilleures et des plus élégantes maisons de Paris, dit Ursule en rougissant de confusion, ne te moque pas trop de nous en nous voyant à table servies par deux grosses paysannes tourangelles: c'est une manie de ma belle-mère à laquelle rien au monde n'a pu la faire renoncer.

Je regardai ma cousine sans pouvoir lui cacher ma tristesse.

— Comment, Ursule, tu me connais assez peu pour me croire

capable de remarquer seulement de telles misères ? Est-ce qu'avant toute chose je ne songe pas au plaisir d'être près de toi?

Sept heures sonnèrent.

— Je vais vite t'envoyer ta femme de chambre, me dit Ursule; Mme Sécherin soupe exactement à huit heures. Oui, elle soupe, car rien n'a pu lui faire changer ses habitudes gothiques, et elle aurait assez peu d'usage pour se mettre à table sans toi, si tu n'étais pas prête.

— Et j'en serais désolée, ma bonne Ursule, car ta belle-mère verrait peut-être un manque d'égards de ma part dans mon inexactitude; et tu le sais, je ne trouve rien de plus respectable que les habitudes de famille.

Ursule sortit; ses craintes, ses remarques me chagrinèrent pour elle.

Elle semblait presque humiliée, pour ne pas dire dépitée de la simplicité de sa réception, et l'on eût dit qu'elle songeait plus encore à sa vanité qu'à moi-même.

Maintenant je me souviens que ma cousine, tout en me protestant de sa joie, du bonheur qu'elle avait à me revoir, me parut contrariée de ma venue; d'abord j'attribuai sa contrainte aux puérils motifs que j'ai dits. Je devais bientôt savoir la véritable et misérable cause de son embarras.

Je m'habillai très-vite et le plus simplement possible.

Ursule frappa à ma porte.

— Tu excuseras ma belle-mère de n'être pas venue te voir, mais elle marche difficilement, et il lui aurait été très-pénible de monter l'escalier. Mon mari arrive à l'instant de la fabrique, il va nous rejoindre au salon.

— Descendons vite, car je suis décidée à faire la conquête de ta belle-mère, dis-je en riant à Ursule.

— Oh! tu auras bien de la peine, j'ai eu beau lui rappeler ton rang, la position de ton mari, lui parler de votre élégance, de votre richesse, elle ne m'a pas paru disposée à faire plus de frais

pour toi qu'elle a eu fait pour une bourgeoise de notre sous-préfecture. Tu excuseras ce manque d'éducation, n'est-ce pas?

— Cette simplicité me donne au contraire encore meilleure opinion de ta belle-mère, ma chère Ursule, et il faut absolument que je réussisse à lui plaire...

Nous descendîmes, nous entrâmes dans une salle à manger où le couvert était mis, puis dans un salon où se tenait Mme Sécherin.

Je me souviens des moindres détails de cette scène, car elle me frappa beaucoup par l'harmonie qui existait pour ainsi dire entre Mme Sécherin et les objets qui l'entouraient.

J'avais eu de telles agitations que je devais surtout trouver un charme infini dans tout ce qui rappelait des idées de calme, de tranquillité.

Les fenêtres et les portes vitrées de ce salon s'ouvraient sur un parterre émaillé de fleurs. Un lustre de cristal de roche, soigneusement entouré d'une gaze blanche, descendait d'une énorme poutre qui traversait le plafond; çà et là pour tout ornement étaient accrochés à la boiserie grise plusieurs cadres dorés renfermant des têtes d'étude dessinées au crayon par le mari d'Ursule lorsqu'il apprenait le dessin au collége de Tours, et offertes à son père ou à sa mère pour le jour de leur fête, ainsi que le témoignaient des dédicaces écrites d'une magnifique écriture.

Sur le marbre de la cheminée, on voyait une pendule et des candélabres en bronze doré, recouverts de gaze comme le lustre; deux consoles en bois d'acajou placées entre les fenêtres, des fauteuils et deux canapés garnis de housses de basin blanc, composaient l'ameublement de cette pièce carrelée en rouge et cirée avec une minutieuse propreté.

Mme Sécherin était assise dans une bergère placée dans l'embrasure d'une des fenêtres ouvertes et au-dessous de laquelle s'étendait un beau massif de rosiers en fleur. Un vieux et gros

perroquet gris à collier rouge se promenait gravement sur le rebord de cette croisée.

La belle-mère d'Ursule filait sa quenouille au bruit mesuré de son rouet.

C'était une femme de soixante et dix ans environ, vêtue d'une robe noire et coiffée d'une sorte de bavolet de batiste sans aucune garniture, qui encadrait étroitement son front pâle et ses joues creuses et ridées.

Au premier abord, cette physionomie paraissait seulement simple, douce et grave; mais en l'observant plus attentivement, on y découvrait une grande expression de fermeté, tandis que son regard calme, mais profond et scrutateur, révélait une longue habitude d'observation.

Je fus à l'instant persuadée qu'Ursule était prévenue contre sa belle-mère, ou qu'elle la jugeait mal.

Ce qui me prouva surtout que Mme Sécherin n'était pas une femme vulgaire, c'est qu'elle m'accueillit avec une dignité affable et sans aucun embarras.

Lorsque j'entrai, elle se leva péniblement en s'appuyant sur le bras de sa bergère, me fit un salut affectueux et me dit:

— Vous êtes bien bonne, madame, d'être venue voir ma bru: nous ferons ce que nous pourrons, mon fils et moi, pour que vous vous plaisiez ici.

— Comment ne m'y plairais-je pas, madame? je suis avec une sœur que j'aime et dont j'estime beaucoup le mari, et vous m'accueillez avec une cordialité qui me fait espérer davantage encore.

— Je me sens très-disposée à vous aimer, mon fils m'a dit que vous étiez une brave et honnête dame: les braves gens aiment les braves gens; j'espère que vous serez contente avec nous.

— Je n'en doute pas, madame.

— Nous sommes sans façon, dit Mme Sécherin en se remettant à son rouet; nous vivons à l'ancienne mode... comme du

temps de mon mari. Je n'aurais pas pu changer des habitudes qui ont été les siennes pendant tant d'années.

— Je comprends cette religion des souvenirs, madame, et je l'admire; ainsi l'absence d'un être aimé se sent encore davantage... il n'y a rien d'amer dans ces regrets; ils sont adoucis par l'espérance d'être un jour réunis à ceux que nous pleurons.

Mme Sécherin me regarda pendant un instant avec intérêt et me dit: Les bons cœurs entendent les bons cœurs; puis elle soupira, garda quelques moments le silence, et reprit, comme si elle eût voulu changer le cours de ses pensées:

— Voici nos habitudes de Touraine, madame: nous déjeunons à neuf heures, nous dînons à deux, nous soupons à huit, à dix nous sommes tous couchés; car, voyez-vous, qui se lève tôt doit se coucher tôt. Mon fils est sur pied au chant du coq, il ne peut pas veiller tard.

Ursule me regarda d'un air presque suppliant et haussa les épaules en me montrant sa belle-mère.

Ma cousine craignait que je ne fusse choquée de la familiarité naïve avec laquelle Mme Sécherin me recevait. J'étais au contraire charmée de son accueil; je le trouvais très-digne.

Il n'y a rien de plus bourgeoisement, de plus platement vulgaire qu'un empressement faux et bruyant, que ces humbles protestations, que ces regrets exagérés de n'être que de pauvres provinciaux indignes de recevoir des personnes de la capitale (style de sous-préfecture, comme disait Mlle de Maran).

M. Sécherin entra vivement, il parut ravi de me voir, et vint à moi les bras ouverts pour m'embrasser.

Son mouvement fut si naturel, si cordial, que je lui tendis mes deux joues, non sans sourire et sans rougir un peu.

M. Sécherin fit retentir le salon de deux gros baisers, à la grande confusion d'Ursule, qui ne put s'empêcher de lui dire à demi-voix:

— En vérité, monsieur, vous êtes fou! Quelles manières: Mathilde, pardonnez-lui.

— Comment, quelles manières! s'écria-t-il. Parce que j'embrasse notre cousine de tout mon cœur sur les deux joues? Ma foi, ça me réjouit de la voir, et je le lui prouve à ma façon.

— Ne voyez-vous pas qu'Ursule est jalouse, mon cher cousin? dis-je en riant à M. Sécherin.

Celui-ci avait paru néanmoins réfléchir aux paroles d'Ursule, aussi me dit-il d'un air confus, presque triste.

— Après tout, ma femme a peut-être raison... Sans doute j'ai eu tort, ma cousine... Excusez-moi, mais j'étais si heureux de vous revoir que je n'ai pas réfléchi si c'était l'usage ou non de vous embrasser.

— J'ai bien envie, mon cher cousin, de vous prier de recommencer pour apprendre à Ursule à ne plus vous gronder injustement.

— Vrai...? Vous n'êtes pas fâchée! s'écria M. Sécherin, dont la figure s'épanouit aussitôt.

— En ai-je l'air? lui dis-je.

— Êtes-vous bonne, mon Dieu! êtes-vous bonne! Tenez, juste comme votre excellente tante, Mlle de Maran... Et à propos, comment se porte-t-elle, cette excellente dame?

— Mais fort bien, dis-je assez embarrassée en échangeant un regard avec Ursule.

— Ah! maman, reprit M. Sécherin avec exaltation, vous n'avez pas d'idée quelle bonne femme ça est que Mlle de Maran, la tante de Mme de Lancry? Elle est unie comme bonjour... Enfin, pour tout dire, elle vous ressemble comme deux gouttes d'eau pour le caractère; maman, en cela, c'est tout votre portrait.

— Tu me l'as toujours dit, mon fils... et je te crois.

— Et je le dirai toujours. Tenez, Mme de Lancry peut vous l'affirmer. La première fois qu'elle m'a vu, Mlle de Maran m'a tout de suite parlé comme vous m'auriez parlé vous-même, ma-

man; elle m'a fait des remontrances, elle m'a même un peu sermonné, parce que je disais des choses que je ne devais pas dire... Et c'est si rare, cette franchise-là... N'est-ce pas, maman?

— Les vieilles gens doivent des leçons aux jeunes, le bon Dieu les laisse sur la terre pour cela, dit simplement Mme Sécherin en continuant de tourner son rouet. Puis, levant par hasard les yeux sur son fils, elle lui dit: Est-ce que tu vas à la ville, ce soir?

— Non, maman. Pourquoi voulez-vous que j'aille à la ville?

— Tu as ton habit noir, une cravate blanche, et tu es rasé tout frais.

— Ceci, maman, c'est une idée de ma femme; elle m'a dit d'aller me faire beau à cause de Mme de Lancry; j'avais ma blouse en revenant de la fabrique.

— Comment, Ursule, c'est pour moi... Ah! mon cousin, nous nous fâcherons si vous changez la moindre chose à vos habitudes pendant mon séjour ici...

— Eh bien! vois-tu, Bellotte, dit M. Sécherin se retournant vers Ursule, quand je te le disais que ça lui serait bien égal à Mme de Lancry que je dîne en blouse avec une barbe d'avant-hier.

— Encore une fois, mon cher cousin, je serais au désespoir d'être venue ici si je devais vous gêner en rien.

— Eh bien! c'est convenu, ma cousine, j'accepte et, quoi qu'en dise ma femme, je resterai dorénavant en blouse. Vous me pardonnerez, n'est-ce pas? C'est qu'ainsi, quand on s'est occupé toute la journée, on trouve joliment bon de se mettre à son aise le soir.

— Le fait est que tu te fatigues comme si tu avais encore ta fortune à faire, mon fils, dit Mme Sécherin avec un soupir; et pourtant le bon Dieu a béni le travail de ton père.

— Soyez tranquille, maman; quand mon inventaire se montera à cent mille livres de rente bien claires et bien nettes, j'ar-

rétera la mécanique. Je me suis dit: Ma femme trouve que je n'ai pas assez de fortune comme ça; elle veut avoir cent mille livres de rente pour aller briller à Paris. Eh bien donc! elle les aura ses cent mille livres de rente! C'est si bon, si doux de penser que toute la peine que je me donne fait plaisir à ma femme, de penser enfin qu'il est en mon pouvoir de réaliser tous ses vœux, et que pour le faire il ne s'agit que de travailler... Tenez, cousine, rien qu'à cette idée-là je suis heureux comme un roi de pouvoir travailler comme un nègre... Aussi c'est pour cela que j'ai les mains si noires, car je n'ai pas le temps de faire le petit-maître, moi! dit M. Sécherin, riant aux éclats. Et il me montra ses grosses mains, qui justifiaient assez de sa plaisanterie.

Ursule rougit de honte, de dépit, et lança un coup d'œil furieux à son mari.

Celui-ci me regarda timidement en contemplant ses mains d'un air décontenancé.

— Et quand cette digne main s'offre comme gage d'une promesse ou d'une amitié sincère, l'amitié qu'elle jure ou la promesse qu'elle fait sont sacrées... je le sais, dis-je à M. Sécherin en lui tendant la main.

Ce mouvement, ces simples paroles que m'inspirait ma sympathie pour cet excellent homme, aussi loyal, aussi dévoué qu'il était inculte, lui firent venir les larmes aux yeux, il porta le bout de mes doigts à ses lèvres presque avec vénération.

Sa mère interrompit son ouvrage, me regarda finement, et me dit d'une voix attendrie:

— Madame, voulez-vous me permettre de vous embrasser? Vous rendez bien justice à mon pauvre fils... vous!

Et jetant sur Ursule qui haussait les épaules un coup d'œil sévère, Mme Sécherin fit un mouvement pour se lever.

— Ne vous dérangez pas, madame, lui dis-je en me courbant vers elle.

Par deux fois elle me baisa au front.

Quand je la regardai, deux larmes coulaient sur ses joues vénérables. Elle les essuya lentement sans mot dire et se remit à son rouet.

— Ma pauvre mère... vous la gâtez... en lui parlant ainsi de moi... me dit tout bas M. Sécherin d'un air attendri.

Ceci s'était passé très-rapidement.

Je cherchai Ursule des yeux, je fus surprise de l'expression ironique avec laquelle elle avait contemplé cette scène.

L'horloge de la fabrique de M. Sécherin sonna huit heures.

— Maman... votre bras... allons souper. J'ai une faim enragée, dit M. Sécherin à sa mère en s'avançant vers elle.

— Non, non, mon fils, donne la main à ta cousine... ma bru m'aidera.

— Encore un dérangement que je ne souffrirai pas, madame; ne sommes-nous pas en famille? dis-je en prenant le bras d'Ursule.

— Mme de Lancry a raison; allons, maman, venez, dit M Sécherin en s'approchant de sa mère qui s'appuya sur lui et passa devant nous.

— En vérité, Mathilde, me dit Ursule à demi-voix, d'un air presque piqué, tu as fait, comme tu le voulais, la conquête de ma belle-mère. C'est la première fois que je l'ai entendue dire à son fils d'offrir son bras à une autre personne qu'à elle. Vingt fois des femmes de nos parentes ont dîné ici, et jamais pareille chose n'est arrivée.

— Tant mieux! je suis très-fière de ma conquête, dis-je en souriant à Ursule, car je trouve ta belle-mère très-respectable et très-digne.

— Digne?... ma belle-mère! tu la trouves digne? Ah ça! tu te moques d'elle et de nous.

— Je la trouve si digne qu'elle me représente à merveille une de ces vénérables femmes de la vieille noblesse de province dont

nous parlait toujours Mlle de Maran, tu sais?.... qui vivaient dans leurs terres sans jamais venir à Paris ou à la cour.

Ursule me regardait avec étonnement; elle croyait que je raillais, et je disais vrai; rien n'est plus imposant que la vieillesse, lorsqu'elle est simple, réfléchie, vénérable, et qu'elle a la conscience de son autorité.

Nous nous mîmes à table.

— Maman... les clefs pour avoir le vin, dit M. Sécherin à sa mère.

Ursule rougit de nouveau de confusion et de dépit, pendant que sa belle-mère tirait lentement de sa poche un énorme trousseau de clefs et qu'elle le donnait à une des deux paysannes.

M. Sécherin dit le bénédicité, nous commençâmes à souper.

La chère était excellente, presque délicate, servie sans aucune recherche, mais avec une excessive propreté.

— Cousine, vous allez goûter de la pâtisserie de maman, me dit M. Sécherin en m'offrant d'un gâteau placé devant lui; vous verrez comme c'est bon, il n'y a que maman pour faire ces tourtes-là. Tout mon malheur est que Bellotte ne veuille pas apprendre à les faire, mais ma petite femme ne mord pas à la pâte.

— Elle a très-grand tort, mon cousin, car elle déroge à une des illustrations de notre famille, dis-je d'un air très-sérieux.

— Ah bah! et comment donc cela, cousine?

— Comment, Ursule, dis-je à ma cousine, tu ne te rappelles pas que Mlle de Maran nous disait toujours que notre grand'tante de Surgy et la comtesse de Brionne (une princesse de la maison de Lorraine, M. Sécherin, notez bien cela, s'il vous plaît...) avaient la passion de confectionner des caillebottes au jasmin et des tartelettes à la gelée d'orange pralinées, et que le roi Louis XV se trouvait très-heureux quand ces dames consentaient à lui faire part de leurs œuvres culinaires, ajoutait Mlle de Maran... Encore une fois, est-ce que tu ne te souviens pas de cela?

— Si, si, dit Ursule, je l'avais oublié.

— Des tartelettes à la gelée d'orange pralinée... Mais ça doit être très-bon ! dit Mme Sécherin, il faudra que j'essaye.

— Eh bien ! Bellotte, ça ne te décide pas ? Vois donc... Pourtant puisqu'une princesse de Lorraine faisait des tartelettes... tu peux bien, toi...

— Excusez-moi... Je n'ai aucun goût pour ces distractions-là... dit Ursule ; je n'ai pas d'ailleurs l'honneur d'appartenir à la maison de Lorraine.

— Mais maman n'appartient pas non plus à la maison de Lorraine, et ça ne l'empêche pas de faire des galettes ; ainsi tu peux bien...

J'eus pitié de l'impatience d'Ursule, j'interrompis son mari pour lui demander s'il était content de sa manufacture.

Il fut ravi de cette question et entra dans toutes sortes de détails qui véritablement m'intéressèrent beaucoup.

Il y a toujours un côté curieux et instructif à chercher et à trouver chez les hommes spéciaux.

Une fois dans un milieu d'idées relatives à des faits qu'il connaissait à merveille, M. Sécherin s'exprima avec facilité, avec justesse, et sinon avec éloquence, du moins avec âme et énergie.

Je me souviens que je lui demandai s'il occupait beaucoup d'enfants dans sa manufacture...

— J'emploie tous ceux que je puis attraper, me répondit-il en souriant, et une fois que je les tiens... je ne les lâche plus. Je fais signer un beau et bon dédit aux parents, et il faut bien qu'ils me les laissent le plus longtemps possible.

— Quel avantage trouvez-vous donc à employer ces enfants ?

— Quel avantage, cousine ? celui d'empêcher leurs parents, qui sont souvent égoïstes et durs, de surcharger de travail ces pauvres petits malheureux... Dans ma fabrique ils ne font que ce qu'ils peuvent faire, apprennent un bon métier, et deviennent honnêtes, laborieux, ayant toujours de bons exemples sous les

yeux, car je ne garde jamais de mauvais sujets chez moi; ça me dépense de l'argent, vu que les pauvres enfants me coûtent plus qu'ils ne me rapportent; mais ça m'est égal, c'est mon luxe .. et quand je les vois heureux, robustes, travailler gaiement, ma foi, cousine, je m'aperçois qu'après tout j'ai fait un fameux placement.

— J'admire d'autant plus votre tendresse à ce sujet, mon bon cousin, que j'avais entendu dire que plusieurs de vos confrères...

— Écrasaient les enfants de travril, n'est-ce pas? s'écria M. Sécherin avec indignation; les misérables... Tenez, cousine, ça me rappelle une chose que je n'ai jamais dite à ma femme ni à maman, parce que ça n'en valait guère la peine et que ça m'aurait fait passer pour un tapageur; mais, puisque nous sommes sur ce chapitre, je vais tout vous dire. Un jour, c'était à mon mariage, j'entre à Paris pour visiter une manufacture; qu'est-ce que je vois? des enfants exténués, maladifs, travaillant plus que des hommes, et pour quel salaire, mon Dieu!... à peine de quoi acheter du pain; ma foi, ça me revolte, je n'en fais ni une ni deux, et je dis au maître de l'établissement qui me le montrait: Comment avez-vous le courage de faire périr ces petits malheureux à petit feu! car vous les tuez, monsieur. Mon confrère me répond que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, et qu'il n'a pas besoin de mes observations. Je lui réponds, moi, que ça me regarde, que je suis aussi fabricant, et que la cruelle avidité de lui et de ses pareils suffirait pour déconsidérer une profession honorable. Il m'envoie promener; je l'y envoie à son tour; je suis naturellement doux comme un agneau, cousine; mais quand on m'échauffe les oreilles, je ne réponds pas de moi; enfin je ne sais pas comment ça s'arrange, mais nous en venons aux gros mots; j'ai la main trop leste, mon confrère avait servi, le lendemain nous nous battons. Je n'avais jamais touché un pistolet, mais à la chasse je ne suis pas mauvais tireur. Fina-

lement je lui campe une balle dans le mollet droit, car il se tenait les pieds en dehors comme un maître de danse.

— Mon fils, tu t'es battu! s'écria madame Sécherin, qui avait écouté cette naïve narration avec toutes les marques d'une anxiété profonde, et elle joignit les mains avec un ressentiment de terreur.

— Allons, j'en étais sûr, voilà maman qui va me bougonner, me dit tout bas M. Sécherin.

Puis se levant et allant à elle, il lui dit d'un ton rempli de respectueuse tendresse:

— Voyons, maman, j'ai eu tort, c'est une bêtise de jeune homme; je ne vous en ai pas parlé, parce que cela vous aurait inquiétée.

— Mon enfant! mon pauvre enfant! dit madame Sécherin en embrassant son fils avec effusion, que de mal tu me fais...

— Mais, mon Dieu! maman, c'est passé... ainsi! c'est passé.

— Ta naissance aussi est passée, et tous les jours je remercie le Seigneur de m'avoir donné un bon fils, dit madame Sécherin avec une simplicité touchante en essuyant ses larmes.

Cette scène, qui me prouvait que le mari d'Ursule était, dans l'occasion, aussi courageux, aussi énergique que loyal et dévoué, fut interrompue par une des deux servantes, qui remit une lettre à M. Sécherin.

— Tiens, ma femme, c'est de Chopinelle, dit-il à Ursule. Probablement il ne pourra pas venir faire sa partie ce soir.

M. Sécherin décacheta et lut la lettre.

— Il s'agit d'un de vos voisins? dis-je à Ursule.

— C'est notre sous-préfet, répondit-elle en rougissant.

Surprise de la voir rougir, je la regardai fixement, non pour l'embarrasser, mais par un mouvement machinal; à mon grand étonnement, Ursule devint pourpre.

— C'est bien cela, reprit M. Sécherin, il ne peut pas venir ce soir, il a des circulaires à écrire, car on parle des réélections.

C'est un bien charmant garçon que Chopinelle, et un bien bel homme. En voilà un qui est toujours bien mis, et qui fait sa barbe tous les jours, et qui met des gants. Est-ce que vous ne l'avez pas rencontré dans le monde, Chopinelle... ma cousine?

— Je ne le crois pas... lui dis-je en souriant... je ne connais pas ce nom..

— Il va pourtant dans ce qu'il y a de plus huppé comme société quand il est à Paris. N'est-ce pas, ma femme? Il dine chez les ministres et il est la coqueluche du noble faubourg, comme il dit toujours, n'est-ce pas, Bellotte?

— Je crois que M. Chopinelle se vante, dit Ursule d'un ton sec.

— Tiens! comme tu dis cela d'un drôle d'air, toi qui te fâches quand on le contredit et qui l'écoutes toujours comme un oracle!

— Je crois que M. Chopinelle est un menteur, dit madame Sécherin d'un ton bref.

— Ah! bon! maman, bon!... vous allez vous faire une fameuse querelle avec Ursule, si vous dites du mal de son pays, car Chopinelle est Parisien comme elle, et par-dessus son valseur privilégié et son accompagnateur de romances, car il a une voix superbe, Chopinelle, n'est-ce pas, Bellotte? une voix ronflante comme un tuyau d'orgue. Il faudra que vous chantiez ensemble, pour notre cousine, ce joli duo, tu sais... mais tu sais bien, ce duo que vous avez répété si longtemps, ce duo d'un opéra italien qui finit en... i.

Ursule, voulant sans doute interrompre une conversation qui lui était désagréable, dit à sa belle-mère:

— Ma cousine est très-fatiguée de la route... Elle a besoin de repos.

— C'est juste, ma bru... Pardon, madame, ajouta madame Sécherin en se retournant vers moi; mon fils, dis les grâces.

Les grâces dites, nous rentrâmes au salon.

Je souhaitai le bonsoir à mes hôtes, et je montai chez moi avec Ursule.

— Demain matin, je viendrai t'éveiller, et nous causerons, me dit-elle d'un air embarrassé. Ce soir, tu dois être fatiguée... Repose-toi.

CHAPITRE VII.

LA LETTRE.

Le lendemain matin, à mon réveil, j'adressai une longue lettre à Gontran pour le supplier de venir me rejoindre à Rouvray le plus tôt possible.

Mon mari devait trouver cette lettre à Paris à son retour de Londres, je pourrais donc le voir avant huit jours.

Pour la première fois que j'écrivais à Gontran, j'éprouvais un charme infini à cette douce occupation; j'avais tant à lui dire! A chaque instant j'étais sur le point de lui tout raconter; mais je me souvenais des avis de M. de Mortagne, et je me résignais au silence.

Ma lettre écrite, j'attendis Ursule avec assez d'impatience.

Tous mes souvenirs d'enfance et de jeunesse s'étaient réveillés; les chagrins que je venais d'éprouver avaient développé, mûri mon jugement.

Je voyais avec un véritable chagrin ma cousine méconnaître les qualités essentielles, excellentes de son mari. Si outrée que fût la mélancolie qu'Ursule affectait autrefois, je préférais encore cette exagération au ton sec, décidé, presque méprisant, qu'elle me semblait avoir adopté à l'égard de sa belle-mère et de M. Sécherin.

En réfléchissant davantage, j'excusai Ursule; elle était seule, sans conseils, et une fois engagée dans une fausse voie, elle de-

rait s'y égarer chaque jour davantage, faute d'un avertissement salutaire et ami.

Plusieurs fois je pensai à la rougeur, à l'embarras de ma cousine, lorsque son mari avait parlé de ce M. Chopinelle.

Dans son isolement, Ursule s'était peut-être montrée quelque peu coquette à l'égard de cet homme. Je résolus de lui parler très-franchement à ce sujet, de la supplier de ne pas s'exposer à de pénibles contrariétés domestiques pour un si misérable sujet.

Mme Sécherin me parut une femme très-sensée, très-ferme, très-observatrice. Elle avait évidemment sur son fils peut-être encore plus d'influence qu'Ursule; il me sembla qu'elle nourrissait contre celle-ci quelque grief secret, et qu'elle se contenait jusqu'à ce qu'un moment opportun lui permit d'éclater.

Les personnes de ce caractère, ordinairement prudentes, calmes, opiniâtres, d'un esprit clairvoyant, d'un cœur simple et droit, d'une piété austère, ne connaissent ni ménagements, ni tempéraments; une religieuse impartialité leur fait un devoir d'attendre des preuves avec une patience invincible, puis, lorsqu'elles se croient dans le juste et dans le vrai, elles deviennent impitoyables.

Ursule entra chez moi.

Après quelques phrases insignifiantes, je lui dis:

— Il faut que je te gronde, ma sœur. Tu n'es pas raisonnable, tu m'avais promis de faire pour ainsi dire l'éducation de ton mari, de le façonner un peu; avec quelques mots gracieux et tendres, tu en obtiendrais tout. Car, j'en suis sûre, moi qui n'ai aucune influence sur lui, en quelques jours je le changerai beaucoup à son avantage.

— Tu es habituée aux miracles. N'as-tu pas ensorcelé ma belle-mère? Mon mari m'a dit ce matin qu'elle raffolait de toi.

— En admettant ce triomphe, tu le vois, est-ce donc si difficile de se faire aimer?

— Ce n'est pas difficile, ma chère Mathilde... c'est ennuyeux; je n'éprouve pas le besoin d'être aimée de Mme Sécherin.

— Écoute, Ursule, crois-moi, tu te méprends sur le caractère, sur l'esprit de ta belle-mère.

— Tu lui trouves l'air grande dame... Tu vas maintenant lui découvrir du génie, dit Ursule en souriant avec ironie.

— Du génie? non, mais beaucoup de pénétration. Continuellement elle observe.

— Que peut-elle observer? Je ne la crains pas.

— Je le crois... Néanmoins pourquoi ne pas la ménager?

— A quoi bon? Je voudrais bien te voir à ma place, ma pauvre Mathilde.

— A ta place?... Je m'amuserais beaucoup.

— Ici?...

— Ici...

— Mais à quoi?

— Je te le dis, à me faire aimer, à essayer mon pouvoir, à opérer des merveilles, à changer ton mari presque en élégant, et à amener ta belle-mère à aller au-devant de toutes les améliorations désirables dans cette maison qui te déplait tant.

— C'est impossible, tu ne connais pas l'entêtement de Mme Sécherin, et l'horreur de mon mari pour tout ce qui est gêne ou contrainte.

— Essaye toujours... Depuis hier, comment ai-je fait, moi, pour être au mieux avec elle?

— Oh! toi, tu es très-séduisante, tu sais plaire, tu sais cacher tes impressions désagréables. Moi je ne sais rien dissimuler, je suis trop franche. Pendant quelques mois, j'ai été d'une mélancolie profonde, d'une tristesse morne. Mon désespoir s'est usé dans mes larmes; maintenant je me suis endurcie, j'ai tant souffert! Mon cœur est insensible, même à la douleur; je raille, je méprise, j'aime mieux cela.

Depuis le commencement de notre conversation l'accent d'Ursule avait été nerveux, saccadé, brusque.

— Ma sœur, lui dis-je, tu n'es pas dans ton état naturel, tu me caches quelque chagrin.

— Aucun, je te jure, j'ai pris mon parti; lorsque nous aurons assez de fortune pour aller vivre à Paris, j'irai; jusque-là je vis machinalement, fuyant mes rêves de jeune fille, lorsqu'ils viennent quelquefois m'apparaître... malgré moi... car ces souvenirs chéris ne me rappellent que trop, et toi... et nos beaux jours... Ah! Mathilde!... Mathilde! tu m'as gâté la vie, ajouta Ursule.

Après un assez long silence, elle fondit en larmes, comme si elle cédait tout à coup à une émotion jusqu'alors contenue.

— Oh! j'étais bien sûre, m'écriai-je, que mon amie, que ma sœur me dissimulait quelque chose; que ses paroles brèves et âcres partaient de ses lèvres et non pas de son cœur.

— Eh bien! oui... oui, pardonne moi... Hier, après le premier mouvement de joie que m'a causé ton arrivée, j'ai été saisie d'un mauvais sentiment; j'ai eu honte de ce qui m'entourait, j'ai eu honte de ma mélancolie habituelle; j'ai craint de te sembler ridicule avec mes larmes éternelles; j'ai voulu être résolue, insouciante, ironique: mais ce rôle faux, dissimulé, je ne peux le supporter. A toi, devant toi, je ne puis mentir. Ta pauvre Ursule ressent aujourd'hui aussi vivement, plus vivement peut-être qu'autrefois, les douleurs de la mésalliance morale qu'elle a contractée. Hier, ce matin, quand je me plaignais de la tristesse de cette habitation, je mentais; de son manque d'élégance, je mentais. Que m'importe le cadre de la vie... lorsque cette vie est à jamais flétrie!... Ah! Mathilde... avec un cœur qui m'eût comprise, l'existence la plus dure, la plus malheureuse m'aurait ravie.

— Pauvre Ursule, je t'aime mieux ainsi; j'aime mieux tes larmes que ton ironique et froid sourire. Pourtant, dis-moi: ton

mari semble aller au-devant de tes moindres désirs... Quoique riche déjà, il travaille encore sans relâche pour satisfaire un jour à tes goûts d'opulence?

— Tu veux parler, n'est-ce pas, Mathilde, de cette fortune que je lui ai ordonné d'acquérir... afin d'aller briller à Paris, dit Ursule en souriant avec amertume. Je te parais bien égoïste, bien cupide, bien vaine, n'est-ce pas?

— Ursule, tu es folle. Je ne dis pas cela.

— Non, non, c'est vrai; pardon, Mathilde. Mais aussi je serais si chagrine si tu me soupçonnais capable de cette honteuse avidité d'argent... Écoute-moi donc. A mon arrivée ici, mon mari parla d'abandonner sa manufacture, de vivre dans le loisir, de me consacrer tous ses instants. Mathilde, te l'avouerai-je? je m'effrayai, plus peut-être encore pour lui que pour moi, de cette vie inoccupée qu'il m'offrait de partager. Nos goûts sont si différents! il y a si peu de sympathie entre nous! Et puis, je savais qu'il lui en coûtait beaucoup d'abandonner des occupations très-attachantes, des habitudes d'activité qui étaient pour lui une seconde nature, qui étaient presque sa santé... J'aurais si mal récompensé ce grand sacrifice, que je ne voulus pas l'accepter. Aussi, afin de rendre mon refus moins pénible pour son amour-propre, afin de ne pas lui dire: „Ces loisirs que vous voulez me consacrer me seraient indifférents ou pesants," il m'a fallu trouver un prétexte... Alors j'ai été forcée de feindre je ne sais quelle cupidité, quelle vanité démesurée; alors je lui ai dit, qu'au lieu d'abandonner les affaires, il me ferait au contraire plaisir de les continuer jusqu'à ce qu'il eût acquis une fortune assez considérable pour nous permettre de briller à Paris... Une fortune,.. briller! Mathilde, Mathilde... tu me connais, tu sais le cas que je fais du luxe et de la splendeur; et lors même que mon mari réaliserait la fortune qu'il rêve, hélas! je le sens, je n'en jouirais pas... ma vie s'use lentement et sourdement, ma sœur.

Ursule, en disant ces derniers mots, baissa tristement la tête sur sa poitrine; elle semblait accablée par une douleur immense.

L'expression mélancolique de sa physionomie, la langueur de son regard voilé, étaient tellement d'accord avec ces tristes paroles, que, je l'avoue, je crus aveuglément à ce qu'elle me disait.

Elle trouvait le moyen de paraître se sacrifier encore à son mari en l'obligeant à travailler sans relâche pour augmenter une fortune déjà considérable.

Je poussai l'aveuglement si loin, que je m'inquiétai des pressentiments sinistres d'Ursule.

Je les combattis vivement.

— Mais enfin, lui dis-je, pourquoi rêver un avenir si sombre?... Pourquoi renoncer à toute espérance?

Ursule me prit les deux mains, attacha sur moi ses yeux bleus noyés de larmes, et murmura d'une voix douloureusement émue:

— Tu parles d'espérances, ma sœur... hélas! je te l'ai écrit le lendemain de cette fatale union, mon espérance, c'est une pauvre place obscure dans le cimetière du village; mon avenir, c'est l'éternité...

Et Ursule appuya sa tête sur mon épaule en pleurant.

. . . . . .

Peu à peu elle se calma.

Notre entretien avait pris un tel caractère, que je ne voyais pas de transition possible pour lui demander si elle avait été quelque peu en coquetterie avec M. Chopinelle.

Sachant l'exaltation de ma cousine, l'inoccupation de son cœur, je redoutais pour elle les dangers de la solitude; je croyais utile, urgent de lui faire part de mes craintes, je n'hésitai pas.

— Dis-moi, Ursule, voyez-vous beaucoup de monde? lui demandai-je.

— Quelques parents de mon mari et quelques négociants de Rouvray, avec lesquels il est en relation d'affaires.

— Mais vous n'avez pas d'intimité habituelle?

— Si, un ou deux vieux amis de ma belle-mère, quelquefois le substitut du procureur du roi, et aussi notre sous-préfet.

— Ce M. Chopinelle?

— Justement, qui a écrit hier à mon mari, tu sais?

Ursule prononça ces mots si naturellement, avec si peu d'embarras, que je crus mes soupçons sans fondement.

— Et tu as fait de la musique avec lui? Est-il bon musicien?

— Détestable; il chante horriblement faux. Malheureusement, M. Sécherin est fort lié avec lui, et j'ai été obligée de subir par politesse je ne sais combien de duos et de répétitions de duos. Ah! Mathilde, ajouta Ursule en secouant tristement la tête, te souviens-tu de ce que nous disions? „Parlée à deux, la musique est une langue divine, sacrée qu'il ne faut pas profaner!...“ Aussi combien j'ai souffert d'être obligée de chanter avec cet homme, moi qui pensais comme toi, que c'est seulement „avec une personne tendrement aimée qu'on peut partager ces élans de l'âme, ces accents passionnés que le chant seul peut rendre!“

Je me rappelai qu'en effet, au fort de notre admiration pour la musique, nous ne comprenions pas comment on osait ou comment on pouvait chanter un duo passionné avec une autre personne que celle qu'on aimait.

Les dernières paroles d'Ursule détruisirent tous mes doutes sur sa coquetterie, je ne craignis pas de lui dire en souriant:

— Tu vas bien te moquer de moi... Est-ce que je ne m'étais pas imaginé que ton sous-préfet te faisait la cour?

Ursule, malgré les larmes qui tremblaient encore au bout de ses longs cils, partit d'un éclat de rire si franc, si naïf, si bruyant, que j'en restai toute décontenancée.

— M. Chopinelle! s'écriait elle à travers ses éclats de rire,

non Dieu! quelle singulière idée! Tu ne sais pas ce que c'est que M. Chopinelle, tu le verras. Ah! mon Dieu... mon Dieu... M. Chopinelle... me faire la cour!

Le rire est contagieux; malgré moi, je partageai l'hilarité de ma cousine.

Lorsque cette gaieté fut tout à fait calmée, Ursule, par un de ces brusques revirements d'impressions qui étaient un de ses plus grands charmes, me dit tristement.

— Hélas! Mathilde... une des causes de mon chagrin désespéré, c'est que, vois-tu, je le sens... mon cœur est mort... mort à tout jamais... il a été si douloureusement broyé par une souffrance longtemps contenue, que c'est à peine si ce pauvre cœur bat encore; et ces faibles battements, ton amitié, ton amitié seule les cause... Et puis enfin, ma sœur, ajouta Ursule avec une dignité touchante, mon mari manque sans doute de tous les avantages qui inspirent, qui commandent la passion, ce rêve de notre vie à nous autres femmes; mais il est bon, il est loyal, il est dévoué, et crois-moi, Mathilde, il me serait aussi impossible de l'outrager... que de l'aimer d'amour.

— Bien, bien, Ursule, je reconnais ton cœur, m'écriai-je en lui serrant la main.

— Et puis, dit-elle, en souriant d'un sourire si navrant, que les larmes me vinrent aux yeux, je suis comme les pauvres enfants souffrants... Je trouve une sorte de douce consolation à être plainte... et oserais-je jamais me plaindre si j'étais coupable...

Sans doute j'étais complétement prévenue en faveur d'Ursule, mais l'esprit le plus défiant, le plus soupçonneux, n'aurait-il pas été désarmé comme je le fus par les apparences d'une sincérité si ingénue?

La gaieté moqueuse, la sensibilité, la délicatesse, la dignité... Ursule avait tout employé pour me convaincre, je fus convaincue.

A cette heure, mieux instruite, je reste toujours confondue, j'oserais presque dire d'admiration (il y a de belles horreurs), en

poussant avec quel art infini cette femme savait alternativement faire vibrer toutes les cordes de l'âme, avec quelle dextérité, avec quelle souplesse elle passait des larmes au sourire, de la candeur à la dignité, de l'orgueil à la tendresse pour vous persuader un mensonge.

S'attaquant à tout, à votre esprit, à votre cœur, à vos vices, à vos vertus, à vos sympathies, à vos haines, elle ne laissait pas enfin une seule des fibres de votre intelligence, de votre cœur, sans l'avoir interrogée . . . . . .

. . . . . !

Vers les trois heures, M. Sécherin était occupé à sa fabrique, Mme Sécherin faisait sa sieste accoutumée; j'étais dans le salon avec Ursule, lorsque M. Chopinelle y entra.

M. Chopinelle était un jeune homme brun, d'une figure pleine, colorée, encadrée de favoris noirs; sa taille épaisse, robuste, était sans grâce: il avait des pieds et des mains énormes; ses traits assez réguliers, mais d'une expression commune, devaient lui valoir en province le titre de beau.

En conséquence de la saison, probablement, il portait un chapeau de paille et une cravate à la Colin; une redingote de bouracan vert à boutons de métal, un pantalon rayé de bleu et des souliers de daim gris complétaient ce costume pastoral.

A peine eus-je entrevu cet ensemble vulgaire, que je me sentis absolument rassurée sur la tranquillité du cœur d'Ursule.

J'ajouterai, en m'inspirant un peu de l'esprit et du langage de Mlle de Maran, que M. Chopinelle joignait à ces dehors de beau Leandre des rengorgements de satisfaction jubilante, doucement contenue par une sorte de réserve officielle, de morgue administrative qui faisait de M. le sous-préfet l'idéal de la sottise dans la suffisance et de la vulgarité dans l'insuffisance.

J'échangeai un malin sourire avec ma cousine.

Elle répondit par un salut très-froid aux bruyantes et familières démonstrations de M. Chopinelle.

Il me sembla qu'il était entré dans le salon en véritable vainqueur, en ami intime impatiemment attendu.

Il restait comme ébahi de l'accueil glacial d'Ursule.

Tout à coup M. Chopinelle réfléchit, et, s'aperçut sans doute que ses airs conquérants devaient être souverainement déplacés devant une étrangère, il sourit d'un air capable, et son regard semblait dire à Ursule: „Soyez tranquille, ne craignez rien; je ne vais pas vous compromettre; je dissimulerai parfaitement notre intelligence."

Ce manége de fatuité insolente et ridicule me révolta; alors je ne supposais pas un moment que la conduite de ma cousine eût en rien autorisé les impertinentes affectations de M. Chopinelle.

— Qu'y a t-il de nouveau à Rouvray, M. Chopinelle? lui dit Ursule en continuant de travailler à sa tapisserie.

— Rien de très-important, madame, si ce n'est administrativement; et il ajouta d'un ton important et mystérieux: On parle d'une dissolution. Ma correspondance m'a absorbé et m'a empêché de venir faire hier la partie de notre gros Tourangeau... Que voulez-vous?... avant d'être aimable il faut être fonctionnaire...

Je regardai Ursule. Elle haussa les épaules.

Ces mots: Notre gros Tourangeau, s'appliquaient sans doute à son mari. Je fus choquée de cette plaisanterie.

M. Chopinelle continua:

— Vous pensez bien, madame, que mes regrets ne se sont pas bornés là, ajouta-t-il en s'inclinant gracieusement devant Ursule; mais les affaires d'État avant tout.

— Ma chère amie... M. Chopinelle, sous-préfet de notre arrondissement, me dit Ursule en m'indiquant M. Chopinelle d'un signe de tête.

Je m'inclinai légèrement.

— Madame arrive de la capitale?

— Oui, monsieur.

— Madame va trouver la province bien maussade, bien ennuyeuse, bien stupide! Pour nous autres Parisiens, c'est une véritable Sibérie... un exil; autant aller tout de suite aux antipodes... Vous n'avez pas l'idée, madame, des figures qu'on trouve dans mon arrondissement et de la vie qu'on y mène; ma parole d'honneur on se croirait chez les Hurons, pour ne pas dire davantage. Heureusement que Mme Sécherin a été jetée comme moi sur cette terre étrangère; si madame reste ici quelque temps, nous improviserons une petite colonie parisienne au milieu des sauvages de la Touraine. Madame est sans doute musicienne? me demanda M. Chopinelle.

Heureusement il se chargea de ma réponse et ajouta:

— Il n'y a pas à en douter, je parie que madame a une voix charmante; nous transporterons ici la patrie des arts. Mme Sécnerin a un délicieux talent, Mme Sécherin la jeune, bien entendu, car sa belle-mère n'a jamais su que chanter la messe, ah! ah! ah!...

M. Chopinelle me regarda, tout fier de cette impertinence.

Il s'aperçut qu'elle n'était pas de mon goût, et se retourna vers Ursule.

— Monsieur, lui répondit-elle sèchement, ce que vous dites de la mère de mon mari me semble parfaitement déplacé.

L'étonnement de M Chopinelle redoubla.

— Ah ça! vous avez donc quelque chose contre moi, que vous m'accueillez de la sorte? On dirait que je suis un étranger pour vous, dit-il avec un certain dépit.

— En vérité, monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire. Parlons, si vous le voulez bien, de la route vicinale que vous nous promettez sans cesse, reprit Ursule avec le plus grand sang-froid.

M. Chopinelle sembla piqué au vif; voulant sans doute justifier le langage familier qu'il affectait à l'égard de ma cousine, il s'oublia jusqu'à dire:

— Je ne sais si c'est la présence de madame qui vous intimide ainsi; mais ordinairement, avouez que vous me traitez moins cérémonieusrment, madame; je ne suis donc plus l'ami de la maison?... Bien... bien... je me plaindrai à ce cher Sécherin, je vous en avertis.

Si je n'avais pas eu en Ursule une confiance aveugle, insensée; la mauvaise humeur de cet homme, d'ailleurs infiniment mal élevé, m'eût donné beaucoup à penser.

Mais je ne vis dans M. Chopinelle qu'un fat ridicule qui voulait à mes yeux abuser d'une apparence d'intimité que la vie de la campagne autorise, pour me faire croire qu'Ursule le voyait avec un certain intérêt.

C'est pour donner une idée de la sottise de ce personnage que j'ai cité quelques mots de sa conversation, qui ne fut qu'un fastidieux mélange de lieux communs et de prétentions insupportables.

Je n'ai jamais compris qu'on pût trouver un grand plaisir à s'amuser des sots; leur vulgarité, leur niaiserie me répugnent, m'attristent au moins autant que la vue d'une infirmité physique.

La froideur et la répugnance que je ne pus m'empêcher de témoigner à M. Chopinelle abrégèrent donc singulièrement sa visite.

Après son départ, Ursule me demanda, en riant aux éclats, si je croyais toujours qu'elle s'occupait de ce sous-préfet, s'il était possible de rencontrer un homme plus complément absurde, et si je n'avais pas honte de mes soupçons à ce sujet?

Je partageai la gaieté d'Ursule, je ne conservai pas le moindre doute sur sa sincérité.

M. Chopinelle ne revint pas de quelques jours, à la grande surprise de M. Sécherin qui ne cessait d'accabler sa femme de questions auxquelles celle-ci répondait avec impatience.

Complétement rassurée au sujet de la coquetterie d'Ursule,

au bout de quelques jours je fis une autre découverte qui me charma bien davantage.

En ma présence, le ton de ma cousine envers son mari était froid, indifférent, quelquefois dédaigneux; pourtant M Sécherin ne paraissait pas s'en apercevoir, il semblait l'homme le plus heureux du monde, et, au grand déplaisir d'Ursule, il faisait allusion à mille circonstances qui prouvaient que les meilleurs rapports existaient entre eux, et que sa femme le comblait de prévenances.

Plusieurs fois M. Sécherin dit à Ursule en riant et en haussant les épaules: C'est pourtant parce que notre cousine est là que tu ne veux pas avoir l'air d'être amoureuse de moi.

En effet, après m'être longtemps demandé pourquoi ma cousine dissimulait une conduite si conforme aux conseils que je lui donnais, je fus convaincue que c'était pour conserver toujours le droit de se dire la plus incomprise, la plus infortunée des femmes, et pour pouvoir se plaindre à moi de la mésalliance morale à laquelle elle avait été sacrifiée.

Cette conviction me tranquillisa beaucoup sur la destinée d'Ursule.

Pour la première fois je reconnus une sorte de monomanie mélancolique dans les tristesses exagérées qu'elle avait affectées dans notre premier entretien à mon arrivée à Rouvray. Je n'accusai pas ma cousine de fausseté, je la trouvais presque malheureuse d'avoir honte de son bonheur et de ne pas oser avouer qu'ayant reconnu les nobles et généreuses qualités de son mari, elle avait sagement pris son parti sur quelques-unes de ses vulgarités. Une fois bien sûre que ses chagrins n'étaient qu'une prétention, qu'une sorte de coquetterie de souffrance, je n'eus pas le courage de contrarier Ursule à ce sujet, je la croyais, je la voyais parfaitement heureuse; le reste m'était indifférent.

Je fus bien loin de regretter les larmes que j'avais données à ses douleurs supposées. Seulement je ne pus m'empêcher de

sourire en pensant que le complément de bonheur d'Ursule était pour elle de se dire la plus misérable des créatures. Plus j'observais, plus je reconnaissais que l'empire qu'elle avait sur son mari était immense; quelquefois même je doutais que celui de Mme Sécherin pût l'égaler.

Celle-ci persévérait toujours à l'égard d'Ursule dans une froideur contrainte qui souvent semblait blesser son fils.

Environ huit ou dix jours après la scène que j'ai racontée, M. Chopinelle revint à Rouvray pour y dîner. Il prétexta de nombreuses occupations pour excuser son absence.

M. Sécherin l'accueillit avec une parfaite et joyeuse cordialité.

Après souper, la nuit venue, au lieu de jouer selon son habitude au piquet avec son fils, Mme Sécherin se mit à son rouet.

Mon cousin sortit pour aller donner quelques ordres à sa fabrique.

Les fenêtres étaient ouvertes, il faisait un temps magnifique.

Ursule et M. Chopinelle causaient assis sur un canapé placé derrière la chaise de Mme Sécherin, qui était complétement absorbée par son rouet.

Grâce à l'abat-jour d'une lampe, le salon était plongé dans une demi-obscurité.

J'allai m'asseoir près d'une des fenêtres. Le ciel était pur, les étoiles brillantes: je tombai dans une rêverie profonde.

Je ne sais depuis combien de temps j'étais absorbée dans ces réflexions, lorsque, retournant machinalement la tête, je vis M. Chopinelle, assis près d'Ursule, lui donner une lettre qu'elle serra vivement dans la poche du petit tablier qu'elle portait.

J'étais presque complétement cachée dans l'embrasure de la fenêtre: ma cousine, ne pouvant pas me voir, pensait sans doute qu'il m'était impossible de l'apercevoir.

Je me croyais dupe d'une illusion.

A ce moment Mme Sécherin interrompit le mouvement me-

suré de son rouet, et du ton le plus naturel, elle dit à Ursule en tournant à demi la tête :

— Ma bru, venez, je vous prie, me tenir cet écheveau à dévider.

Ursule se leva, s'approcha de sa belle-mère.

Je vois encore cette scène.

Ursule portait une robe de mousseline blanche rayée de rose et un tablier de soie bleu clair garni de dentelle noir; debout devant Mme Sécherin, elle tenait l'écheveau de lin sur ses deux mains élevées. Sans doute ennuyée de l'occupation que lui avait imposée sa belle-mère, elle frappait légèrement le plancher du bout de son joli pied.

Tout à coup, par un mouvement plus rapide que la pensée, Mme Sécherin plongea sa main dans la poche du tablier d'Ursule, et saisit la lettre de M. Chopinelle.

— Avec les traîtres il faut user de traîtrise! s'écria-t-elle d'une voix menaçante. J'ai tout vu dans cette glace!

Et elle montra une glace placée en face d'elle qui avait dû, en effet, réfléchir ce qui venait de se passer derrière sa chaise.

— Madame! dit Ursule en pâlissant

— Il y a longtemps que je vous surveille, répondit Mme Sécherin. Mon fils va tout savoir.

CHAPITRE VIII.

LA NUIT PORTE CONSEIL.

Cette scène s'était passée si rapidement, que j'eus à peine le temps de m'approcher de Mme Sécherin et de lui dire :

— Au nom du ciel, madame, parlez plus bas; on peut vous entendre, votre fils va rentrer d'un moment à l'autre.

— Il me tarde qu'il soit soit ici, répondit cette femme inflexible.

M. Chopinelle restait anéanti, stupéfait; debout auprès d'Ursule, il ne put prononcer une parole.

Madame, m'écriai-je à mon tour, ma cousine est plus imprudente que coupable.

— Mon pauvre fils... dit Mme Sécherin sans me répondre en regardant avec douleur la lettre qu'elle venait de surprendre. Et pour cette femme, il se tue de travail. Et pour cette femme, il oublie quelquefois sa mère... Mais le bon Dieu est juste; oui, oui, il est juste... il ne permet pas que les coupables soient impunis.

Elle sonna.

Une servante vint.

— Allez dire à mon fils de venir me parler à l'instant même; il doit être à la fabrique, dit Mme Sécherin.

La servante obéit.

Je regardais Ursule, son calme imperturbable me confondait.

— Vous allez être enfin traitée comme vous le méritez, lui dit Mme Sécherin avec indignation en montrant la lettre; mon fils va tout savoir...

Ursule avait repris tout son sang-froid.

Elle regarda sa belle-mère de l'air du monde le plus naïvement étonné et lui dit:

— En vérité, madame, je ne comprends pas vos reproches; je ne sais pas à quoi vous faites allusion en me disant que je serai traitée comme je le mérite; il me semble qu'avant de m'accuser vous devriez ouvrir cette lettre, si cette lettre cause votre courroux, et vous assurer de ce qu'elle contient...

Mme Sécherin leva vivement la tête et regarda ma cousine avec une profonde surprise.

— Comment! vous osez dire... s'écria-t-elle.

— Mon Dieu, madame, rien de plus simple... Le jour de la fête de mon mari arrive bientôt. J'ai chargé monsieur (elle montra M. Chopinelle) d'une commission relative à une surprise que

je ménage à M. Sécherin. Prévoyant le cas où M. Chopinelle ne pourrait m'entretenir seule de cette commission, et voulant que tout ceci demeurât secret, je l'avais prié de m'écrire un mot à ce sujet... Voilà ce grand mystère... et tout uniment ce dont il s'agit, madame.

Soulagée d'un poids énorme, je me jetai au cou d'Ursule. Elle s'était exprimée d'une manière si simple, si naturelle, si naïve, que je me réprochai amèrement de l'avoir soupçonnée.

Je dis à Mme Sécherin: Vous le voyez, madame, vous vous êtes trompée.

Mme Sécherin resta stupéfaite.

Elle regardait fixement la lettre qu'elle tenait entre les mains, et semblait ne pouvoir croire à ce qu'elle entendait.

— Comment, disait-elle en se parlant à elle-même, je me serais trompée à ce point? Depuis tant de temps que je les observe?... Mais non, non, reprit-elle vivement, en décachetant la lettre, le cœur d'une mère ne se trompe pas... Pourquoi ressentirais-je tant d'aversion contre cette femme? Je ne suis ni injuste, ni haineuse moi... Non... non... il faut qu'elle soit coupable, elle est coupable!

Elle s'approcha de la lampe pour lire la lettre, et chercha ses lunettes.

La physionomie de ma cousine resta impassible.

Elle dit en souriant à M. Chopinelle:

— Allons, monsieur... adieu notre surprise.

Le sous-préfet regarda ma cousine d'un air stupide, effaré, puis il prit brusquement son chapeau, et se précipita vers la porte.

Il y rencontra M. Sécherin.

— Celui-ci le saisit par le bras, le retint et dit en riant:

— Comment, vous vous en allez déjà, Chopinelle? Est-ce que vous êtes fou? Et ma revanche à l'écarté que vous devez

me donner? Allons donc, allons donc, on ne m'échappe pas comme ça.

— Enfin, voilà mon fils, s'écria Mme Sécherin qui tenait toujours la lettre ouverte, sans y avoir encore jeté les yeux, tout va s'éclaircir.

M. Sécherin avait ramené avec lui M. Chopinelle et le tenait toujours par le bras.

— S'éclaircir! Quoi donc, maman? dit-il.

— Oh! mon ami, une bien terrible avanture, se hâta de dire Ursule avec gaieté. Figurez-vous que M. Chopinelle m'a remis tout à l'heure une lettre en secret... Mon Dieu, oui... très-mystérieusement tout comme s'il se fût agi d'une véritable déclaration d'amour. Maintenant savez-vous ce que c'est que cette lettre... Hélas! il faut bien se décider à vous l'apprendre... Elle contient quelques renseignements relatifs à une surprise que je vous ménageais pour le jour de votre fête, et dont j'avais chargé M. Chopinelle; comme il était fort probable que je n'aurais pas l'occasion de m'entretenir seule avec monsieur, je l'avais prié de m'écrire ce qu'il ne pourrait pas me dire, afin que personne ne se doutât de rien. Malheureusement, maintenant, voilà tout ébruité, je ne pourrai pas jouir de ma surprise.

— Tiens... tiens, mais c'est juste, c'est après-demain la Saint-Benoît, dit M. Sécherin. Comment, ma femme, tu me gâtes comme ça? Ah! ah! monsieur le sous-préfet, vous voulez vous liguer avec ma femme? ajouta-t-il en riant aux éclats. Ah! vous complotez tous deux pour me faire des surprises?

— Une surprise, dit Mme Sécherin en jetant un regard perçant sur Ursule. Nous allons bien voir.

Elle déplia la lettre.

M. Chopinelle devint livide.

Je frisonnai; un affreux pressentiment me dit qu'Ursule, par une présence d'esprit qui me confondait, et à l'aide d'un mensonge audacieux, n'avait fait que retarder un éclat terrible.

Voyant l'émotion du sous-préfet, je fus persuadée que cette lettre était une lettre d'amour. Je voulus à tout hasard tenter une dernière fois de sauver Ursule; je m'écriai, en tâchant de cacher l'altération de ma voix:

— Vous savez, mon cher cousin, que ces sortes de surprises sont sacrées, qu'il faut les respecter.

— Je le crois bien! ainsi, maman, je vous en prie, ne lisez pas cette lettre, rendez-la à Ursule, afin qu'elle et son complice puissent machiner ensemble leurs scélératesses; je ferai semblant de ne rien savoir.

— Donnez, donnez la lettre, madame! s'écria M. Chopinelle en avançant la main.

Cette femme tremblait comme la feuille.

Je crus que tout était perdu.

A ce moment Ursule, qui n'avait pas quitté sa belle-mère des yeux, et qui s'était approchée d'elle peu à peu et sournoisement, saisit la lettre en riant aux éclats et s'écria:

— Ma bonne maman, il n'y aura pas de préférence... ni vous non plus vous ne connaîtrez pas cette surprise.

— Bravo!... bravo!... sauve-toi, ma petite femme! sauve-toi! s'écria M. Sécherin.

Ursule sortit rapidement.

Je la suivis machinalement, ainsi que M. Chopinelle; une fois hors du salon, il s'écria d'un air éperdu, en s'essuyant le front:

— Quel sang-froid!... elle nous a sauvés... Ah! quelle femme! quelle femme!

Dès que nous fûmes seuls, ma cousine déchira la lettre et en mit les morceaux dans la poche de son tablier.

— Ah! Ursule, lui dis-je d'un ton de reproche, j'en tremble encore, quelle terrible leçon! Dieu veuille qu'elle ne soit pas perdue!

— Vous pouvez vous vanter d'avoir une fameuse présence

d'esprit... Sans vous, tout était découvert. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines, dit M. Chopinelle d'un air consterné. Ah! Ursule... quelle femme vous êtes!

Si j'avais pu conserver le moindre soupçon, ces dernières paroles de M. Chopinelle, son émotion, eussent suffi pour m'éclairer.

Ma cousine nous regarda tous deux avec les marques du plus grand étonnement, se mit à rire et me dit;

— Ah çà! entre nous, ma bonne Mathilde, parles-tu sérieusement? A qui donc en as-tu avec ta terrible leçon? Pourquoi me dis-tu cela? Quel rapport ont ces terribles paroles avec une innocente surprise qui a failli être découverte? Ne dirait-on pas qu'il s'agit de quelque chose de grave? Ne vas-tu pas croire, comme ma belle-mère, qu'il s'agit d'une déclaration d'amour? ajouta-t-elle en riant aux éclats.

Cette assurance railleuse et effrontée m'effrayait et me rendait muette.

Le sous-préfet, non moins stupéfait que moi, me regarda et s'écria sottement:

— C'est étonnant.... c'est à ne pas croire ce qu'on entend. Ah! quelle femme!

Ursule redoubla d'éclats de rire et dit;

— Et vous aussi, monsieur Chopinelle? Vous vous troublez... vous pâlissez.... vous vous extasiez sur ma présence d'esprit qui a empêché, dites-vous, que tout ne fût découvert? En vérité, je suis désolée des émotions que je vous ai causées en vous chargeant de cette pauvre commission. Mais savez-vous que votre air empêtré, effaré, aurait suffi pour donner une apparence de vraisemblance aux soupçons de ma belle-mère?... Pour un futur homme d'État, vous êtes bien peu maître de vous.... et à propos d'une niaiserie encore... Que serait-il donc arrivé, je vous le demande, s'il s'était agi de quelque chose de sérieux?

Je doute fort que vous fassiez votre chemin dans la politique, mon pauvre monsieur Chopinelle.

— Comment, m'écriai-je malgré moi, indignée de tant d'audace, si ton mari eût ouvert cette lettre...!

— Il savait quel était le cadeau que je voulais lui donner pour sa fête; notre surprise était manquée, voilà tout...

Et Ursule me regarda fixement sans rougir.

Ses traits étaient aussi calmes, aussi riants que si elle eût dit la vérité.

Nous étions restés sous le vestibule.

M. Sécherin nous rejoignit, souriant toujours, gai toujours comme d'habitude.

Ursule s'écria, dès qu'elle le vit:

Votre mère est bien fâchée de mon enfantillage, n'est-ce pas? Après tout, ce que j'ai fait était très-mal. Mon Dieu... mais maintenant j'y pense, savez-vous que j'avais l'air de craindre que vous ne lussiez cette lettre? Tenez, je suis sûre que votre mère vous aura parlé dans ce sens; et elle aurait eu raison, car les apparences semblent être contre moi.

— Ah! ah! ah! dit M. Sécherin en riant aux éclats. Est-ce que tu es folle... avec tes apparences? Au contraire... à mon grand étonnement, au lieu de se fâcher de ce que tu lui avais ôté la lettre des mains, quand tu as été partie, maman m'a regardé fixement sans me dire un mot; puis elle m'a demandé mon bras et elle est rentrée dans sa chambre; je n'ai pu en tirer une parole.

Ursule secoua tristement la tête et dit: Voyez vous, mon ami, j'en étais sûre; voilà votre mère fâchée contre moi. Que je m'en veux donc d'avoir agi ainsi comme une étourdie! Tenez... je ne me le pardonnerai jamais.

Et une larme brilla dans les yeux d'Ursule.

— Allons, allons, s'écria son mari d'un air attendri, voilà que tu vas te bouleverser, te faire du mal pour une bêtise ..

quand je te dis que maman n'a pas prononcé un mot! voyons, sois donc tranquille.

— C'est justement pour cela; son silence m'accuse, elle est profondément blessée, elle aura au moins pris cette folie pour un manque d'égards de ma part.

M. Chopinelle s'esquiva pendant que M. Sécherin consolait Ursule.

Je prétextai d'une migraine pour monter chez moi.

Ursule et son mari m'accompagnèrent jusqu'à ma porte, me souhaitèrent le bonsoir.

Je restai seule.

Ursule était coupable... je ne pouvais pas conserver le moindre doute à ce sujet.

Mon cœur se serra; j'éprouvai une des plus douloureuses angoisses que j'aie jamais ressenties. Ursule m'avait menti!... toujours menti!

Elle était fausse; sa mélancolie éplorée, sa tristesse rêveuse, ses besoins d'idéalité, ses scrupules, qui s'effarouchaient de ce qui n'était pas d'une délicatesse exquise, tout cela n'était qu'un jeu, qu'une apparence.

Je m'étais apitoyée sur ses souffrances morales, et elle ne souffrait pas; elle avait commis une faute et cela même sans l'excuse de la passion, de l'entraînement que peut inspirer un homme éminemment doué.

Elle avait sacrifié ses devoirs à un homme ridicule dont elle rougissait, car elle le raillait, car elle le rendait avec une imperturbable assurance.

Dans cette scène qui pouvait la perdre, son front était resté calme, intrépide; elle avait conjuré l'orage qui allait éclater, avec une présence d'esprit, avec un sang-froid, avec une audace qui m'épouvantaient.

Ces découvertes me firent un mal horrible.

Hélas! je l'avoue à ma honte, peut-être l'amertume de mon

désillusionnement s'augmenta-t-elle encore du dépit qu'on éprouve toujours d'être dupe de sa propre bonté.

Pourtant non... non... plus je rappelle mes souvenirs, plus il me semble que je fus surtout accablée de cette pensée, que je n'avais plus de sœur, que celle en qui je mettais tant d'espérances n'était plus digne de cette amitié.

Je passai une nuit triste et agitée.

Le lendemain matin, à mon réveil, ma femme de chambre me dit que M. Séchenin était déjà venu plusieurs fois savoir quand je pourrais le recevoir; il avait absolument à me parler.

Assez inquiète, je m'habillai à la hâte, j'envoyai chercher mon cousin.

Il vint bientôt, il me parut triste et soucieux.

— Qu'avez-vous à me dire, mon cher cousin?

— Quelque chose de très-grave... ma cousine. Comme vous êtes de la famille, et la meilleure amie de ma femme, nous ne devons pas avoir de secret pour vous... Devinez ce qui m'arrive? Une tuile qui me tombe sur la tête. Jamais je ne me serais douté de cela... Mais quand les gens âgés se mettent quelque chose dans la tête...

— Je ne comprends pas, mon cousin.

— Vous seriez-vous jamais doutée que maman fût dure et injuste pour ma pauvre femme? s'écria-t-il. Eh bien! cela est pourtant. Cette nuit, Ursule m'a tout conté, en fondant en larmes; j'en avais le cœur navré; croiriez-vous que, quand je ne suis pas là, maman la traite avec injustice, qu'elle la bourre, qu'elle la gronde?... Et Ursule... comme une pauvre brebis du bon Dieu qu'elle est, souffrait tout cela sans se plaindre! Il a fallu la scène d'hier pour combler la mesure.

— La scène d'hier?

— Mais oui... certainement... Ursule m'a tout raconté... Les soupçons absurdes de maman à propos de cette lettre de Choginelle, c'est ça surtout qui a profondément blessé ma femme,

et il y avait bien de quoi. Car enfin, comme ma femme me le disait cette nuit: „Tu comprends bien, mon pauvre loup, que tant qu'il s'est agi de choses indifférentes, j'ai pu me taire; mais maintenant il s'agit d'un soupçon qui porte atteinte à ton honneur et au mien, je ne puis me résigner plus longtemps au silence envers toi. Ce serait presque avouer que ta mère a raison de m'accuser." Mais voilà ce que c'est, s'écria M. Séchelin, les belles-mères et les bru., c'est le feu et l'eau, c'est le diable à confesser. J'aurais dû m'attendre à cela, et encore moi, car ma pauvre femme ne soufflait jamais un mot, elle cédait en tout à maman ... Elle est si bonne, si excellemment bonne!

Et il se mit à marcher avec agitation.

Je vis qu'Ursule, dans la crainte d'être prévenue par sa belle-mère, avait tout avoué à son mari, et usé de son influence pour s'innocenter complétement.

Quoique je fusse indignée de la conduite d'Ursule et peinée de l'aveuglement de son mari, je ne voulus pas dire un mot qui pût éveiller ses soupçons, mais je tâchai de calmer l'irritation qu'il semblait avoir contre sa mère.

— Tout ceci s'apaisera, mon cher cousin, lui dis-je; vous le savez, le cœur d'une mère est toujours un peu embrageux, un peu jaloux. C'est le défaut de la véritable tendresse.

— Aussi, je ne lui en veux pas, à la bonne femme. Je n'aurais d'ailleurs qu'à lui dire une chose bien simple: „Vous prétendez, maman, que Chopinelle fait la cour à ma femme depuis trois mois! Eh bien! c'est justement depuis trois mois que ma femme est plus gentille pour moi qu'elle ne l'a jamais été. ... „Mais c'est que c'est vrai, cousine; vous n'avez pas idée comme depuis trois mois surtout Ursule me câline, comme elle me gâte: c'est mon gros loup par-ci, mon bon chien par-là, car Ursule fait comme vous, toute voulait que je fisse; c'est une justice à lui rendre, elle garde tous ces jolis petits noms-là pour quand nous sommes seuls. Enfin, c'est pour vous dire que depuis trois

mois, jamais, jamais je n'ai été plus heureux, plus gai, plus content. Ce ne sont pas des rêves, des propos, cela!... C'est la vérité, je l'ai éprouvé, je l'éprouve! Aussi tout ce que maman me dirait ou rien, ce serait la même chose... Ah! ah! ah! ajouta-t-il, en riant sincèrement, ma femme amoureuse de Chopinelle... Peut-on avoir une idée pareille? Mais c'est du délire... Et, comme Ursule me le disait encore cette nuit, si ça n'avait pas été pour ne pas faire une malhonnêteté à Chopinelle, et le butter contre le chemin vicinal qui me serait si nécessaire à ma fabrique, il y a beau temps qu'elle l'aurait envoyé promener avec ses duos; il l'ennuyait à périr, il lui écorchait les oreilles; car, au lieu de chanter, il paraît qu'il crie comme un diable enrhumé, à ce que dit Ursule. Ça m'avait toujours bien fait un peu cet effet-là, mais, comme je ne m'y connais pas, je n'avais rien dit... ni Ursule non plus, de peur de me contrarier en se moquant de mon ami intime. Je vous demande un peu où il faut que maman ait la tête pour imaginer de pareilles choses? Un gros garçon si bêtement fat! Enfin, il faut qu'il soit bien ridicule, Chopinelle, puisque ma pauvre Ursule, malgré ses larmes, en a tant plaisanté cette nuit, que nous avons fini par en rire comme deux enfants. Elle est si drôle, si gaie, ma femme, quand elle s'y met... Vous n'avez pas d'idée de ça, cousine, parce que, devant vous, elle s'observe dans la crainte de vous paraître mauvais ton... Mais, entre nous, il n'y a pas de petite rejouie comme elle, c'est pour cela que ça m'affecte tant de la voir triste; c'est qu'aussi il faut avoir un cœur de pierre pour l'affliger, pauvre cher agneau... et maman, qui est si bonne d'ordinaire, va justement la prendre en grippe... Elle... elle...

— Je suis sûre, mon cousin, qu'Ursule n'a rien à se reprocher; mais, vous le savez, la vieillesse est soupçonneuse... et puis enfin, il me semble que madame votre mère ne vous a rien dit contre votre femme jusqu'à présent?

— Non sans doute, mais, tenez, ça ne va pas manquer d'ar-

river; maintenant je comprends l'air que maman avait hier soir. C'est dans son caractère de ne rien faire à demi, voyez vous... Ce silence-là présage une forte scène; je connais maman, elle ne dit que quand elle a à dire, mais alors... elle devient terrible...

— Les familles les plus unies ne sont pas à l'abri de ces discussions, vous le savez, mon cousin... mais ces légers orages passent et s'oublient bientôt.

— Sans doute, mais après ça, comme me disait Ursule, pour éviter ces orages dont vous parlez, peut-être pour nous, comme pour maman, serait-il mieux de vivre un peu plus séparés... Il y a à deux portées de fusil d'ici une très-jolie maison à vendre; nous nous y établirions avec ma femme en laissant ceci à maman; vous comprenez; elle serait bien plus à son aise... car après tout, comme disait Ursule, c'est pour maman... ce que nous en ferions.

— Quitter votre mère, mon cousin... prenez garde... depuis si longtemps elle est habituée à vivre près de vous.

— Oh! ce ne serait pas la quitter, nous la verrions tous les jours, plutôt deux ou trois fois qu'une... Et puis, vous concevez: Ursule a la poitrine très-délicate malgré son air de bonne santé; les heures de repas de maman sont si différentes de celles dont ma femme avait l'habitude, qu'elle a toutes les peines du monde à s'y faire. A la longue, elle en tomberait malade; elle a lutté tant qu'elle a pu sans me rien dire, la pauvre petite, mais à cette heure elle m'a avoué qu'elle ne pouvait plus tenir.

— Ainsi, mon cousin, vous voilà presque décidé à vous séparer de votre mère! Cette résolution est bien grave; il me semble qu'elle a été prise très-brusquement: hier vous n'y songiez pas.

— Non, sans doute... c'est-à-dire quelquefois, ma femme

mère avait parlé à Mathilde pompus; mais cette nuit, elle m'a fait comprendre qu'après tout ce qui s'était passé, ça serait pour maman et pour nous le parti le plus convenable, et je suis tout à fait de son avis... Maintenant que je sais que maman est injuste envers ma femme, tôt ou tard ça jetterait du froid dans nos relations. Est-ce que vous ne trouvez pas que nous avons raison d'agir ainsi, ma cousine? Oh! d'abord, Ursule m'a dit: „Avant tout, consulte Mathilde et suivons son conseil."

— Puisque vous me demandez mon conseil, je vous engagerai à patienter encore. Votre pauvre mère ne s'attend pas à cette séparation soudaine; ce serait pour elle un coup terrible.

— Vous croyez, cousine?

— Mais vous, n'en éprouvez-vous donc aucun?

— Certes, j'éprouverais un affreux chagrin, s'il s'agissait de quitter maman tout à fait... je ne sais pas même si je pourrais m'y résoudre; mais il ne s'agit que de nous aller établir à deux petites portées de fusil de cette maison, pas davantage...

— Malgré tout, croyez-moi, cette détermination lui serait très-pénible; ne vous pressez pas... croyez-moi, attendez... réfléchissez...

Une des servantes de madame Sécherin entra et dit à mon cousin:

— Monsieur, Mme Sécherin vous dit de venir la trouver; elle prie aussi madame de vouloir bien vous accompagner. Elle attend dans la chambre aux trois fenêtres...

— Dans la chambre de feu mon père?... dit mon cousin en me regardant avec un étonnement mêlé de crainte, qu'est-ce qu'il y a donc d'extraordinaire? Depuis la mort de papa, ma mère ne va jamais dans cette chambre que pour prier; c'est, pour elle, comme une chapelle... Tenez, cousine, vous n'avez pas d'idée de la tristesse, de la peur que ça me cause... je connais ma mère, il va se passer quelque chose de très-grave.

Très-étonnée d'être aussi convoquée par Mme Sécherin, je suivis mon cousin avec un noir pressentiment.

J'ai conservé un long ressouvenir de cette scène de famille. Il me semble qu'elle a dû bien des fois se renouveler. Les sentiments qui s'y trouvaient en jeu étaient, sont et seront toujours profondément humains.

L'entretien que je venais d'avoir avec M. Sécherin me prouvait évidemment ce que j'avais à moitié deviné, qu'Ursule, loin de souffrir de la vulgarité de son mari, affectait de la partager, afin d'assurer davantage encore son influence sur lui.

La ruse, l'habileté de ma cousine m'effrayèrent.

J'eus hâte de quitter Rouvray; je me repentis d'y être venue; un secret pressentiment me disait que ce voyage me serait fatal.

En me rappelant mon enfance, les humiliations que Mlle de Maran avait fait souffrir à ma cousine, à cause de moi, en comparant ma position à la sienne, je commençai à me persuader que, malgré ses continuelles assurances d'affection, Ursule était trop fausse, trop perfide, trop intéressée, pour n'être pas aussi profondément envieuse.

Je sentais vaguement qu'elle ne pouvait pas m'avoir pardonné les avantages apparents que j'avais toujours eus sur elle, et que tôt ou tard elle chercherait à s'en venger.

Le sang-froid, l'audace que je lui avais vu développer la veille m'épouvantaient.

Une femme aussi jeune, aussi belle, aussi hardie, aussi adroite, aussi perverse, me paraissait la plus dangereuse créature du monde.

Ne rougissant de rien, osant tout, mentant avec une imperturbable effronterie, joignant le don des larmes touchantes au plus séduisant sourire... spirituelle, charmante et sans âme... que ne pouvait-elle pas entreprendre? Qui pouvait lui résister? A quoi ne réussirait elle pas?

En suivant M. Sécherin pour aller rejoindre sa mère, je songeais à l'adresse infinie avec laquelle Ursule avait préparé son mari aux révélations que Mme Sécherin allait sans doute lui faire.

J'entrai avec mon cousin dans la chambre où l'attendait sa mère.

CHAPITRE IX.

LA FEMME ET LA BELLE-MÈRE.

Il y avait quelque chose d'imposant, de lugubre dans l'aspect de cet appartement, qui avait été celui de feu M. Sécherin.

Sa veuve, par un pieux souvenir, avait laissé cette pièce dans l'état où elle se trouvait lors de la mort de son mari.

Çà et là, sur les meubles, on voyait quelques fioles encore remplies de médicaments, sur un bureau une lettre à demi écrite, sans doute la dernière que la main de M. Sécherin eût tracée... était couverte d'un globe de verre...

Cet appartement, toujours fermé, était humide, froid comme un sépulcre, sa tenture sombre; le faible jour qu'y laissait pénétrer une persienne entr'ouverte augmentait encore la désolante tristesse de ce séjour, où tout rappelait d'une manière si frappante et si funèbre l'agonie et la mort.

Malgré moi je frisonnai; mon cousin pâlit et s'approcha de sa mère avec une crainte respectueuse.

Mme Sécherin était, selon son habitude, vêtue de noir; elle avait substitué un bonnet de veuve au bavolet blanc qu'elle portait ordinairement. Ses cheveux en désordre s'échappaient de cette triste coiffure, ses sourcils gris étaient froncés, ses lèvres contractées douloureusement; sa physionomie avait un caractère de tristesse, de souffrance et de sévérité, qui m'émut et qui m'imposa profondément.

Tout à coup, sans proférer une parole, Mme Sécherin tendit ses bras à son fils; il s'y jeta en pleurant, pendant quelques moments il tint sa mère étroitement embrassée.

Celle-ci disait d'une voix étouffée:

— Mon enfant .. mon pauvre enfant... du courage...

M. Sécherin essuya ses yeux et dit à sa mère avec émotion:

— Mon Dieu! maman, pourquoi nous faire venir ici, dans la chambre de mon père? Ça vous rappelle à vous, et à moi aussi, de bien cruels moments; cela vous fait mal... ça n'est pas raisonnable.

— Cet endroit est sacré pour moi, mon enfant; tu le sais, j'y viens souvent prier... C'est comme un saint lieu... Il me semble que ton pauvre père me voit et m'entend mieux quand je suis ici.

Puis s'adressant à moi.

— Madame, vous êtes de la famille, vous êtes un ange de vertu, de bonté... C'est pour cela que je me suis permis de vous appeler... Vous avez de l'amitié pour mon fils, vous savez s'il est honnête et bon, vous ne nous abandonnerez pas. Vous ne serez pas contre nous! vous serez pour la justice, n'est-ce pas?

Et Mme Sécherin tendait vers moi ses mains tremblantes.

— Madame... je ne sais en quoi je puis...

— Je vais tout vous dire... et quoique cette malheureuse femme vous appelle sa sœur, vous serez juste... j'en suis bien sûre... vous ne pouvez avoir rien de commun avec les méchants.

M. Sécherin me regarda, me fit un signe d'intelligence comme pour me dire qu'il devinait la pensée de sa mère.

Celle-ci prit la main de son fils dans les siennes, le regarda avec une sollicitude touchante et lui dit d'une voix profondément émue:

— Mon enfant, s'il t'arrivait un grand malheur, tu viendrais

à moi, n'est-ce pas? tu le consolerais près de moi... Je te tiendrais lieu de tout ce que tu aurais perdu.... tu ne serais jamais tout à fait malheureux, puisque tu m'aurais, n'est-ce pas?

— Mais, maman... pourquoi me dire cela?

— Ecoute, écoute; je te dis cela pour te prouver que le Seigneur n'abandonne jamais ceux qui sont bons et honnêtes... entends-tu? Si un cœur faux et méchant les trompe, eh bien! ils trouvent, pour se consoler, un cœur tout dévoué à eux... le cœur d'une mère... et avec cela... ils oublient les indignes créatures qui les abusent... Du courage, mon pauvre enfant... du courage.

Sans doute Mme Sécherin voulait et croyait préparer son fils au terrible coup qu'elle allait lui porter en lui révélant la conduite d'Ursule.

M. Sécherin me parut impatient de ces préliminaires.

Enfin sa mère, ne pouvant contraindre davantage son indignation, s'écria:

— Il faut la quitter... l'abandonner sans la revoir... entends tu?... Voilà ce qu'elle mérite... Mais je te resterai, moi...

— Mais encore une fois, maman, expliquez-vous...

— Eh bien!... mon fils...

— Eh bien!

— Mon fils, ta femme te trompe... dit Mme Sécherin d'une voix émue en regardant mon cousin avec effroi.

Elle s'attendait à une crise violente; que devint-elle lorsqu'elle vit son fils hausser les épaules en disant simplement:

— Tenez, maman, laissons cela; je sais ce que vous voulez dire... Vous voulez parler de Chopinelle? Eh bien! entre nous, ça n'a pas de bon sens.

Il est impossible de peindre la stupeur de Mme Sécherin en entendant son fils accueillir ainsi cette révélation, qu'elle croyait si accablante. Son instinct de mère l'éclaira tout à coup, elle

s'écria: Elle m'a prévenue, elle m'a prévenue! Et elle cacha sa tête dans ses mains.

— Eh bien! oui... s'écria son fils, oui, ma femme m'a prévenu qu'hier vous avez semblé croire que la lettre que lui avait remise Chopinelle était une lettre d'amour; elle m'a prévenu que vous croyiez que cet homme l'aimait, et qu'elle l'aimait aussi... Eh bien, maman, vous vous trompez... vous avez mal vu... Ne parlons plus de cela, et embrassons-moi... Seulement, si j'avais été moins confiant envers Ursule que je ne le suis... ça aurait pu me faire beaucoup de peine... car ça m'aurait donné des soupçons sur ma pauvre petite femme.

Mon cousin paraissait si complétement rassuré, si aveuglément persuadé de l'honnêteté de sa femme, que sa mère voulut frapper un coup terrible, décisif, pressentant que des ménagements seraient inutiles.

Elle se leva droite, calme, imposante, elle leva les mains au ciel et s'écria avec un accent inspiré qui semblait partir du plus profond de ses entrailles;

— Par la mémoire sacrée de votre père! aussi vrai que Dieu est au ciel... que je sois punie comme sacrilége pour l'éternité, si votre femme n'est pas coupable...

Cette accusation était formidable... Ce serment solennel avait une telle autorité dans la bouche d'une femme pieuse et austère, que M. Sécherin, malgré sa foi profonde dans Ursule, devint pâle comme un linceul.

Immobile, les yeux fixes, il contemplait sa mère avec une angoisse indicible.

Je fus aussi étonnée qu'effrayée de l'expression de douleur, de rage, de désespoir qui durant un instant donna un caractère d'énergie presque sauvage aux traits de M. Sécherin, ordinairement si débonnaires.

— Les preuves... les preuves de cela, ma mère!... s'écria-t-il.

— Des preuves, tu demandes des preuves!... et je t'ai juré et je te jure par la mémoire sacrée de ton père! dit Mme Sécherin d'un ton de douloureux reproche.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... est-ce possible! est-ce possible! s'écria M. Sécherin en cachant sa tête dans ses mains avec accablement.

Sa mère continua.

— Hier j'avais une preuve entre les mains, j'en suis bien sûre... mais ce démon me l'a arrachée... J'ai été si bouleversée de son audace que je n'ai pas pu dire un mot... Et puis je voulais encore une fois bien me recueillir, bien demander au bon Dieu ce que je devais faire... Toute cette nuit j'ai pensé à cela... Je me suis rappelé ce que j'avais vu, leurs signes d'intelligence, leur manége. J'ai prié le ciel de m'éclairer; ce matin je suis venue ici, je me suis mise à genoux, j'ai supplié ton pauvre père, qui nous entend, de m'inspirer aussi... Mes prières ont été exaucées... Je me suis sentie... si convaincue de ce que je te dis que j'en fais le serment... entends-tu? le serment sacré... Tu me connais... je mourrais plutôt que d'accuser un innocent; je ne damnerais pas mon âme pour l'éternité par un sacrilége!... Il faut donc que ce soit une révélation d'en haut qui me dise que cette malheureuse est coupable.

— C'est vrai! ma mère ne ferait pas un sacrilége; il faut qu'elle soit bien sûre, et pourtant... Mon Dieu!... que croire?... que croire?... murmurait M. Sécherin d'une voix sourde en appuyant avec violence ses deux poings fermés sur son front.

Sa mère leva les yeux au ciel d'un air suppliant, puis s'approcha de son fils, appuya ses deux mains vénérables sur ses épaules, et lui dit avec un accent de pitié, de tendresse ineffable:

— Il faut croire ta mère, car le bon Dieu l'inspire, mon pauvre enfant; il m'a sans doute choisie pour te porter ce coup cruel, parce que je puis te consoler, te calmer, te guérir.... Nous vivrons seuls tous les deux, comme autrefois... Oh! tu verras!

tu verras, tu ne t'apercevras pas de l'absence de cette mauvaise femme... Tu me trouveras là... toujours là... Je serai avec toi bien plus encore que je n'y ai été jusqu'à présent, parce que, vois-tu... je m'apercevais que je t'étais moins nécessaire... depuis qu'elle était ici... elle... Je n'osais pas te le dire, mais cela me faisait de la peine... oh! bien de la peine! C'est cela qui augmentait encore la tristesse que j'avais depuis la mort de mon pauvre mari. Mais maintenant je tâcherai d'être plus gaie. Je le serai pour te distraire... je t'en réponds... j'en suis sûre... tu verras... tu verras... dit la pauvre mère en essayant de sourire à travers ses larmes. Je serai si heureuse de ravoir mon enfant à moi toute seule, que je redeviendrai joyeuse comme dans ma jeunesse, je t'assure que tu ne t'ennuieras pas un instant avec moi... J'ai encore de bons yeux. . Eh bien! le soir, je te ferai la lecture, ça te reposera de tes travaux... Et puis je prierai le bon Dieu à ton chevet; tu t'endormiras béni par ta mère. Nous mènerons une existence bien douce, bien calme... Je t'assure que je t'aimerai tant... oh tant!... que tu n'auras rien à regretter.

A ce moment une porte s'ouvrit.

Ursule entra...

Je suis persuadée qu'Ursule avait écouté le commencement de cet entretien et qu'elle avait habilement ménagé son entrée.

Pressentant le grave événement qui allait se passer, elle avait redoublé de coquetterie dans sa parure...

Je la vois encore arriver calme, souriante, ingénue; jamais elle ne m'avait semblé plus jolie... Elle portait des manches courtes qui laissaient voir ses bras nus d'une blancheur et d'une admirable perfection; sa robe de mousseline anglaise fond blanc, à petits dessins bleus, un peu décolletée, montrait ses charmantes épaules et dessinait à ravir sa taille alors accomplie, car elle avait pris l'embonpoint qui lui manquait avant son mariage; ses cheveux bruns, épais, lissés en bandeaux jusqu'aux tempes, tom-

baient, en boucles nombreuses sur son cou et encadraient à ravir son visage frais et rosé; une frange de long cils noirs comme ses sourcils voilait ses grands yeux bleu foncé.

En entrant elle jeta un coup d'œil furtif à son mari, en lui faisant un petit signe de tête rempli de grâce. Le regard d'Ursule fut si chargé de tendresse et de langueur, que M. Séchenia, malgré l'angoisse où il était plongé, ne put s'empêcher de rougir, de tressaillir d'amour et d'admiration.

Sa physionomie, jusqu'alors assombrie par le doute, s'éclaircit tout à coup; il attacha sur sa femme des yeux avides et charmés; de ce moment il sembla fasciné par l'influence irrésistible de cette séduisante beauté.

Je le répète, de ma vie Ursule ne m'avait semblé plus ravissante.

Ma cousine paraissait complétement ignorer ce qui se passait.

Elle salua respectueusement sa belle-mère, s'assit non loin d'elle, sur un divan, appuya son bras frais et rond au dossier de ce meuble, croisa ses jambes l'une sur l'autre, de façon à ce que sa robe découvrit la cheville du plus joli pied du monde, bien cambré, bien étroitement chaussé d'un petit soulier de maroquin mordoré à cothurne.

Si dans une circonstance aussi grave j'insiste sur ces détails, en apparence puérils, si j'insiste même sur la pose d'Ursule, c'est que je suis certaine que tout, jusqu'à cette pose remplie d'une coquetterie provoquante, avait été calculé par ma cousine avec une incroyable habileté.

Fut-ce hasard ou réflexion?... Ursule s'assit justement sous le rayon du soleil qui pénétrait dans ce sombre appartement par une de des persiennes entr'ouverte.

Jamais je n'oublierai ce contraste frappant.

Là, Ursule, dans tout l'éclat de la beauté, de la jeunesse, de la plus fraîche parure, semblait entourée d'une lumineuse auréole

rendue plus éblouissante encore par le triste demi-jour où restait l'autre partie de cette chambre.

Plus loin, dans l'ombre, était la mère de M. Sécherin, lugubrement vêtue de deuil, pâle, désolée, courbée par le chagrin et par la vieillesse.

Hélas, lorsque je vis la question qui s'agitait posée pour ainsi dire entre ces deux femmes, dont l'une touchait à la tombe et dont l'autre touchait au printemps de la vie, je fus saisie d'une tristesse immense.

J'allais assister à l'une de ces luttes fatales si communes dans la carrière de tous, et qui mettent aux prises les sentiments les plus sacrés et les passions les plus humaines.

Je me sentais une profonde sympathie pour cette pauvre vieille mère, par cela qu'elle était vieille, parce qu'elle était mère. Mon cœur se navra d'un douloureux pressentiment... Je me souvins qu'à l'instant même où s'ingéniant de toutes les forces de son cœur, pour consoler son fils, elle lui énumérait avec une naïveté touchante les distractions qu'elle lui réservait, et lui demandait ce qu'il pouvait regretter... à ce moment même entrait Ursule, belle, coquette, hardie, agaçante.

Funeste hasard, funeste rapprochement qui semblait dire à ce malheureux homme: Choisis... il faut désormais passer ta vie avec cette femme austère, pieuse, au visage flétri par la tristesse et par les années, ou avec cette femme enchanteresse qui réunit à tes yeux toutes les séductions...

Sans doute l'instinct maternel de Mme Sécherin lui révéla la grandeur et le danger de la lutte qu'elle allait avoir à soutenir.

Sa physionomie n'avait jusqu'alors exprimé que les sentiments les plus tendres; à la vue de ma cousine, son front s'obscurcit, ses traits se contractèrent violemment et révélèrent l'indignation, le mépris et la haine.

Stupéfaite de l'audace de ma cousine, Mme Sécherin avait un moment gardé le silence. Tout à coup elle s'écria:

— Que venez-vous faire ici?... Sortez!... sortez! Et se levant à demi sur son fauteuil, elle lui montra la porte d'un doigt impérieux.

Ursule regarda d'abord sa belle-mère avec un étonnement naïf et douloureux, puis elle interrogea M. Sécherin d'un coup d'œil rempli de douceur et de résignation.

— Mais, maman?... dit celui-ci en hésitant.

Je veux qu'elle sorte, je ne veux pas qu'elle souille davantage de sa présence cette chambre sacrée pour moi. Elle est indigne de rester ici.... Je veux qu'elle sorte, mon fils. Entendez-vous? je veux qu'elle sorte!

M. Sécherin fit un mouvement d'impatience et dit à sa mère:

— Mais enfin, maman, on ne condamne pas les gens sans les entendre, non plus.

— Vous la soutenez!... vous la soutenez! s'écria Mme Sécherin en joignant les deux mains, puis elle répéta en les laissant retomber avec accablement... Il la soutient encore!

Ursule, tournant vers son mari ses grands yeux, où commençait à briller une larme, lui dit d'une voix émue, tremblante:

— Mon Dieu... mon Dieu, mon ami... qu'est-ce que cela signifie? Et vous, madame, ajouta-t-elle en se retournant d'un air suppliant vers sa belle-mère, dites-moi, mon Dieu, que vous ai-je fait pour mériter un tel traitement?

— Ce que vous avez fait? Vous avez fait le malheur de mon fils... Vous l'avez indignement trompé... Mais il n'est plus votre dupe, je l'ai éclairé... et il a pour vous tout le mépris, toute l'aversion que vous méritez.

A ces mots, prononcés d'une voix éclatante, Ursule regarda son mari dans une angoisse inexprimable; elle cacha sa tête dans ses mains, et ne dit que ces mots, d'un ton de reproche navrant:

— Ah! mon ami!

Elle appuya son visage sur le dossier du divan; on ne vit plus

que ses blanches et charmantes épaules agitées par une sorte de tressaillement.

— Maman! s'écria M. Sécherin en frappant du pied, pourquoi dites-vous cela? Pourquoi dites-vous que j'ai de l'aversion, du mépris pour ma femme?

— Parce qu'elle le mérite. Tu sais bien... qu'elle le mérite... Viens... viens, mon pauvre enfant, laissons-la... Et Mme Sécherin fit un mouvement pour se lever.

— Cela ne peut se passer ainsi! s'écria son fils; il ne s'agit pas d'accuser ma femme sans me donner des preuves de la faute qu'elle a commise, dites vous... Écoutez donc, maman; il s'agit du bonheur de toute ma vie, à moi; vous sentez bien, que je n'irai pas, certes, sacrifier cela légèrement.

— Légèrement, légèrement, mon fils, quand je vous ai juré que cette femme était coupable!

— Elle est coupable, elle est coupable,... cela vous est bien aisé à dire... Je ne puis pas, moi... renoncer à tout le bonheur de ma vie, parce que vous êtes persuadée d'une chose...

— Tout le bonheur de votre vie, elle? Et que suis-je donc pour vous, moi? s'écria Mme Sécherin indignée.

— Mais, mon Dieu, maman, vous êtes ma mère, je vous respecte, je vous aime tendrement. Mais, s'écria-t-il avec déchirement, j'aime aussi passionnément Ursule, je l'aime comme on aime la première, la seule femme, qu'on ait aimée, et je ne la sacrifierai jamais; non, je ne la sacrifierai jamais à vos préventions si elle ne sont pas fondées...

— Vous m'accusez donc d'être parjure, malheureux enfant.

— Je ne vous accuse pas... Vous me dites que ma femme est coupable, eh bien! prouvez-le-moi!

Mme Sécherin s'écria avec un accent d'indignation terrible

— Vous osez me demander d'autres preuves que le serment que je vous fais ici à la face de Dieu qui m'entend... par la mémoire sacrée de votre père?...

— Au nom du ciel, maman, ne vous fâchez pas... Je voudrais ne pas douter de ce que vous dites; mais enfin, après tout, vous pouvez vous tromper de bonne foi, vous pouvez être aveuglée par l'éloignement que vous ressentez pour ma femme, et prendre pour une révélation d'en haut ce qui n'est que la suite de votre aversion pour elle; car, puisque nous en sommes là, je vous dirai que je sais d'aujourd'hui seulement que vous n'aimez pas ma femme... et cela m'explique maintenant bien des choses...

— Eh bien! oui, je la hais, oui, je la méprise, parce qu'elle vous a indignement trompé, parce qu'elle déshonose votre nom... et je ne souffrirai pas qu'une malheureure comme elle déshonore un nom que votre père et moi avons toujours honoré.

Ursule ne faisait entendre que quelques sanglots étouffés.

Son mari, rougissant de colère, s'écria:

— Ma mère... il ne faut pas abuser de votre position... Encore une fois, si vous avez des preuves contre ma femme, fournissez-les; la voilà... accusez-la. Si elle ne peut se défendre... si elle est coupable, je serai sans pitié pour elle... Mais jusque-là... ne l'insultez pas... Non... je ne souffrirai pas qu'on l'insulte devant moi ..

— Entendez-vous? Il me menace... Mon Dieu! tu l'entends... il me menace dans la chambre où son père est mort...

— Mon Dieu! maman... maman... pardonnez-moi! s'écria Sécherin en se jetant aux genoux de sa mère et en saisissant sa main qu'elle retira avec indignation.

Tout à coup ma cousine releva son charmant visage inondé de larmes.

Je la considérai attentivement. Pour la première fois, je m'aperçus de ce que je n'avais peut-être pas su remarquer jusqu'alors, c'est que ses yeux, quoique baignés de pleurs, n'étaient ni rouges ni gonflés; ils paraissaient peut-être même plus brillants

encore sous les larmes limpides qui coulaient doucement, je dirais presque coquettement, si je les comparais aux sanglots amers et convulsifs de la véritable douleur.

Je compris seulement alors qu'on pouvait rester belle en pleurant; les traits les plus enchanteurs m'avaient toujours semblé défigurés par la contraction nerveuse du désespoir.

Au mouvement que fit Ursule en se levant, son mari se tourna vers elle.

— Mon aml, lui dit-elle d'une voix ferme, digne, touchante; jamais je ne serai un sujet de désaccord entre votre mère et vous, j'ai eu le malheur de lui déplaire, je me résigne à mon sort... Elle vous affirme que je suis coupable, elle vous l'atteste par un serment solennel; ne lui faites pas l'injure d'en douter... Croyez-la... Oubliez-moi comme une femme indigne de vous... Mathilde me ramènera chez mon père; vous resterez auprès de votre mère, et vous lui ferez oublier par votre tendresse le chagrin que je lui ai fait, hélas, bien involontairement.

Mme Sécherin regarda fixement sa belle-fille et lui dit durement:

— Croyez-vous que vous réparerez ainsi le mal que vous avez fait à mon fils? Il aurait pu épouser une femme digne de lui! Grâce à vous, le voilà seul maintenant et pourtant enchaîné pour la vie... Heureusement je lui reste... et je le consolerai de tout.

— Ah! ne craignez rien, madame, je le sens là, et Ursule appuya ses deux mains sur son cœur, dans peu de temps votre fils sera libre... Il pourra mieux choisir, ajouta-t-elle avec un accent de tristesse lugubre, comme si sa tombe eût déjà été entr'ouverte.

M. Sécherin ne tint pas à ce dernier trait; il fondit en larmes; il était aux genoux de sa mère, il se retourna vers Ursule, saisit sa main qu'il couvrit de baisers en lui disant d'une voix entrecoupée:

— Ma pauvre femme... calme-toi... calme-toi... ma mère ne pense pas ce qu'elle dit... n'y fais pas attention, pardonne-la... Est-ce que je t'accuse, moi? Est-ce que je peux vivre sans toi? Est-ce que je ne suis pas sûr de ton cœur?

La douleur si vraie de cet excellent homme me toucha profondément. J'étais révoltée de la fausseté d'Ursule, mais que pouvais-je dire?

Mme Sécherin, voyant le brusque revirement de son fils, s'écria:

— Ainsi donc vous me sacrifiez à cette hypocrite? Ainsi donc il suffit de quelques fausses larmes pour lui donner raison contre votre mère?

M. Sécherin se releva brusquement et répondit en se contenant à peine:

— Mais vous voulez donc me rendre fou... ma mère? Une dernière fois... avez-vous, oui ou non, des preuves contre ma femme?... Vous croyez que Chopinelle a fait la cour à Ursule, et qu'il l'aime, n'est-ce pas?... Eh bien! moi, je ne le crois pas... Vous croyez que la lettre qu'il lui a écrite hier était une déclaration ou une lettre d'amour; eh bien! moi, je ne le crois pas... Vous dites que ma femme fera mon malheur; eh bien! moi, je vous déclare que jusqu'ici elle m'a rendu le plus heureux des hommes. J'ai d'innombrables preuves de l'affection d'Ursule, de son amour, de sa tendresse... Maintenant pour l'accuser, il me faut des preuves, mais des preuves positives, irrécusables de sa perfidie et de sa trahison... Jamais je n'aurais le courage de sacrifier mon bonheur à vos antipathies.

— Mais moi je saurai sacrifier le vœu le plus cher de ma vie au bonheur de votre mère, mon ami, s'écria Ursule avec une dignité touchante. Ma présence lui est importune. Eh bien! c'est à moi de m'éloigner... N'oubliez jamais que votre mère est votre mère!... Depuis votre enfance, elle vous a comblé de soins, de tendresse; moi, je vous aime depuis un an à peine;

mon affection ne peut donc pas se comparer à la sienne... Si j'avais été assez heureuse pour vous avoir consacré de longues années, j'essayerais de lutter peut-être contre les injustes préventions de votre mère que j'aime, que je respecte. Mais, hélas! j'ai si peu fait pour vous, j'ai si peu de droits à faire valoir, que je subirai mon sort sans me plaindre... Adieu... adieu... et pour toujours adieu.

Ursule fit un pas vers la porte en mettant ses mains sur ses yeux.

Son mari se précipita vers elle, la retint, la ramena, la força de s'asseoir; et se retournant vers Mme Sécherin, il s'écria:

— Vous voyez bien, ma mère, que c'est un ange, un ange du bon Dieu; pas une plainte, pas un reproche, et vous la traitez comme la dernière des créatures...

Mme Sécherin sourit amèrement. Êtes-vous assez aveugle... assez insensé de croire à ses protestations hypocrites... Ne voyez-vous donc pas que c'est par l'impuissance où elle est de se défendre qu'elle fait la victime... et qu'elle veut s'en aller avec sa honte...

— Non, madame, ne croyez pas cela, dit tristement Ursule; je me tais, parce que je respecte, parce que j'admire le sentiment qui vous dicte votre conduite! Oui, madame, rien n'est plus saint à mes yeux que l'amour d'une mère pour son fils! Si j'osais comparer l'amour d'une femme pour son mari à cette affection sacrée, je vous dirais que je comprends toutes les jalousies, tous les dévouements si aveugles qu'ils soient, parce que moi aussi je suis capable de les ressentir. Encore un mot, madame; depuis le commencement de cette discussion cruelle, Mathilde, ma cousine, ma sœur, est restée silencieuse, vous connaissez ses vertus, son caractère loyal; ah! si elle m'avait crue coupable, malgré son amitié, malgré les liens qui nous unissent, elle m'eût condamnée. Hélas! madame, je sais combien elle souffre de ne pouvoir me défendre... mais me défendre...

c'est vous accuser... vous accuser presque de sacrilége... aussi est-elle obligée de se taire.

— Vous... et... vous aussi... vous la soutenez? s'écria la malheureuse mère en joignant les mains avec angoisse, en se tournant vers moi, mais c'est impossible... parlez... parlez... que cette perfide ne puisse pas dire que votre silence l'absout.

Que pouvais-je faire? Accuser ma cousine? Jamais je n'en aurais eu le courage, je ne pus donc que répondre:

— Madame, les apparences sont quelquefois trompeuses, et...

— Vous le voyez bien, ma mère, ma cousine est aussi convaincue de son innocence! s'écria M. Sécherin

— Qu'importe cela? se hâta de dire tristement Ursule. Ma cousine a beau proclamer mon innocence, entre votre mère et moi, mon ami, vous n'avez pas à hésiter un moment... Seulement, madame, s'écria Ursule d'une voix entrecoupée par les sanglots, seulement, comme je tiens à emporter avec moi pour seule consolation l'estime de l'homme à qui j'aurais dévoué ma vie avec tant de bonheur, vous me permettrez de me justifier, n'est-ce pas? vous me permettrez de demander si, dans ma conduite, vous pouvez citer un seul fait qui me condamne... Cela, madame, oh! cela seulement par pitié!

— Oh! sans doute, sans doute... vous êtes si rusée, si adroite, que vous n'avez eu garde de vous laisser surprendre, malgré ma surveillance, s'écria Mme Sécherin, mise hors d'elle même par tant de fausseté... Ah! je porte la peine de ma faiblesse; si lors de mes premiers soupçons, je les avais dévoilés à mon fils, il vous aurait mieux épiée que moi... lui; je suis vieille, infirme... je n'étais pas de force à lutter avec vous... Ne restiez-vous pas des heures entières enfermée avec ce monsieur Chopinelle... sous le prétexte de chanter?

— Mais, mon Dieu, madame, vous êtes venue souvent dans l'appartement où j'étais... Mon mari, d'ailleurs, m'avait prié de chanter avec son ami.

— Mais vous ne comprenez donc pas, s'écria Mme Sécherin, que c'est justement parce que je n'ai aucune preuve palpable, et que pourtant je suis convaincue de votre crime comme de mon existence... que le bon Dieu m'a donné le courage de faire un serment, un serment sacré pour vous convaincre d'imposture. Eh! cette lettre... cette lettre d'hier vous aurait confondue... Vous saviez bien ce que vous faisiez en risquant tout pour la reprendre.

— Encore cette lettre... Ça n'a pas le bon sens, dit M. Sécherin, tourner justement contre ma femme une attention qu'elle avait pour moi.

— Mon Dieu! mon Dieu! mais je suis pourtant innocente, moi, s'écria Ursule en se jetant aux pieds de Mme Sécherin. Vous voyez bien que vous n'avez aucune preuve réelle contre moi... Je me soumets à tout, j'abandonnerai mon mari, je ne le verrai plus, je sortirai de chez vous, j'irai vivre dans l'obscurité, dans la douleur, dans les regrets; mais au moins laissez-moi emporter mon honneur et l'estime de mon mari; je ne vous demande que cela..., oh! que cela, pour m'aider à passer le peu de jours qui me restent. Vous êtes bonne, généreuse, c'est l'amour aveugle que vous ressentez pour votre fils qui vous prévient contre moi... Soyez seulement juste... ayez seulement un peu de pitié pour la pauvre Ursule, qui aurait tant aimé à vous appeler sa mère.

Ursule voulut porter à ses lèvres la main de Mme Sécherin Celle-ci la repoussa durement en s'écriant:

— Ne me touchez pas, infâme hypocrite!

M. Sécherin ne put tenir à ce dernier trait.

Il prit doucement sa femme par le bras en lui disant d'une voix tremblante de colère:

— Relève-toi, Ursule, relève-toi, ma bonne et digne femme, assez d'humiliation comme cela... c'est moi seul qui suis juge... Je te déclare innocente, et quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, je

te regarderai toujours comme ma meilleure, comme ma plus sincère amie.

— Malheureux! ce n'est plus de l'aveuglement... c'est de la folie! s'écria Mme Sécherin. Prends bien garde... tu te couvriras de tant de ridicule en restant la dupe de cette femme, qu'on ne pourra même plus te plaindre.

Ces derniers mots de la belle-mère d'Ursule furent d'une grande imprudence; ils blessaient au vif l'amour-propre de M. Sécherin; aussi reprit-il avec irritation:

— Eh bien! j'aime mieux être ridicule qu'injuste, traître et méchant.

— Pour qui dites-vous cela... mon fils? Répondez.

— Je ne m'explique pas... Cette scène a assez duré; elle fait un mal horrible à ma femme, à vous et à moi... Ce que vous pourriez ajouter serait inutile... Je suis décidé à ne plus souffrir qu'on attaque devant moi cet ange de douceur et de bonté.

— Vous osez me menacer dans la maison de votre père... me menacer pour soutenir une infâme qui au fond de son cœur se rit de vous.

— Ma mère... ne me poussez pas à bout... Je vous le répète, quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, j'aimerai, je respecterai ma femme, oui, et je la défendrai contre tous ceux qui l'attaquent, quels qu'ils soient.

— Contre moi... n'est-ce pas? Osez-le répéter, fils ingrat!

— Eh bien! oui, oui, même contre vous, si vous l'attaquez injustement! s'écria M. Sécherin, ne pouvant plus se contenir. Elle ne veut que mon bonheur... elle... et vous ne voulez que me rendre malheureux en torturant ce que j'ai de plus cher au monde.

— Ursule, à demi étendue sur le divan, cachait sa tête dans ses mains et pleurait à chaudes larmes.

La figure de Mme Sécherin prit une expression menaçante elle dit d'une voix ferme et profondément accentuée :

— Mon fils... vous savez que ma volonté est irrévocable... ou cette femme sortira de la maison de votre père, et vous resterez auprès de moi... ou vous vous en irez avec elle, et je ne vous reverrai de ma vie...

— Ma mère...

— Madame, m'écriai-je ! prenez garde... ne cédez pas à un premier mouvement.

Je vous dis, mon fils, que si vous n'abandonnez pas cette femme à l'instant même, je ne vous reverrai de ma vie, reprit Mme Sécherin, vous sortirez tous deux d'ici; et comme je n'aurai plus d'enfant, je dénaturerai ma fortune personnelle pour la laisser aux pauvres.

— Vous croyez donc, ma mère, que je suis assez misérable pour m'arrêter à une pareille menace, à une considération d'argent ? s'écria M. Sécherin.

Oui, maintenant; car cette femme vous a rendu aussi avide, aussi intéressé qu'elle... Vous priver de ma succession, c'est un moyen de vous punir tous les deux...

— Ainsi, ma mère, vous me chassez de la maison de mon père... vous me déshéritez parce que je ne veux pas partager votre haine aveugle contre ma femme !

— Oui, oui, je te chasse, fils dénaturé... je te chasse pour n'avoir pas sous les yeux cette créature... Je te chasse ! Ici la voix, l'accent de la malheureuse mère changea complétement d'expression, et elle s'écria avec une émotion déchirante et fondant en larmes : Je te chasse... mon Dieu... parce que je ne pourrais pas te voir ainsi continuellement trompé, malheureux enfant ! je te chasse pour que tu ne me voies pas mourir de chagrin.

Ces derniers mots furent prononcés avec tant d'âme, avec un

déchirement si maternel, que M. Sécherin courut à sa mère, se mit à ses genoux et lui cria;

— Pardon... pardon!..

A ce moment, Ursule poussa un profond gémissement, elle laissa retomber sa tête sur le dossier du divan, un de ses bras pendit à terre, elle s'évanouit.

Le hasard voulut encore que sa pose fût adorable de langueur et de grâce. Ses joues étaient toujours vermeilles; de ses yeux fermés s'échappaient des larmes transparentes comme des gouttes de rosée; son sein battait violemment. Deux ou trois fois, elle porta machinalement la main à son corsage comme si elle eût été douloureusement oppressée.

Je croyais à peine à la réalité de cet évanouissement. Néanmoins je courus à elle.

— Mais vous la tuez, ma mère, vous voyez bien que vous la tuez, s'écria M. Sécherin éperdu, désespéré, en se précipitant vers sa femme.

La colère de Mme Sécherin se ranima, elle s'écria avec une indignation furieuse:

— Elle se moque de vous! Cet évanouissement est une comédie comme tout le reste. Ne vous en occupez pas... elle reviendra bien d'elle-même, l'hypocrite!

— Ah! c'est horrible cela... s'écria M. Sécherin, pas seulement de pitié! Eh bien! puisque vous le voulez, ma mère, séparons-nous, separons-nous pour toujours... Après des paroles si impitoyables, je ne pourrais désormais vous voir sans douleur...

— Fils indigne... le Seigneur te punira par ton propre péché... Va, je te maud...

— Madame... c'est votre fils... Et me précipitant vers Mme Sécherin, j'arrêtai la malédiction qui lui était venue aux lèvres.

— Non, je ne le maudirai pas... il a perdu la raison... Dieu

s'est retiré de lui... qu'il reste avec cette infâme... Cette punition est affreuse... mais il la mérite...

Et la malheureuse mère sortit.

M. Sécherin, agenouillé près d'Ursule, couvrait ses mains, ses cheveux, son front de baisers et de larmes, en l'appelant à grands cris.

— Mais elle se meurt... ma cousine, s'écria-t-il. Délacez-la donc, vous voyez bien qu'elle se meurt.

La fin de cette scène fut, hélas! ce qu'elle devait être: la crise nerveuse d'Ursule cessa quelques moments après le départ de Mme Sécherin.

En revenant à elle, Ursule fondit en larmes et persista dans sa résolution de retourner chez son père, il lui était désormais impossible de rester avec sa belle-mère.

Je voulus en vain tâcher de faire entrevoir la possibilité d'une réconciliation, Ursule s'opiniâtra à vouloir se sacrifier.

Les dernières hésitations de M. Sécherin disparurent devant cette influence irrésistible pour lui.

Le soir même de cette scène, il déclara à sa mère qu'ils iraient habiter une maison voisine alors en vente.

La séparation fut résolue et convenue.

Au moment même où M. Sécherin venait m'apprendre cette triste nouvelle, j'entendis un bruit de chevaux dans la cour, je courus à la fenêtre: c'était mon mari, c'était Gontran.

CHAPITRE X.

RETOUR ET DÉPART.

Je tombai en pleurant dans les bras de Gontran.

De telles émotions ne peuvent se décrire... Il me revenait sauvé.. sauvé du plus terrible danger qu'un homme puisse courir

Je vis sur ses traits mobiles, altérés, fatigués, les traces récentes des chagrins qu'il avait soufferts.

Il fut pour moi d'une bonté, d'une grâce adorables; vingt fois il me demanda pardon des peines involontaires qu'il m'avait causées, me permettant de me les faire oublier à force de soins et d'amour.

J'oserai presque dire que je ne regrettai pas les cruels événements dont j'avais été victime depuis quelques mois, tant le contraste de ce passé sombre et douloureux donnait d'éclat à ma situation présente.

Ce qui prédomina surtout au milieu du chaos de tendres émotions qui m'agitèrent au retour de Gontran, ce fut une sérénité profonde, une confiance entière dans l'avenir; je ne croyais pas aux bonheurs parfaits, il me semblait que ma vie venait d'être assez durement éprouvée pour que je pusse, sans prétention exorbitante, compter désormais sur des jours calmes et heureux.

Chose étrange! avant l'arrivée de Gontran, j'étais quelquefois effrayée en tâchant de me figurer ce que je ressentirais à son retour, en pensant à sa mauvaise et fatale action! En vain, ne pouvant l'excuser, je m'étais dit que j'aurais agi comme lui; je redoutais néanmoins ma première impresssion; mais en le revoyant, j'oubliai complétement l'acte honteux qu'il avait commis.

Je ne fus préoccupée que du désir de lui cacher la nuit terrible que j'avais passée dans la maison de M. Lugarto. J'étais aussi avide de savoir comment M. de Lancry me déguiserait les véritables motifs de son brusque départ et de son retour. Je craignais qu'il ne mentît trop bien... cela m'aurait rendue défiante pour le reste de ma vie.

Je concevais que jusqu'alors il m'eût caché le funeste secret qui existait entre lui et M. Lugarto. Cet aveu n'eût pas sauvé Gontran, et il aurait soulevé en moi les plus épouvantables terreurs... Mais il allait avoir à m'expliquer une assez longue ab-

sence; je n'aurais pas voulu qu'il fît preuve de trop d'imagination pour m'en rendre compte.

Mes craintes ne se réalisèrent pas. Gontran évita pour ainsi dire le mensonge en m'avouant une partie de la vérité : il me dit qu'il avait eu de grandes obligations d'argent à M. Lugarto, qu'en outre celui-ci avait eu entre les mains des papiers fort importants qui pouvaient compromettre non-seulement lui, Gontran, mais l'honneur d'une famille de la manière la plus funeste, me laissant entendre qu'il s'agissait des lettres d'une femme.

M. de Lancry ajouta que pour ravoir ces papiers, qui n'étaient plus en la possession de M. Lugarto, il lui avait fallu aller en Angleterre, où il les avait enfin repris et détruits après des angoisses sans nombre.

Je m'étais malheureusement trop inquiétée de la manière dont Gontran me mentirait, sans réfléchir que moi-même j'avais à lui dissimuler des événements bien importants. Plusieurs fois mon mari me demanda si depuis son départ je n'avais pas vu M. Lugarto.

Ainsi que me l'avait recommandé M. de Mortagne, ainsi que je l'avais déjà écrit à M de Lancry, je lui répondis qu'aussitôt sa lettre reçue, j'étais partie pour la Touraine, préférant passer le temps de son absence auprès d'Ursule.

D'après les questions de M. de Lancry à ce sujet, je devinai qu'il s'expliquait difficilement comment M. Lugarto lui avait renvoyé le faux qu'il avait jusqu'alors si précieusement gardé.

Mon mari voulait savoir si mes prières ou mon influence n'avait été pour rien dans la restitution qu'avait faite M. Lugarto.

Je me repentis de nouveau d'avoir à dissimuler quelque chose à M. de Lancry, mais, me souvenant des recommandations de M de Mortagne et de la promesse que je lui avais faite, je me tus à ce sujet.

Sans doute Gontran craignait d'éveiller mes soupçons en m'in-

terrogeant plus longtemps d'une manière détournée, car il ne me parla pas davantage de M. Lugarto.

Une dernière chose m'embarrassait, M. de Mortagne avait payé à M. Lugarto les sommes que lui devait mon mari. Dès que Gontran, qui ignorait cette circonstance, voudrait s'acquitter, tout se découvrirait peut-être. M. de Lancry me rassura pour quelque temps du moins à cet égard, en me disant qu'il payerait plus tard l'argent qu'il devait à M. Lugarto, en lui tenant compte des intérêts.

Ces explications données et reçues, Gontran parut délivré d'un grand poids.

Sa physionomie exprima une sorte de confiance insoucieuse que je ne lui avais pas encore vue même avant mon mariage.

Rien de plus simple: depuis que je le connaissais, il s'était toujours trouvé sous le coup des menaces de M. Lugarto, son mauvais génie.

Hélas! le dirais-je, un moment je fus assez injuste envers la Providence pour regretter presque la teinte de mélancolie et de tristesse que le chagrin avait jusqu'alors donnée aux traits de Gontran.

Il me sembla follement que, malheureux, il m'appartenait davantage.

Le voyant si jeune, si beau, si gai, brillant, et alors si libre de toute malheureuse préoccupation, j'eus presque peur pour l'avenir.

J'avais déjà ressenti les horribles tortures de la jalousie, et pourtant, en s'occupant de la princesse Ksernika, Gontran n'avait fait qu'obéir aux menaces de M. Lugarto... et pourtant Gontran était alors dévoré d'inquiétudes; d'un moment à l'autre il pouvait être déshonoré; malgré cela, n'avait-il pas été charmant auprès de cette femme? Qu'eût-il donc été si son goût, si son caprice l'eussent seuls décidé à s'occuper d'elle?...

Bientôt je rejetai ces tristes pensées loin de moi comme un outrage au bonheur qui m'était rendu. . . . . .

. . . . . .

Hélas! cette crainte était un pressentiment.

J'instruisis Gontran de la rupture qui avait eu lieu entre M. Sécherin et sa mère, sans lui en dire la cause. Le secret d'Ursule ne m'appartenait pas. J'attribuai à des discussions d'intérêt, d'abord légères, puis de plus en plus aggravées, la détermination que prenait mon cousin de vivre séparément de sa mère.

Gontran me parut vivement contrarié de ne pouvoir, comme il l'espérait, passer quelques jours à Rouvray.

— Ce délai eût suffi, me dit-il, pour faire exécuter à notre château de Maran quelques travaux indispensables, afin de le rendre plus habitable, car il n'avait pas été occupé depuis longtemps. Mais les tristes divisions qui venaient d'éclater entre ma cousine et sa belle-mère ne nous permettaient pas de prolonger notre séjour à Rouvray.

En vain le lendemain, me trouvant seule avec M. Sécherin, je voulus de nouveau tenter un rapprochement entre lui et sa mère; il me parut encore plus ulcéré que la veille.

Ursule avait continué de jouer son rôle avec sa supériorité habituelle; elle ne s'était pas permis un mot de récrimination contre sa belle-mère; elle comprenait, elle admirait, disait-elle, cette jalousie d'affection qui pousse une mère à demander le sacrifice de sa belle-fille.

Son mari n'avait qu'un mot à dire, et elle courbait son front; elle consentait à tout, s'il le fallait, elle abandonnait l'époux de son cœur, pour plaire à Mme Sécherin.

L'angélique douceur d'Ursule avait encore exaspéré M. Sécherin contre sa mère.

Celle-ci, comme toutes les personnes d'un caractère ferme et juste, se montra de son côté de plus en plus inflexible dans son aversion pour Ursule.

J'allai trouver Mme Sécherin pour lui faire mes adieux

En vain je lui parlai de son fils, de l'abandon, de l'isolement où elle allait vivre, elle ne voulait entendre à rien jusqu'à ce que mon cousin eût chassé sa femme.

Ce qui me prouva davantage encore l'incroyable et fatale influence de ma cousine sur son mari, c'est que je le trouvai, lui pourtant si bon fils, lui pourtant d'un si noble, d'un si généreux cœur, je le trouvai, dis-je, presque indifférent à cette douloureuse séparation.

Il me dit que sa mère se calmerait, qu'alors il viendrait la voir tous les jours. Il était presque content de ce qui était arrivé, car tôt ou tard il aurait fallu en venir à une séparation.

L'accusation de Mme Sécherin n'était, selon le mari d'Ursule, qu'un prétexte pour éloigner sa bru, qu'elle n'avait jamais pu souffrir, parce qu'elle aimait trop son fils. „Oui, ma cousine, toute la question est là!" s'était écrié M. Sécherin: „ma femme m'aime trop; ma mère en est jalouse."

. . . . . .

. . . . . .

Hélas! le hasard me réservait un nouveau coup bien cruel et qui dans ces circonstances semblait être une raillerie de la destinée.

Le lendemain du jour de son arrivée, Gontran avait été donner quelques ordres relatifs à notre départ qui devait avoir lieu dans l'après-midi.

J'avais profité de ce moment pour avoir, avec M. Sécherin, l'entretien dont je viens de parler; nous nous étions longtemps promenés en causant dans une avenue de charmille très-touffue, située au milieu du jardin.

Mon cousin me quitta.

Restée seule, je m'assis rêveuse sur un banc situé au pied d'un groupe de pierres peintes représentant un berger et une bergère.

Ces statues, assez communes dans les jardins du siècle passé, s'élevaient au bout de l'allée dont j'ai parlé. Leur piédestal était large, carré et entouré de quatre bancs.

De la façon dont j'étais placée je tournais le dos à l'allée et j'étais absolument cachée par la hauteur de ce petit monument.

Je ne sais pourquoi, au lieu de songer à mon bonheur, à Gontran, je pensai à la perfidie d'Ursule; depuis la scène de la veille ma cousine m'avait constamment évitée.

Tout à coup j'entendis sa voix. Elle causait avec quelqu'un et se rapprochait peu à peu.

Un serrement de cœur me dit qu'elle parlait à Gontran.

J'écoutai... je ne me trompais pas.

Au lieu de me lever et d'aller rejoindre Ursule et mon mari, j'eus la honteuse pensée de vouloir surprendre leur conversation.

Sans raison, sans motif, un éclair de jalousie m'avait soudainement traversé le cœur.

Je suspendis ma respiration, j'écoutai avidement...

Maintenant que je suis de sang-froid, je me demande si j'agissais alors sous l'empire de quelque soupçon. Je suis forcée de convenir que je n'en avais aucun; cette résolution fut instantanée, involontaire.

J'écoutai avidement.

Le sable qui criait sous les pieds d'Ursule et de Gontran pendant leur marche m'empêcha d'abord d'entendre, de rien distinguer.

Quand ils furent à quelques pas de moi, je saisis ces mots que disait Ursule de sa voix la plus douce et la plus mélancolique:

„... Tant de tristesse dans la solitude... car c'est être seule que d'être..."

Je ne pus rien entendre de plus.

Gontran et elle, arrivant au bout de l'allée, se retournèrent,

s'éloignèrent, et le bruit de leurs pas cessa d'arriver jusqu'à mon oreille.

Dans les mots d'Ursule que j'avais surpris, rien ne devait m'étonner ou me blesser. Ma cousine, fidèle à sa manie de passer pour une femme incomprise et malheureuse, répétait sans doute à Gontran le romanesque mensonge qu'elle m'avait tant de fois répété à moi. Et puis... ce n'était peut-être pas d'elle-même qu'elle parlait?

Pourtant je ressentis au cœur un coup si douloureux, une angoisse si poignante... L'avenir, que je venais un moment d'entrevoir si riant et si beau, se couvrit subitement d'un voile si funèbre, que je fus frappée d'un invincible et fatal pressentiment.

Pourquoi, me disais-je, éprouverais-je une émotion si douloureuse, si profonde, pour quelques paroles insignifiantes?

Elles cachent donc quelque perfidie, quelque trahison?

Encore sous l'impression de la cruelle scène à laquelle j'avais assisté la veille, je voulus voir, dans la crainte qui m'agitait, une révélation divine semblable à celle qui avait éclairé si vainement Mme Sécherin sur la conduite coupable de ma cousine.

Je ne puis dire avec quelle angoisse, avec quelle anxiété j'attendis le second tour de promenade qu'allaient faire Gontran et Ursule.

Un moment je rougis de honte en songeant à quel ignoble espionnage, je descendais, je fis même un mouvement pour m'en aller, mais une funeste curiosité me retint.

Je les entendis se rapprocher de nouveau.

Mon cœur commença de bondir avec force, on eût dit que chacun de ses battements se réglait sur le bruit léger et mesuré de leurs pas.

Cette fois j'entendis la voix de Gontran.

Oh! je la reconnus cette voix d'un timbre si charmant; il

parlait, ce me semble, avec une expression remplie de grâce et tellement bas, que je n'entendis que ces mots:

— Vous souvenez-vous, dites, vous souvenez-vous? Oh! vous étiez si...

Le reste de la phrase fut perdu pour moi.

Ils s'éloignèrent encore.

Hélas! dans ces mots de Gontran, il n'y avait rien non plus qui pût me donner lieu de le soupçonner; pourtant, en songeant à qui ils étaient adressés, ils me firent un mal affreux.

Quels souvenirs évoquait-il? Pourquoi demander à cette femme si elle se souvenait? De quoi pouvait-elle se souvenir? Alors je me souvins, moi, que pendant un mois avant mon mariage, Gontran avait vu Ursule chez ma tante presque chaque jour.

Alors malheur... malheur!... je me souvins, moi, qu'Ursule m'avait dit cent fois qu'elle trouvait mon mari charmant, que j'étais la plus heureuse des femmes, qu'un bonheur comme le mien n'était pas fait pour elle.

Alors malheur... malheur!... je me souvins, moi, de l'humiliation, de la rage d'Ursule, lorsque après son mariage, devant Gontran, Mlle de Maran, avec une infernale méchanceté, avait fait valoir tous les ridicules de M. Sécherin.

Connaissant alors la perfidie, la dissimulation, la corruption de ma cousine, n'avais-je pas à craindre qu'elle ne voulût se venger de tout ce que Mlle de Maran lui avait fait autrefois souffrir, sans doute dans l'espoir de me rendre un jour victime de cruelles représailles?

Sans doute, ma tante, avec son effroyable sagacité, avait deviné, dès la jeunesse d'Ursule, les défauts et les vices qui devaient, en se développant, m'être si funestes; car notre amitié d'enfance, nos liens de parenté devaient un jour forcément nous rapprocher l'une de l'autre.

Ces tristes réflexions furent interrompues de nouveau.

Gontran parlait encore.

Cette fois, son accent était gai, railleur.

Ursule lui répondit sur le même ton, car j'entendis un éclat de rire doux et frais.

Gontran reprit: Vous verrez que j'ai raison... vous verrez. J'aimerais tant à vous le prouver...

— Tenez, mon cousin, répondit Ursule d'un ton de coquet et gracieux reproche, vous êtes fou, c'est une horreur de...

Plus rien, plus rien.

Ils s'éloignèrent encore.

Que signifiaient ces mots?

A quoi Gontran faisait-il allusion en disant à ma cousine qu'elle verrait? Que voulait-il lui prouver?

Et elle, pourquoi lui disait-elle si coquettement qu'il était fou? Mon Dieu! de quoi causaient-ils donc?

Hélas! je me souviens que je fus alors assez stupidement naïve pour m'indigner de ce que ma cousine et mon mari ne parlaient pas de moi!

Oui... il y a tant de puéril égoïsme dans la douleur; dès qu'on souffre, on se croit si intéressant, si digne de pitié, que, dans un désespoir insensé, l'on demande des sentiments humains à ceux mêmes qui vous blessent.

Ainsi, je me disais avec amertume: „Comment Gontran et Ursule qui m'aiment tant... ne pensent-ils pas à moi dans ce moment? Rien de plus naturel cependant. Oui... et cela est si naturel qu'il faut qu'ils soient nécessairement sous le charme d'une vive préoccupation pour choisir un autre sujet d'entretien."

Hélas! maintenant je rougis de ces sots raisonnements; mais je commençais à reconnaître que le chagrin n'est jamais plus intense, plus affreux, que lorsqu'il vous inspire des raisonnements absurdes et touchant au grotesque.

Les pas se rapprochèrent.

Il me sembla cette fois qu'Ursule et Gontran marchaient plus lentement, que de temps en temps ils s'arrêtaient.

Gontran disait d'une voix douce et suppliante: Je vous en prie... cela, eh bien! cela.

Les pas s'arrêtèrent.

Ursule répondit avec un accent qui me parut très-ému:

— Vous n'y pensez pas, ce serait trop pénible. Vous ne savez pas toutes les larmes que j'ai dévorées depuis que... Mais, tenez, je suis encore plus folle que vous, vous me faites dire ce que je ne voudrais pas dire... vous ne méritez pas... ajouta-t-elle en parlant d'une voix précipitée et en marchant si rapidement que la fin de cette phrase m'échappa.

Je me sentais défaillir.

Cette position était horrible.

Les plus violents soupçons me bouleversaient, et cela pour quelques lambeaux de conversation qui n'avaient d'autre sens que celui que ma jalousie insensée leur donnait.

Après ces terreurs venait le doute; puis une lueur d'espoir. En admettant qu'Ursule fût assez indigne pour tâcher de plaire à Gontran, et je pouvais le penser sans la calomnier: n'avait-elle pas déjà oublié ses devoirs pour un homme sot et vulgaire! en admettant, disais-je, cette indignité, lui!... lui, Gontran, à qui j'avais voué ma vie, à qui je n'avais donné jusqu'alors que de l'amour et du bonheur; Gontran pour qui j'avais déjà tant et tant souffert, aurait-il jamais le courage, la cruauté de m'oublier pour elle?...

Non, non, cela est impossible! m'écriai-je; je ne sors pas d'un abîme de chagrin et de désespoir pour retomber à l'instant dans un abîme plus profond encore.

Non, non, cela est impossible, Gontran est arrivé hier, il repart ce matin; il est impossible que dans un entretien d'une heure il ait voulu plaire, il ait plu à cette femme, et que déjà il songe à me tromper.

Ursule est bien audacieuse; mais la femme la plus éhontée garde des dehors. Et puis à ces lueurs d'espérances succédaient des doutes accablants. Tout ce que m'avait dit madame de Richeville du caractère egoïste et léger de Gontran me revenait à la pensée.

Ursule me paraissait de plus en plus séduisante et dangereuse. Si mon mari la rencontrait à Paris, sous le prétexte de notre amitié, ne pourrait-elle pas venir souvent chez moi?

Cette idée et les émotions que je contraignais depuis quelques moments me bouleversèrent tellement, que, sans penser que je dévoilais mon espionnage en sortant brusquement de la cachette où j'étais jusqu'alors restée, j'entrai dans l'allée.

Ursule et Gontran étaient très-loin, à l'autre extrémité.

Je vis M. Sécherin venir à eux et les accompagner du côté de la maison.

Je respirai plus librement, je restai quelque temps encore dans le jardin.

Par une bizarre, une inexplicable mobilité d'impression, une fois qu'Ursule eut disparu, peu à peu le calme rentra dans mon cœur; j'eus honte de ma faiblesse, je me reprochai de flétrir, de gaieté de cœur, le bonheur que la Providence m'envoyait; n'allais-je pas être seule à Maran avec Gontran? Les beaux jours du chalet de Chantilly n'allaient-ils pas renaître? L'hiver était bien loin encore, si je redoutais la coquetterie d'Ursule envers mon mari, je trouverais mille moyens de l'éloigner; enfin, s'il fallait arriver à ces extrémités, je raconterais à Gontran l'aventure de M. Chopinelle, et il n'éprouverait alors pour Ursule que du mépris.

Par quel étrange contraste cet accès de folle confiance succéda-t-il au plus douloureux accablement? C'est ce que je ne puis dire.

Avant de quitter Rouvray, je voulus aller faire mes adieux à Mme Sécherin.

Je la trouvai calme, digne et forte; elle me tendit la main, je la baisai pieusement.

— Ce soir, me dit-elle, mon fils et cette femme quitteront cette maison, j'y vivrai désormais solitaire en attendant mon fils. Oui, reprit-elle en voyant mon air étonné, un jour mon fils me reviendra, le bon Dieu me le dit... Il me laissera sur la terre assez longtemps encore pour voir mon enfant bien malheureux, mais aussi pour le consoler.

Je fus frappée de l'accent presque inspiré avec lequel Mme Sécherin prononça ces dernières paroles

Elle ajouta en me regardant avec compassion:

— Vous êtes bonne et généreuse, vous êtes convaincue comme moi, j'en suis sûre, que cette femme est une indigne, mais vous n'avez pas eu le courage de l'accuser... Si vous vous étiez jointe à moi, elle était perdue. Je ne vous fais pas un reproche de votre clémence; au contraire, je prierai le Seigneur pour que celle que vous avez épargnée ne vous cause pas un jour bien des chagrins.

— Que dites-vous, madame? m'écriai-je en sentant mes craintes renaître.

— Je vous dis ce que le bon Dieu m'inspire... rien de plus.

. . . . . .

Hélas! ces paroles n'étaient que trop prophétiques, surtout si je les rapprochais de la scène de l'allée.

Le moment de partir arriva.

Ursule m'embrassa avec son effusion ordinaire, mon cousin nous fit des adieux remplis de cordialité.

Rien dans les paroles ou dans l'expression des traits de Gontran ne put me faire soupçonner qu'il quittait Ursule avec regret.

Nous abandonnâmes cette maison si paisible à mon arrivée, et qui avait été depuis le théâtre de si pénibles divisions.

CHAPITRE XI.

LE CHATEAU DE MARAN.

A mesure que nous nous éloignions de Rouvray, je me sentais moins oppressée.

Bientôt j'oubliai presque complétement les douloureuses agitations que j'y avais ressenties pour ne songer qu'au bonheur de me retrouver enfin seule avec mon mari.

Je me faisais une joie de ce voyage en me rappelant les tendres paroles, les prévenances délicates dont Gontran m'avait comblée, lorsque après mon mariage nous étions partis pour Chantilly.

Je trouvais une grande ressemblance entre ces deux époques de ma vie. Cette fois aussi je partais seule avec Gontran pour un long séjour au milieu d'une riante et paisible solitude.

Cette impression de bonheur fut si profonde, cet espoir fut si radieux, qu'il domina toutes mes autres pensées.

J'attendais avec impatience le premier mot de Gontran.

Depuis notre départ de Rouvray, il était silencieux.

Je trouvais mille raisons dans mon cœur pour que ce premier mot fût rempli de grâce et de bonté. Je me disais presque avec satisfaction que mon mari avait quelques torts à se reprocher envers moi, et qu'il allait les expier par ces douces flatteries, ces attentions exquises dont il avait le secret.

Tout à coup M. de Lancry bâilla deux fois assez haut, appuya sa tête sur l'un des accotoirs de la voiture et s'endormit profondément sans me dire une parole....

Cette indifférence me fit d'abord un mal affreux. Je ne pus retenir quelques larmes en me souvenant des ravissantes tendresses que Gontran m'avait prodiguées dans notre premier voyage.

Je me demandai avec douleur en quoi j'avais démérité. Ne

devais-je pas au contraire lui être plus chère encore? N'avais-je pas déjà bien souffert pour lui?

A ce premier mouvement si pénible succéda la réflexion.

J'eus honte de moi-même. Je m'accusai d'égoïsme, d'exagération ridicule et romanesque.

Quoi de plus simple, de plus naturel, que ce sommeil que je reprochais à Gontran? Devait-il se gêner, se contraindre pour moi? N'agissait-il pas au contraire avec une confiance pleine de sécurité?

Je séchai mes larmes, je contemplai ses traits. On n'y voyait déjà plus les traces des fatigues et des chagrins qui les altéraient jadis.

Jamais il ne m'avait paru plus beau de cette beauté délicate, charmante, qui rendait sa physionomie si attrayante: un de ces demi-sourires qui annoncent toujours un sommeil heureux et tranquille, donnait à sa bouche une ravissante expression de finesse un peu malicieuse. Par deux fois il agita légèrement ses lèvres comme s'il eût prononcé quelques paroles.

J'écoutai avidement...

Je n'entendis rien.

En le voyant dormir ainsi, beau, calme, souriant, je me sentais heureuse de tout le bonheur qui lui était départi: libre de l'odieuse domination de M. Lugarto, jeune, riche, aimé de moi jusqu'à l'idolâtrie, y avait-il au monde un homme plus admirablement doué? Ne réunissait-il pas tous les avantages, toutes les conditions de la félicité humaine?

En m'appesantissant ainsi sur ses qualités, un moment j'eus peur; nous devions rester à Maran jusqu'au commencement de l'hiver: ce long avenir de solitude me ravissait, mais plairait-il à Gontran?

Je commençais à me défier de moi-même, à craindre de ne pas plaire assez à mon mari. J'avais déjà tant souffert que je

ne ressentais plus ces élans de gaieté douce et ingénue que m'inspirait autrefois la présence de Gontran.

Je comparai ce que j'étais avant mon mariage ou pendant notre bienheureux séjour à Chantilly, avec ce que j'étais en arrivant à Maran, et malgré moi je fus reprise de folles frayeurs.

Je me crus enlaidie, attristée, appauvrie, je me demandai s'il me restait assez d'avantages pour plaire à mon mari durant les longs jours que nous allions passer dans la solitude; puis cet entretien de l'allée, qu'un moment j'avais oublié, me revenait à la pensée.

J'en venais à exagérer mes imperfections, à dénaturer mes avantages, à envier l'esprit, le caractère d'Ursule, à envier aussi sa physionomie tour à tour animée, coquette, touchante, mélancolique ou naïve...

Sans orgueil insensé, je me savais plus régulièrement belle que ne l'était ma cousine, je me savais des qualités solides, un cœur loyal, une franchise à toute épreuve, un dévouement sans bornes pour mon mari, dévouement déjà éprouvé et qui n'avait jamais failli... Je ne pouvais douter qu' Ursule ne fût menteuse, dissimulée, qu'elle n'eût un profond mépris pour tout ce que révèrent les âmes honnêtes et élevées.

Eh bien! lorsque je pensais qu'elle plaisait peut-être à Gontran, je me prenais à regretter de ne pas ressembler à ma cousine...

Oh! sacrilége... j'allai jusqu'à dédaigner les vertus que j'avais, et à jalouser les vices que je n'avais pas...

Hélas!... hélas!... c'est qu'aussi les hommes ne savent pas qu'en affichant certaines préférences... ils dépravent souvent les plus fières, les plus généreuses natures... ils ne savent pas que lorsqu'on aime avec passion, avec délire, on veut plaire avant tout et à tout prix, et que si vertueuse que l'on soit, on blasphème quelquefois les qualités les plus nobles comme inuti-

les et vaines, lorsqu'on se voit sacrifiée à des femmes qui n'ont pour séduire qu'hypocrisie, audace et corruption! . . . . .

. . . . . .

Puis, comme toujours... après ces abattements, après ces humiliations impitoyables que je m'infligeais, venaient des exaltations toutes contraires, une réaction d'orgueil insensé.

Je me demandais en quoi ma cousine pouvait m'être comparée, quelles garanties de bonheur elle aurait pu donner à mon mari... Mais je retombais bientôt, écrasée sous le poids de cette horrible pensée: Qu'importe... s'il l'aime ainsi? . . .

. . . . . .

Pendant la route, Gontran fut distrait, silencieux; j'attribuai ces préoccupations au changement politique qui venait d'avoir lieu, et auquel il n'était peut-être pas aussi indifférent qu'il voulait le paraître

J'ai oublié de dire qu'en chemin nous avions appris la révolution de juillet.

Si étrangère que je fusse à la politique, j'éprouvais un sentiment de profonde et respectueuse pitié pour ce vieux et bon roi qui retournait sans doute une dernière fois sur une terre d'exil, loin de cette France qu'il avait tant aimée et que sa famille avait arrosée de son sang. J'avais toujours vu le peuple heureux et calme, les illustrations personnelles jouir d'avantages égaux, souvent même supérieurs à ceux dont jouissait la plus haute aristocratie. Je ne comprenais donc pas le bien et l'avantage de cette régénération sociale qui venait, disait-on, de sortir des sanglantes barricades de 1830.

J'avais une grande impatience d'arriver à Maran.

Blondeau m'avait souvent dit que ma mère avait passé deux étés dans cette terre de Maran avec moi, et qu'elle l'y avait accompagnée, alors que j'étais âgée de deux ans à peine; jamais ma mere, disait-elle, ne s'était trouvée plus heureuse que dans

cette solitude, où elle échappait aux méchancetés de Mlle de Maran et à l'indifférence glaciale de mon père.

— J'étais ravie de savoir que le château était resté inhabité; ces souvenirs si précieux pour moi me semblaient ainsi plus entiers, plus saintement conservés.

Blondeau devait me donner mille précieux renseignements sur les appartements que ma mère avait habités de préférence, sur les promenades qu'elle affectionnait.

C'était avec un religieux intérêt que je m'approchais de cette habitation qui, pour tant de raisons, était sacrée pour moi.

Il me semblait aussi qu'une fois là, dans ce lieu où tout parlait de ma mère, je serais sous son invisible protection; que du haut du ciel elle veillerait sur son enfant, qu'elle demanderait à Dieu de ne pas m'infliger de nouvelles souffrances.

Plusieurs fois j'avais pu apprécier le tact, la délicatesse de Gontran, j'étais donc assurée de lui voir partager la vénération que m'inspirait cette maison.

En partant de Rouvray, j'avais écrit à Blondeau de venir sur-le-champ me rejoindre à Maran. M. de Lancry, en passant à Paris, avait déjà envoyé une partie de notre maison dans cette terre située à quelques lieues de Vendôme.

Nous y arrivâmes par une belle matinée d'été.

Une longue avenue de chênes séculaires conduisait à la cour d'honneur. Il fallait traverser deux ponts jetés sur la petite rivière qui baignait les murs du château, bâti en briques et composé d'un grand corps de logis, avec deux grandes ailes en retours dans le goût du siècle de Louis XIII; un dernier pont de pierres conduisait à la première cour, fermée par une grille parallèle au corps de logis principal.

Autour du château, la végétation était magnifique; les chênes, les peupliers d'Italie, les ormes y poussaient à une hauteur admirable; d'immenses prairies s'étendaient à perte de vue et avaient pour horizon de grands massifs de bois.

Le régisseur, prévenu de notre arrivée par notre courrier, nous attendait à la grille; il nous conduisit dans une longue galerie située au rez-de-chaussée et remplie de tableaux de famille.

Les six fenêtres de cette pièce immense s'ouvraient sur le fossé rempli d'eau vive qui entourait le château. Malgré la chaleur de l'été, il faisait presque froid dans cet énorme salon. Ses murailles étaient si épaisses que l'embrasure des fenêtres avait cinq ou six pieds de profondeur.

Impatiente de visiter la maison, j'offris en souriant mon bras à Gontran et je lui dis :

— Allons, mon ami, venez vite, je suis impatiente de tout revoir ici, quoique je ne me souvienne de rien. Vous n'avez pas d'idée comme le cœur me bat à la pensée de parcourir les lieux autrefois habités par ma pauvre mère. Et puis, il faut que je vous fasse les honneurs de chez moi. Je suis si heureuse, si fière de vous avoir ici! Oh! ajoutai-je en souriant, je suis la châtelaine de ces lieux, vous voici dans mon empire, et je vais vous accabler de l'amour le plus despotique.

Au lieu de partager ma gaieté comme je m'y attendais, Gontran me répondit d'un air contraint, en s'efforçant de sourire et en regardant autour de lui avec une expression de répugnance :

— Entre nous, votre manoir me paraît un peu délabré, noble châtelaine, si toutes les pièces ressemblent à ceci.... Il est fâcheux que mes dernières préoccupations m'aient empêché de penser à envoyer ici un architecte; sans reproche, vous qui n'aviez qu'à songer à cela, ma chère amie, vous auriez dû vous charger de ce détail. Vous savez dans quel déplorable état était le château.

Mon mari avait d'abord faiblement souri, il finit par me parler presque sèchement.

Je le regardai avec un étonnement douloureux, et je lui dis doucement :

— Mais, mon ami, souvenez-vous que j'étais aussi tourmen-

tée que vous de toutes ces secousses qui nous ont bouleversés ; et puis, vous le savez, j'ai été très-malade, il ne m'a pas été possible de m'occuper de ces soins. Je croyais que...

— Eh! mon Dieu, me dit Gontran en m'interrompant avec impatience, encore une fois je ne vous fais pas de reproches, ma chère amie... Seulement je regrette que vous ou moi n'ayons pas songé aux réparations indispensables à cette habitation. Maintenant il n'y a plus à reculer... Grâce à cette révolution maudite, on ne peut voyager nulle part, on ne peut aller aux eaux. Dans quinze jours peut-être l'Europe sera en feu. Paris doit être insupportable. Il faut donc nous résigner à rester ici. C'est ce qui fait que je regrette de nous voir si mal établis.

— C'est surtout pour vous que je suis désolée de ce manque de confort, mon ami... Quant à moi, je suis si heureuse d'être ici avec vous que je me trouverai toujours bien.

— Vous êtes mille fois bonne, ma chère. Je suis aussi très-heureux de partager cette solitude avec vous ; je comprends toutes les raisons qui vous rendent cette habitation précieuse... Mais ce n'est pas une raison pour se passer de tapis et de persiennes... car je n'en vois à aucune fenêtre, et ce château a l'air d'une lanterne.

— J'en suis désolée, mon ami; mais rassurez-vous, nous trouverons moyen de remédier à cela en faisant venir quelques ouvriers de Vendôme... Je me charge de surveiller et de hâter ces travaux. Par amour-propre de cœur, je tiens à ce que Maran soit pour vous le plus agréable séjour du monde; seulement je vous demande un peu d'indulgence pour mes efforts.

— Des ouvriers!... s'écria-t-il avec impatience, il ne manque plus que cela... Il n'y a rien de plus insupportable que des ouvriers... et pourtant il faudra bien s'y résigner... Ah!... ça va être bien agréable... Une jolie distraction que j'aurai là!

— Gontran, dis-je tout attristée de l'humeur de mon mari,

nous nous exagérons peut-être le délabrement de cette habitation... nous n'avons vu que cette galerie.

— Eh! mon Dieu! on peut parfaitement juger du reste par cet échantillon; c'est la pièce d'honneur... c'est le salon de réception. On voit que le régisseur a accumulé ici toutes les splendeurs de l'habitation, ajouta-t-il en se remettant à rire d'un air contraint. Allons, ma chère amie, inspectez votre manoir... et tâchez d'en tirer le plus de parti possible en attendant les ouvriers... puisqu'il faut se résigner à cet ennui. Quant à moi, je vais aller aux écuries; je parie que ce sont de véritables halles sans stalles, sans box, et moi qui viens justement de ramener une douzaine de chevaux d'Angleterre! C'est fort agréable!... En vérité, je ne sais pas à quoi pensent vos gens d'affaires, de laisser cette habitation dans un tel état de délabrement.

— J'en suis désolée, mon ami... Je vous en supplie... ne vous fâchez pas... donnez-moi vos ordres, je les ferai exécuter de mon mieux.

Ma résignation toucha sans doute M. de Lancry, il regretta son impatience, et me dit en s'apaisant:

— Encore une fois je ne vous accuse pas, ma chère amie, vous n'y pouvez rien; mais si les écuries sont mauvaises, ça n'en sera pas moins désagréable, d'autant plus que, pendant les cinq ou six mortels mois que nous allons passer ici, je n'aurai pour tout plaisir que mes chevaux et la chasse... A propos, sommes-nous loin de Vendôme?...

— Mais six ou huit lieues, je crois... mon ami.

— De mieux en mieux, ça sera fort commode pour les approvisionnements de viande de boucherie; nous n'aurons déjà pas de marée. Il ne nous manque plus pour nous achever que de faire une chère détestable. Je ne sais pas, en vérité, comment votre famille se résignait à vivre ici.

— Mon père a fort peu habité Maran, mon ami... Ma mère

seulement y a passé quelque temps, et vous savez que nous autres femmes nous nous contentons de peu.

— Libre à vous, ma chère ami, de vous nourrir de rêverie et d'idéalité; quant à moi, je vous déclare qu'à la campagne je deviens très-positif et très-matériel; j'en demande un million de pardons à votre exaltation romanesque; mais, quand on n'a pas d'autre plaisir que la table, il est, je crois, permis de vouloir que la chère soit bonne. Vous m'obligerez donc beaucoup, n'est-ce pas, de vous entendre avec votre maître d'hôtel pour trouver les moyens de nous approvisionner le mieux possible; j'aurai, s'il le faut, un fourgon et deux chevaux de service pour aller à Vendôme faire la provision; car moi je ne vis pas d'abstractions, je tiens au solide... Sur ce, je vais aux écuries.

Gontran sortit.

Tel fut notre premier entretien en arrivant au château de Maran.

CHAPITRE XII.

LA VIE DE CHATEAU.

Quelque temps après notre arrivée à Maran, je me sentis faible, souffrante; je restais quelquefois pendant une heure accablée par un malaise inconnu.

Bientôt je reconnus que je m'étais fait une grande illusion en espérant que Gontran redeviendrait pour moi ce qu'il avait été pendant le premier mois de notre mariage; son caractère semblait s'aigrir dans la solitude. Pourtant la vie qu'il menait pour lui semblait lui plaire.

Souvent, en ma présence, il paraissait pensif, absorbé: tantôt je me persuadais qu'il pensait à Ursule; tantôt qu'il regrettait malgré lui les chagrins que son indifférence me causait.

Si je l'interrompais au milieu de ses réflexions, il me répon-

dait avec aigreur; ou se levait avec impatience sans me dire une parole, comme si je l'avais distrait d'une chère et douce rêverie.

Ce qui me donnait pourtant quelquefois une lueur d'espoir, c'était le brusque changement de mon mari à mon égard. Un refroidissement successif m'eût effrayée davantage, il eût été plus naturel.

Ce fut un jour fatal que celui où j'eus la conviction que Gontran ne m'aimait plus d'amour; dès lors il ne crut même plus nécessaire de garder envers moi ces formes de bonne compagnie, ce respect des bienséances que tout homme doit aux femmes, même à la sienne.

Dès lors plus de douces prévenances, plus d'épanchements de cœur, rien qui prouvât en lui le désir ou le besoin de me plaire.

Quelques mots sur la nouvelle existence que menait Gontran sont indispensables.

Depuis notre établissement à Maran, il avait fait venir des chiens et des chevaux de chasse d'Angleterre. Il avait loué une des forêts de l'État qui touchait à nos propriétés, il y chassait trois fois par semaine à courre, trois fois à tir. Il se reposait le dimanche, c'était le seul jour qu'il passait près de moi.

Habituellement, il partait après déjeuner, je ne le révoyais que le soir au retour de la chasse. Nous nous mettions à table, il dinait longuement, me parlait peu, buvait souvent trop pour sa raison, et l'avouerai-je, hélas! il lui fallut quelquefois l'aide d'un de nos gens pour regagner son appartement, qui était contigu au mien...

J'avais toujours vu mon mari d'une recherche, d'une élégance extrême; seul avec moi, il se négligeait comme à plaisir. Il ne semblait vivre que pour la chasse et pour la bonne chère.

Oh! honte! oh! profanation! Quant à moi, je n'étais plus pour lui qu'une des conditions de sa vie sensuelle.

Longtemps je souffris en silence de cet abandon, de ce chan-

gement dans ses manières qui au moins jusqu'alors avaient toujours été parfaites.

Cette existence solitaire sur laquelle j'avais fondé tant d'espérances s'écoulait pour moi morne, flétrie, décolorée.

Selon mon habitude, je concentrai mon chagrin jusqu'à ce qu'il débordât; le jour arriva où je ne pus souffrir davantage.

Je me décidai à parler, à tout dire à Gontran.

C'était un samedi; il avait fait un vent violent pendant presque toute la journée; sans doute la chasse de Gontran avait été mauvaise, car le soir, lorsqu'il rentra au château, ses piqueurs ne sonnèrent pas leurs fanfares accoutumées.

Je le savais par expérience, ces jours-là mon mari avait de l'humeur; j'allai craintive à sa rencontre; mon cœur se serra lorsque j'entendis résonner ses grosses bottes éperonnées sur les dalles de l'escalier.

— Votre chasse n'a pas été heureuse, mon ami? lui dis-je.

— Non, je suis harassé, me dit-il; et il entra dans un petit salon où je me tenais de préférence, parce que ma mère l'avait occupé.

M. de Lancry se jeta sur un canapé, l'air soucieux et contrarié sans me dire un seul mot.

En le voyant ainsi avec ses vêtements couverts de boue, sa barbe longue, ses cheveux en désordre, qui s'échappaient de sa cape de chasse qu'il gardait sur sa tête, je pouvais à peine le reconnaître, lui que j'avais toujours vu d'une si exquise élégance.

— Sonnez donc, ma chère, qu'on nous fasse dîner le plus tôt possible, j'ai très-faim, dit Gontran en se retournant sur le canapé; puis, attirant du bout de son pied une petite chaise de tapisserie, il y allongea ses bottes couvertes de fange.

— Ah! m'écriai-je en courant à lui, grâce pour cette chaise, elle a été brodée par ma mère; prenez un autre tabouret, je vous en prie.

Gontran haussa les épaules, s'établit sur un autre siége, et me dit :

— Mon Dieu! que vous êtes donc singulière avec vos affectations! Je vous demande un peu ce que cela fait à la mémoire de votre mère que je mette ou non mes pieds sur cette chaise!

— Je m'étonne, mon ami, que vous ne comprenez pas le culte du passé... il est souvent la seule consolation des jours présents.

— Ah! si vous allez commencer à faire de la métaphysique de sentiment... j'y renonce... la vie que je mène est peu faite pour développer l'intelligence.

— En effet, depuis quelque temps, Gontran, vous agissez, je crois, beaucoup plus que vous ne pensez.

— Dieu merci! j'avais toujours rêvé quelques mois d'une vie toute matérielle, dans laquelle la bête, comme on dit, prendrait le dessus. Eh bien! cette vie, je la mène, et je m'en trouve à merveille... Il n'est pas jusqu'à ces superfluités d'élégance, de recherche de toilette que je n'aie mises bravement de côté. J'étais un véritable Sybarite; me voici, à cette heure, un véritable Spartiate, un ours, un sauvage. Eh! ma foi, je trouve fort commode d'être ainsi au vert pendant quelque temps... de rester grossière chrysalide jusqu'au moment où il me prendra fantaisie de me transformer de nouveau en brillant papillon... Mais sonnez donc, je vous prie, je veux dire à Hébert (c'était notre maître d'hôtel) de me mettre une bouteille de vin du Rhin à la glace: c'est un caprice. Il y a longtemps que je n'ai bu de vin vieux du Rhin... et celui que vous avez ici est excellent; c'est du Johannisberg, jaune comme de l'ambre... Où votre père avait-il eu ce vin-là?

— Il me semble, mon ami, avoir entendu dire à Mlle de Maran que l'empereur d'Autriche en fit cadeau à mon père lors de sa mission à Vienne.

— Ma foi, votre père a eu raison d'oublier ce vin ici, car il est parfait.

Je sonnai; mon mari donna ses ordres, il bâilla et me dit:

— Jouez-moi donc, sur votre piano, l'ouverture du Siége de Corinthe en attendant le dîner.

Je regardai Gontran avec chagrin.

Il ne se rappelait pas sans doute qu'on représentait cet opéra lorsque je m'étais, pour la première fois, trouvée avec lui dans la loge des gentilshommes de la chambre.

S'il n'avait pas oublié cette circonstance, sa demande était un amer sarcasme.

Les larmes me vinrent aux yeux malgré moi, je lui dis tristement:

— Pardonnez-moi, mon ami, je ne saurais jouer ce morceau.

— Est-ce parce que je vous en prie? Allons, soit... faites comme vous le voudrez, jouez-m'en un autre, alors. Je vous demande cela pour tuer le temps en attendant l'heure du dîner.

— Pour tuer le temps?... Il vous pèse donc bien maintenant, Gontran?

— A moi? pas du tout... je le tue sans lui en vouloir le moins du monde... jamais la vie ne m'a passé plus vite. Je n'avais pas idée de cette bonne et matérielle existence de gentilhomme campagnard, je la trouve adorable. Je ne sais pas si elle continuera de m'amuser longtemps, mais, jusqu'à présent, je suis enchanté, la chasse est devenue chez moi une vraie passion. Mon chef d'équipage est excellent... Avec lui, sur dix fois, je prends huit... J'ai un tireur royal. Thomas est un cuisinier parfait. Grâce à quelques améliorations, les écuries sont maintenant fort logeables; nous sommes à peu près bien établis dans ce vieux château; vous êtes toujours jolie comme un ange, comment voulez-vous que le temps me pèse?

Mon mari me parlait avec tant de sincérité, avec tant d'abandon, il paraissait trouver sa conduite si simple, si natu-

relle, qu'il ne soupçonnait évidemment pas le chagrin qu'il me causait.

Cette pensée adoucit l'amertume de mes reproches.

Je regardai Gontran fixement; je lui dis avec émotion: Et moi... Gontran, me croyez-vous heureuse?

A demi couché sur le canapé, il me répondit en frappant négligemment du bout de son fouet sur ses bottes:

— Vous? je vous crois, ma foi, très-heureuse, aussi heureuse que vous pouvez l'être avec votre diable de petit caractère... Que vous manque-t-il?

— Rien, vous avez raison, Gontran... Je vous vois le matin à l'heure du déjeuner... puis le soir à table... quelquefois une heure ou deux le dimanche... lorsque vous me faites mettre au net votre livre de chasse.

— Eh bien! que voulez-vous de plus? Ne faut-il pas que je sois continuellement pendu à votre côté? Croyez-moi, ces éternels tête-à-tête vous seraient bientôt d'un ennui mortel.

— Je vous avais demandé, mon ami, de monter à cheval avec vous; ainsi, j'aurais pu vous suivre quelquefois à la chasse...

— Bah! bah! vous êtes trop peureuse, ma chère amie; et puis il n'y a rien de plus embarrassant qu'une femme à la chasse: elle n'y prend aucun plaisir et empêche les autres d'en prendre. Si j'avais eu quelqu'un à qui vous confier... à la bonne heure; mais nous n'avons pas un voisin sortable, et d'ailleurs vous ne voulez voir personne; vous êtes une solitaire des plus farouches.

— Ce serait pour moi un grand plaisir de monter à cheval avec vous, mon ami; mais seulement avec vous...

— Alors, comme je vous le dis, c'est impossible... Êtes-vous fantasque, ma pauvre Mathilde... Vous ne voulez jamais que des choses déraisonnables.

— C'est juste, n'en parlons plus... Je suis la plus heureuse des femmes... Mon bonheur doit me suffire!

Et je portai mon mouchoir à mes yeux.

Gontran avait trouvé fort naturelles et fort peu blessantes les réponses qu'il venait de me faire.

Il parut aussi surpris que contrarié de me voir pleurer.

— Ah ça, me dit-il avec impatience, à qui en avez-vous? Nous sommes à causer tranquillement, et vous voilà en larmes! Mais à propos de quoi? C'est donc une scène que vous voulez me faire?

— Une scène? non, Gontran; non, je n'ai rien à vous dire, puisque depuis notre arrivée à Maran vous ne vous apercevez pas du contraste qui existe entre la vie que nous menons et celle que nous menions à Chantilly.

— Ah!... nous y voilà!... Chantilly, encore Chantilly, toujours Chantilly! Vous n'avez que ce mot à la bouche comme un reproche. Mais savez-vous qu'à force de me parler ainsi de ce temps-là vous finirez par me faire prendre en grippe le souvenir de cette ravissante lune de miel!

Et il ajouta, en riant de cette plaisanterie:

— Que voulez-vous, ma chère? Lune de miel, elle a vécu... ce que vivent les lunes de miel. Le vers n'y est pas, mais la pensée y est... c'est égal.

— Ah! Gontran... ne blasphémez pas les seuls heureux souvenirs qui me restent.

— Eh bien! alors ne me répétez pas toujours la même chose, sans cela je vous punirai de la sorte. Voyons... raisonnons en bons amis sans nous fâcher... Croyez-vous que je me sois marié pour passer ma vie à vos genoux, à vous roucouler des fadeurs? Vous n'êtes jamais contente. Si nous sommes dans le monde, vous êtes jalouse; si nous vivons seuls, ce sont des exigences à n'en pas finir. Cela devient impatientant... à la fin! s'écria-t-il ne pouvant pas se contenir davantage.

— Gontran, vous êtes sans pitié... Vous oubliez que j'ai déjà beaucoup souffert, que j'aurais droit à quelques ménagements.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! quel caractère! Est-ce encore une récrimination? Voyons, dites-le franchement. Vous avez beaucoup souffert? Si c'est à cause de Lugarto que vous me dites cela, vous avez tort.

— J'ai tort!

— Certainement, je ne puis que vous répéter ce que je vous ait dit dans le temps à ce sujet. Si vous aviez eu l'ombre d'adresse, de sagacité, avec quelques banalités affectueuses vous nous en auriez débarrassés sans vous compromettre comme vous l'avez fait.

— Sans me compromettre, mon Dieu! Était-ce ma faute?

— Mais il n'importe! que ce soit votre faute ou non, vous avez été compromise, et c'est moi qui, tôt ou tard, en supporterai le ridicule.

— Mais je serais méprisée, moi!...

— Oh! madame, j'aimerais mieux encore votre part que la mienne; si vous croyez qu'il sera bien agréable pour moi, lorsque nous serons de retour à Paris, d'être montré au doigt, comme un mari trompé... Mais en vérité, reprit-il avec colère, il faut que vous soyez folle, archifolle... d'élever de pareilles discussions... Tenez, brisons là..., vous me feriez vous dire quelque dureté, vous éclateriez en reproches, en sanglots, et je veux que vous diniez tranquille et moi aussi.

— Ce que vous dites là est horrible, repris-je après un moment de stupeur, c'est moi que vous accusez... moi, la victime de toutes les calomnies de cet homme! Allez, Gontran, je ne sais quel sort me menace dans l'avenir... mais pour ce soir, rassurez-vous, je n'éclaterai pas en sanglots, vous pourrez dîner tranquille; j'ai tant pleuré déjà, que mes larmes se tarissent. Le malheur m'a donné de la raison. Je ne vous ferai pas de reproches, ils seraient inutiles; je veux seulement vous apprendre que je souffre, que je suis résignée... mais non pas insensible à votre indifférence.

— Allons, parlez, dit M. de Lancry en se levant brusquement et en marchant à grands pas. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour tourner ceci en plaisanterie, je ne pourrai pas échapper à une scène. Ce matin j'ai fait une mauvaise chasse, la fin de la journeé sera digne du commencement. Voyons, dites... finissons... Vous savez pourtant que je n'ai qu'un désir, celui de vivre en repos et de vous voir heureuse...

— Je vous remercie de vouloir bien m'entendre, Gontran. Eh bien! il m'est cruel de voir que depuis que nous sommes ici, vous n'avez pas eu pour moi un mot de tendresse, un mot de cœur; vous vivez auprès de moi comme si je n'existais pas.

— Mais, au nom du ciel! qu'est-ce que signifie tout ce jargon? Que voulez-vous donc que je vous dise? Si vous aimez tant à vous entendre raconter des galanteries, inspirez-m'en.

— Vous avez raison. Il y a longtemps que je suis pénétrée de cette triste vérité: on mérite ce qu'on inspire. Malgré vos duretés, je vous aime toujours; vous méritez cet amour.

— Eh bien! alors, soyez donc raisonnable, puisque ni vous ni moi ne pouvons rien à ce qui est, me dit Gontran avec moins de colère.

Puis il ajouta:

— En vérité, Mathilde... votre caractère romanesque, exalté, vous rendra la plus malheureuse des femmes; soyez donc raisonnable. Je vous l'ai dit cent fois, l'on ne se marie pas pour conjuguer perpétuellement et sur tous les tons le verbe j'aime; on se marie pour avoir une maison, un intérieur, une existence plus assise; on se marie pour vivre sans gêne ni contrainte tout le temps qu'on reste seul avec sa femme. Il est clair que si l'on se mariait pour continuer à faire sa cour, à dire des bergerades, autant vaudrait rester garçon...

— Oh!... Gontran... Gontran... quel réveil!...

— Vous me saurez gré, un jour, de faire justice de ces creuses rêveries; il faut savoir quelquefois être sévère, c'est notre

rôle, à nous autres hommes... à nous qui sommes appelés à devenir pères de famille; c'est à nous à parler le langage de la raison, et je vous le parlerai... Oh! d'abord, je suis décidé, bien décidé, à ne vous laisser aucune folle illusion; une fois qu'elles seront détruites, vous verrez que vous vous arrangerez parfaitement bien dans la réalité qui vous restera.

— Cela est vrai, Gontran, une fois toutes mes illusions détruites, je m'arrangerai parfaitement dans la réalité qui me restera, comme vous le dites; seulement ce sera pour l'éternité.

— Allons, des menaces de mort maintenant; comme c'est gai! quelle conversation agréable!... Et puis vous vous plaignez après cela de me trouver maussade? Je rentre; au lieu de vous voir une figure avenante, souriante, heureuse, je vous vois triste et sombre; avouez au moins que ce n'est pas fait pour me mettre en train d'être aimable.

— Il est vrai, mon âme est désolée... je ne puis vous le taire plus longtemps, dis-je avec amertume; car le ton persifleur, ironique que Gontran affectait, me blessait encore plus que ses duretés. Il n'y a rien de plus impatientant, je le conçois, repris-je, que de voir tomber les pleurs qu'on fait verser... Mais ce n'est pas ma faute... je ne puis plus comme autrefois sourire à chaque blessure.

— Eh bien! soit, je me résignerai à vous voir toujours en larmes; que voulez-vous que j'y fasse? Puis-je vous empêcher de vous trouver la plus malheureuse des femmes?

— Gontran, soyez juste, mon Dieu!... Voyons, quelle est ma vie? Qu'êtes-vous pour moi?... ou plutôt, que suis-je pour vous? „Bonjour, bonsoir... Ma chasse a été bonne ou mauvaise... Jouez-moi cet air sur votre piano... Faites écrire à nos fermiers en retard..." Voilà pourtant ma vie, Gontran, voilà ma vie, et vous voulez que je vous égaye, que je sois riante, que je sois joyeuse... Est-ce possible? Hélas... c'était votre bonté, votre amour qui faisaient ma gaieté d'autrefois.

— Enfin voilà le dîner, dit Gontran en entendant la cloche, j'aime beaucoup mieux aller me mettre à table que de vous répondre, car vous finiriez par me mettre hors de moi, et j'en serais désolé; discuter avec vous sur ce sujet, c'est se battre contre des moulins à vent.

On annonça que nous étions servis.

— Venez-vous? me dit Gontran.

— Excusez-moi, mon ami, je n'ai pas faim, je suis souffrante.

— C'est agréable, et surtout d'un excellent effet pour vos gens, me dit Gontran. A votre aise... ma chère amie...

Il sortit pour aller se mettre à table. . . . . .

. . . . . .

Après le départ de mon mari, je rentrai dans ma chambre, et je fondis en larmes.

Rien n'avait pu le toucher; j'en avais la certitude. Il ne soupçonnait même pas l'étendue des chagrins qu'il me causait. Dans mes plaintes, il ne voyait qu'une exaltation vague, romanesque; tout espoir de l'apitoyer était à jamais perdu pour moi.

Malgré son égoïsme, malgré sa personnalité, il n'eut pas été absolument insensible à mes souffrances, s'il les eût comprises.

— Si je ne vous parle plus le tendre langage d'autrefois, c'est que vous ne me l'inspirez plus, m'avait-il répondu.

C'était là une de ces révélations écrasantes qui se dressaient entre moi et l'espérance comme un mur d'airain.

Dans mon abattement je ne savais que répondre, hélas! j'avais dix-huit ans à peine... et devant moi la vie... la vie tout entière...

Et encore je me disais que je n'étais peut-être qu'au commencement de mes chagrins. Je pouvais déjà les comparer... en me souvenant des tortures de la jalousie... j'avais peut-être tort de me plaindre.

L'existence morne, froide, que je menais à Maran... était presque négative, je n'avais au moins à regretter que le bonheur.

dont j'aurais pu jouir. Hélas!... peut-être fallait-il compter ces tristes jours parmi les meilleurs que me réservait l'avenir.

Je descendis alors dans mon cœur, je me demandai si, après tant de cruelles épreuves, mon amour pour Gontran était diminué.

— Ce dernier entretien avec lui venait de me blesser tellement, que je me sentais dans un rare accès de franchise envers moi-même.

Hélas! je m'aperçus avec une sorte de joie amère que je l'aimais toujours... toujours autant que par le passé.

J'ai maintenant peine à comprendre cette aveugle opiniâtreté d'affection.

Elle devait naître de cette conviction que Gontran pouvait encore, s'il le voulait, me rendre heureuse comme autrefois.

Ce dernier espoir, auquel je m'attachais de toutes mes forces, suffisait pour entretenir, pour aviver ce fatal amour. Un mélange d'orgueil et de défiance me persuadait que j'étais encore capable d'inspirer à Gontran l'adorable tendresse qu'il avait ressentie, mais que je manquais d'adresse de cœur, si cela peut se dire.

Je m'expliquais de la sorte ces passions indomptables qui survivent chez les femmes aux dédains les plus barbares... D'enivrants souvenirs vous disent que le bonheur est là, dans un regard, dans un sourire, dans une parole de l'homme que l'on chérit... et l'on ne peut croire que tantôt, que demain, il ne nous adresse encore ce sourire, ce regard, cette parole, auxquels notre vie nous semble attachée.

Lorsque l'amour arrive à cet état d'exaltation fébrile, d'opiniâtreté désespérée, il a, ce me semble, tous les caractères de la fureur du jeu, telle que je l'ai entendu analyser...

Un gain passé vous donne une confiance aveugle dans l'avenir... malgré vous, votre espérance augmente de chacune de vos déceptions, chaque pas fait dans cette voie brûlante, douloureuse, semble vous rapprocher du but insaisissable que vous

poursuivez : plus vos pertes se multiplient, dites-vous, plus vos chances de gain s'accroissent.

Le sort se lassera, dit-on, et l'on rassemble ses dernières pièces d'or... et le gouffre du hasard les engloutit encore... et l'on a tout perdu...

Il se lassera de me dédaigner, dit-on, et l'on redouble de persévérance ; l'on épuise ses dernières preuves d'affection, ses derniers dévouements... l'on tente une dernière, une terrible épreuve... et comme le joueur s'est brisé contre un hasard stupide... vous vous brisez contre une stupide indifférence.

Alors vous n'avez plus rien... plus rien... alors votre cœur est vide, alors vous avez usé toute votre puissance d'aimer, alors il ne vous reste, comme au prodigue, que le regret éternel d'avoir honteusement dissipé de si magnifiques trésors...

Je n'en étais pas encore là... Tout en l'accusant, j'aimais toujours Gontran.

Quelquefois je le croyais occupé du souvenir d'Ursule, je concevais alors que la jalousie redoublât pour ainsi dire mon amour au lieu de l'attiédir.

La jalousie met en jeu les sentiments les plus violents, l'amour-propre, l'orgueil, la crainte, l'espérance... et l'amour vit surtout d'agitations.

La jalousie ne diminue pas la passion, elle l'augmente ; plus celui qu'on aime charme et plaît, plus on vous dispute son cœur, plus sa valeur augmente à vos yeux.

Je voulus tenter une dernière épreuve et voir jusqu'à quel point j'étais encore éprise de Gontran.

Plusieurs fois, pensant au dévouement de M. de Mortagne, j'avais aussi songé à M. de Rocheguue, à son affection si fervente... La sérénité même avec laquelle j'allais au-devant de ces ressouvenirs me prouvait combien ils étaient peu coupables.

J'éprouvais pour M. de Rochegune de l'admiration, du respect, un sentiment analogue à celui que m'inspirait M. de Mor-

tagne, sentiment rempli de calme, de douceur. Quoique ses traits ne fussent pas d'une régularité parfaite, je leur trouvais une expression pleine de noblesse et de dignité. Quand je pensais à l'intérêt qu'il me portait à mon insu, depuis si longtemps, et dont il m'avait donné tant de preuves, quand je me rappelais toutes les belles actions qu'il avait faites, quand je réfléchissais qu'à cette compatissante bonté il joignait un courage à toute épreuve, un caractère ardent, chevaleresque, je reconnaissais que M. de Rochegune réunissait toutes les rares qualités qui doivent inspirer la passion la plus vive...

Et pourtant, loin d'éprouver du regret en pensant que j'aurais pu l'épouser, je le sentais, à cette heure encore, j'aurais pu choisir entre lui et Gontran, que mon cœur eût toujours été pour Gontran.

Hélas! cet aveu me coûte, il est sans doute le signe d'une nature mauvaise.

Aux yeux de la raison, de l'équité, il n'y avait pas de comparaison à faire entre M. de Lancry et M. de Rochegune quant aux qualités essentielles, et même quant à l'état qu'on faisait de chacun dans le monde.

Je ne m'abusais pas; Gontran plaisait aux jeunes gens et aux femmes par ses grâces, par son élégance, par son esprit, par sa gaieté, mais on comptait sérieusement avec M. de Rochegune: il commandait cette déférence, cette grave considération qu'on n'accorde jamais qu'aux hommes d'une haute position ou d'un très-grand caractère; je ne parle pas même de sa naissance illustre, de sa brillante fortune, quoique ces avantages, joints à ceux qu'il possédait déjà, donnassent plus de poids à la place qu'il occupait dans le monde.

Eh bien! à ma honte, je le répète, cette comparaison ne faisait rien perdre à Gontran dans mon cœur. Oui, je le dis... à ma honte... parce que je crois qu'un amour indigne est le fait d'une nature ou mauvaise ou pervertie.

Les amours qu'on est forcé d'excuser en disant que la passion est aveugle sont presque toujours des amours bassement placées en persistant dans mon adoration pour un homme dont je subissais les mépris, les insultes, j'étais, je le sens, coupable d'un de ces amours sans nom.

CHAPITRE XIII.

UNE BONNE OEUVRE.

Les réflexions que je fis, après cette triste conversation avec mon mari, ne furent pas stériles; je pensai que peut-être le manque d'une occupation attachante, sérieuse, me rendait si susceptible, si impressionnable.

Je renonçai pour jamais et avec des larmes amères, je l'avoue, à cette conviction que mon amour pouvait être la seule, la constante occupation de ma vie.

Bientôt j'allai plus loin; par suite de mon habitude de m'accuser pour excuser Gontran, je me fis un reproche d'avoir jusqu'alors concentré mon existence dans cette affection; je me dis que Dieu me punissait peut-être ainsi de ma personnalité.

Dès que cette pensée me fut venue, je me crus sauvée; le passé m'apparut sous un jour nouveau, je compris que l'exagération de mes sentiments romanesques avait dû mécontenter Gontran. Je compris qu'une femme avait sur la terre une autre mission à remplir que celle d'aimer, ou plutôt que, tout en brûlant pour un être unique et adoré, l'amour immense dont notre cœur est consumé devait jeter de généreux reflets sur tous ceux qui souffrent... de même que notre religion pour l'être unique et infini qui a créé les mondes doit se manifester par notre bonté et par notre pitié pour tous...

Le jour où cette pensée m'avait éclairée comme une révélation divine, j'attendis le retour de Gontran avec impatience.

Sans doute ma physionomie trahissait ma joie, mes espérances, car en me voyant, il me dit :

— Mon Dieu ! vous avez l'air bien joyeux...

— Mon ami, j'ai fait aujourd'hui une précieuse découverte.

— Comme cela ?

— J'ai découvert que vous aviez raison de me gronder, que j'avais tort d'être exagérée, romanesque, comme vous me reprochiez de l'être, en un mot que mon amour pour vous était mal employé ; j'ai découvert enfin qu'il ne devait pas me suffire de vous dire. Gontran, je suis digne de vous, mais qu'il fallait vous le prouver autrement que par des protestations de chaque jour.

— Que voulez-vous dire, Mathilde ?

— Oui... mes plaintes continuelles devaient vous impatienter, je ne me plaindrai plus ; aussi désormais, vous ne me trouverez plus triste et morose à votre retour ; je serai toujours, comme aujourd'hui, heureuse, souriante.

— Tant mieux, mille fois tant mieux ; pour quelle raison changerez-vous ainsi ?

— Oh ! j'ai de grands projets

— De grands projets qui vous rendront heureuse et souriante ? Voyons vite, qu'est-ce que c'est ?

— Vous savez bien le petit château ? (C'était une assez grande maison qui dépendait du château de Maran, et qui touchait aux communs ; du temps de mon grand-père, on logeait dans cette succursale les hôtes qui survenaient, lorsqu'il n'y avait plus de place pour eux au château.) Vous savez bien le petit château ? dis-je à Gontran.

— Oui ; ensuite ?

— Il nous est complétement inutile.

— Comment inutile ? c'est là où est mon chenil, ma sellerie et le logement de mes gens d'équipage !...

— Lorsque vous saurez à quoi je destine le petit château,

dis-je en souriant, je suis sûre que vous conviendrez comme moi que votre chenil, votre sellerie et vos gens peuvent parfaitement s'établir aux communs, dont une partie est inoccupée.

M. de Lancry me regarda avec étonnement et me dit.

— Comment... vous pensez à déloger mes gens du petit château!... Ah çà! c'est une plaisanterie.

— Mais non, je vous assure.

— Allons, allons, ne parlons plus de cela, ma chère amie; il est impossible de mettre mon chenil ailleurs qu'au petit château, le jardin qui en dépend est enclos et excellent pour l'ébat des jeunes chiens et des lices pleines. L'ancien chenil est d'ailleurs très-humide, et n'a qu'une petite cour obscure, vous voyez bien qu'il ne faut pas songer à ce changement.

— Savez-vous, mon ami, que je suis presque contente de ce que vous tenez à ce petit château pour vos amusements! Votre part sera encore plus méritoire que la mienne dans la bonne œuvre que je médite; car vous aurez fait un léger sacrifice, et moi je n'aurai eu que du plaisir.

Mon mari me parut fort surpris.

— Une bonne œuvre... un sacrifice... Ah çà! ma chère amie? ne parlez pas en énigmes, qu'est-ce que tout cela signifie?

— Cela signifie que j'ai une excellente idée dont vous allez tout à l'heure me remercier; je veux fonder, au petit château, une école pour les jeunes filles, au rez-de-chaussée; au premier étage, je ferai disposer quelques lits pour les pauvres femmes malades. Trois ou quatre bonnes sœurs suffiront pour ce petit établissement, qui sera sous ma haute surveillance et qui nous vaudra les bénédictions de tous les malheureux du pays; je ferai moi-même la leçon aux enfants, ils auront une moitié du jardin pour jouer, l'autre moitié sera consacrée aux pauvres femmes convalescentes.

Eh bien! maintenant, direz-vous encore que vos chiens seront trop mal aux communs?

M. de Lancry partit d'un éclat de rire qui me déconcerta, et s'écria en s'interrompant pour rire de nouveau :

— Je trouve, en vérité, cette idée fort originale; il n'y a que vous, ma chère amie, pour en avoir de pareilles...

— Comment!...

— Ah çà! sérieusement, vous vous imaginez que je vais m'embêter ici d'un tas de mendiants et d'enfants, pour avoir la tête rompue des criailleries des marmots et la vue choquée par un ramassis des vieilles femmes infirmes!

— Mais, mon ami, le petit château est éloigné d'ici, et l'on ne peut ni voir, ni entendre...

— Allons, allons, vous êtes un enfant gâté... une petite folle, me dit mon mari avec un sang-froid moqueur qui me navra. Ne parlons plus de cet enfantillage. Comment! pour le plaisir de jouer à la maîtresse d'école et à la dame de charité, pouvez-vous penser sérieusement à déranger mes gens et mes chiens, qui sont là parfaitement établis?

— Mais, mon ami...

— Voyons, chère petite capricieuse, comment des projets si étranges peuvent-ils vous venir dans la tête? Dites-moi cela bien franchement.

— Comment, Gontran? dis-je en sentant les larmes me venir aux yeux, car j'étais loin de m'attendre à cet accueil et à ces sarcasmes; je vais vous dire comment cela m'est venu à l'esprit. J'ai reconnu que vous aviez raison, que je devais faire autre chose que de vous parler sans cesse de ma tendresse; j'ai senti qu'il était presque impie de ne songer qu'à mon amour pour vous et que, sans vous aimer moins, je devais faire tout le bien que je pourrais faire. J'ai songé que ce serait encore un moyen de vous témoigner mon affection, car c'est le désir de vous paraître encore plus digne de vous qui m'a inspiré cette résolution... Voilà comment cette idée m'est venue à l'esprit, Gontran.

— Sans doute le but est fort louable, ma chère amie, et je

comprends que vous ayez ici besoin de distractions. Mais je vous avoue qu'il en est que je préférerais à celles que vous méditez, quoique je doive retirer une partie du profit des bonnes œuvres auxquelles vous m'associez si généreusement. Entre nous, je suis fort le serviteur de vos intentions philanthropiques, mais je choisirai plus tard une autre voie de faire mon salut.

— Mais, mon ami...

— Voyons, je vous en prie, Mathilde, ne parlons plus de cela. Si vous étiez d'un autre caractère, je croirais que vous plaisantez.

— Je parle sérieusement, Gontran, et c'est sérieusement que je vous supplie de m'accorder ce que je vous demande.

— Ah çà! sérieusement, Mathilde, est-ce que vous prétendez vous moquer de moi?

— Gontran, quel langage, quel accueil, et pourquoi? Parce que je vous prie de vous associer à une œuvre bonne et utile.

M. de Lancry haussa les épaules avec impatience et me dit sèchement:

— J'ai fait tout ce que j'ai pu pour ne voir qu'une plaisanterie dans cette imagination; mais, puisque vous me forcez enfin de vous parler nettement, je vous dirai une dernière fois que ce que vous me demandez est impossible. Vous m'entendez, complétement et absolument impossible. J'espère que c'est assez clair, et que vous m'éviterez de revenir sur un pareil sujet.

Pour la première fois de ma vie je me révoltai contre la volonté de M. de Lancry; je lui dis très-fermement:

— Je regrette beaucoup de n'être pas d'accord avec vous à ce sujet, mon ami, mais ce projet est praticable, je tiens beaucoup à ce qu'il soit exécuté, et il le sera.

Mon mari me regarda d'un air peut-être encore plus surpris que courroucé, et me dit en souriant avec ironie:

— Ah çà! suis-je ici le maître, ou ne le suis-je pas?

— Vous êtes le maître, mon ami: je ne contrarie pas vos goûts; de grâce, laissez-moi la même liberté.

— Peste! comme vous y allez! Comment, que je vous laisse la liberté de gaspiller huit ou dix mille francs par an, et même davantage, pour une fantaisie qui vous passe par la tête, car vous ne savez pas dans quelles dépenses vous jetterait cette belle manie de charité qui vous prend si subitement... Mais, tenez, je suis fou de vous répondre, seulement.

— Si la question d'argent vous préoccupe, mon ami, ne vous en embarrassez pas; j'économiserai sur ce que vous me donnez par mois, et...

— Mais je n'entends pas cela du tout, ma chère amie, je veux que vous soyez mise avec l'élégance que comportent notre fortune et notre position. Voyons! franchement, croyez-vous que pour vous laisser enseigner l'A b c à des marmots, ou pour vous donner l'agrément de fournir des drogues à de vieilles femmes, je souffrirai que vous soyez mise avec une mesquinerie ridicule? Allons donc... ma chère Mathilde... Je veux qu'on dise que madame de Lancry est une des femmes les plus élégantes de Paris; vous êtes un de mes luxes les plus charmants...

Il y avait tant d'égoïsme, tant de sécheresse dans les objections que me fit mon mari, il y avait si peu de pitié pour le pieux et noble sentiment auquel j'obéissais, que j'en fus indignée.

Pour la première fois aussi, je songeai qu'après tout j'étais chez moi, dans la maison de mon père, et que, sans injustice, je pouvais vouloir dépenser en bonnes œuvres une partie bien minime de cette fortune que mon mari dissipait en prodigalités.

Je répondis donc à M. de Lancry après un assez long silence:

— Vous m'excuserez de ne pouvoir pas partager votre opinion au sujet de cette école et de...

Gontran frappa du pied avec colère, ne me laissa pas continuer et s'écria:

— Comment, encore! Comment! après tout ce que je vous ai

dit! Ah çà! vous avez donc décidément juré de me mettre hors de moi? Vous ne m'avez donc pas entendu: je vous dis que je ne le veux pas, que je ne le veux pas! Combien de fois faudra-t-il vous le répéter?

Je ne pus me contenir davantage, et je m'écriai:

— Eh bien! moi... je le veux.

— Vous le voulez! voilà du nouveau. Dieu me pardonne, vous dites que vous le voulez, je crois.

— Oui, car je me lasse à la fin de souffrir et de me résigner toujours. Ce langage est nouveau. Il vous étonne, je le conçois, Gontran! mais cette fois je ne céderai pas; ce que je demande est juste et raisonnable, et je l'obtiendrai!

— Ah! ah!... vous! vous l'obtiendrez? et comment cela, s'il vous plait? Voyons, par quel moyen? A qui vous adresserez-vous pour me forcer à faire ce que je ne veux pas faire? Voyons, répondez... Avant d'en venir à ces extrémités, à ces menaces, vous vous êtes sans doute assuré des moyens d'arriver à vos fins; encore une fois, répondez-donc.

J'étais atterrée... je ne trouvais pas un mot à dire à mon mari... Non-seulement une lutte contre lui m'épouvantait, mais elle me paraissait impossible. Mon instinct me disait que la loi, que les usages donnaient raison à M. de Lancry contre moi.

Avant que de renoncer à cet espoir, je voulus tenter un dernier effort, en m'adressant au cœur, à la générosité de Gontran.

— Sans doute, je ne puis pas vous forcer à faire ce que je désire, mon ami, mais je puis vous le demander comme une grâce... N'interprétez pas mal les paroles que je vais vous dire, mais votre refus me force à vous parler ainsi. Et j'ajoutai, je l'avoue, en tremblant et en rougissant de honte: Cette maison appartenait à mon père, et...

— Si c'est une manière indirecte de me faire sentir que vous m'avez apporté une grande partie de la fortune dont nous jouissons, répondit M. de Lancry avec le plus grand sang-froid, le

reproche est délicat et de bon goût assurément; mais il m'affecte peu. Depuis longtemps je l'attendais, cela devait arriver un jour ou un autre, c'est le refrain habituel des femmes, lorsqu'un mari prudent et ferme s'oppose à leurs fantaisies. Eh bien! madame, que cette maison ait ou non appartenu à votre père; que la fortune dont nous jouissons soit venue de votre côté et non pas du mien, il n'importe; une fois pour toutes, rappelez-vous bien que nous sommes mariés, de telle sorte que vous m'avez donné des pouvoirs tels, qu'à moi seul, vous entendez, à moi seul, appartiennent l'emploi et la gestion de ces biens; moi seul, j'autorise ou non les dépenses que vous voulez faire; je vous demande mille pardons d'entrer dans ces détails de ménage, mais j'espère que ce sera bien entendu une fois pour toutes; cela vous évitera à vous le désagrément de demander désormais des choses impossibles, et à moi le désagrément de vous les refuser. En vérité, si l'on n'y mettait pas ordre, vous feriez un joli emploi de vos biens... Il y a six mois, c'était une maison que vous vouliez acheter à Chantilly, sous prétexte que nous y avions passé quelques jours heureux.

— Ah! Gontran, m'écriai-je en ne pouvant contenir plus longtemps mes larmes, tenez, c'est affreux; vous êtes devenu impitoyable! Au moins autrefois, à vos duretés succédaient parfois des retours de tendresse et de bonté, au moins vous aviez pitié du mal que vous me faisiez... Mais maintenant, rien, rien, pas un seul mot de consolation. Hélas! je le comprends, autrefois vous étiez malheureux, l'avenir vous inquiétait; vous aussi vous saviez alors ce que c'était que le chagrin, cela vous rendait meilleur.

— Des reproches, toujours des reproches! dit Gontran en levant les yeux au ciel.

Sa voix me parut moins menaçante, j'espérais l'avoir touché.

— Gontran! m'écriai-je, peut-être mes reproches sont amers... Pourtant, soyez juste; à part ces jours de bonheur rapides, di-

tes... dites... n'ai-je pas été la plus malheureuse des femmes?... Songez à mon enfance, à ma jeunesse si triste et si pénible! Tenez, je ne vous demande qu'une chose; oubliez ce que je vous suis, considérez moi seulement comme une étrangère, et dites, là, dites... si je ne fais pas pitié.

Et je tombai assise dans un fauteuil, en cachant ma tête dans mes mains, ne pouvant plus trouver une parole.

— Allons, voyons, calmez-vous, me dit M. de Lancry en s'approchant et en s'asseyant à côté de moi. Vous êtes une petite folle, vous avez un caractère si exalté, que vous vous exagérez tout en noir... Parce que, par intérêt pour vous, je refuse de sanctionner vos projets bizarres... allons.. généreux si vous voulez... mais inexécutables... vous vous emportez... vous mettez les choses au pis.

— Mon Dieu, si vous saviez par suite de quelles pensées j'en suis venue à désirer fonder cette bonne œuvre, dis-je à Gontran, vous comprendriez mon insistance à ce sujet.

— Je comprends tout, ma chère amie. Mais voyons, parlons raison. Vous allez dépenser beaucoup d'argent pour établir votre école et votre hospice... C'est une noble et pieuse distraction que vous voulez vous donner, rien de mieux; mais est-il sage, est-il même humain d'accoutumer de pauvres gens à jouir de bienfaits qui peuvent être très-éphémères?

— Je vous assure, mon ami, que je ne me lasserais jamais de faire le bien.

— Il y a mille circonstances pourtant où cela pourrait vous devenir impossible. Ainsi, par exemple pour ne vous en citer qu'une, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que je vendisse cette terre un jour ou un autre.

— Vendre cette terre... mon Dieu! Eh pourquoi cela?

— Elle vaut plus d'un million et ne me rapporte pas vingt

mille livres de rente net, d'impôts et de réparations; l'habitation est incommode, les terres sont divisées; somme toute, c'est un séjour très-maussade; eh bien! en vendant Maran un million et en plaçant l'argent sur l'État ou sur la banque de France, cela nous ferait cinquante mille livres de rente au lieu de vingt à peine que rapporte cette terre.

— Vendre Maran! mais vous n'y pensez pas... ce domaine est dans notre famille depuis si longtemps, ma mère l'a habité, je...

— Tous ces avantages chimériques ne valent pas le sacrifice de trente mille livres de rente, convenez-en.

— Mais qu'avons-nous besoin de tant d'argent? Ne pouvons-nous pas vivre avec ce que nous possédons déjà?

— Enfant... dit Contran avec une compassion railleuse, vous n'entendez rien aux affaires; on n'a jamais trop de revenus; vous ne savez pas ce que coûte une maison, et d'ailleurs je veux que cet hiver à Paris nous recevions beaucoup et avec magnificence; je tiens à prouver que la révolution de juillet ne nous a pas abattus comme on le croit.

— Mais sérieusement, mon ami, vous ne songez pas à vendre Maran? Je vous supplie en grâce, ne faites pas cela; je suis déjà attachée à cet endroit.

— C'est pour cela qu'il vaudra mieux nous en défaire avant que vous y soyez attachée davantage.

— Mais, mon ami, je ne voudrais pas...

— Allons-nous encore recommencer nos querelles? Écoutez donc la raison... Combien de fois faut-il vous dire que la loi me donne absolument, vous entendez, absolument, la gestion de vos biens, que je puis vendre, acheter, placer comme bon me semble; si je crois utile à mes intérêts de vendre cette terre, je la vendrai... et je suis tellement près d'avoir cette conviction-là, que je ne puis consentir à vous laisser fonder ici des établis-

sements de bienfaisance qui pourraient avoir à peine six mois d'avenir... Ceci est bien entendu, je vous quitte; je vais voir comment mes chiens d'arrêt ont mangé, car j'ai fait une chasse rude aujourd'hui.

Et M. de Lancry me laissa seule.

CHAPITRE XIV.

EMMA.

Ce que m'avait dit mon mari touchant son intention de vendre Maran et d'augmenter ses dépenses m'effrayait, je sentais que je ne pouvais en rien combattre sa volonté. Je me souvins des avertissements de Mme de Richeville et de M. de Mortagne à propos de la prodigalité de M. de Lancry; je frémis en songeant que notre fortune était complétement à sa merci. Son refus de m'accorder ce que je lui demandais pour fonder un asile de charité me navra, mais je ne me découragerai pas; ne pouvant faire le bien sur une aussi grande échelle, je résolus de secourir de mon mieux les infortunés que je rencontrerais, de chercher dans l'accomplissement de ces pieux devoirs une distraction à mes chagrins.

Ma pauvre Blondeau me servit merveilleusement; grâce aux renseignements qu'elle me donna, je pus soulager quelques souffrances. Dieu me récompensa; au lieu d'être amère et poignante, ma tristesse devint mélancolique et contemplative. Je goûtais une sorte de calme, de repos; je me consolais des manières brusques ou de l'indifférence de mon mari en songeant aux larmes que m'avaient méritées quelques bienfaits. Je me plaisais à associer Gontran à ces charités. Je donnais toujours en son nom, et j'éprouvais une touchante émotion à nous entendre confondre dans une bénédiction commune.

Plusieurs jours se passèrent ainsi; mon mari menait toujours

la même vie et ne semblait pas s'apercevoir du changement qui s'était opéré en moi; il me dit seulement une fois: Je vois avec plaisir que vous avez renoncé à vos folies, vous avez eu raison; plus j'examine cette terre, plus je suis convaincu de faire une excellente affaire en nous en débarrassant.

J'avais acquis assez d'expérience du caractère de Gontran pour ne plus essayer de lutter contre sa volonté, lorsque je savais que je ne possédais aucun moyen pour l'en faire changer. Je ne répondis rien autre chose, sinon qu'il était le maître d'agir comme bon lui semblerait; mais j'écrivis à M. de Mortagne pour le prévenir de cette résolution, et lui demander si je pouvais m'y opposer. Depuis deux mois environ, nous avions quitté Ursule. Un matin, après le départ de mon mari pour la chasse, je reçus par la poste une lettre de Rouvray. M. Sécherin m'annonçait que, fidèle à la promesse qu'elle m'avait faite, Ursule arriverait très-prochainement avec lui à Maran, afin d'y passer quelque temps auprès de nous. Sa fabrique allait à merveille, et son premier commis le remplacerait parfaitement pendant son absence. M. Sécherin n'avait pas voulu laisser à Ursule le plaisir de m'écrire et de me causer cette surprise, me disait-il. Quelques mots de ma cousine ajoutés en post-scriptum au bas de la lettre, répétaient ce que disait son mari à ce sujet.

Par deux fois je relus cette lettre; je n'en pouvais croire mes yeux. Rien pourtant n'était plus naturel en apparence; vingt fois nous étions convenus avec Ursule qu'elle viendrait passer quelque temps avec moi; mais alors je la croyais encore mon amie, ma sœur.

Je me rappelai les quelques mots que j'avais surpris pendant la conversation d'Ursule et de Gontran, et qui avaient si vivement excité ma jalousie.

Je frémis en songeant que ma cousine, habitant avec nous, verrait mon mari chaque jour. Je me persuadai qu'elle était convenue de ce voyage à Maran avec Gontran. Mon premier

mouvement fut d'écrire à Mme Sécheria que nous allions quitter notre terre, et que nous ne pouvions la recevoir. Mais je n'osai pas prendre cette détermination sans en prévenir mon mari. Je me résignai à attendre son retour de la chasse.

Hélas! à ces nouveaux ressentiments de jalousie je regrettai les deux mois que je venais de passer. Les chagrins qui les avaient assombris n'étaient rien auprès de ceux qui me seraient réservés, je n'en doutais pas, si ma cousine venait à Maran.

Au milieu de ces préoccupations, j'entendis tout à coup un bruit de chevaux de poste; une voiture entra dans la cour du château. Pensant qu'Ursule, pour m'ôter toute occasion de refus, avait peut-être voulu arriver en même temps que sa lettre, je courus à ma croisée... Quel fut mon étonnement! je vis Mme de Richeville descendre de voiture avec une jeune fille que je ne connaissais pas!

Pour la première fois, l'aspect de la duchesse me fit du bien; il me sembla que le ciel m'envoyait une amie au moment où elle m'était le plus nécessaire. L'expérience m'avait prouvé qu'en venant autrefois m'avertir des défauts de Gontran, elle avait voulu me rendre un immense service. Je pensai que, dans la position difficile où me mettait la prochaine arrivée d'Ursule, les conseils de l'amie de M. de Mortagne pouvaient m'être d'un grand secours. J'allais sortir du salon pour descendre au-devant de Mme de Richeville, lorsque celle-ci entra.

Je la trouvai si changée, depuis environ trois mois que je ne l'avais vue, que je ne pus réprimer un mouvement d'étonnement. Elle s'en aperçut et me dit avec son charmant sourire:

— Vous me reconnaissez à peine, n'est-ce pas? Oh! c'est que j'ai bien souffert. Mais parlons de vous, de vous, me dit-elle en me prenant mes deux mains dans les siennes; Maran n'était pas très-éloigné de ma route, j'ai fait un détour pour vous voir en passant... Et M. de Lancry, où est-il!

— A la chasse, madame, pour toute la journée, dis-je à Mme de Richeville.

Sans doute à l'accent, au regard qui accompagnèrent ces paroles, la duchesse devina que j'étais heureuse de cette occasion de m'entretenir longtemps avec elle, et que j'avais quelque pénible confidence à lui faire; elle secoua tristement la tête et me regarda avec une expression de touchant intérêt. Mais réfléchissant qu'elle n'était pas seule, elle me dit en me montrant la jeune personne qui l'accompagnait:

— Permettez-moi de vous présenter mademoiselle Emma de Lostanges... ma... parente, ajouta Mme de Richeville après un moment d'hésitation.

Je n'avais pas encore attentivement examiné cette jeune fille. Je restai frappé d'admiration. Quoiqu'elle eût quatorze ans à peine, elle paraissait en avoir seize à cause de sa taille svelte, élégante et élevée. L'azur de ses grands yeux bleus était, pour ainsi dire, limpide et transparent; son nez fin et droit, sa petite bouche vermeille étaient d'une perfection rare; son front d'ivoire et ses joues d'une blancheur rosée étaient encadrés de bandeaux d'admirables cheveux blond cendré légèrement ondulés, et si épais, malgré leur finesse, qu'ils formaient derrière la tête d'Emma une énorme tresse plusieurs fois roulée sur elle-même.

Cette ravissante figure, d'un ovale un peu allongé, réalisait l'idéal de la beauté antique. Malgré l'extrême jeunesse de Mlle de Lostanges, ses traits, son ensemble, son maintien lui donnaient une apparence de candeur sérieuse, de gravité douce, de sérénité noble qui imposait et charmait à la fois. Son regard, surtout, avait une expression de mansuétude angélique qui, malgré moi, me fit venir les larmes aux yeux...

Hélas! hélas!... pauvre Emma! mes tristes pressentiments ne me trompaient pas... Ces êtres si complétement doués qu'on les croirait d'une essence supérieure à la nôtre ont seuls de ces regards qui reflètent, pour ainsi dire, à l'avance, les joies célestes

au sein desquelles ils sont quelquefois trop tôt ravis. Dieu ne laisse pas longtemps ses anges parmi les hommes.

Emma... Emma, mon amie. O toi, ma véritable sœur, tu me vois, tu m'entends, ô toi qui as passé comme une apparition divine et sainte, dans la vie de ceux qui t'ont chérie. . . . .

. . . . . .

Je fus si frappée de la beauté de Mlle de Lostanges, qu'en me retournant vers Mme de Richeville, je ne pus m'empêcher de lui dire à demi-voix :

— Mon Dieu! qu'elle est belle! qu'elle est belle!

Emma m'entendit, baissa ses longs cils; son jeune et frais visage devint d'un rose vif.

— N'est-ce pas? me répondit involontairement Mme de Richeville avec une exclamation de fierté radieuse. Puis elle me regarda d'un air inquiet, sa figure pâle et amaigrie se couvrit aussitôt de rougeur.

Après quelques moments de silence, elle me dit :

— Votre excellente Blondeau est-elle ici?

— Oui, sans doute.

— Eh bien! voulez-vous être assez bonne pour la faire demander? Je désirerais causer avec vous; pendant ce temps-là je lui confierai Emma pour qu'elle lui fasse voir votre parc qu'on dit charmant.

Je sonnai, j'envoyai chercher Blondeau; elle emmena bientôt Mlle de Lostanges, que Mme de Richeville ne put laisser partir sans la baiser au front.

— Ah! pauvre malheureuse enfant! s'écria Mme de Richeville lorsque nous fûmes seules... j'ai tout appris; votre mari devait de l'argent à cet infâme Lugarto, celui-ci a abusé de la dépendance où se trouvait M. de Lancry à son égard pour vous compromettre affreusement; il y a eu un duel... où ce misérable a été blessé...

Ces mots de Mme de Richeville me prouvèrent qu'elle ne sa-

vait rien, ni de la honteuse action de Gontran, ni des scènes de la maison isolée. Je fus heureuse de la discrétion de M. de Mortagne. Il m'eût été pénible d'avoir à rougir de mon mari.

— En effet, madame, M. Lugarto nous a fait autant de mal qu'il a pu, mais, Dieu merci, il est hors de France à cette heure... Mais, vous-même, n'avez vous pas à vous plaindre aussi?

— Il m'a fait connaître la plus grande douleur que j'aie ressentie de ma vie.

— Madame, pardon... pardon... L'intérêt que vous me portiez a peut-être été la cause de sa haine contre vous?

— Pourquoi vous le nier, pauvre enfant?... Cela est vrai... Il connaissait la vive amitié qui m'attachait à M. de Mortagne, et nécessairement à vous. Il a voulu m'éloigner, et vous priver ainsi d'une amie au moment où vous aviez surtout besoin d'elle.

— Et vous m'avez accusée peut-être... moi la cause involontaire de vos chagrins...

— Non, non, Mathilde; hélas! j'étais si malheureuse que je me suis au contraire reproché depuis de n'avoir que bien rarement songé à vous au milieu du malheur qui me frappait... Vous le voyez, Mathilde, je ne suis plus que l'ombre de moi-même... J'ai tant souffert, tant pleuré!

— Je n'ose vous demander... ce qui a causé ce chagrin affreux.

— Écoutez, Mathilde... Puisse cette marque de confiance entière que je vais vous donner... provoquer la vôtre... A votre pâleur... à votre triste et douloureux sourire... je le vois, Mathilde... Mathilde... vous n'êtes pas heureuse...

Je me tus; une larme roula sur ma joue.

Mme de Richeville joignit les mains avec force, leva les yeux au ciel, et me regarda en secouant la tête, comme pour me dire: Hélas! ne vous avais-je pas prévenue?

Après quelques moments de silence, elle reprit:

— Tenez, il y a en vous, pauvre enfant, je ne sais quel charme touchant qui inspire une confiance extrême... Avant votre mariage, je vous ai fait un bien pénible aveu... dans l'espoir que cette confession, si humiliante qu'elle fût pour moi, servirait pour ainsi dire de garantie aux conseils, aux avis que je venais vous donner... Il est arrivé ce qui devait arriver, Mathilde... Votre cœur était passionnément épris... vous me n'avez pas crue... vous ne pouviez pas me croire. Ceci n'est pas un reproche; au contraire, c'est une excuse que je donne à un aveuglement que j'ai moi-même partagé... En vous confiant ce que je vais vous confier, Mathilde... j'espère cette fois être plus heureuse... Vous ne me cacherez pas vos chagrins... je pourrai vous être utile.

— Ah! madame... combien autrefois j'ai été coupable, cruelle envers vous! m'écriai-je, émue des paroles de Mme de Richeville.

Elle me dit:

— Cruelle pour moi... non... mais pour vous-même, malheureuse enfant... Allons, courage, ne désespérez pas. Vous le voyez.. maintenant c'est moi qui vous console, qui vous fais espérer...

— Espérer! dis-je en soupirant.

La duchesse prit tendrement mes mains dans les siennes.

— Oui, espérer... mes conseils vous en donneront le droit; mais pour que ces conseils soient efficaces, il faut que je sache tout... Je commence... mon exemple vous décidera.

— N'en doutez pas, madame. Tout à l'heure, en vous voyant arriver, je remerciais Dieu de m'envoyer... une amie... Puis-je le dire?

— Oui, oh! oui, dites-le, dites une mère... car le chagrin m'a bien vieillie, et mon cœur vous est plus tendrement dévoué que jamais . Écoutez moi donc... A cette matinée dansante de l'ambassade d'Angleterre, M. Lugarto me dit ces mots: Y

a-t-il longtemps que Mlle Albin est allée au village de Bory, chez le fermier Anselme en Anjou? Vous expliquer comment cet homme avait découvert un secret de la dernière importance pour moi... cela m'est impossible; à cette révélation imprévue je restai stupéfaite. M. Lugarto me demanda une entrevue pour le lendemain. Je la lui accordai; j'avais hâte de savoir jusqu'à quel point cet homme était instruit d'un secret que je croyais bien gardé. M. Lugarto vint. Vous faites élever une jeune fille sous le nom d'Emma de Lostanges, me dit-il. Cela était vrai... Je pâlis... Mlle Albin est chargée de son éducation. Cela était encore vrai... Cette jeune fille est depuis un mois à la campagne, en Anjou, chez le fermier Anselme... Cela était encore vrai... Je sais quelle est la mère... quel est le père de cette jeune fille, ajouta-t-il; puis, après avoir un instant joui de mon effroi, il ajouta lentement ces dernières paroles avec une expression de triomphe infernal: Cette jeune fille est à la mort depuis trois jours... à cette heure elle n'existe peut-être plus. Puis il sortit en disant: Je traiterai toujours comme mes ennemis acharnés ceux qui sont les amis de Mortagne, de Rochegune ou de Mathilde. Maintenant que je sais le mystère de la naissance d'Emma, vous savez comment je me vengerai, qu'elle meure, ou qu'elle vive, ce qui n'est guère probable... Mon premier cri, en sortant de l'espèce d'anéantissement où m'avait jetée cette révélation, fut pour demander des chevaux... Je partis pour l'Anjou le soir même. Ce démon ne m'avait pas trompée. Emma était mourante.

— Grand Dieu! madame!

— M. Lugarto avait su par Mlle Albin, misérable créature qu'il avait gagnée à prix d'or, il avait su, dis-je, l'état désespéré de cette malheureuse Emma, et s'était servi de cette affreuse nouvelle pour m'éloigner de Paris; je pouvais nuire à ses perfides projets sur vous, et ma présence auprès d'Emma devait servir de preuve à ses dénonciations. Ses perfidies avaient été

bien calculées: je pleurais au chevet d'Emma presque à l'agonie, mon mari arriva. Nous étions tacitement séparés depuis plusieurs années; la conduite de M. de Richeville, dans cette occasion, vous le fera connaître. „Cette fille est à vous," me dit-il. Hélas! au moment de voir descendre cet ange au tombeau, moi... brisée par le désespoir, par le remords d'une faute que le ciel punissait d'un si terrible châtiment, je n'osai pas, je ne voulus pas mentir.

— Comment, m'écriai-je en interrompant Mme de Richeville, Emma!...

— Emma... est ma fille, me répondit la duchesse en baissant les yeux avec confusion.

— Je ne pus retenir un mouvement que Mme de Richeville prit pour un reproche, elle se hâta d'ajouter:

— Oh! ne me condamnez pas avant de m'avoir entendue .. Sans doute je fus coupable, bien coupable... mais si vous saviez... je vous dirai tout, et vous me plaindrez, j'en suis sûre. Après cet aveu, M. de Richeville me dit, au chevet de cette enfant expirante: „J'ai dissipé toute ma fortune, il vous reste cent mille livres de rente, donnez-moi un million, ou sinon je vous intente un procès en séparation, je fais un scandale horrible; j'ai toutes les lettres qui prouvent que Mlle de Lostanges est votre fille, qu'elle est née pendant mon voyage d'Italie... Ce n'est pas tout, j'ai aussi toutes les lettres que vous avez écrites à M. de Lancry..."

— Ah! madame, m'écriai-je en rougissant, c'est M. Lugarto seul qui, abusant de son influence sur mon mari, l'aura forcé de lui remettre les lettres.

— Je n'en doute pas, je crois M. de Lancry incapable d'avoir commis volontairement une telle infamie... Que vous dirai-je, Mathilde? Éperdue, à moitié folle de douleur, épouvantée de l'éclat d'un procès qui me déshonorerait, d'un procès qui al-

lait livrer aux sarcasmes du monde une mémoire sacrée pour moi... celle du père d'Emma.

— Il n'existe plus, madame?

— Non, depuis six ans... il est mort, dit Mme de Richeville en portant ses mains à son front avec une douloureuse émotion. Elle reprit:

En présence de tant de raisons qui me faisaient redouter le scandale dont me menaçait M. de Richeville si je n'exécutais pas ses volontés, je consentis à tout... En homme de prévoyance, ajouta la duchesse avec un sourire amer, mon mari avait amené un de ses gens d'affaires; les actes étaient préparés. Là, près du lit de ma fille, je signai l'abandon de la moitié de ma fortune. En échange de cette donation, les lettres de M. de Lancry, celles qui se rattachaient à la naissance d'Emma me furent rendues; grâce au ciel, maintenant mon mari se trouve désarmé contre moi.

— Oh! cela est bien misérable! m'écriai-je; près d'un lit de mort... venir imposer de telles conditions!

— A cette heure, Mathilde, me dit la duchesse de Richeville, je vous ai fait l'aveu des deux seules fautes que j'aie jamais commises... On m'a prêté bien des aventures, et pourtant, devant ce Dieu souverainement bon qui m'a rendu ma fille... je vous le jure, Mathilde... jamais je n'ai justifié les calomnies dont on m'a accablée. Je ne prétends pas nier mes torts, ils sont immenses... Mais si vous saviez que, mariée à seize ans à peine... à M. de Richeville, je fus, après quelques mois d'union, dédaigneusement, brutalement sacrifiée, et à quelles créatures, mon Dieu! Pendant quatre ans, les succès que j'avais dans le monde suffirent pour me consoler du délaissement de mon mari; pendant ces quatre ans d'ivresse, ou plutôt d'étourdissement, mon cœur sommeilla; je n'aimai personne, mais je ne connus pas un moment d'ennui; peu à peu je me lassai de ces fêtes, de cette existence vide et bruyante. Mon mari était parti pour l'Italie,

où il resta deux ans: j'étais seule, libre; une mélancolie profonde s'empara de moi. Pour la première fois, les joies du monde ne me suffisaient plus. Que vous dirai-je, Mathilde... à cette époque, je rencontrai dans le monde le père d'Emma. Longtemps combattu, un amour violent me fit oublier mes devoirs. Si une faute pouvait être excusée, ennoblie par la valeur de celui qui vous la fait commettre, mon amour était excusable; celui que j'aimais réunissait les qualités, les charmes les plus rares. Cette passion profonde et partagée dura six ans, presque inconnue au monde, car je passai la plus grande partie de ce temps dans une de mes terres. La mort frappa celui que j'avais tant aimé. Après ce coup affreux, je passai plusieurs années dans des alternatives étranges, tantôt restant des mois entiers accablée par le désespoir, tantôt, voulant lutter contre le chagrin qui me dévorait, je me livrais avec ardeur à tous les plaisirs; j'accueillais avec une sorte de coquetterie distraite, innocente, je vous le jure, mais mille fois plus compromettante que bien des fautes, j'accueillais, dis-je, tous les hommages, tous les vœux; car mon cœur restait toujours froid et mort aux émotions de l'amour, et puis, lorsque ces hommes dont j'avais agréé si indifféremment les soins se croyaient aimés, me demandaient quelque preuve d'affection sérieuse, je les comprenais à peine, je croyais sortir d'un songe, leurs prétentions m'indignaient. Leur dépit, leur haine de se voir trompés dans les espérances que j'avais malheureusement encouragées fomentaient d'abominables calomnies, dont j'étais victime et auxquelles vous avez entendu Mlle de Maran faire de si cruelles allusions... Alors me voyant injustement attaquée, indignée de la méchanceté du monde, je cherchais un refuge dans la prière; ne pouvant rien éprouver sans exagération, je me vouais aux austérités les plus rigoureuses, je me couvrais d'un cilice, je vivais des mois entiers dans la plus profonde solitude; mais en vain je demandais à Dieu le repos, Dieu ne m'entendait pas, il voyait de l'impiété dans ces velléités

de religion auxquelles je ne me livrais que par accès et comme pour me venger des médisances que ma légèreté avait provoquées; après tant de luttes, après tant d'amères déceptions, je voulus chercher une dernière consolation dans l'amour, ou plutôt j'espérai de faire revivre le passé, ce passé qui m'avait été cher. Hélas! ce fut là ma plus grande faute, j'ai follement cru qu'on pouvait aimer deux fois. Au lieu de conserver dans mon cœur un souvenir précieux et sacré, j'ai blasphémé ce premier et unique amour!... Parodiant ses élans, ses dévouements, ses enthousiasmes, j'aimai ou plutôt je crus aimer M. de Lancry; je m'aperçus bientôt de mon erreur, je versai des larmes amères sur cette nouvelle faute si vaine pour mon bonheur; je ne veux pas justifier l'odieuse conduite de M. de Lancry à mon égard, Mathilde, mais peut-être s'aperçut-il de la tiédeur de mon affection, quoique je fusse pour lui d'un dévouement sans bornes; chaque jour je reconnaissais avec une tristesse navrante que l'on n'aime qu'une fois; lors même qu'un second amour aurait la vivacité du premier, il ne serait toujours qu'une redite, qu'un reflet, qu'un écho. Après ma rupture avec M. de Lancry, dernière et fatale épreuve, je revins dans le monde sans intérêt, pensant continuellement à ma fille, que les convenances ne me permettaient pas d'avoir près de moi; alors j'appris la maladie d'Emma; une femme dans laquelle j'avais toute créance, Mlle Albin, que j'avais donnée pour gouvernante à ma fille, fut corrompue par les offres de M. Lugarto.

— Quelle infamie!

— Elle lui vendit la correspondance que j'avais toujours entretenue avec elle, ainsi que toutes les pièces qui se rattachaient à la naissance d'Emma, et que je lui avais confiées, les fréquents voyages de M. de Mortagne n'ayant pas permis à cet excellent ami de se charger de ce dépôt. Lorsque mon mari m'eut arraché une dernière concession, au chevet de ma fille mourante, je fis vœu, si Dieu daignait la rendre à la vie, d'abandonner à

jamais le monde et de passer la fin de mes jours dans une retraite qui aurait tous les caractères de la vie religieuse. Dieu eut pitié de moi, il a sauvé Emma: depuis ce vœu, je ne puis vous dire le calme dont je jouis... Mon existence va désormais se passer entre ma fille et l'exercice de cette religion dont je commence à comprendre la douceur infinie... Je suis si heureuse de cet avenir, Mathilde, si heureuse, que je tremble que quelque nouveau malheur ne vienne le briser... Voyez-vous, j'ai été trop coupable pour avoir droit à une pareille félicité, ajouta Mme de Richeville avec un profond soupir.

— Ah! ne croyez pas cela, madame, Dieu pardonne tant au repentir!

— Qu'il vous entende, Mathilde!

— Et où allez-vous à cette heure, madame?

— A Paris; je me retirerai au couvent du Sacré-Cœur, où je vais mener Emma. Elle passera pour une orpheline de mes parentes. La supérieure du couvent m'abandonne un petit appartement dans cette sainte maison; c'est là où je vivrai désormais. Lorsque Emma sera en âge d'être mariée, je prierai M. de Mortagne, vous, Mathilde, vous qui connaîtrez le triste secret de sa naissance, de chercher un homme assez généreux pour ne pas rendre cette pauvre enfant responsable de la faute de sa mère. Je lui abandonnerai le reste de ma fortune, à la réserve d'une modique pension; je consacrerai ma vie désormais à l'expiation de mes erreurs, et Dieu exaucera peut-être... les vœux que je ferai pour le bonheur de ma fille.

Il y avait dans les paroles, dans l'aveu de Mme de Richeville, tant de simplicité, elle annonçait une résolution si ferme et si sincère, que j'en fus profondément émue.

J'étais aussi touchée de la voir, elle si belle, si jeune encore, car elle avait au plus trente-quatre ou trente-cinq ans, se dévouer à une retraite profonde et renoncer au monde où elle pouvait encore briller de tant d'avantages.

— Ah! madame, lui dis-je, comment Dieu ne vous prendrait-il pas en pitié et en grâce?

— Il a déjà été si miséricordieux en me rendant ma fille, en la douant si bien, car vous n'avez pas d'idée des qualités adorables de cette enfant; si vous saviez quel cœur, quelle âme, quel esprit enchanteur! Non, l'amour maternel ne m'aveugle pas... dit la duchesse sans pouvoir retenir ses larmes, il est impossible de rencontrer plus de bonté, jointe à plus de noblesse, à plus de droiture, et puis une sensibilité si expansive, si vraie... Tenez, son âme se lit dans son regard angélique, et puis... Mais, pardon... pardon, Mathilde, excusez une pauvre mère; mais je trouve si rarement l'occasion de dire ma fille, que j'abuse...

— Ah! pouvez-vous le croire, madame? Pensez-vous que je ne sente pas combien la contrainte que vous vous imposez doit vous être pénible?

— Oui... oh! oui... bien pénible, Mathilde, surtout lorsque je suis seule avec Emma; quoique je l'accable de tendresse, quoiqu'elle m'aime tendrement, hélas! elle ne saura jamais que je suis sa mère... Il me semble que si elle le savait elle m'aimerait autrement; il me semble que sa voix aurait un autre accent, ses yeux un autre regard; je ne suis pour elle qu'une parente étrangère qu'elle a vue bien rarement. Que serait-ce donc si elle savait que je suis sa mère?... Quelquefois je suis sur le point de lui tout avouer, mais la honte me retient... Jamais je ne m'exposerai à rougir devant cet ange. Mais encore pardon, Mathilde, de tant vous parler de moi... Maintenant vous savez ma vie, vous imiterez ma confiance... Maintenant, Mathilde, parlons de vous... je vous en supplie... ne me cachez rien. Croyez-moi, l'expérience du malheur mûrit la raison, mes conseils pourront vous être utiles.

Après un moment d'hésitation, je racontai à Mme de Richeville tous les motifs que j'avais d'être jalouse d'Ursule, mes

soupçons sur sa liaison avec M. Chopinelle, ce que j'avais surpris de son entretien avec mon mari, et enfin mon appréhension de l'arrivée prochaine de ma cousine.

Mme de Richeville me dit:

— Mathilde, vous aimez toujours passionnément votre mari... tant mieux, c'est une sainte et noble chose qu'un amour comme le vôtre; sans doute on souffre, mais le cœur est plein, et cette ardeur fiévreuse et inquiète vaut mieux que le vide et le néant. Votre cousine me paraît très-dangereuse. Autrefois Mlle de Maran vous exaltait toujours aux dépens d'Ursule avec une méchanceté profondément calculée. Elle savait que les femmes de ce caractère n'oublient rien, que chez elles les blessures de l'orgueil sont incurables. Ursule voudra se venger sur vous des humiliations de son enfance, des ridicules de son mari, des ridicules de son premier amant... La fatalité a voulu que vous fussiez témoin de bien des scènes dont elle rougit; elle ne l'oubliera jamais... Regardez-la donc comme votre plus mortelle ennemie. Vous avez été parfaite pour elle: les méchants ne pardonnent pas le bien qu'on leur a fait.

— Et elle va pourtant venir encore me protester de son hypocrite amitié! Jamais, oh! jamais je ne le souffrirai.

— Mathilde, vous connaissez le caractère intraitable de votre mari; s'il veut que vous receviez votre cousine, vous serez obligée de lui obéir.

— Oh! jamais, jamais.

— Pauvre enfant, que ferez-vous?

— Je supplierai Gontran, il verra mes larmes, il aura pitié de moi, car, j'en suis sûre, si elle vient ici, je tomberai malade.

— M. de Lancry n'aura pas pitié, Mathilde, car je crois comme vous que peut-être ce voyage a été convenu entre lui et Ursule.

— Vous croyez donc qu'il l'aime?

— Comme il peut aimer... D'après ce que vous m'avez dit,

je ne doute pas que votre cousine n'ait été pour lui d'une coquetterie brusque et provoquante... Leur intelligence se sera établie sur-le-champ; sans le hasard qui vous a permis de surprendre quelques mots de leur entretien, vos soupçons n'eussent pas été éveillés.

— Mais que faire, mon Dieu! que faire? Une fois ma cousine ici, madame, mon malheur sera certain; Gontran n'aura de soins que pour elle, ma vie sera un supplice de tous les instants.

— Ne croyez pas cela; au contraire. Si vous suivez mes avis, Ursule ne restera que quelques jours chez vous; pendant ce temps, elle repoussera jusqu'aux moindres prévenances de votre mari.

— Que dites-vous, madame?

— Écoutez-moi, Mathilde. Votre cousine, cette femme si mélancolique, si romanesque, tient, avant tout, à l'influence qu'elle exerce sur son mari. Pour assurer cette influence, rien ne lui coûte, elle flatte sa vulgarité, elle la partage, elle l'exagère, c'est tout simple. Ursule est orgueilleuse, cupide et pauvre; elle écrase son mari de travail, afin d'être bientôt en état de mener à Paris une vie opulente. Que demain M. Sécherin sache qu'Ursule le trompe, demain il l'abandonne, et Ursule redevient pauvre, sans autre ressource que sa dot. Elle s'est mariée pour être riche, et elle sacrifiera beaucoup, si ce n'est tout, à la conservation de cette fortune.

— Ah! madame, son mari l'aime tant, il est si bon, si faible.

— D'après ce que vous m'avez dit de lui, il est aussi courageux qu'honnête et dévoué; jamais de tels caractères ne transigent avec l'honneur et ne descendent à des lâchetés. Il adore sa femme; du moment où il sera certain qu'elle le déshonore, il l'abandonnera; il sera atrocement malheureux peut-être, mais il ne la reverra jamais.

— Me conseillez-vous donc de dénoncer Ursule? m'écriai-je.

— Je vous conseille, mon enfant, d'attendre ici votre cou-

sine, et, le jour même de son arrivée, de lui dire avec calme et fermeté;

„Votre voyage à Maran était concerté avec mon mari, je ne suis pas votre dupe, je vous déclare que je suis déterminée à tout pour vous éloigner de chez moi. Je ne puis empêcher M. de Lancry de se laisser séduire par vos coquetteries, mais je ne souffrirai pas que vous veniez me braver ici; vous dominez complétement M. Sécherin, il vous sera donc très-facile, dans cinq ou six jours, de le décider à partir sous prétexte d'un refroidissement dans notre amitié dont je vous fournirai très-naturellement l'occasion. Si vous me refusez, demain je m'adresse à votre mari, et je lui avoue franchement qu'à tort ou à raison je suis jalouse de vous et que je le supplie de vous emmener. Voyez donc si vous voulez m'accorder de bonne grâce ce que je puis obtenir par un autre moyen.“ Parlez-lui ainsi, Mathilde, ajouta Mme de Richeville, et je vous jure qu'elle n'hésitera pas à partir... elle craindra avec raison qu'une fois les soupçons de son mari éveillés, il ne perde cette confiance aveugle qui fait toute la force, toute l'audace et tout l'avenir de votre cousine.

J'avais attentivement écouté Mme de Richeville; ce qu'elle me disait me semblait juste et vrai. Mille circonstances oubliées, me revenant à l'esprit, me prouvèrent que la duchesse devinait à merveille le caractère d'Ursule. Seulement je lui avouai que je redoutais l'assurance effrontée dont ma cousine m'avait donné tant de preuves.

— Aussi, Mathilde, je vous engage surtout à ne jamais discuter avec elle; ne sortez pas de ceci: „Allez-vous-en de chez moi ou je vous démasque à votre mari,“ rien de plus, rien de moins.

— Ah! madame, c'est bien cruel.

— Mathilde, pas de faiblesse! tout serait perdu.

— Hélas! madame, si Gontran ne m'aime plus... il me sacri-

fera à toute autre aussi bien qu'à Ursule, dis-je avec accablement.

— Ma pauvre enfant, il faut toujours, dans la vie, commencer s'assurer tout le repos et tout le bonheur auxquels on peut prétendre; Ursule éloignée, vous serez tranquille ici jusqu'à l'hiver; ce sera toujours autant de gagné; une fois de retour à Paris, si vous redoutez encore ses coquetteries, vous aurez recours aux mêmes menaces... Je conçois que votre générosité s'en effraye... mais vous n'en viendrez pas à cette extrémité. . Croyez-moi, la menace que vous ferez à votre cousine suffira pour la faire renoncer à ses projets de séduction... Elle redoutera trop de redevenir pauvre par l'abandon de son mari pour vous mettre dans la nécessité de la perdre... Les femmes comme elle sont incapables d'un sacrifice, même lorsqu'il s'agit de leurs mauvaises passions.

Mme Blondeau, rentrant avec Emma, mit fin à notre conversation.

Emma courut à sa mère et lui donna en l'embrassant un gros bouquet de roses. La promenade avait avivé son teint des plus vives et des plus charmantes couleurs. Elle vint s'asseoir un moment entre la duchesse et moi sur un canapé du salon. Mme de Richeville posa le bouquet sur ses genoux, prit une des mains d'Emma dans les siennes, de l'autre elle lissa les bandeaux de cheveux blonds de sa fille que la promenade avait un peu dérangés.

En nous voyant toutes trois, cette enfant, sa mère et moi, en comparant nos trois âges et nos trois existences, je réfléchis, hélas! avec amertume, que je n'avais plus la sécurité confiante de la jeune fille, et que je ne possédais pas encore la résignation morne que les chagrins avaient donnée à sa mère.

Je pensais à toutes les douleurs que j'aurais encore à subir avant que d'arriver, comme Mme de Richeville, au renoncement de toutes les espérances humaines. L'âge d'action de la femme,

si cela se peut dire, s'étend surtout de quinze à trente ans. Emma, moi et Mme de Richeville nous réunissions ces trois périodes de la vie, le calme innocent et pur, la tourmente orageuse des passions, et l'accablement qui leur succède, alors que meurtri dans la lutte, le cœur cherche le repos dans l'oubli.

. . . . . .

Mme de Richeville répugnait à voir Gontran. A la fin de la journée elle me quitta. Elle n'avait pas reçu de nouvelles de M. de Mortagne; il n'avait pas répondu à la lettre que je lui avais écrite pour le prévenir de l'intention où était mon mari de vendre Maran.

Je ressentis quelques inquiétudes. Mme de Richeville me promit de m'écrire aussitôt son arrivée à Paris pour me rassurer à ce sujet. Elle me recommanda aussi de la tenir très au courant de ce qui se passerait à Maran lors de l'arrivée d'Ursule, et de me bien souvenir de ses conseils.

Je quittai cette excellente amie avec un cruel serrement de cœur.

Le soir, lorsque Gontran revint de la chasse, je lui appris la visite de Mme de Richeville.

Il y parut assez indifférent. Je lui donnais ensuite la lettre de M. Sécherin, qui annonçait la prochaine arrivée de ma cousine. M. de Lancry me répondit froidement qu'il en était très-satisfait, parce qu'Ursule me tiendrait compagnie.

Quatre ou cinq jours après mon entrevue avec Mme de Richeville, M. et Mme Sécherin arrivèrent à Maran.

CHAPITRE XV.

LES DEUX AMIES.

Ursule me sauta au cou et m'embrassa avec effusion. Je répondis froidement à ces témoignages d'amitié. Ma cousine ne

s'aperçut pas ou feignit de ne pas s'apercevoir de la tiédeur de mon accueil.

Après les premiers compliments, M. Sécherin me dit avec un soupir, en regardant sa femme:

— Eh bien! cousine, le lendemain de votre départ nous nous sommes séparés d'avec maman, nous avons quitté Rouvray. Hélas! oui, vous n'avez pas d'idée, ma cousine, combien cela a coûté à ma femme. Elle en avait l'âme navrée, ce qui prouve son bon cœur, car, sans reproche, maman avait été bien dure et bien injuste pour elle. Mais que voulez-vous? une fois que les vieilles gens ont mis quelque chose dans leur tête, on ne peut plus le leur ôter.

— Vous habitez toujours à quelque distance de Rouvray, lui dis-je, afin de voir votre mère et de surveiller votre fabrique?

— Oui, sans doute, cousine, j'ai très-souvent vu ma mère, elle va très-bien, et, comme dit ma femme, je suis sûr que maman aime mieux cet arrangement là, maintenant qu'il est fait; elle est bien plus libre, et nous aussi. Mais elle n'a jamais voulu recevoir Ursule; que voulez-vous? c'est son idée. Ma femme en a bien pleuré, allez. Enfin il n'importe; il ne s'agit pas de cela; maintenant ma fabrique va toute seule; tout compte fait, j'ai soixante huit mille livres de rente, et, ma foi, Ursule et moi nous voulons jouir un peu de la vie... Vous ne savez pas notre projet?

— Non, vraiment, mon cher cousin.

— Mon ami, dit Ursule, vous allez être indiscret, je vous supplie de...

— Indiscret avec notre bonne cousine, s'écria M. Sécherin en interrompant sa femme, est-ce que cela est possible? Est-ce qu'elle n'est pas votre sœur, votre meilleure amie d'enfance? Et se penchant à mon oreille, M. Sécherin me dit tout bas: Vous voyez, cousine, je dis „vous"; je ne tutoie plus ma femme. Il reprit tout haut: Et d'ailleurs je suis sûr que ce que je vais pro-

pour à notre cousine lui causera un véritable plaisir, puisque ça nous en cause. En un mot, madame la vicomtesse, lors de votre mariage vous nous avez proposé de nous céder à Paris un appartement dans votre hôtel que vous n'habiterez pas tout entier... Eh bien! nous acceptons...

Je regardais Ursule avec autant de surprise que d'indignation; elle ne parut pas me comprendre, et me sourit tendrement pendant que M. Sécherin continuait.

— Vous souvenez-vous de ce que vous nous disiez, cousine? Venez à Paris, nous ne ferons qu'une famille... l'hiver à Paris, l'été à Maran ou à Rouvray; eh bien! ces beaux projets qui vous plaisaient tant et à nous aussi..., ils vont être réalisés, nous ne nous quitterons plus... Tous les ans j'irai voir maman, je vous laisserai Ursule, je me suis fait arranger un pied-à-terre à ma fabrique; maintenant nous venons vous demander ici l'hospitalité jusqu'à ce que nous partions ensemble pour Paris. Afin de ne pas laisser mon temps et mon argent sans emploi, je prendrai un intérêt dans la maison de banque d'un de mes amis, maison bien sûre, puisqu'elle a résisté à l'épreuve de la révolution de juillet... Ça m'occupera pendant mon séjour à Paris. Seulement, dans quelque temps, je vous quitterai pour un petit voyage. Il s'agit d'une ferme que l'on me propose d'acheter et que je veux visiter. Pendant ce temps-là, vous et Ursule vous conviendrez de tout pour notre établissement à Paris; autant nous avoir pour locataires que des étrangers, n'est-ce pas, cousine? Mais au fait, non, les femmes n'entendent rien aux affaires, j'arrangerai tout avec M. de Lancry. Eh bien! cousine, avouez que vous ne vous attendiez pas à cela... et que nous vous ménagions une fière surprise...

M. Sécherin était peu clairvoyant; il ne s'aperçut pas de ma stupeur.

Ma position devenait d'autant plus pénible qu'en effet, alors

que j'avais une foi aveugle dans l'amitié d'Ursule, je lui avais fait cette proposition, en la suppliant de l'accepter.

Interprétant mon silence à sa manière, M. Séchérin s'écria:

— Eh bien! vous n'en revenez pas! j'en étais sûr, vous ne nous croyiez pas capables de cela?

— En effet, mon cousin, j'étais loin d'espérer...

— Que nous nous ressouviendrions de tes offres, ma bonne Mathilde?... Ah! c'était faire injure à moi d'abord et à mon mari ensuite, dit Ursule d'un ton de gracieux reproche.

Ne voulant pas éclater avant d'avoir eu avec elle la conversation que je désirais avoir, d'après les conseils de Mme de Richeville, je répondis assez embarrassée:

— Sans doute j'espérais cette bonne fortune, mon cher cousin; mais je ne comptais pas qu'elle fût si prochaine, et je suis ravie de cet empressement de votre part.

— Et je vous crois, cousine, parce que vous le dites... Oh! je vous connais, vous n'êtes pas de ces femmes qui disent oui, quand elles pensent non. Maman me le répétait toujors: „Mme de Lancry, c'est la vérité, c'est l'honneur en personne; ce qu'elle dit, c'est parole d'Évangile.“ N'est-ce pas, Ursule?

— Sans doute, mon ami; mais votre mère, en disant cela, pensait comme moi.

— Ça, c'est vrai... Oh! voyez-vous, cousine, vous n'avez pas d'amie, qu'est-ce que je dis? de sœur plus dévouée que ma femme. C'est toujours Mathilde par-ci, Mathilde par-là. Enfin, surtout depuis votre petit voyage à Rouvray, elle est comme endiablée pour venir habiter avec vous. Vous jugez comme ça me va, à moi, qui non plus ne jure que par vous, sans oublier mon cousin Lancry... Ah! cousine, comme on dit, les deux font la paire. Vous êtes née pour M. de Lancry, comme M. de Lancry est né pour vous... C'est comme moi, sans vanité, je suis né pour Ursule, comme Ursule est née pour moi... Mais c'est que c'est très-vrai, les grands seigneurs sont faits pour les gran-

des seigneuresses comme vous, ajouta M. Sécherin en éclatant de rire; les gentilles petites bourgeoises comme Ursule sont faites pour les bons bourgeois comme moi.

— Mon cousin, je ne suis pas de votre avis, il n'y a aucune de ces différences-là entre Ursule et moi; ne sommes-nous pas parentes? dis-je, en voyant que la conversation prenait un caractère fâcheux et que M. Sécherin blessait profondément l'orgueil de sa femme.

Malheureusement, lorsque mon cousin poursuivait une idée, il était impossible de l'en distraire, aussi reprit-il:

— Vous ne me comprenez pas, cousine; je ne parle pas de la naissance, je sais bien que la famille de ma femme est noble et que je ne suis qu'un bon bourgeois; mais je dis que vous et votre mari vous avez en vous quelque chose de supérieur, d'imposant, que ni moi ni Ursule nous n'avons pas, et pour ma part j'en suis ravi... oui, ravi... Est-ce que vous croyez que si ma femme avait eu votre grand air de princesse, je l'aurais tutoyée le jour de mes noces? Ah bien oui! je n'aurais jamais osé... Au contraire, Ursule avec sa charmante petite mine chiffonnée, dont je raffole de plus en plus, m'a mis à mon aise tout de suite, je lui ai dit: toi, elle m'a dit: tu, et nous avons été à l'instant une paire d'amis. Enfin, entre vous et elle, il y a cette différence, que...

— Oh! je vous arrête là, dis-je à M. Sécherin, ne cherchez pas à nous rendre compte de la variété de vos impressions; contentez-vous de les éprouver. Vous aimez passionnément Ursule, voilà pourquoi vous êtes parfaitement en confiance avec elle, pourquoi vous lui trouvez, avec raison, la grâce et le charme qui attirent, tandis que vous me trouvez, moi, digne et imposante; en un mot, vous l'aimez d'amour, et vous avez pour moi une franche et sincère amitié... Voilà la différence.

— C'est prodigieux, comme vous donnez la raison de tout! s'écria M. Sécherin. Ah!... à propos de quelque chose de

prodigieux, reprit-il, je vais bien vous étonner; est-ce que je ne suis pas devenu écuyer?

— Comment cela?

— Encore une preuve de dévouement que m'a donnée mon mari, dit Ursule. Après ton départ, ma bonne Mathilde, mon médecin m'a ordonné l'exercice du cheval. M. Sécherin a eu la bonté de faire venir de Tours un maître d'équitation, et il a partagé mes leçons pour pouvoir m'accompagner.

L'idée me vint aussitôt qu'Ursule avait appris à monter à cheval, afin de pouvoir, une fois à Maran, se ménager des tête-à-tête avec mon mari, car depuis notre arrivée Gontran avait toujours refusé de me laisser me livrer à cet exercice.

— Et vous ne pouvez pas vous imaginer, reprit mon cousin, avec quelle ardeur, avec quel courage Ursule apprenait. Ce qui lui avait été ordonné pour sa santé était devenu pour elle un vrai plaisir; elle montait deux ou trois fois à cheval par jour dans un pré de la fabrique qui avait l'air d'avoir été créé pour ça. Elle était si hardie, si intrépide, que l'écuyer disait qu'il n'avait vu personne avoir des dispositions pareilles.

— Ah! mon ami, vous exagérez, dit Ursule avec modestie.

— J'exagère? eh bien! je parie qu'il n'y a pas un des chevaux de M. de Lancry qu'Ursule ne puisse monter, s'écria M. Sécherin, et quant à moi, je n'en pourrais pas dire autant... ni vous non plus, cousine, car vous n'êtes guère écuyère, je crois...

— Non, mon cousin, mais il serait très-imprudent à Ursule d'essayer de monter un des chevaux de M. de Lancry; aucun n'est dressé pour une femme; il y aurait du danger pour elle.

— Du danger!... Ah! vous la connaissez bien! Du danger? Est-ce qu'elle craint quelque chose?... Ah! une fois à cheval! si vous la voyiez, comme elle y est gentille et comme son amazone lui va bien! comme ça fait valoir sa taille! Rien qu'à la regarder, j'en ai la tête tournée. Tu montreras ton amazone à notre cousine, n'est-ce pas?

— Vous savez bien, mon ami, qu'on dit un habit de cheval et non pas une amazone, dit Ursule en souriant.

— C'est vrai, c'est vrai, tu me l'as dit, je l'avais oublié. Oh! est-tu Mlle de Maran! L'es-tu! N'est-ce pas, cousine?

— Ma bonne Mathilde ne pourra pas m'en vouloir de ce petit reproche que je vous fais, mon ami, car elle-même m'a recommandé de toujours vous avertir de ce qui se disait ou non; n'est-ce pas, ma sœur?

— Oui... oui... répondis-je avec distraction. J'étais navrée, la jalousie, et, le dirai-je? l'envie me torturaient. Je voyais déjà Ursule à cheval à côté de Gontran, coquette, hardie, impétueuse, et tous deux partant pour de longues promenades, et moi... moi seule je restais! Non, non, me dis-je en frémissant de colère, cela ne sera pas. Il faut qu'Ursule parte; je suivrai les conseils de Mme de Richeville.

Au moment où j'étais livrée à ces amères pensées, Ursule reprit:

— Voici bientôt l'heure du dîner, ma chère Mathilde, veux-tu avoir la bonté de faire demander ma femme de chambre... pour qu'on nous conduise à notre appartement.

— Ah! oui, et fais-toi belle; tu as apporté de si charmantes toilettes. Figurez-vous, cousine, dit M. Sécheria, qu'elle avait tant de caisses et de cartons que j'ai été obligé d'acheter un fourgon à Tours pour apporter tout cet attirail, y compris Célestine... Mlle Célestine, veux-je dire, une femme de chambre comme il n'y en a pas, dit-on, et que ma femme a fait venir de Paris. Il est vrai de dire qu'elle coiffe dans la perfection des perfections.

Ces préparatifs de coquetterie de la part d'Ursule augmentèrent encore mes soupçons; je ne pus m'empêcher de lui dire avec assez d'aigreur:

— Mon Dieu! pourquoi donc as-tu fait tant d'apprêts? Comment, pour venir passer quelque temps avec nous qui ne voyons

personne?... Mais en vérité on dirait que tu as de grands projets de conquête; je ne sais qui tu veux séduire ici. Cela devient très-inquiétant, ajoutai-je d'une voix altérée en m'efforçant de sourire.

Ursule ne me répondit rien; mais elle me montra M. Sécherin d'un geste de tête de coquetterie charmante, et me dit avec la candeur la plus merveilleusement simulée:

— Mon Dieu! je veux séduire mon mari... voilà tout.

M. Sécherin ne put résister à cette attaque; il saisit la main de sa femme, la baisa tendrement à plusieurs reprises, et s'écria;

— Est-elle gentille et naturelle?... hein, cousine, l'est-elle? Mais elle a raison. Vous oubliez donc vos leçons quand vous me disiez: „Mon cher cousin, c'est surtout pour son mari qu'une femme doit se parer, faire des frais, et, vice versâ, qu'un mari doit se parer, doit faire des frais surtout pour sa femme.“ Ah!... ah!... cousine, nous n'oublions pas vos conseils, allez! soyez tranquille. Aussi je vais imiter Ursule, et vous demander la permission d'aller me faire pour elle le plus beau que je le pourrai... car, vous l'avez dit, dès qu'un mari se néglige, c'est une preuve qu'il n'aime plus sa femme d'amour, et quand il n'aime plus sa femme d'amour...

— Toute chose peut s'exagérer, dis-je à M. Sécherin en l'interrompant, car Gontran pouvait rentrer d'un moment à l'autre, et j'aurais été profondément humiliée de laisser deviner à Ursule avec quel dédain mon mari me traitait depuis quelque temps.

Je repris donc:

— Il y a une certaine liberté qui s'accorde parfaitement avec une vie de campagne toute solitaire, la recherche de toilette y est alors presque déplacée, presque de mauvais goût.

— Ah! Mathilde!... Mathilde!... dit Ursule en souriant, regarde-toi donc: quelle élégance!... Je ne t'ai jamais vue mise avec plus de coquetterie.

Je ne sus que répondre. Ne voulant rien négliger pour rani-

mer l'amour de Gontran à Maran comme autrefois dans notre maisonnette de Chantilly, je n'avais qu'un but, celui de lui plaire le plus possible, malgré ses dédains.

A ce moment j'entendis une porte s'ouvrir; je reconnus les pas de Gontran. Je rougis de honte.

Il entra... Quel fut mon étonnement! Il était mis avec une élégance, une recherche extrêmes.

J'étais tellement habituée à le voir dans des accoutrements sordides, que je le reconnaissais à peine. J'examinai attentivement Ursule lorsque mon mari entra, elle ne rougit pas.

Gontran fut d'une grâce et d'une cordialité parfaites. Ses traits, qui pendant deux mois s'étaient à peine déridés pour moi, reprirent l'expression ravissante qui, lorsqu'il le voulait, leur donnait une séduction irrésistible.

Ursule et son mari nous laissèrent quelques instants avant dîner.

Je ne pus m'empêcher de dire à Gontran:

— Vous saviez sans doute qu'Ursule était ici.

— Pourquoi cela... parce que j'ai quitté mes habits de chasse et que je ne les quitte pas quand je suis seul avec vous?

— Sans doute c'est un enfantillage, mais il me semble que ce que vous faites pour une étrangère...

— Je pourrais le faire pour vous, est-ce cela? me demanda-t-il.

— Je crois, mon ami, que j'ai autant de droits que ma cousine à être traitée par vous avec égard.

— Permettez-moi, ma chère amie, de vous faire observer que les égards ne consistent pas dans un vêtement fait d'une façon ou d'une autre. Il est tout simple que je m'habille convenablement pour recevoir votre cousine. Ce n'est pas moi qui l'ai invitée à venir ici, c'est vous; je crois donc faire une chose qui vous soit agréable en l'accueillant de mon mieux, et en ayant pour elle les égards que tout homme doit à une femme qu'il a l'honneur de recevoir.

— Vous ignoriez qu'Ursule devait venir ici cet automne? demandai-je à mon mari en tâchant de lire sur sa physionomie. Il resta impassible, et me répondit:

— Je l'ignorais complétement; mais, après tout, maintenant j'en suis enchanté. Sa présence vous distraira, et son mari est le meilleur des hommes... Mais qu'avez-vous? l'arrivée de votre amie d'enfance ne vous cause pas la joie que j'attendais...

— J'ai des raisons pour cela, mon ami... Et je crains que le séjour de ma cousine ici ne soit pas aussi long qu'elle l'espère, peut-être.

— Les affaires de son mari l'abrégeront, sans doute? Vous en a-t-elle prévenue?

— Non... mais...

— Mais?... que voulez-vous dire?

— C'est moi qui supplierai Ursule de partir.

— Vous! et pourquoi?

— Parce que... parce que...

— Eh bien?

— Parce que j'ai des raisons pour craindre sa précence; parce que... j'en suis jalouse, Gontran!

— De votre cousine! Ah çà, mais vous êtes folle, ma chère amie!

— Je ne suis pas folle, Gontran... L'instinct de mon cœur ne me trompe pas.

— S'il en est ainsi, vous allez lui rendre le séjour de Maran bien agréable! Cette vision promet!... Il est dit qu'avec vous on n'a jamais un moment de repos. Ah! quel malheureux caractère vous avez... et pour vous et pour les autres!

— Mais mon Dieu... ce n'est pas ma faute si j'ai des soupçons... si...

— Mais encore une fois, vos soupçons n'ont pas le sens commun; réfléchissez donc que c'est m'accuser sans raison, que c'est vous tourmenter sans motif.

— *Vrai? bien vrai? Gontran, soyez généreux: rassurez-moi... j'ai tant de frayeur!*

— Pauvre *Mathilde*... me dit Gontran avec une dignité touchante, je ne vous parlerai plus de mon amour, vous ne me croiriez plus peut-être, mais je vous dirai que M. Sécherin, notre parent, vient habiter chez nous, et que je serais un misérable si je songeais seulement à abuser aussi lâchement de l'hospitalité que nous lui offrons.

Je serrai la main de Gontran dans les miennes, ces simples et nobles paroles me redonnèrent du courrage.

Ursule et son mari rentrèrent. Je trouvai ma cousine si jolie, si fraiche, si rose, ses yeux étaient à la fois si doux et si brillants, son sourire si fin et si agaçant, sa taille si accomplie, que je jetai les yeux sur une glace placée en face de moi pour me comparer avec Ursule.

Hélas! je remarquai avec douleur que j'étais pâle, que mes traits étaient changés, flétris, languissants, car depuis quelque temps je me trouvais souffrante, j'éprouvais toujours un malaise vague, un accablement douloureux que j'attribuais au chagrin et qui augmentait sans cesse. Pour la première fois, je m'aperçus que mon visage avait déja perdu cette première fleur de jeunesse qui rendait les traits d'Ursule si enchanteurs.

Le dîner fut très-gai, grâce à mon mari qui y mit beaucoup d'enjouement et d'entrain. Ursule était visiblement gênée, elle craignait de paraitre trop gaie à mes yeux et de perdre ainsi son prestige mélancolique; d'un autre côté, elle regrettait de ne pouvoir se montrer à Gontran sous un jour plus brillant. A la fin du dîner, M. Séchérin en revint à sa malheureuse proposition.

— Mon cousin, dit-il à M. de Lancry, je soutenais tout à l'heure à madame de Lancry que ma femme était capable de monter n'importe lequel de vos chevaux.

— Comment, madame, vous montez à cheval? dit Gontran avec étonnement. Mais c'est une bonne fortune pour nous, j'osc-

rais presque dire pour vous; car les environs de Maran sont délicieux, et je suis charmé de pouvoir vous offrir cette distraction.

— Mais, mon ami, dis-je à mon mari, vous n'avez pas de chevaux de femme... car vous savez que vous n'avez jamais voulu me permettre de vous suivre à la chasse. Et ce serait une grande imprudence que d'exposer Ursule à...

— Mais je vous ai déjà dit que ma femme sait très-bien monter à cheval, cousine... s'écria M. Sécherin en m'interrompant... Depuis deux mois elle ne fait que cela.

— Mathilde a raison, dit Ursule avec résignation, il serait plus prudent de m'abstenir de cet exercice.

— Vous devez bien penser, madame, lui dit Gontran, que pour rien au monde je ne voudrais vous exposer à quelque danger; madame de Lancry n'a jamais monté à cheval de sa vie; aussi, par prudence, j'ai dû me priver du plaisir de l'emmener avec moi... tandis que vous... d'après ce que me dit mon cousin...

— Je vous réponds que ma femme vous étonnera! s'écria M. Sécherin. L'écuyer de Tours n'en revenait pas.

— J'ai justement une jument excellente et d'une douceur parfaite, dit M. de Lancry; elle conviendra on ne peut mieux à Mme Sécherin, et si ma cousine veut bien m'accorder quelque confiance, elle n'aura aucune crainte...

— J'ai sans doute une entière confiance en vous, mon cousin, dit Ursule en hésitant, mais, tout bien considéré, je regretterais trop de prendre un plaisir que Mathilde ne pût pas partager.

— Mais que vous êtes donc enfant, dit M. Sécherin à sa femme, parce que Mme de Lancry ne monte pas à cheval, elle ne veut pas vous empêcher d'y monter. N'est-ce pas, cousine?

— Voyons, ma chère Mathilde, me dit Gontran, vous allez décider cette question en dernier ressort; votre haute sagesse sera seule juge... Permettez-vous ou non à Mme Sécherin de

monter à cheval? Prenez garde!... si vous dites non... comme vous la priveriez, et moi aussi... d'un très-grand plaisir, nous vous garderons tous deux une mortelle rancune, je vous en préviens.

— Et ce sera bien fait, et je me joindrai à eux, s'écria M Sécherin en riant aux éclats, car vous aurez empêché ma femme de paraître dans tout son beau; elle n'est jamais plus jolie qu'à cheval.

Je ne pouvais objecter aucune raison sérieuse, je répondis en balbutiant:

— Je ne m'y oppose pas... c'était seulement par prudence que je faisais cette observation à Ursule.

— Oh! rassurez-vous, il n'y aura aucun danger, reprit mon mari, je réponds de la sagesse de Stella; un enfant la monterait.

— Puisque tu le veux absolument, Mathilde, me dit ma cousine, j'essayerai; mais en vérité, j'ai peur d'être si gauche...

— Oh! pour cela, ma cousine, reprit Gontran en souriant, je vous en défie, et cela soit dit sans flatterie, car il est impossible à certaines personnes de ne pas tout faire avec grâce et adresse. Et ce n'est pas leur faute si elles sont charmantes.

— Ah çà! et à quand cette belle partie-là? demanda M. Sécherin.

— Mais demain. Le coucher du soleil était magnifique ce soir, dit Gontran; il fera un temps superbe, nous monterons à cheval à une heure, et nous ferons une véritable chasse de demoiselles.

— Ah çà! et moi, cousine, je suis trop mauvais cavalier pour suivre une chasse, je vous en avertis...

— Vous, mon cher M. Sécherin, vous nous accompagnerez en calèche avec Mme de Lancry; un de mes valets de limiers qui connaît parfaitement la forêt montera à cheval et vous conduira dans les carrefours, où vous pourrez parfaitement voir passer la chasse.

— A la bonne heure... voilà une vraie fête, un plaisir royal! s'écria M. Sécherin; moi, qui n'ai jamais chassé qu'avec mon garde-chasse et ses deux bassets... Pourvu qu'il fasse beau!

— Je vous assure qu'il fera demain un temps radieux; Mme Sécherin le désire trop pour que cela n'arrive pas. Demain sera donc une journée enchanteresse, j'en réponds, dit Gontran.

CHAPITRE XVI.

LA CHASSE.

Il me fut impossible le soir de parler en secret à ma cousine, elle partageait l'appartement de son mari, et deux ou trois fois après dîner il me sembla qu'elle m'évitait. Je souffris cruellement pendant la nuit. Au malaise physique qui m'accablait depuis quelque temps se joignit une grande tristesse.

Je ressentis tout ce que la jalousie a de plus amer. En vain je voulus me convaincre de l'injustice, de l'exagération de mes soupçons; en vain je me dis que peut-être il n'y avait au fond de la conduite d'Ursule qu'une innocente coquetterie, je ne pus parvenir à me rassurer.

Je me promis bien, pendant cette cruelle journée, d'observer attentivement ma cousine et mon mari et d'avoir le lendemain un sérieux entretien avec elle.

Gontran ne s'était pas trompé dans son espérance: le jour était radieux, un resplendissant soleil d'octobre annonçait une de ces dernières journées d'automne presque aussi belles que les journées d'été...

A midi nous partîmes pour le rendez-vous de chasse.

M. de Lancry avait fait mettre les gens de son équipage en grande livrée; des fenêtres du château nous les avions vus partir avec les chiens au son retentissant des trompes. Une ca-

lèche à quatre chevaux approcha du perron; je montai en voiture avec M. Sécherin.

Je n'insiste sur ces puérils détails d'opulence que pour deux raisons: d'abord, parce que je vis à l'expression des traits d'Ursule qu'elle admirait autant qu'elle enviait ce luxe, et puis parce que cet appareil de fête contrastait douloureusement avec mon chagrin.

J'attendais avec impatience l'apparition d'Ursule. J'étais curieuse de savoir si elle avait à cheval aussi bonne tournure que le disait son mari; j'espérais que cela n'était pas; je désirais qu'il lui arrivât, non pas un dangereux accident, mais quelque mésaventure qui pût la rendre ridicule aux yeux de Gontran, et la punir de son outrecuidance.

Hélas! je n'eus pas cette misérable satisfaction. Lorsque ma cousine nous rejoignit à cheval avec mon mari, je fus forcée de la trouver plus jolie que je ne l'avais jamais vue

A ce propos, je n'ai jamais compris comment la jalousie niait ou dénaturait les avantages d'une rivale; au contraire, j'ai toujours été portée à me les exagérer. Mais, sans exagération, Ursule était si parfaitement élégante et gracieuse à cheval, que je fus sur le point d'en pleurer de dépit.

Je la vois encore: son habit de cheval, de drap bleu foncé, dont la longue jupe traînait presque jusqu'à terre, était à corsage et à manches justes; il dessinait à ravir sa taille charmante; elle portait un chapeau d'homme et un col de chemise rabattu sur une petite cravate de satin cerise; sa jolie figure, si fraîche et si rose, devait à ce costume un air mutin, décidé, qui lui seyait à merveille; ses beaux cheveux bruns encadraient ses joues à fossettes. Jamais je n'avais vu ses yeux d'un bleu plus pur, on eût dit que le ciel s'y reflétait comme dans un miroir.

La jument qu'elle montait avec une aisance qui me confondit était d'un bai doré, dont les ardents reflets miroitaient au soleil, ses longs crins noirs ondoyaient et flottaient au vent. Elle sem-

blait heureuse du léger poids qu'elle portait, et marchait d'un pas si cadencé, qu'elle effleurait à peine le gazon.

Gontran montait un cheval de course, noir comme l'ébène, et portait un habit d'équipage à sa livrée, bleu clair, à collet de velours orange, avec de boutons d'argent armoriés en vermeil. Le ceinturon de son couteau de chasse, aussi mi-partie argent et or, serrait sa taille élégante. Enfin, sa cape de velours noir, découvrant ses traits, en faisait encore valoir la finesse et le charme.

La recherche de Gontran me frappa d'autant plus, que pour chasser il était toujours vêtu d'une manière plus que négligée.

Ma cousine voulut s'approcher de la calèche pour me parler. Sa jument, sans doute effrayée par mon ombrelle, refusa d'avancer.

Je l'avoue à ma honte, je fus ravie de ce contretemps qui mettait l'habileté d'Ursule en défaut; mais à mon grand étonnement, je n'ose dire à mon effroi, elle fronça ses jolis sourcils, leva sa cravache et commença de châtier hardiment sa monture.

— Prenez-garde, madame, ne frappez pas Stella, elle est très-vive! s'écria Gontran effrayé de l'audace d'Ursule.

— Ne fais pas la mauvaise tête, ma petite femme, je t'en supplie! s'écria mon cousin en étendant avec anxiété ses deux mains jointes vers sa femme.

Mais celle-ci, les joues empourprées, les narines dilatées, les yeux brillants de colère, ses lèvres vermeilles relevées par un dédaigneux sourire, ne tint compte de ces avertissements. Elle infligea résolûment un nouveau châtiment à Stella, qui se cabra si violemment que je poussai un cri d'épouvante.

Ursule, sans paraître aucunement intimidée, se courba sur l'encolure de Stella en lui rendant la main, tout cela avec un mouvement si naturel, qu'elle ne semblait courir aucun danger.

— Bravo, ma cousine, à merveille! s'écria Gontran sans pouvoir cacher son admiration, quel sang-froid! quel courage!

Encore excitée par cette approbation, Ursule voulut vaincre l'obstination de sa jument et la forcer de s'approcher de la voiture. Quelques nouveaux coups de cravache, assenés d'une main ferme, décidèrent Stella après une nouvelle lutte de quelques instants, lutte pendant laquelle la jument bondit au lieu de se cabrer. Ursule, dont la taille ronde, fine et cambrée ondulait avec la souplesse d'une couleuvre, suivis avec tant de grâce les mouvements désordonnées de sa monture, qu'elle ne fut pas déplacée un moment.

Cet incident, que j'espérais voir tourner contre ma cousine, ne servit qu'à lui prêter un nouveau charme; elle dompta l'indocile animal, le força de rester près de la voiture. Alors se courbant légèrement sur sa selle, Ursule, fière, souriante, caressant le cou nerveux de Stella de sa petite main blanche, qu'elle déganta coquettement, jouit de son triomphe et jeta un regard brillant sur Gontran comme pour lui dire que c'était sa présence qui lui donnait tant de courage.

— Eh bien! ma cousine, s'écria M. Sécherin, qu'est-ce que je vous avais dit? Est-elle hardie? Avouez que c'est un vrai page!

— En vérité, madame, dit Gontran en s'approchant tout ému, je ne reviens pas de votre intrépidité, de votre grâce. On oublie le danger que vous courez pour ne songer qu'à vous admirer.

— Oh! c'est si amusant de monter à cheval! dit naïvement Ursule. Et s'adressant à moi: Comment te prives-tu de ce ravissant plaisir? Pour nous autres femmes, surtout, quel bonheur de pouvoir, malgré notre faiblesse, maîtriser, dompter, dominer un être qui nous tuerait mille fois si l'on n'opposait l'adresse à la force, une volonté intelligente à son entêtement brutal!

— Ceci est un peu l'histoire de votre domination en général, dit Gontran en souriant, et vous nous domptez, nous autres

hommes, à peu près selon les mêmes principes et par les mêmes moyens... Mais, mon Dieu! qu'avez-vous donc, ma chère amie? me dit M. de Lancry en voyant l'altération de mes traits, car le triomphe d'Ursule, l'admiration que Gontran lui avait témoignée me faisaient un mal affreux.

— Je n'ai rien, mon ami; seulement l'exemple d'Ursule m'encourage, et à compter de demain je veux absolument monter à cheval.

— Mais vous n'avez jamais essayé, ma chère amie, et puis je crois que vous n'avez pas beaucoup de dispositions, vous êtes trop timide...

— Je vous dis que j'y monterai, quand bien même je devrais être tuée sur la place! m'écriai-je.

— Bien, bien, nous reparlerons de cela, me dit Gontran; mais partons pour le rendez-vous de chasse, car il est déjà tard. Ma cousine, je suis à vos ordres.

— Nous nous reverrons tout à l'heure; adieu, Mathilde, dit Ursule, en me faisant un signe de la main.

— Ne faites pas d'imprudence, ma bonne petite femme... M. de Lancry, je vous la recommande! s'écria M. Sécherin.

— Soyez tranquille, mon cher cousin, dit mon mari, quand on est si légère, si adroite et si hardie, on ne risque jamais rien.

Ursule et Gontran partirent au petit galop côte à côte, sur une pelouse de gazon qui prolongeait l'allée où marchait notre voiture. Pendant quelque temps, nous les accompagnâmes. Je les suivis des yeux autant que je pus; mais ils disparurent bientôt dans une allée sinueuse où la calèche ne pouvait passer, et je les perdis de vue.

Tous ces détails sembleront puérils à ceux qui ne connaissent pas les innombrables angoisses de la jalousie et les cuisantes blessures de l'a mour-propre offensé. Pourtant cette scène, en apparence si insignifiante, me bouleversa tellement, que je fus sur le point de commettre une action infâme... de dénoncer à

M. Sécherin la conduite d'Ursule, de lui faire partager mes soupçons contre sa femme.

Heureusement la honte retint ce terrible aveu sur mes lèvres. Si mon cousin avait eu la moindre perspicacité, il eût deviné la cause de mon agitation et de mon inquiétude. Je ne lui répondais qu'avec distraction, et quelquefois je tombais dans de profondes rêveries à peine interrompues par le bruit de la chasse qui, de temps en temps, traversait les larges allées convergentes aux ronds-points où nous allions nous placer pour la voir passer, guidés par un des hommes de l'équipage de M. de Lancry.

Ce qui me causait une impression profonde, fatale, étrange, c'était de voir de temps en temps rapidement apparaître au fond de quelque route ombreuse Gontran et Ursule toujours côte à côte. Le son éloigné et mélancolique des trompes qui résonnaient dans les hautes futaies noyées d'ombres, les sourds aboiements de la meute me semblaient sinistres, effrayants... Hélas! la triste disposition de l'esprit et de l'âme couvre de deuil les objets les plus riants, et cherche de lugubres présages dans ce qui cause la joie et l'enivrement de tous...

M. Sécherin était si transporté du spectacle mouvant qu'il avait sous les yeux qu'il ne remarquait pas mon état de langueur et de tristesse; le malaise dont je me ressentais depuis quelque temps augmentait de plus en plus. Souvent j'éprouvais des tressaillements inconnus que j'attribuais à une cause nerveuse. J'avais la tête pesante, douloureuse, affaiblie.

Nous venions d'arriver et de nous arrêter dans un carrefour de la forêt. Ursule et Gontran s'avançaient rapidement par une allée transversale. Je crus qu'ils venaient nous rejoindre, je m'avançai hors de la calèche.

Ils furent en effet bientôt près de nous, mais ils ne s'arrêtèrent pas.

— Mathilde, me cria Ursule en passant avec vitesse et en me saluant de la main, je suis folle... enivrée de la chasse.

Et les joues colorées, l'œil brillant et harni, elle donna un coup de cravache à la jument pour hâter sa course.

— Le cerf ne durera pas maintenant plus d'une demi-heure! nous cria Gontran, les chiens chassent à merveille... ça va débucher.

Et se courbant sur l'encolure de son cheval, il atteignit Ursule qui l'avait un moment dépassé, et tous deux disparurent de nouveau.

— Comme elle s'amuse... Dieu! comme elle s'amuse!... dit M. Sécherin avec joie; mais, ma cousine, qu'est-ce que veut dire M. Gontran par ces mots: Ça va débucher?

J'avais assez souvent entendu parler de chasse par mon mari pour pouvoir répondre à la question de M. Sécherin.

— Cela veut dire que le malheureux animal traqué dans le bois va prendre la plaine; c'est sa dernière chance de salut, après quoi il sera égorgé... sans pitié.

J'étais dans un état tellement nerveux, j'avais depuis si longtemps contenu mes larmes, que, saisissant pour ainsi dire cette occasion ridicule de me livrer à un accès de sensibilité, je me mis à fondre en larmes.

M. Sécherin me regarda d'un air stupéfait, et me dit avec intérêt:

Mon Dieu, comment! la mort d'un cerf vous attriste à ce point, vous qui devez avoir l'habitude de ces choses-là... Allons donc, cousine, soyez raisonnable, peut-être après tout qu'elle échappera à son mauvais sort, cette pauvre victime!

Ceux qui auront bien souffert d'une douleur intime, contrainte, forcément cachée, ne souriront pas de mépris, lorsque je dirai qu'en répondant aux derniers mots de M. Sécherin, je fis pour moi seule une sorte d'allusion à mon propre sort afin de pouvoir un peu épancher à voix haute les chagrins qui m'oppressaient.

Cela est ridicule, amèrement ridicule, hélas! je le sais, mais

heureux sont ceux qui ignorent que la souffrance la plus poignante est quelquefois grotesque dans son expression, ce qui est, je crois, le comble de la torture morale...

Je répondis donc à M. Sécherin, en pleurant:

— Non, non, la victime ne pourra pas échapper; que peut-elle faire? Lutter, n'est-ce pas? mais il faut la force de lutter, et elle n'en a plus la force. Cela dure depuis longtemps, elle n'a qu'à se résigner... à tendre le cou au couteau et à mourir... Pourtant la vie lui avait paru belle... Pourtant qui songerait à mourir par ce beau soleil?... Au bruit de ces fanfares et des cris de joie des chasseurs... qui pense à mourir? Pour qui cette fête est-elle un deuil?... pour la victime seule.... Elle pleurera et on rira de ses larmes, et on la tuera sans pitié,... sans pitié!

— Le fait est, dit M. Sécherin presque attendri, que les pauvres bêtes pleurent au moment de mourir... Mais, écoutez donc, cousine, reprit-il, on dit aussi qu'avant de mourir les cerfs se défendent quelquefois joliment, et qu'en mourant la victime a au moins le plaisir de se venger.

Dans mon égarement, répondant à ma pensée au lieu de répondre à M. Sécherin, j'essuyai mes larmes; je le regardai fixement et je lui dis avec un sourire amer:

— Oh! n'est-ce pas, la vengeance... la vengeance! ne pas mourir faible, méprisée, moquée, insultée! faire à son tour verser des larmes à ceux qui ont ri de vos douleurs, oh!... n'est-ce pas?... la vengeance, la vengeance, surtout! pour punir l'insulte... l'insulte lâche et misérable... l'insulte qu'on sait impunie... qu'on croit impunie, parce que l'honneur, la hauteur d'un noble cœur empêche une ignoble délation... Oh! mais cela doit avoir un terme à la fin, n'est-ce pas? Oui, vous avez raison... la vengeance.

— Ah çà!... cousine, s'écria M. Sécherin en contenant à peine son envie de rire, comment voulez-vous donc qu'on insulte un cerf, et qu'il pense à se venger?

Je regardai M. Sécherin; je ne le compris pas d'abord. Au bout de quelques moments je revins à moi et je lui dis:

— Pardon, pardon, mon cher cousin; en vérité, je suis folle: vous avez raison, ma sensibilité m'a égarée.

— C'est aussi ce que je disais; ma cousine parle de ce pauvre cerf comme d'une personne naturelle... Mais nous allons recommencer à marcher. Entendez-vous, là-bas, comme c'est beau le bruit du cor? Vraiment, c'est bien un plaisir de roi que la chasse.

La calèche se remit en marche.

Je profitai de ce mouvement pour me livrer sans réserve aux plus amères réflexions. Je me figurais Gontran et Ursule marchant au pas, l'un près de l'autre, pour se reposer d'une longue course, laissant leurs chevaux aller à l'aventure dans des allées sans fin, tapissées de verdure, abritées par les arbres nuancés des plus riches couleurs de l'automne...

Heureux, aimants, ils jouissaient avec ardeur de cette belle et tiède journée, de ce luxe royal, de cette vie de fêtes en songeant à un avenir plus enivrant encore, en se disant de tendres paroles d'amour, en échangeant de longs et brûlants regards... Peut-être même... la forêt est si touffue et si solitaire, que Gontran, se penchant vers Ursule, embrasse sa taille svelte d'un bras amoureux et effleure sa joue vermeille, encore animée par la course.

Oh! rage!... oh! douleur! oh! torture!... pensai-je... Et moi... moi... je suis là, brisée, flétrie, oubliée, moquée, car ils se moquent, ils rient de moi... de moi qui me promène paisiblement avec ce mari qu'on trompe, qu'on outrage!... Et c'est moi... c'est moi qui ai donné à cet homme pauvre et presque déshonoré le château où il courtise ma rivale, le luxe dont il l'éblouit, les plaisirs dont il l'enivre!

Oh! mais cela est affreux!... affreux!... Cela ne peut pas durer... Je me lasse d'être stupidement malheureuse, je ne le

veux plus... je ne le veux plus... J'ai là près de moi ce mari honnête et bon qu'on bafoue, qu'on offense... Éclairons-le... Ce n'est pas dénoncer la perfidie et la corruption, c'est empêcher l'honneur, la loyauté même d'être plus longtemps dupes de la trahison.

Encore une fois le fatal aveu me vint aux lèvres, encore une fois je reculai devant cette déclaration...

Au bout d'une demi-heure environ, Gontran nous envoya un de ses gens nous prévenir que le cerf avait été pris dans un étang, mais que le chemin pour s'y rendre était si mauvais, que les voitures n'y pouvaient passer; il m'engageait à retourner au château, où il nous rejoindrait avec Mme Sécherin.

Nous arrivâmes à Maran, où nous précédâmes de peu d'instants Ursule et Gontran. Après nous être habillés pour dîner, nous rentrâmes au salon. J'y trouvai ma cousine, mon mari et M. Sécherin. A table, la conversation roula sur la chasse de la journée. Gontran donna les plus grands louanges au courage, à l'adresse d'Ursule, qui déclara n'avoir jamais goûté un plaisir plus vif.

Ma cousine fut beaucoup plus gaie que la veille; elle parut se soucier assez peu de conserver à mes yeux son apparence mélancolique. Elle accepta résolûment quelques toasts à ma santé que lui porta Gontran, et but, sans se faire trop prier, quelques verres de vin de Champagne, à la grande admiration de M. Sécherin qui ne cessait de s'écrier:

— C'est un vrai démon que ma femme

Pour la première fois, en voyant l'animation, la gaieté, l'entrain de ma cousine, je pressentis ce qu'il y avait en elle de hardi et d'indomptable.

Jusqu'alors elle m'avait paru profondément dissimulée. Ses audacieux mensonges avaient toujours été enveloppés de formes hypocrites; c'est en levant mélancoliquement au ciel ses grands yeux baignés de larmes qu'elle niait l'évidence; mais en la

voyant à table si joyeuse, si résolue; mais en entendant ses saillies vives, imprévues, souvent étincelantes, je la trouvais plus dangereuse encore.

Mon mari ne cachait pas l'espèce d'admiration qu'elle lui inspirait. Une espèce de lutte d'esprit s'était établie entre elle et lui, souvent Gontran n'eut pas l'avantage. Il semblait presque fasciné, dominé par l'ascendant de cette femme qui, plusieurs fois, le rendit muet par un mot d'ironie mordante.

Ce qui paraîtra peut-être étrange, impossible, c'est que je souffrais alors de l'espèce de supériorité moqueuse avec laquelle Ursule répondait à mon mari.

Je restais confondue d'étonnement à l'aspect de cette transformation de ma cousine.

M. Sécherin lui-même me disait tout bas qu'il n'avait jamais cru à sa femme autant d'esprit.

Maintenant je m'explique ce changement. Il y a certaines natures qui ne se révèlent pour ainsi dire jamais complétement que lorsqu'elles se trouvent dans leur véritable „milieu." Ainsi Ursule était essentiellement née pour une vie de luxe, de splendeur, de fêtes, de plaisirs effrénés. Un siècle plus tôt, elle eût été l'une de ces femmes spirituelles et effrontées qui furent les reines des orgies de la régence.

Pour la première fois peut-être depuis son mariage, elle se trouvait dans une position analogue à ses goûts, et sans doute son véritable caractère se développait presque à son insu.

Après dîner on devait faire la curée du cerf aux flambeaux dans la cour du château, Gontran ayant voulu reserver ce sanglant spectacle à Mme Sécherin.

Vers les neuf heures, les piqueurs sonnèrent quelques fanfares. Nous allâmes sur une terrasse qui donnait sur la cour d'honneur et qui s'étendait devant les fenêtres du salon que nous venions de quitter.

Les torches que tenaient nos valets de pied en grande livrée

jetaient une clarté rougeâtre sur les bâtiments, dont une partie était complétement obscure.

Cela me parut sinistre... La meute avide, impatiente, à peine contenue par les fouets des veneurs, faisait entendre des grondements féroces; les yeux farouches des chiens étincelaient dans l'obscurité.

Au milieu de la cour, le premier piqueur de M. de Lancry, ayant recouvert les débris et les ossements du cerf avec la peau de cet animal, en prit la tête par le bois et l'agita vivement devant les chiens.

Toujours contenue, la meute poussa des hurlements furieux jusqu'au moment où on lui permit de se jeter sur ces restes sanglants, pendant que les trompes sonnaient avec force. Alors commença une lutte acharnée entre ces quatre-vingt chiens se ruant les uns sur les autres, hurlant, grondant, se disputant et s'arrachant les lambeaux sanglants de l'animal.

Ce spectacle, ces cris me révoltèrent; je rentrai dans le salon dont les fenêtres donnaient sur la terrasse. M. Sécherin était descendu pour voir la curée de plus près. Je me sentais accablée, plus accablée que jamais d'un mal tout physique; pour la première fois je me demandais quelle pouvait en être la cause.

Je tombai assise sur une chaise placée près d'une croisée à demi cachée par les rideaux. Je regardais machinalement le reflet des dernières clartés des torches vaciller et s'éteindre, car la curée était terminée, lorsque je vis Ursule et Gontran s'arrêter un instant devant cette croisée... Gontran enlaça la taille d'Ursule d'un de ses bras, et approcha ses lèvres de la joue de ma cousine, malgré une légère résistance de celle-ci...

Jamais je n'oublierai ce que je ressentis en ce moment: par une étrange fatalité, la douleur la plus atroce que j'eusse ressentie me révéla, pour ainsi dire, la joie la plus immense que j'aie jamais connue...

Je ne sais par quel phénomène le coup que je ressentis fut

si violent qu'au même instant un tressaillement profond... qui me répondit au cœur, m'éclaira subitement sur la cause de ce malaise dont je souffrais depuis quelque temps... Je sentis que j'étais MÈRE...

Cette double impression de joie enivrante et de malheur foudroyant fut telle qu'un moment je crus que ma tête allait s'égarer.

Dans mon vertige je me levai machinalement. Je traversai le salon en courant; je m'enfermai dans ma chambre, et, me précipitant à genoux, je ne pus dire que ces mots:

— Mon Dieu! tu m'as entendue, je ne puis plus être malheureuse maintenant! A l'instant où j'allais mourir de douleur, tu m'as envoyé un espoir ineffable!...

Je n'avais pas aperçu Blondeau qui était dans mon alcôve.

— Grand Dieu! madame, qu'avez-vous? s'écria-t-elle.

Sans lui répondre, je lui montrai la porte de ma chambre en lui disant: Je veux être seule; ferme cette porte, laisse-moi, va dire que je veux être seule.

Blondeau sortit, alla prévenir M. de Lancry que j'étais indisposée, et que je voulais être seule.

Je restai seule en effet à méditer.

Je ne pouvais plus douter de l'infidélité de mon mari... et j'étais mère...

MATHILDE

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FEMME

PAR

Eugène Sue.

VOL. IV.

GRIMMA,
IMPRIMERIE DU BUREAU D'EDITION.

1844.

IMPRIMERIE DE PERRIN D'ORLEANS.

CHAPITRE PREMIER.

UNE MÈRE.

Jamais je n'oublierai les émotions saisissantes de cette nuit que je passai dans une sorte de délire raisonnable, si cela se peut dire.

Tantôt je marchais à grands pas dans ma chambre, tantôt je m'arrêtais brusquement pour m'agenouiller et pour prier avec ferveur; puis j'avais des éclats de joie folle, des ressentiments de bonheur immense, des élans de fierté calme et majestueuse.

J'étais mère! à cette pensée enivrante, c'étaient j'étais mère! des accès de tendresse idolâtre pour l'être que je portais dans mon sein. Je ne pouvais croire à tant de félicité... je pressais avec force mes deux mains sur ma poitrine, comme pour bien m'assurer que je vivais.

Il me semblait qu'à chaque battement de mon cœur répondait un petit battement doux et léger: c'était celui du cœur de mon enfant.

Mon enfant... mon enfant! je ne pouvais me lasser de répéter ces mots bénis et charmants. Dans mon ivresse, je l'appelais, je le dévorais de caresses, j'étais comme insensée! je baisais

mes mains, je riais aux éclats de cette puérilité; un instant après je fondais en larmes: mais ces bienfaisantes larmes étaient bonnes à pleurer!

Il était, je crois, deux ou trois heures du matin.

Il me sembla que mon bonheur manquait d'air, d'espace, que j'avais besoin de me trouver face à face avec le ciel pour mieux exprimer à Dieu ma religieuse reconnaissance.

J'ouvrais ma fenêtre; nous étions à la fin de l'automne: la nuit était aussi belle, aussi pure que le jour avait été radieux; on n'entendait pas le plus léger bruit. Tout était ombre et mystère, les profondeurs du firmament étaient semées de millions d'étoiles étincelantes. La lune se leva derrière une colline couverte de grands bois. Tout fut inondé de sa pâle clarté, le parc, la forêt, les prairies, le château.

Tout à coup une faible brise s'éleva, grandit, passa dans l'air comme un soupir immense, et tout redevint silencieux.

Je mis un présage dans cet imposant murmure qui troubla un moment cette solitude et qui fit paraître plus profond encore le calme qui succéda.

Il me sembla que ma dernière plainte était sortie de nos cœurs, et que désormais ma vie s'écoulerait heureuse et paisible.

Pour la première fois depuis que j'avais l'orgueilleuse conscience de la maternité... depuis que je vivais double, je songeai à mes peines passées.... Ce fut pour rougir d'avoir pu m'affliger de chagrins qui n'atteignaient que moi seule.

En me rappelant cette époque si fatale et si enivrante où j'avais acquis la certitude de l'infidélité de Gontran, et la certitude que j'étais mère, je fus étonnée de la sérénité profonde, ineffable, qui vint remplacer les poignantes émotions qui naguère encore m'avaient cruellement agitée.

Je ne pouvais douter que Gontran ne m'eût trompée... pourtant je me sentais pour lui d'une mansuétude infinie, d'une indulgence sans bornes.

Mon mari avait cédé à un goût passager; c'était une faiblesse, une faute: mais il était le père de mon enfant; mais c'était à lui que je devais la nouvelle et céleste sensation que j'éprouvais.

Ces pensées éveillaient en moi un mélange inexprimable de tendresse, de dévouement, de respect et de reconnaissance qui ne me laissait ni la volonté ni le courage d'accuser Gontran de ses erreurs passées...

Quant à l'avenir... oh!... quant à l'avenir, cette fois je n'en doutais plus.

La révélation que j'allais faire à mon mari m'assurait, je ne dis pas son amour, ses soins empressés, sa sollicitude exquise, mais encore une sorte de tendre et religieuse vénération de tous les instants.

Oui, c'était plus qu'une espérance, plus qu'un pressentiment qui me garantissait un avenir auprès duquel ces quelques jours de bonheur passés à Chantilly et toujours si regrettés devaient même me paraître pâles et froids...

Oui, j'avais dans mon bonheur à venir une foi profonde, absolue, éclairée, qui prenait sa source dans ce qu'il y a de plus sacré parmi les sentiments divins et naturels.

Dans ce moment où Dieu bénissait et consacrait ainsi mon amour... douter de l'avenir, c'eût été blasphémer...

Dès lors je ressentis pour Ursule une sorte de dédain compatissant, de pitié protectrice.

Je ne pouvais plus l'honorer de ma jalousie; envers elle, je ne pouvais plus descendre jusqu'à la haine.

Je planais dans une sphère si élevée, j'avais une telle conviction de mon immense supériorité sur Ursule, qu'il m'était même impossible d'établir entre elle et moi la moindre comparaison...

Pour la première fois depuis bien longtemps un franc sourire me vint aux lèvres en me rappelant que, la veille, j'avais envie

la grâce avec laquelle elle montait à cheval; que, la veille, j'avais envié les brillantes saillies de son esprit.

Je haussai malgré moi les épaules à ce ressouvenir. Dans mon impériale et généreuse fierté, je m'apitoyai sur cette pauvre femme qui, après tout peut-être, n'avait pu résister au penchant qui l'entraînait vers Gontran... penchant dont je connaissais l'irrésistible puissance...

Mon Dieu, me disais-je, quel sera le réveil d'Ursule après ce rêve de quelques jours! Alors je me rappelai notre enfance, notre amitié d'autrefois... Le bonheur rend si compatissante que je m'attendris sur ma cousine.

Je me promis de demander à mon mari de lui apprendre avec ménagement qu'elle ne pouvait plus rester avec nous, je ne voulais pas abuser cruellement de mon triomphe...

Il me serait impossible d'expliquer la complète révolution que la maternité venait d'imprimer à mes moindres pensées, les idées graves, sérieuses, presque austères, qui s'éveillèrent en moi dans l'espace d'une nuit, comme si Dieu voulait préparer l'esprit et le cœur d'une mère aux célestes devoirs quelle doit remplir auprès de son enfant.

Moi jusqu'alors faible, timide, résignée, je me sentis tout à coup forte, résolue: la main de Dieu me soutenait.

Tout un horizon nouveau s'offrait à ma vie, les limites de mon existence me semblaient reculées par les espérances infinies de la maternité.

Dans les seuls mots „élever mon enfant" il y avait un monde de sensations nouvelles.

. . . . . .

Peu à peu le jour parut.

Mon premier mouvement fut de tout apprendre à mon mari, de changer par cet aveu soudain sa froideur en adoration; puis je voulus temporiser un peu, suspendre le moment de mon triomphe pour le mieux savourer.

J'éprouvais une sorte de joie à me dire: D'un mot je puis rendre Gontran plus passionné pour moi qu'il ne l'a jamais été, lui qui, hier encore, m'oubliait pour une autre femme.

Bien rassurée sur l'avenir, je me plaisais à évoquer les souvenirs de mes plus mauvais jours...

J'agissais comme ces gens qui, miraculeusement délivrés de quelque grand péril, contemplent une dernière fois avec une jouissance mêlée d'effroi le gouffre qui a failli les engloutir, le rocher qui a failli les écraser.

Un sommeil profond, salutaire, me surprit au milieu de ces pensées.

Je m'éveillai tard; je trouvai ma pauvre Blondeau à mon chevet, bien inquiète, bien triste: mes chagrins ne lui avaient pas échappé; mais, si grande que fût ma confiance en elle, jamais je ne lui avais dit un mot qui pût accuser Gontran.

Mon visage rayonnait d'une joie si éclatante que Blondeau s'écria en me regardant avec surprise:

— Jésus mon Dieu, madame, qu'y a-t-il donc de si heureux?... hier je vous avais laissée tellement abattue que j'ai passé toute la nuit en larmes et en prières...

— Il y a... ma bonne Blondeau, que, toi aussi, tu deviendras folle de joie quand tu sauras... Mais va vite chercher M. de Lancry... va...

— M. le vicomte a déjà envoyé savoir des nouvelles de madame, ainsi que M. et Mme Sécherin. J'ai dit que vous aviez passé une nuit assez mauvaise, monsieur semblait inquiet.

— Eh bien! va... va bien vite le chercher... Je vais le rassurer.

Blondeau partit.

A mesure que le moment où j'allais revoir Gontran approchait, mon cœur battait de plus en plus fort.

Mon mari parut.

Je me jetai dans ses bras en fondant en larmes et sans pouvoir trouver une parole.

Gontran se trompa, il prit mes pleurs pour des pleurs de douleur. Croyant sans doute que je l'avais vu la veille embrasser Ursule, et que j'étais désespérée, il me dit avec embarras :

— Je vous en prie, ne croyez pas les apparences, ne pleurez pas... ne...

— Mais c'est de joie que je pleure... Gontran, mais c'est de joie... regardez-moi donc bien? m'écriai-je.

— En effet, dit mon mari; ce sourire, cet air de bonheur répandus sur tous vos traits: Mathilde... Mathilde, que signifie?...

— Cela signifie que je sais tout, et que je vous pardonne tout... Oui, mon bien-aimé Gontran... oui... hier sur ce balcon j'ai vu votre bras enlacer la taille d'Ursule... hier j'ai vu vos lèvres effleurer sa joue... Eh bien! je vous pardonne, entendez-vous?... je vous pardonne, parce que vous-même tout à l'heure vous vous accuserez plus amèrement que je ne l'aurais jamais fait moi-même; parce que tout à l'heure à genoux, à deux genoux, vous me direz: Grâce... grâce...

— Mais, encore une fois... Mathilde...

— Vous ne comprenez pas? Gontran, vous ne devinez pas?... Non, vous me regardez avec effroi, vous croyez que je raille... que je suis folle peut-être? Mais, à mon tour, pardon... aussi pardon à vous, mon Dieu! car il est mal de ne pas parler d'un tel bonheur si sacré avec une austère gravité. Gontran! m'écriai-je alors en prenant la main de mon mari, agenouillez-vous avec moi... Dieu a béni notre union... je suis mère!

Oh! je ne m'étais pas trompée dans mon espoir! les traits de Gontran exprimèrent la plus douce surprise, la joie la plus profonde. Un moment interdit, il me serra dans ses bras avec la plus vive tendresse... Des larmes... des larmes... les seules que je lui aie vu répandre, coulèrent de ses yeux attendris; il me regardait avec amour, avec adoration, presque avec respect.

— Oh! s'écria-t-il en prenant mes deux mains dans les siennes, tu as raison, Mathilde, c'est à genoux, à deux genoux que je vais te demander pardon, noble femme, cœur généreux, angélique créature! Et j'ai pu t'offenser! toi... toi toujours si résignée, si bonne... Oh! encore une fois, pardon... pardon.

— Je vous le disais bien, mon Gontran, mon bien-aimé, que vous me demanderiez pardon... Mais, hélas! je le sens... je ne puis plus vous l'accorder; il faudrait me souvenir de l'offense, et je m'en souviens plus.

— Ah! Mathilde! Mathilde! j'ai été bien coupable, s'écria Gontran en secouant tristement la tête. Mais, croyez-moi, ç'a été de la légèreté, de l'inconséquence, mais mon cœur, mon amour, ma vénération étaient à vous... toujours à vous... Maintenant de nouveaux devoirs me dictent une conduite nouvelle; vous verrez... oh! vous verrez, mon amie... combien je serai digne du bonheur qui nous arrive. Combien vous serez sacrée pour moi... Mathilde!.. Mathilde!... ajouta-t-il en baisant mes mains avec ivresse. Oh! croyez-moi, ce moment m'éclaire, jamais je n'ai mieux senti tout ce que vous valiez et combien j'étais peu digne de vous... Je vous le jure, Mathilde, je vous aime maintenant plus passionnément peut-être que lors de ces beaux jours de Chantilly, que vous regrettez toujours, pauvre femme... Maintenant je dis comme vous... si vous ne pouvez plus me pardonner l'offense, parce que vous l'avez oubliée, moi je ne puis plus vous demander grâce, parce que je ne puis plus croire que je vous aie jamais offensée.

Oh! Gontran... Gontran, voilà votre cœur, votre langage... c'est vous, je vous reconnais... O mon Dieu, mon Dieu! donnez-moi la force de supporter tant de bonheur...

— Oui, oui, c'est moi, ton ami, ton amant, Mathilde... ton amant, qui n'était pas changé; non, je te le jure: mais, grâce à toi, j'étais si heureux, si heureux, que je ne pensais pas plus à ce bonheur que je te devais qu'on ne pense à remercier Dieu de

la vie qui s'écoule heureuse et facile? et puis, si j'étais quelquefois insoucient, capricieux, fantasque, il faut vous le reprocher, mon bon ange, ma bien-aimée, oui, j'étais comme ces enfants gâtés, que, dans sa tendresse idolâtre, une mère ne gronde jamais! Pour leurs plus grandes fautes, elle n'a que des sourires ou de douces remontrances... et encore... Non... reprit-il avec une grâce touchante, non... je cherche à m'excuser, à affaiblir mes torts, et c'est mal...: j'ai été égoïste, dur, indifférent, infidèle; j'ai pendant quelque temps méconnu le plus adorable caractère qui existât au monde... Oh! Mathilde, je ne crains pas de charger le passé des plus noires couleurs... l'avenir m'absoudra...

— Ne parlons plus de cela, Gontran; parlons de lui, de notre enfant: quels seront vos projets? Quelle joie, quelle félicité! Si c'est un garçon, comme il sera beau! si c'est une fille, comme elle sera belle! Il aura vos yeux, elle aura votre sourire et de si beaux cheveux bruns, des joues si roses, un petit cou si blanc, de petites épaules à fossettes... Ah! Gontran, je délire; tenez, je suis folle... Je ne pourrai jamais attendre jusque-là! m'écriai-je si naïvement que Gontran ne put s'empêcher de sourire.

— Dites-moi, reprit-il tendrement, que préférez-vous: voulez-vous rester ici... encore quelque temps, ou bien nous en aller nous établir à Paris?... Dites, Mathilde... ordonnez... maintenant je n'ai plus de volonté.

— Maintenant, au contraire, mon ami, il faut que vous en ayez et pour vous et pour moi, car je vais être tout absorbée par une seule pensée... mon enfant. Hors de cette idée fixe, je ne serai bonne à rien.

— Puisque vous me laissez libre, je réfléchirai à ce qui sera convenable, ma bonne Mathilde... j'y aviserai.

— Ce que vous ferez sera bien fait, mon ami; entre autres considérations, n'est-ce pas, vous consulterez l'économie; car maintenant il nous faut être sages... nous ne sommes plus seuls...

il faut songer dès à présent à la dot de ce cher enfant: et, du temps où nous vivons, l'argent est tant... que la richesse est une chance de bonheur de plus. Voyons, mon ami, comment réduirons-nous notre maison?

— Nous y songerons, Mathilde; vous avez raison. Quel bonheur de remplacer une luxe frivole et inutile par une touchante prévoyance pour l'être qui nous est le plus cher au monde! Ah! jamais nous n'aurons été plus heureux d'être riches.

— Tenez, mon ami, quand je pense que chacune de mes privations pourrait augmenter le bien-être de notre enfant... j'ai peur de devenir avare.

— Chère et tendre amie, soyez tranquille... Je sens, comme vous, tous les devoirs qui nous sont imposés maintenant... Je ne manquerai à aucun deux. Comme vous, Mathilde, cette nuit m'a changé, ajouta Gontran avec un accent de grâce et de tendresse inimitable.

Mon mari parlait alors sincèrement; je connaissais assez sa physionomie pour y lire l'expression la plus vraie, la plus touchante.

Quand il m'exprimait ses regrets de m'avoir tourmentée, il disait vrai: les cœurs les plus durs, les caractères les plus impitoyables, ont souvent d'excellents retours; à plus forte raison, Gontran était capable d'un généreux mouvement: il n'était point méchant, mais gâté par trop d'adorations.

Encore une fois, je suis certaine qu'alors mon mari redevint pour moi ce qu'il était au moment de mon mariage.

J'étais si forte de cette conviction, il me paraissait si naturel que le goût passager que mon mari avait eu pour Ursule se fût subitement éteint par la révélation que je venais de lui faire, que, sans la moindre hésitation, sans le moindre embarras, je dis à Gontran:

— Maintenant, mon ami, comment allons-nous éloigner Ursule?...

A cette question naïve Gontran me regarda en rougissant de surprise.

— Cela vous étonne, de m'entendre ainsi parler de ma cousine, lui dis-je en souriant, rien n'est pourtant plus simple: je ne ressens à cette heure aucune animosité, aucune jalousie contre elle; je n'ai pas le temps, je suis trop heureuse! Elle a été coquette avec vous, vous avez été empressé près d'elle, je pardonne tout cela: ce sont des étourderies de jeunesse dont vous ne vous souvenez plus maintenant, mon tendre ami; je désire seulement que vous, qui avez tant de tact et d'esprit, vous trouviez un moyen d'éloigner Ursule, sans dureté, sans trop la blesser: car, malgré moi, je ne puis m'empêcher de la plaindre: un moment peut-être... elle aura cru que vous l'aimiez...

Gontran me regarda d'un air interdit, il semblait croire à peine ce qu'il entendait.

Après un moment de silence, il s'écria:

— Toujours grande, toujours généreuse: ah! je serais le plus coupable des hommes si j'oubliais jamais votre conduite dans cette circonstance. Oui, vous avez raison, Mathilde, j'expierai ces étourderies de jeunesse comme je le dois. Il faut que votre cousine parte... qu'elle parte le plus tôt possible; non que je doute de ma résolution, mais parce que sa vue vous redeviendrait pénible une fois votre premier enivrement passé.

— Vous dites vrai, mon ami... vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même. Si vous saviez... j'ai tant souffert à cause d'elle... Mais tenez... Gontran, ne parlons plus de cela... tout est oublié... Il sera facile à Ursule de déterminer son mari à quitter Maran, il n'a pas d'autre volonté que la sienne... Mais... ajoutai-je en hésitant, comment ferez-vous pour amener Ursule à cette résolution?

— Rien de plus simple, je lui dirai tout avec franchise et loyauté.

— Vous lui direz...

— Je lui dirai qu'elle et moi nous avons été des fous; que nous avons risqué de compromettre gravement, elle, la tranquillité du meilleur des hommes, moi, le repos de la plus tendre, de la plus adorable des femmes... Je lui dirai que nos imprudences ont effrayé vos soupçons, que pour rien au monde je ne voudrais vous causer le moindre chagrin; je lui dirai enfin que je la supplie de décider son mari à partir.

Je gardai un moment de silence; malgré ma foi dans l'amour de Gontran, dans ma supériorité sur Ursule, il m'était pénible de songer que mon mari allait avoir encore un entretien secret avec ma cousine.

Hélas! à cette pensée, tous mes ressentiments jaloux se réveillèrent malgré moi.

Je dis à Gontran avec émotion: Pour décider Ursule à partir, il faudra donc que vous lui demandiez un rendez-vous.

— Sans doute...

— Eh bien! je vous l'avoue, Gontran, cette idée m'est cruelle.

— Allons, reprit-il en souriant, il faudra que j'aie plus de courage que vous... Comment faire pourtant; ma pauvre Mathilde?

— Je ne sais...

— Je n'ose vous proposer de parler vous même à votre cousine.

— Non; cela me ferait mal, je le sens. Un tel avis de ma part l'humilierait amèrement, je ne puis oublier qu'elle a été mon amie... ma sœur.

— Que faire donc? je lui écrirais bien... mais cela est dangereux... et puis il y a mille choses qu'on peut dire et qu'on ne peut écrire; des objections auxquelles on répond de vive voix, et que l'on ne peut détruire que par une longue correspondance.

Après avoir rêvé quelque temps, Gontran s'écria tout rayonnant de joie:

— Oh! Mathilde... Mathilde.., quelle bonne idée! voulez-vous une double preuve de ma loyauté et de mon désir de vous faire oublier les chagrins que je vous ai causés?

— Comment cela?

— Cachée quelque part, d'où vous puissiez tout voir et tout entendre, assistez à cet entretien dont votre jalousie s'effraye.

— Gontran... que dites-vous... Ah! cette épreuve...

— N'a rien qui doive alarmer... Une dernière fois, Mathilde, mon ange bien-aimé, je veux tout vous dire, tout vous confier... être aussi franc que vous êtes généreuse,.. Pardonnez-moi si je vous froisse; j'en aurai le courage, car au moins ce loyal aveu détruira, j'en suis sûr, vos craintes exagérées... Vous verrez que j'ai été plus imprudent, plus léger que coupable. Vous verrez que si Ursule a été pour moi très-coquette, que si, de mon côté, je suis sorti des bornes de la simple galanterie, elle n'a pas à rougir d'une faute grave et irréparable... Eh bien! oui, hier, après cette curée aux flambeaux, en plaisantant j'ai passé mon bras autour de sa taille, j'ai voulu l'embrasser; c'était une légèreté condamnable, je le sais, quoiqu'elle pût peut-être s'excuser par la familiarité qu'autorise la parenté.

— Et à Rouvray... Gontran?

— A Rouvray, comme ici, j'ai fait à Ursule de ces compliments qu'on adresse à toutes les femmes... je lui ai dit qu'elle était charmante, que j'aurais un vif plaisir à la voir longtemps chez nous; elle a accueilli ces galanteries avec coquetterie, mais en riant et sans y voir plus de sérieux qu'il n'y en avait, je vous l'assure... Voilà toute ma confession: Mathilde... pardon, encore pardon.

— Je vous remercie, au contraire, de ces aveux qui me rassurent, mon ami; il vaut mieux connaître la vérité, quelque pénible qu'elle soit, que de s'épouvanter de fantômes souvent plus effrayants que la réalité,

— Aussi, Mathilde, maintenant je vous jure sur l'honneur, sur ce que j'ai de plus cher au monde, sur vous, enfin! que dans cet entretien j'aborderai votre cousine avec un cœur tout rempli de vous, de votre bonté, de votre générosité; que je ne dirai pas une parole sans songer aux larmes que je vous ai fait verser, noble et angélique créature! je vous jure enfin que ce goût passager dont je vous ai fait l'aveu s'est évanoui devant l'intérêt si sacré, si puissant qui rend nos liens plus étroits encore... Mathilde... Mathilde .. je serais le dernier des hommes si l'état dans lequel vous êtes ne suffisait pas pour me commander les plus tendres soins, les plus chers respects: croyez-moi, assistez donc sans crainte à cet entretien, Mathilde; je suis fier de vous prouver que je sais au moins expier les fautes que j'ai commises.

— Oh! je vous crois, je vous crois, mon Gontran bien-aimé; je m'abandonne à vos conseils: oui, j'aurai le courage de cette épreuve.

— Merci... oh! merci, Mathilde, de me permettre de me justifier ainsi, mais je ne veux pas que vous conserviez le moindre doute; l'amour est soupçonneux, je le sais; malgré vous il vous resterait peut-être l'arrière-pensée que j'ai prévenu Ursule, que...

— Ah! Gontran, vous me jugez bien mal.

— Non, non, ma pauvre Mathilde, laissez-moi faire; plus l'explication vous semblera franche, loyale, imprévue, plus vous serez satisfaite. Écoutez-moi donc... vous allez dire à Blondeau de prier votre cousine de venir vous trouver ici. Vous vous mettrez là, dans le cabinet de votre alcôve; cette porte vitrée entr'ouverte, un coin de ce rideau soulevé, vous permettront de tout voir, de tout entendre. Votre cousine viendra, je lui dirai que vous venez de sortir, que vous la priez de vous excuser et de venir la retrouver dans le pavillon du parc. Pen-

dant quelques moments je la retiendrai ici, puis elle sortira pour aller vous chercher. Alors paraissant hors de votre cachette...

— Alors je tomberai à vos genoux, Gontran, pour vous remercier mille fois de m'avoir rendu en un jour tous les bonheurs que je croyais avoir perdus.

Ainsi que l'avait désiré mon mari, Blondeau alla chercher Ursule.

J'entrai avec un grand battement de cœur dans un des cabinets de l'alcôve; les tendres assurances de Gontran, sa loyauté, tout devait m'empêcher de ressentir la moindre crainte, et pourtant un moment encore j'hésitai.

Il me sembla que je jouais un rôle indigne de moi en assistant ainsi invisible à cet entretien.

Je l'avoue, mes irrésolutions cessèrent, moins dans l'espoir de voir humilier ma rivale que dans l'espoir ardent et inquiet d'assister à une scène si étrange, si nouvelle pour une femme.

Je connaissais le ton plaintif et mélancolique d'Ursule, je m'attendais à la voir fondre en larmes lorsque mon mari lui signifierait son intention.

Jugeant de l'amour qu'elle devait ressentir pour Gontran par l'amour que j'éprouvais pour lui, je prévoyais que cette scène allait être cruelle pour ma cousine; soit faiblesse, soit générosité, je ne pus m'empêcher de la plaindre.

J'allai même jusqu'à craindre que Gontran, excité par ma secrète présence, ne se montrât trop dur envers elle. Quel réveil pour cette malheureuse femme qui l'aimait tant sans doute et qui se croyait aussi tant aimée!...

Encore à cette heure je suis convaincue que mon mari était alors sincère dans sa détermination de sacrifier un caprice passager à l'affection sainte et grave que je méritais... Une seule crainte vint m'assaillir: Ursule était si rusée, si adroite; elle savait donner à sa voix, à ses larmes, une si puissante séduction,

que peut-être la révélation de mon mari ne vînt-elle mêler à l'expression de sa douleur touchante.

Ces réflexions m'étaient venues plus rapides que la pensée.

J'entendis les pas légers d'Ursule.

Je me retirai dans ma cachette.

CHAPITRE II.

L'ENTRETIEN.

Ursule en entrant dans ma chambre parut surprise de ne pas m'y voir.

Son visage était souriant et gai, la physionomie de Gontran était au contraire froide et réservée.

Il se tenait debout près de la cheminée, où il s'accoudait.

Ursule après avoir fermé la porte lui dit:

— Comment c'est vous! où est donc Mathilde?

— Elle a été obligée de descendre à l'instant pour répondre aux réclamations d'un de ses pauvres; elle vous prie de l'excuser, et d'aller la rejoindre tout à l'heure dans le pavillon du parc...

Ursule me parut d'abord étonnée de l'accueil glacial de mon mari, puis elle sourit, lui fit une profonde révérence d'un air moqueur en lui disant:

— Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu m'apprendre où je pourrai rencontrer madame la vicomtesse de Lancry, je suis désolée d'avoir troublé vos graves méditations.

Ursule fit un pas vers la porte.

— Un mot, je vous prie, dit Gontran.

Ursule, qui allait sortir, s'arrêta, retourna lentement la tête, jeta à Gontran un long regard rempli de malice et de coquetterie, leva en l'air son joli doigt d'un air menaçant et lui dit:

— Un mot... soit, mais pas plus... je sais qu'il est très

dangereux de vous écouter... plus encore peut-être que de vous regarder. Voyons, vite, ce mot, mon beau, mon ténébreux cousin...

— Ce que j'ai à vous dire est grave et sérieux? madame.

— Vraiment, monsieur, c'est grave, c'est sérieux? Eh bien! j'en suis ravie, cela contrastera avec votre folie et votre étourderie habituelle. Voyons, dites, je vous écoute.

— Lorsque je vous vis à Rouvray, dit Gontran, il y a deux mois, je ne pus vous cacher que je vous trouvais charmante.

— C'est la vérité, monsieur et cher cousin, et j'ai souvenance que, dans certaine allée de charmille, vous me fîtes même une déclaration... assez impertinente, à laquelle je répondis comme je devais le faire, en me moquant de vous: voyons, continuez; votre gravité sentencieuse, cérémonieuse, m'amuse et m'intrigue infiniment... Où voulez-vous en venir?

Gontran jeta un coup d'œil satisfait du côté de la porte du cabinet où j'étais et reprit:

— A votre arrivée ici, je vous ai dit tout le plaisir que j'avais à vous revoir.

— Tout le bonheur, mon cher et beau cousin, tout le bonheur, s'il vous plaît; vos moindres paroles sont, hélas! gravées là en caractères ineffaçables, dit Ursule en appuyant sa main sur son cœur et en regardant mon mari d'un air ironique.

Gontran parut presque contrarié de ce sarcasme, fronça légèrement les sourcils, et reprit d'un ton ferme:

— Je suis ravi, madame, que vous soyez en train de plaisanter, la tâche que j'ai à remplir me sera moins difficile.

— Voyons, vite, vite, je suis sur des charbons ardents, mon cher cousin, je brûle de savoir la conclusion de tout ceci, et à quoi sera bon ce résumé solennel de notre... comment dirai-je? de notre amour... non, certes, vous avez trop et trop peu pour m'inspirer ce sentiment... disons donc de notre coquetterie. c'est, je crois, le mot... Trouvez-vous?

— Soit, madame... reprit Gontran, je continuerai donc ce résumé de notre... de notre coquetterie; à votre arrivée à Maran, je vous ai dit tout le bonheur que j'avais de vous revoir, tout mon espoir de voir votre séjour ici se prolonger.

— Cela est encore vrai, beau cousin; nous avons le lendemain fait une charmante partie de chasse; vous m'avez même un peu grondée... très-tendrement, il est vrai, de ce que je semblais préférer le bruit retentissant des trompes à vos amoureuses déclarations... et j'avoue, à ma honte, que je méritais beaucoup vos reproches; il n'y avait pour moi rien de plus ravissant, de plus nouveau surtout, que ces fanfares éclatantes qui résonnaient fièrement au fond des bois.

— Et sans doute une déclaration n'avait pas pour vous le même attrait de nouveauté. L'aveu est naïf, dit Gontran en souriant.

Ursule regarda fixement mon mari, cambra, redressa sa jolie taille, comme si elle eût obéi à un secret mouvement d'admiration pour elle-même, secoua légèrement son front hardi, pour faire onduler les longues boucles de sa chevelure brune, et répondit avec un sourire moqueur presque méprisant:

— Mon cher cousin, j'ai dix-huit ans à peine et on m'a déjà bien souvent dit que j'étais charmante; vous me pardonnerez donc d'être un peu blasée sur les déclarations: depuis longtemps mon oreille est faite à ce ramage flatteur et banal, et vous n'avez pas malheureusement éveillé dans mon âme des sensations aussi inconnues que ravissantes; je ne doute pas que vous ne soyez un très-excellent Pygmalion, mais le marbre de Galatée s'était assoupli et animé avant que votre tout-puissant regard eût daigné s'abaisser sur une pauvre provinciale comme moi...

Mon étonnement était à son comble.

C'était Ursule qui s'exprimait ainsi: elle autrefois si éplorée, si incomprise et parlant toujours de sa tombe prochaine...

C'était Ursule qui parlait à Gontran avec ce dédain moqueur,

à lui dont les succès avaient été si nombreux, à lui si recherché, si adoré par les femmes les plus à la mode!

Gontran semblait non moins surpris que moi de ce langage railleur.

Néanmoins je vis avec joie qu'il ne m'avait pas trompée.

Il avait pu être léger, inconsidéré auprès d'Ursule, mais il avait été préservé d'un sentiment plus vif par la froide coquetterie de ma cousine.

Ursule reprit avec la même ironie:

— Qu'avez-vous, mon cher cousin? vous semblez contrarié.

— C'est qu'aussi, madame, je ne vous ai jamais vue si moqueuse.

— C'est qu'aussi, monsieur, je ne vous ai jamais vu si solennel.

— Vous avez raison, dit Gontran en souriant, il s'agit de folies, de quelques galanteries sans conséquence échangées entre un homme et une femme du monde, et je prends en vérité un air magistral par trop ridicule. Eh bien donc, ma jolie cousine, vous souvenez-vous qu'hier soir, après la curée aux flambeaux, j'ai été assez peu maître de moi pour vouloir enlacer cette taille charmante et effleurer cette joue si fraîche et si rose... eh bien! je viens vous demander pardon de cette audace, vous supplier d'oublier cette folie.. J'avais cédé à un entraînement passager... j'avais un moment confondu la familiarité de la parenté avec un sentiment plus tendre, et je viens...

Ursule interrompit mon mari par un éclat de rire et s'écria:

— Vous venez me demander pardon... mais il n'y a véritablement pas de quoi, mon cher cousin... Votre vertueuse candeur s'alarme à tort, je vous jure... Votre audace a été fort innocente... car votre bouche a effleuré non pas cette joue si fraîche et si rose, mais la barbe de mon bonnet. Quant à cette taille charmante que vous avez enlacée à peu près malgré moi, c'est une faveur que s'accorde au bal le premier valseur venu; et je ne vois pas qu'elle soit assez flatteuse pour que vous en

ayez de remords : hier soir je n'ai pas joué la pudeur offensée, parce qu'il m'eût fallu me plaindre ou me fâcher d'un procédé de mauvais goût ; dans une circonstance pareille, une honnête femme se résigne et se tait.

Sans doute l'amour-propre de Gontran fut blessé de ces railleries, car, oubliant ma présence, il s'écria presque avec chagrin :

— Comment, madame, votre silence était de la résignation, de l'indifférence !

— A ce point, mon cher cousin, que je me rappelle, hélas ! jusqu'aux plus petits détails des tristes suites de votre audace.

— Comment cela !

— Certainement, j'avais la main droite sur la grille du balcon, et, en la retirant, j'ai déchiré la valencienne de mon mouchoir.

— Cela pouve, dit Gontran avec impatience, madame, que vous avez une excellente mémoire...

— Cela ne prouve pas du tout en faveur de ma mémoire, mon cousin, mais cela prouve en faveur de l'angélique pureté de mes sentiments à votre égard...

— Madame !...

— Mais sans doute, voyons ! sérieusement : est-ce que si mon silence eût été du trouble... est-ce que si je vous avais aimé... j'aurais remarqué tout cela ?... est-ce que j'aurais attendu que vos lèvres effleurassent mes joues, que votre bras pressât ma taille, pour être saisie d'une de ces émotions subites, muettes, profondes, qui nous enivrent et vous égarent ? Eh mon Dieu !... à peine votre main eût-elle touché ma main, qu'une sensation électrique, rapide comme la foudre, eût bouleversé ma raison, mes sens !... Presque sans le savoir, sans y penser, malgré moi enfin... je serais tombée dans vos bras ; et je m'y serais réveillée sans me souvenir de rien, mais encore

toute frémissante d'une émotion délirante, incontenue, qu'aucune expression ne pourrait traduire!

Malheur! malheur! jamais je n'oublierai l'accent ému, passionné avec lequel Ursule prononça ces derniers mots; jamais je n'oublierai la rougeur qui un instant enflamma son visage, comme un reflet de pourpre; jamais je n'oublierai le regard à la fois vague, brûlant, noyé de volupté, qu'elle jeta au ciel comme si elle eût ressenti ce qu'elle venait de dépeindre.

Malheur! malheur! jamais je n'oublierai surtout avec quelle admiration ardente Gontran la contempla pendant quelques minutes: car elle était belle... oh! bien belle ainsi; elle était belle, non sans doute d'une beauté chaste et pure, mais de cette beauté sensuelle, qui a, dit-on, tant d'empire sur les hommes.

Malheur! malheur! je vis sur les traits de Gontran un mélange de douleur, de colère, d'entrainement involontaire, qui me dit assez qu'il était au désespoir de n'avoir pas fait éprouver à Ursule ces émotions qu'elle racontait avec une éloquence si passionnée.

Ma terreur de cette femme augmenta: je fus sur le point de sortir de ma retraite, d'interrompre cette scène; mais, emportée par une âpre curiosité, inquiète d'entendre la réponse de Gontran, je restai immobile.

Mon mari semblait fasciné par le regard d'Ursule; il reprit avec amertume:

En vérité, madame, voici une théorie complète, heureux celui qui la mettra en pratique! Avec vous, je vois avec plaisir que j'étais encore moins infidèle envers ma femme que je ne l'avais cru; je m'en applaudis sincèrement; je vous remercie d'être au moins franchement coquette avec moi.

Ursule partit d'un nouvel éclat de rire et reprit:

— Mon Dieu! de quel air découragé votre solennité me parle de sa fidélité conjugale! on dirait que vous éprouvez le remords

d'une bonne action, et que vous êtes désespéré de vous trouver si peu coupable...

— Il est vrai, ma chère cousine, je me croyais un peu moins innocent... et je vous croyais un peu plus ingénue...

— Tenez, décidément vous êtes furieux...

— Moi! vous vous trompez! je vous le jure.

— Vous êtes furieux... vous dis-je... Ah! vous avez cru, mon cher cousin, que vous n'aviez qu'à paraître pour me plaire, pour me subjuguer: mais, j'y pense, ajouta-t-elle en redoublant d'éclats de rire, vous avez pensé, j'en suis sûre, que blessée d'un trait mortel dès avant mon mariage, lors de votre présentation à Mathilde, et reblessée lors de votre passage à Rouvray, je n'avais jamais eu qu'un but, qu'une pensée, celle de venir vous rejoindre ici ou à Paris... que dans mon empressement à vous faire ma cour, à me ménager de longues entrevues avec vous, j'avais bravement appris à monter à cheval, au risque de me casser le cou, le tout pour mériter un de vos regards, pour vous faire dire en vous-même: Pauvre petite, quel dévouement, quel courage! ou bien encore... Ah! les femmes, les femmes! quand un de ces démons s'est mis en tête de nous séduire, il y réussit toujours. Quant à cela, entre nous, mon pauvre cousin, vous n'avez pas eu tout à fait tort; car je crois que je vous ai fort séduit... seulement, je ne l'ai pas fait exprès...

— Je vois que je ne suis pas le seul à qui l'on puisse reprocher quelque vanité, dit Gontran de plus en plus piqué.

— Comment, reprit Ursule dans un nouvel accès de gaieté, vous croyez qu'on ne peut sans vanité prétendre à votre cœur! pour vous qui voulez me donner une leçon de modestie, l'aveu est piquant. Eh bien! je vous avoue que, tout en étant certaine de vous avoir séduit, je n'en suis pas plus fière...

— Ainsi vous me croyez très-amoureux de vous?

— Je vous crois plus amoureux de moi aujourd'hui que vous

ne l'étiez hier. Je crois que vous le serez demain encore plus qu'aujourd'hui...

— Et quelle sera la fin de cette passion toujours croissante, charmante prophétesse?...

— Pour moi, un immense éclat de rire... pour vous, peut-être, toutes sortes de désespoirs... Car, vous devez savoir cela par expérience, seigneur don Juan; s'il y a passion d'un côté, ordinairement il y a de l'autre indifférence ou dédain: aussi ce qui m'empêchera de jamais répondre à votre amour... ce qui vous fait un tort irréparable à mes yeux, c'est tout simplement... votre amour...

— Vous maniez à merveille le paradoxe, madame, et je vous en fais mon compliment...

— Ceci vous semble paradoxal, c'est tout simple; on est si peu habitué à entendre des vérités vraies qu'elles paraissent toujours des paradoxes: au risque de passer pour folle, je vous dirai donc que vous m'aimez non-seulement parce que je suis jeune et jolie, mais parce que votre orgueil, votre vanité, s'irritent de ce que, malgré vos succès passés, je ne me rends pas à vos irrésistibles séductions.

— Madame, s'écria Gontran, de grâce, parlons un peu moins de moi...

— Vous avez raison, mon cousin, nous voici bien loin de la conversation que nous devions avoir ensemble; où en étions-nous donc?... Ah... oui, c'est cela: vous me demandiez humblement pardon d'avoir été assez audacieux pour embrasser la barbe de mon bonnet et pour me prendre la taille ni plus ni moins que le plus oublié de mes valseurs de l'an passé!

Au lieu de répondre à Ursule, Gontran garda un moment le silence; puis il lui dit avec un sourire contraint:

— Vous réunissez, sans doute, madame, les qualités les plus rares; vous avez certainement le droit de vous montrer difficile, dédaigneuse... Mais pourrait-on savoir au moins de quelles

perfections inouïes, de quels surprenants avantages devrait être doué celui qui pourrait prétendre au bonheur inespéré de vous plaire?

— Savez-vous, mon cousin, que vous êtes très-fantasque?

— Comment cela?

— A l'instant même, vous me priez assez aigrement de ne plus vous mettre en question: et voici que vous recommencez de plus belle à parler de vous-même.

— Moi... au contraire...

— Me demander, avec une ironie si transparente, de quels dons surnaturels il faut être doté pour me plaire, n'est-ce pas me demander clairement pourquoi vous ne me plaisez pas du tout, vous qui réunissez tant de séductions irrésistibles?... Eh bien... vous le voyez; si je vous réponds, vous allez me reprocher encore, comme tout à l'heure, de changer un grave entretien en dissertations amoureuses...

— Non, non... nous reprendrons cet entretien... Mais, voyons, dites... Je suis très-curieux de connaître l'idéal que vous avez rêvé.

— Mon idéal? A quoi bon, mon pauvre cousin! Il en est de tous ces héros rêvés par les jeunes filles, comme des réponses préparées d'avance; l'on dit tout le contraire de ce qu'on voulait dire, et l'on adore tout le contraire de ce qu'on avait rêvé. Pourtant il est une première condition, sur laquelle je serais inflexible: celui que j'aimerais devrait être complétement libre; en un mot, garçon.

— Et pourquoi frapper les maris de cet implacable ostracisme?

— D'abord parce que je ne daignerais pas régner sur un cœur partagé; ensuite il y a quelque chose de ridicule dans l'allure d'un mari galantin: c'est un être amphibie qui participe à la fois de l'écolier en vacances et du père de famille révolté; et puis, vous allez trouver cela stupide; mais il me semble qu'un mari galant ressemble toujours... à un prêtre marié.

— Le portrait n'est assurément pas flatteur, dit Goutran en se contenant à peine.

— Ainsi vous, reprit Ursule, vous, par exemple, mon cher cousin, vous avez ainsi perdu tout votre ancien prestige; et encore, non, même garçon vous auriez en vous trop... et trop peu... pour me séduire. Oui, certainement. Car, après tout, qu'est-ce que vous êtes? un grand seigneur très-aimable, très-spirituel, d'une figure charmante et d'une irréprochable élégance. Or, entre nous, mon amour aurait des visées... ou plus hautes ou plus basses.

— En vérité, ma cousine, aujourd'hui vous parlez en énigme.

— En vérité, mon cousin, aujourd'hui vous êtes bien peu intelligent. Eh bien! donc, oui, il me faut, à moi, un esclave ou un maître. Vous ne pouvez être ni l'un ni l'autre: vous n'avez ni le dévouement naïf qui intéresse, ni la supériorité qui trouble et qui soumet... Qu'un être simple, bon, inoffensif, m'adorât, par exemple, avec l'idolâtrie opiniâtre du sauvage pour son fétiche, je pourrais ressentir pour cet être aveuglément confiant cette sorte de compassion affectueuse qu'on a pour un pauvre chien soumis, tremblant, qui ne vous quitte pas du regard; qui lèche la main qui le frappe, et qui est encore trop heureux de revenir en rampant servir de coussin à vos pieds, lorsque, par colère ou par caprice, vous l'avez brutalement chassé.... Mais si je rencontrais jamais un de ces hommes qui, par je ne sais quelle mystérieuse puissance, s'imposent en despotes du premier regard, avec quelle humble et tendre soumission je m'abaisserais devant lui! avec quelle idolâtrie, moi si impérieuse, je l'adorerais à mon tour! comme j'enchaînerais ma pensée, ma volonté, ma vie à la sienne! à genoux, toujours à genoux devant mon souverain, devant mon dieu, joie, douleur, espérance, désespoir, tout viendrait de lui... et retournerait à lui... Pour qu'il daignât seulement me dire: Viens... je serais humble, résignée, lâche, criminelle, que sais-je?... Car la jalousie d'un

tel amour peut arriver à la frénésie... à la férocité: tenez... à cette pensée, oh! à cette pensée, j'ai peur.

En disant ces derniers mots d'une voix brève, Ursule baissa son visage assombri et parut rêveuse.

Gontran était stupéfait.

J'étais épouvantée.

Après quelques moments de silence, Ursule passa la main sur son front comme pour chasser les idées qui semblaient l'avoir tristement préoccupée et dit en souriant à mon mari, qui la regardait presque avec stupeur: Vous le voyez bien .. vous ne pouvez être ni mon esclave ni mon maître. Nous ne pouvons qu'être amis, et encore ce serait difficile, vous êtes trop homme du monde pour me pardonner vos maladroites déclarations et votre insuccès près de moi. Tout bien considéré, il ne nous reste guère que la chance d'être ennemis à peu près irréconciliables. Ne trouvez-vous pas cette conclusion fort originale? Qui aurait dit que notre conversation devait prendre cette tournure-là?

— Sans contredit, madame, répondit machinalement Gontran, comme s'il eût encore été sous le coup de cet étrange entretien; sans contredit, cela est fort original. Mais alors puis-je vous demander pourquoi vous avez bien voulu nous consacrer quelque temps?

Avec cette mobilité d'impressions qui la caractérisait, Ursule se mit de nouveau à rire aux éclats en regardant Gontran avec étonnement et s'écria:

— Ah çà! devenez-vous décidément fou, mon cousin? Est-ce déjà votre passion pour moi qui vous trouble la raison? Comment, vous voulez être le but incessant où tendent toutes mes pensées! Vous ne comprenez rien à mon voyage ici, parce qu'il n'a pas pour but de vous dire: Je vous aime! Mais rappelez donc vos esprits: ce n'est pas du tout à vous, mais à ma chère Mathilde que je veux consacrer le temps que je passerai à Ma-

ran. Mon Dieu! quelle figure vous me faites! Que les hommes sont singuliers! Je vous aurais avoué que depuis longtemps je méditais le dessein perfide de vous enlever à votre femme, que vous auriez trouvé cette indiguité toute naturelle, tandis que vous voilà très-contrarié de me voir respecter si scrupuleusement les lois sacrées de l'amitié que vous venez vous-même invoquer.

— Madame...

— Allons, allons, rassurez-vous, je ne veux pas me faire meilleure que je ne le suis; c'est beaucoup plus mon éloignement pour les gens mariés en général et mon peu de penchant pour vous en particulier qui me défendent de toute mauvaise tentation... Sans doute j'aime Mathilde de tout mon cœur; mais si une puissance irrésistible m'eût entraînée vers vous, malgré moi j'aurais trahi la confiance de ma meilleure amie... Après cela, reprit Ursule en souriant de ce rire sarcastique qui donnait à sa physionomie un caractère si insolent et si dédaigneux, j'offre des chances de combat égales; je suis vulnérable aussi: moi aussi j'ai un mari... qu'on le séduise... c'est de bonne guerre. Mais assez de folies comme cela, mon cher cousin. Maintenant, parlons raison; quel est ce mot que vous avez à me dire, et pourquoi me retenez-vous ici? Mathilde s'impatiente et m'attend peut-être.

Gontran semblait poussé à bout par les railleries d'Ursule. Il lui répondit brusquement:

— C'est justement de Mathilde que je voulais vous parler, madame; quoique je sois un de ces êtres amphibies assez ridicules qu'on appelle maris, ma femme a pour moi un attachement profond, sincère, inaltérable.

— Et elle a parfaitement raison, et fait preuve du meilleur goût; je ne médis des maris que comme amants: hors ces prétentions-là, ils possèdent toutes sortes d'agréments... conju-

gaux; et vous avez, vous, mon cousin, personnellement, tout le charme nécessaire pour plaire à votre femme.

— C'est parce que je désire de continuer de plaire à ma femme, madame, que je serais désolé de lui causer un chagrin violent; elle est assez jeune, assez aveuglée, pour m'aimer passionnément, pour tenir à mon amour comme à sa vie... Mais comme elle n'a pas de ces conflances exorbitantes qui font croire qu'on ne peut manquer de nous adorer... comme elle est surtout remplie de la plus charmante modestie, elle redoute certaines comparaisons... sans doute très-dangereuses; et quoique je sois, je l'avoue humblement, un soupirant fort à dédaigner pour vous... elle veut bien craindre...

Ursule interrompit Gontran.

— Toutes ces périphrases veulent dire que Mathilde est jalouse de moi, n'est-ce pas? Voilà donc ce grand secret... Quelle bonne folie!

— J'ai eu l'honneur de vous dire, madame, que rien n'était plus sérieux... Le repos de Mathilde m'est cher avant toutes choses...

— J'en suis convaincue... et vous pouvez, ce me semble, la rassurer mieux que personne, mon cher cousin; quant à moi, je serais désolée de lui causer le moindre chagrin à votre sujet: ce serait impardonnable... je n'aurais ni le plaisir du remords... ni le remords du plaisir.

— Malheureusement, madame, Mathilde a plus que des soupçons, elle a des certitudes. Hier, après la curée sur la terrasse... elle a vu...

— Que vous avez embrassé mon bonnet! Mais s'est charmant... j'en suis ravie, j'ai justement une petite vengeance à tirer d'elle pour lui apprendre à croire aux apparences; laissons-la un jour ou deux dans son erreur, et puis nous la détromperons, et je lui dirai: Voyez-vous, méchante cousine, qu'il faut ne jamais croire à ce qu'on voit!

— Ne pas détromper Mathilde, madame, mais la malheureuse enfant en mourrait. Vous ne connaissez donc pas la noblesse, la candeur angélique de son âme... Vous ne savez donc pas avec quelle sainte ardeur elle m'aime... Oh! Mathilde n'est pas une de ces femmes froidement railleuses, qui, parce qu'elles ne sentent rien, affectent de mépriser des sentiments qu'elles sont incapables de comprendre ou d'apprécier... Non... non... Mathilde n'est pas de ces...

— De ces femmes abominables... de ces monstres de perfidie, qui ont l'effronterie de ne pas vouloir prendre pour amant le mari de leur amie intime! dit Ursule en interrompant mon mari et recommençant de rire aux éclats.

Gontran semblait au supplice. Ursule continua :

— Mon Dieu, que vous êtes donc amusant! et comme l'éloge de cette pauvre Mathilde vient naturellement en aide à votre dépit contre mon insensibilité! Savez-vous qu'il ne fallait rien moins que mes dédains pour amener enfin sur vos lèvres l'éloge de votre femme!

— Vous avez raison, madame, s'écria Gontran mis hors de lui par ces sarcasmes. Je n'ai peut-être jamais mieux compris tout ce que valait ce cœur adorable qu'en reconnaissant...

— A quel horrible cœur vous vouliez le sacrifier. Est-ce cela, mon cher cousin? J'aime beaucoup à finir vos phrases, nous nous entendons si parfaitement! Sérieusement, vous avez grandement raison de me préférer Mathilde: d'abord votre fidélité maritale me préservera de votre amoureuse insistance; et puis, franchement, ma cousine vaut mille fois mieux que moi. N'est-elle pas bien plus belle? ne compte-t elle pas autant de qualités que je compte de défauts? n'y aura-t-il pas toujours, entre nous une distance énorme? En raison même de son dévouement, de ses vertus, n'est-elle pas fatalement destinée à éprouver les passions les plus sincères, les plus magnifiquement

dévouées... et à ne les inspirer jamais... tandis que, moi, j'aurai toujours, hélas! l'affreux malheur de les inspirer...

— Sans les jamais ressentir, n'est-ce pas, madame! s'écria Gontran. Ah! vous avez raison... Tenez, vous êtes une femme infernale... Vous me faites peur...

Ursule haussa les épaules.

— Eh bien, oui, je serais une femme infernale pour ceux qui, je le répète, ne seraient ni mes esclaves, ni mes tyrans; pour ceux-là, s'ils étaient assez fous ou assez présomptueux pour s'éprendre de moi, je serais sans merci, je les raillerais, je les mettrais dans les positions les plus ridicules, peut-être même les plus cruelles, selon mon caprice! Plus ils montreraient d'opiniâtreté à m'aimer, plus j'en montrerais, moi, à me moquer d'eux.

— Tenez, ma cousine, dit Gontran pour mettre un terme à un entretien qui lui pesait, vous déployez une telle vigueur d'esprit, une telle force de caractère, que je suis de moins en moins embarrassé pour arriver à ce que je voulais vous dire.

— Que voulez-vous me dire?

— Qu'entre parents, entre amis, il est certaines choses qu'on peut s'avouer franchement. Je vous ai dit que Mathilde était jalouse de vous, qu'elle redoutait votre présence... et que... Gontran hésita.

— Et qu'elle serait tranquille et rassurée si j'abrégeais mon séjour ici?

— Excusez-moi, ma cousine, mais...

— Mon Dieu, rien de plus simple. Pourquoi ne pas m'avoir dit cela tout de suite? Pauvre et chère Mathilde, je regrette pourtant de la quitter sitôt; elle d'abord, puis je regrette vos chasses qui m'amusaient beaucoup; peut-être aussi je vous aurais même regretté, vous, si vous ne m'aviez pas parlé d'amour. C'est dommage pourtant... mais il n'y a rien à faire contre un soupçon jaloux... Il faudra seulement me donner

quelques jours pour préparer et pour amener mon mari à ce changement de résolution si soudain; je m'en charge... Ah ça! vous ne m'en voulez pas, mon cousin? dit Ursule en tendant la main à Gontran avec cordialité.

— Je ne vous en veux pas... mais, je vous l'avoue, jamais je ne me serais attendu à un pareil langage, à de pareilles idées de votre part... je crois rêver.

Ursule reprit avec son sourire ironique:

— Pour une jeune femme qui, en sortant de l'hôtel de Maran, est venue habiter une fabrique en province, vous me trouvez assez étrange, n'est-ce pas? Vous n'y comprenez rien? Vous ne reconnaissez plus la pauvre victime, la femme incomprise qui écrivait de si larmoyantes élégies à cette pauvre Mathilde qui en pleurait et qui avait raison, car je pleurais moi-même en les écrivant, et quelquefois même je pleure encore...

— Vous... vous! pleurer...

— Certainement, quand le vent est à l'ouest, et qu'il y a dans l'air ce je ne sais quoi qui fait qu'on se pend, comme disait Mlle de Maran.

— Toujours mobile, toujours folle, dit Gontran.

— Nest-ce pas que je suis une drôle de femme? Je parle de tout sans rien savoir, je parle d'émotions de cœur sans les ressentir, j'ai toutes les physionomies sans en avoir aucune, je suis effrontée, moqueuse, inconséquente... Et pourtant, mon cousin, vous ne connaissez de moi que ce que j'en veux laisser connaître: en mal comme en bien, vous êtes encore à mille lieues de la réalité; mais ce dont vous pouvez être certain seulement, c'est que je peux toujours ce que je veux fermement. Ainsi, par exemple, tenez: j'ai plus de physionomie que de beauté, plus de défauts que de qualités, plus de bavardage que d'esprit; j'ai une fortune ordinaire, un nom ridicule... Mme Sécherin, je vous demande un peu... Mme Sécherin! Eh bien! malgré tout cela, je veux être, cet hiver, la femme la plus en-

tourée, la plus à la mode de Paris, avoir la maison la plus recherchée, et faire tourner toutes les têtes en finissant par la vôtre. Maintenant adieu, mon cousin... je vais décider mon mari à partir le plus tôt possible... Nous irons faire un petit voyage jusqu'à l'hiver... Je vais retrouver Mathilde dans le parc; je lui tairai notre entretien, bien entendu... Pauvre femme! je la plains... pauvre divinité... Hélas! quand on ne sait parler que le langage des anges, on court grand risque de se trouver ici-bas bien dépareillée. Somme toute, j'aime mieux mon sort que le sien... quoique elle ait l'inqualifiable bonheur de vous avoir pour seigneur et maître! ajouta Ursule avec un sourire moqueur.

Elle sortit en faisant un petit signe de tête à Gontran, et lui envoya du bout des doigts un gracieux baiser de l'air le plus malin.

Et puis j'entendis ma cousine fredonner, en s'en allant, un motif de Freischütz de sa voix fraîche et sonore.

CHAPITRE III.

FRAYEURS.

Si j'avais un instant douté du changement extraordinaire que la maternité avait apporté dans mon esprit en le mûrissant tout à coup, en lui révélant un monde nouveau, les idées, les terreurs qui s'éveillèrent en moi ensuite de l'entretien d'Ursule et de mon mari eussent suffi pour me prouver cette incroyable transformation.

Qu'on me pardonne une comparaison bien usée, bien vulgaire... un admirable instinct apprend à la pauvre mère qui veille sur sa couvée que le point noir, presque imperceptible, qu'on aperçoit à peine dans l'azur du ciel, est le vautour féroce, son plus mortel ennemi.

De même, après la conversation d'Ursule et de Gontran, je vis poindre le germe d'un nouveau, d'un terrible malheur, dans cet entretien qui, en apparence, semblait devoir me rassurer.

Ma cousine n'aimait pas mon mari, elle raillait même dédaigneusement les galanteries dont j'avais tant souffert...

Avec une effronterie révoltante elle se montrait à lui telle qu'elle était... pire qu'elle n'était peut-être...

Elle avouait avec un superbe cynisme qu'elle ne pouvait être que lâche esclave de l'homme qui la dompterait... maîtresse hautaine de l'homme qui l'adorerait, et coquette impitoyable envers tous ceux qui ne ramperaient pas à ses genoux ou qui ne lui mettraient pas orgueilleusement le pied sur le front.

Elle avait dit encore à Gontran qu'elle ne l'aimerait jamais, parce que l'amour d'un mari était ridicule; parce qu'il l'aimait, lui: et pourtant, par deux fois, elle lui avait jeté cet insolent défi: Malgré vous, vous m'aimerez toujours...

Avant que d'être mère je serais sortie de ma retraite, rayonnante de bonheur et de confiance; je me serais jetée à genoux en disant: Merci, mon Dieu, vous avez permis que cette femme perfide, audacieuse, se montrât sans fard, dévoilât toute la bassesse, toute la méchanceté de son âme! Un moment mon mari s'est laissé prendre à ses dehors séduisants; mais maintenant il la connaît, mais maintenant il n'aura plus pour elle que mépris et qu'horreur. Quel homme, et Gontran plus que tout autre encore, ne sentirait pas au moins sa fierté révoltée en entendant cette femme lui parler si dédaigneusement?

Comment lui Gontran, lui si beau, si séduisant, lui gâté par tant de succès, par tant d'adorations, irait non pas aimer mais s'occuper seulement d'une femme qui oserait lui dire: Je ne vous aime pas, je ne vous aimerai jamais, et je vous défie de ne pas m'aimer...

Oui, encore une fois, j'aurais remercié Dieu; le calme, le repos, fussent pour longtemps rentrés dans mon cœur.

Mais, hélas! je l'ai dit, en une nuit j'avais, je ne sais par quelle intuition, acquis la triste sagacité, la désespérante sûreté de jugement que les années peuvent seules donner.

Je crois fermement que cette sorte de prescience m'était venue soudainement parce qu'elle pouvait me servir à défendre l'avenir de mon enfant. Hélas! mon Dieu, j'étais bien jeune encore, jamais je ne m'étais appesantie sur les tristes misères de l'esprit humain, il fallait une puissance surnaturelle pour me faire pénétrer ce tissu d'horribles pensées.

Je croyais au bien jusqu'à l'aveuglement; je n'avais pas idée de ces passions dépravées qui, au lieu de rechercher ce qui est pur, noble, salutaire et possible, sont au contraire honteusement aiguillonnées par l'attrait de la corruption, du cynisme, de l'impossible.

Pouvais-je soupçonner qu'un homme, par cela même qu'une femme sans mœurs lui dirait: Je ne vous aime pas, je ne vous aimerai jamais!... que pour cela même cet homme dût adorer cette femme avec frénésie!

Non... non, mon Dieu, on m'eût dit que le cœur humain était capable de ces énormités que je l'aurais nié, que j'aurais pris cela pour un blasphème.

Par quel mystère pourtant... moi jusqu'alors si heureusement ignorante de ces misères, avais-je donc deviné, avais-je donc senti, oui physiquement senti à un atroce déchirement de mon cœur, que Goatran allait de ce moment aimer cette femme, non-seulement plus qu'il n'avait aimé ses premières maîtresses, non-seulement plus qu'il ne l'aimait.., mais plus qu'il n'aimerait jamais?

Quelle voix secrète me disait que cette passion fatale serait la seule, la dernière passion de sa vie?

Quelle voix me disait que les hommes les plus légers, les plus blasés, lorsqu'ils se prennent à aimer et surtout à aimer

sans espoir une femme perdue, aiment souvent avec une violence effrayante?

Comment avais-je senti qu'Ursule dans son manége infernal avait mis en jeu les passions les plus irritantes de mon mari en lui disant: Vous êtes beau, vous êtes charmant, vous êtes habitué à plaire, et pourtant je me raille de vous, et pourtant vous m'aimerez, et cet amour sera pour moi une inépuisable raillerie... pour vous un inépuisable chagrin!

Et ce n'était pas encore assez pour cette femme. Comme il lui fallait aviver, exalter l'amour de Gontran en allumant sa jalousie, elle a voulu lui prouver qu'elle ne serait pas pour tous froide, méprisante, moqueuse, comme elle l'était pour lui.

Aussi voyez... voyez... avec quelle ardeur passionnée, délirante, elle lui peint alors l'émotion foudroyante, qui bouleversera sa raison et ses sens à la seule approche de l'homme qu'elle aimerait..,

A ces mots empreints d'un délire brûlant et sensuel, voyez comme son regard s'est perdu, comme sa joue a rougi, comme son sein a battu...

Et lorsqu'elle parlait de son idolâtrie pour l'homme qui la dominerait en tyran, avec quelle grâce humble, soumise, elle courbait son front charmant! Comme on la voyait agenouillée, les mains jointes, implorant un sourire de son maître en attachant sur lui ses grands yeux bleus noyés de langueur, de tristesse et d'amour...

Hélas!... hélas! il fallait que la séduction de cette femme fût bien puissante, bien irrésistible, pour que moi, moi sa rivale, moi mère, moi qui avais cette créature en horreur, j'aie senti, j'aie compris qu'en ce moment non-seulement Gontran, mais tout homme peut-être, devait devenir éperdument amoureux d'Ursule, tant il y avait en elle de fascination et de charme!

Non, non, Dieu ne me trompait pas en me donnant ces épouvantables pressentiments! En me montrant le formidable

orage qui se formait à l'horizon, il voulait, dans sa miséricorde infinie, qu'une pauvre mère seule et faible pût, sinon éviter, du moins conjurer peut-être les affreux malheurs qui la menaçaient.

Je me sentis presque défaillir lorsque je sortis du cabinet où j'étais restée cachée.

Je trouvai Gontran assis dans un fauteuil, le regard fixe, les bras croisés sur sa poitrine, dans l'attitude de la réflexion et de la stupeur.

Je fus obligée de m'appuyer légèrement sur son épaule pour le rappeler à lui-même...

Il releva vivement la tête, et me dit ces seuls mots avec une expression profonde et concentrée.

— Quelle femme!... quelle femme!... Oh! il faut qu'elle parte, Mathilde, il faut qu'elle parte!

Ces paroles confirmèrent mes soupçons.

Dans la bouche de Gontran, lui toujours si maître de lui, elles avaient une signification effrayante; il aimait cette femme ou il craignait de l'aimer.

Une idée, que j'accueillis d'abord comme une inspiration divine, me poussait à apprendre à Gontran ce que je savais de la liaison d'Ursule avec M. Chopinelle; ce dernier ayant sans doute été rangé par elle dans la catégorie des esclaves.

D'abord je ne doutai pas que le dépit d'avoir échoué là où un homme si ridicule avait réussi, ne dût inspirer à Gontran un invincible éloignement pour Ursule; peut-être Gontran eût-il attaché d'autant plus de prix à la conquête d'Ursule, qu'il aurait cru être son premier amour.

Je voulais aussi apprendre à mon mari avec quelle fausseté, avec quelle perfidie Ursule avait amené la rupture de M. Séchérin et de sa mère... J'allais tout dire, lorsque j'hésitai; je me demandai si ces révélations n'irriteraient pas encore davantage la passion de Gontran, si sa vanité ne serait pas encore plus

excitée par le dépit d'être moins bien traité qu'un provincial ridicule.

Et puis il pouvait croire Ursule vertueuse, malgré les théories effrontées qu'elle affichait, et se résigner plus facilement à n'être pas aimé d'elle, en songeant que personne n'avait été plus heureux que lui... Mais je craignis que cette dernière conviction ne prêtait peut-être plus d'attraits encore à ma cousine.

Agitée par tant de perplexités, je me résignai à attendre l'inspiration du moment.

Mon mari était retombé dans une sorte de rêverie...

Je lui pris la main, je la serrai tendrement en lui disant :

— Merci... merci, mon noble Gontran, vous m'aviez dit vrai. Enfin Ursule va partir, et nous serons heureux et tranquilles.

Gontran sourit avec amertume et me répondit :

— Vous avez dû être bien contente de me voir ainsi traité par Ursule? Cela doit vous rassurer, je l'espère.

Ne voulant pas laisser entrevoir mes craintes à Gontran, je lui dis :

— Sans doute, mon ami, je suis rassurée; mais je ne vois pas en quoi ma cousine vous a si mal traité... Elle plaisantait, d'ailleurs.

— Elle plaisantait?... Et lors même qu'elle aurait plaisanté, n'était-ce pas me traiter avec le dernier mépris?... De ma vie... non, de ma vie... je n'ai été si insolemment joué; je restais là comme un sot, sans trouver une seule parole. Quelle audace! quel cynisme!

— Mais, Gontran, il me semble que ce qu'Ursule vous a dit de plus cruel, est qu'elle ne vous aimerait jamais et qu'elle vous défiait de ne pas l'aimer.

— Eh bien! n'est-ce rien que cela?

— Mais cela n'est rien puisque vous m'aimez, Gontran. Votre tendresse pour moi vous empêche de ressentir de l'amour pour elle, il doit vous être indifférent qu'elle ne vous aime pas

— Sans doute, sans doute, vous avez raison... Ma pauvre Mathilde, je vous aime... Oh! oui, je vous aime... Vous êtes bonne, généreuse, vous!... vous avez du cœur, de l'élévation, de la grandeur d'âme, tandis que votre cousine... Je vous le demande: qu'a-t-elle donc pour plaire, après tout? Un minois chiffonné, une taille accomplie, il est vrai, un très-joli pied, de grands yeux tour à tour effrontés ou langoureux, un persiflage impertinent, un grands fonds d'impudence... mais ni cœur, ni âme... Avec cela, comédienne et fausse à faire frémir... Plus j'y pense, moins je peux revenir de mon étonnement. Vous seriez-vous attendue à cela d'elle, toujours en apparence si mélancolique, si douloureuse? Certes, j'ai vu des femmes bien hardies, bien... rouées, passez-moi le terme, mais jamais je n'ai rien rencontré de pareil: j'en étais abasourdi.. Ah! que j'aimerais à mater, à dominer un tel caractère! avec quel bonheur je lui rendrais alors dédain pour dédain, sarcasme pour sarcasme! s'écria involontairement mon mari.

Je cachai mon visage dans mes mains, je fondis en larmes sans dire un mot.

Je n'en pouvais plus douter, Ursule avait frappé juste.

Gontran était si préoccupé par ses pensées qu'il ne s'aperçut pas de mes larmes.

Il se leva brusquement, et continua marchant à grands pas:

— Oh! je conçois bien qu'un homme soit sans pitié quand il parvient à maîtriser l'un de ses caractères hautains et insolents... Alors avec quel bonheur on humilie, on outrage même, car elles le méritent, ces créatures jusque-là si orgueilleuses! Puis il reprit avec un éclat de rire forcé: Mais c'est à mourir de rire, ces prétentions-là!... Mme Sécherin! je vous le demande un peu, Mme Sécherin qui veut être à la mode, qui veut avoir la meilleure maison de Paris et se moquer de tout le monde. Ah! ah! ah!... c'est, sur ma parole, fort divertissant... Est-ce que vous ne

trouvez pas cela fort plaisant?... Mais, qu'avez-vous? vous pleurez... Mathilde!

— Ah! Gontran, cet entretien nous sera fatal.

— Que voulez-vous dire?

— Il n'y a pas un mot d'Ursule qui n'ait laissé du dépit, de l'amertume dans votre cœur.

— Du dépit! de l'amertume! parce que Mme Sécherin dit que je n'ai pas le bonheur de lui plaire! Ah çà! ma chère amie, à quoi pensez vous? Pour qui me prenez-vous? Je n'ai pas grand vanité; mais je ne crois pas que mon mérite souffre une grave atteinte du dédain de Mme Sécherin. Ce qui me paraît seulement d'une bouffonnerie excellente, c'est cette prétention de sa part de me rendre amoureux d'elle... Ma pauvre Mathilde, je vous ai fait ma confession; vous avez vu que je vous avais dit vrai: je trouvais Ursule assez gentille, j'ai été par galanterie entraîné un peu plus loin que je ne l'aurais voulu... Mais ça n'a jamais été qu'un caprice, assez vif de ma part. Il n'y a rien dans cette femme-là, rien, absolument rien... Amoureux d'elle, moi! Je plains bien les malheureux assez sots pour se laisser prendre à ses filets... Amoureux d'elle! mais ce serait l'enfer!... Avec un tel caractère... amoureux d'elle... moi! moi...

Puis Gontran, par un brusque retour, me dit avec une expression, hélas! qui me parut distraite et forcée:

— Moi! amoureux d'elle! comme si je n'avais pas près de moi mille fois mieux qu'elle... comme si je n'avais pas la meilleure, la plus dévouée des femmes... un ange de douceur et de bonté... Pauvre Mathilde!... comment avez-vous pu craindre un instant la comparaison?... vous... vous...

Et il retomba dans une sorte de rêverie.

Les derniers éloges qu'il me donna me firent un mal horrible.

Ils me rappelèrent ces odieuses paroles d'Ursule à mon mari: „Il faut que je vous témoigne de mon dédain pour que vous pensiez à vanter votre femme.“

Ma cousine avait raison, les louanges que me donnait Gontran lui étaient arrachées par le dépit.

En me mettant au-dessus de ma cousine, il pensait plus à la blesser qu'à me flatter.

— Le plus important pour nous, dis-je à mon mari, c'est qu'Ursule quittera Maran sous très peu de jours, elle décidera facilement M. Sécherin à partir.

— Sans doute, sans doute, qu'elle parte; le plus tôt sera le mieux.

— Mon ami, dis-je à Gontran après un moment de silence, permettez-moi de vous parler en toute franchise.

— Je vous écoute, ma chère amie.

— Ne trouvez-vous pas étrange que cet entretien, qui aurait dû me rassurer complétement, puisqu'il vous justifiait à mes yeux, produise sur vous et sur moi un effet contraire?

— Comment cela? Je ne vous comprends pas.

— Ursule a dit qu'elle ne vous aimait pas, qu'elle ne vous aimerait jamais; que vos galanteries étaient sans conséquence, et qu'elle partirait le plus tôt possible... Et pourtant, vous le voyez, je pleure... Et pourtant vous ne pouvez cacher votre agitation.

— Eh, mon Dieu! s'écria Gontran avec impatience... c'est tout simple... Vous pleurez... parce que vous pleurez de rien... Je suis agité parce qu'il est de ces choses qui, malgré soi, blessent l'amour-propre... Que prétendez-vous conclure de cela? Allez-vous vous faire l'écho d'Ursule, et dire comme elle que je suis ou que je serai amoureux d'elle? C'est absurde; seulement je vous avoue qu'elle m'a impatienté, je ne suis pas habitué à être raillé de la sorte; voilà tout. Il y a mille manières de dire les choses. Elle m'aurait dit tout simplement: J'ai été un peu coquette pour vous, oublions cela; restons bons amis: si ma présence excite la jalousie de Mathilde, je partirai... rien de mieux; mais à quoi bon cette profession de principes... et quels

principes! A quoi bon me dire effrontément que, si je ne lui plais pas, d'autres lui plairont peut-être? A quoi bon d'exprimer d'une manière si passionnée, pour ne pas dire plus, l'ivresse qu'elle éprouverait dans telle ou telle occasion?... Femme incompréhensible!... C'est que, dans ce moment-là, elle avait l'air véritablement émue. En vérité, je m'y perds... c'est une énigme que cette créature, une énigme... Mais qu'un autre que moi s'amuse à en chercher le mot... je lui souhaite bien du plaisir! Après cela, une volonté de fer... Elle a voulu apprendre à monter à cheval, et elle y monte à merveille; elle s'est mis dans la tête d'être, l'hiver prochain, une femme à la mode, elle est bien capable d'y réussir: elle a tout ce qu'il faut pour cela...

— Vous pensiez tout à l'heure le contraire, mon ami; vous disiez que c'était, de sa part, une prétention ridicule.

— Ah! mon Dieu, ma chère... si vous venez sans cesse épiloguer mes moindres paroles, cela devient insupportable, dit mon mari en frappant brusquement du pied. Je vous parle en toute confiance, en toute sécurité, ne cherchez pas dans mes paroles autre chose que ce que je dis.

Je regardai Gontran avec un étonnement douloureux.

— Mon ami, je vous ferai une seule observation... Depuis la fin de cet entretien, vous m'avez sans cesse parlé d'Ursule et vous n'avez pas eu la moindre pensée pour votre enfant...

Mon mari passa les mains sur son front et s'écria avec émotion:

— Pauvre et excellente femme... c'est vrai, pourtant, ah! c'est mal, bien mal, pardon, Mathilde... Tiens, ces seuls mots de toi me rappellent à mes devoirs, à mon amour; ces seuls mots me calment et me consolent d'une sotte et ridicule blessure d'amour-propre. Eh bien! oui, pardonne-moi ce dernier éclair d'orgueil. Oui, je me suis senti, malgré moi, un peu piqué de n'avoir pas fait la moindre impression sur Ursule; sais-tu pourquoi? Parce que le sacrifice que j'aurais eu à te faire eût été

plus grand. Crois-moi, rien ne me sera plus facile que d'oublier cette femme diabolique... Tu as raison, mon ange bien-aimé; notre enfant... pensons à notre enfant. Entre cette douce espérance et mon amour pour toi, pour toi désormais bien rassurée sur moi, le bonheur nous sera facile. Pardon encore d'avoir pris à cœur les sarcasmes d'Ursule: mais c'est qu'aussi elle me raillait à vos yeux, et, je ne vous le cache pas, Mathilde, je suis très-fier de moi depuis que je suis à vous. Pourtant, comme, après tout, vous m'aimez toujours autant, n'est-ce pas? nous ne penserons plus à cette scène ridicule que pour nous moquer de moi-même; ou mieux, parlons de notre enfant: ces douces causeries seront notre refuge assuré contre toutes ces pensées mauvaises.

L'arrivée d'un de nos fermiers, qui voulait parler à mon mari, termina cet entretien.

Gontran sortit.

Mon premier mouvement fut d'être charmée des douces paroles qu'il venait de me dire avec sa grâce habituelle: puis il me sembla que son accent avait été nerveux, saccadé, que ses regards n'étaient pas d'accord avec son langage.

On eût dit qu'il voulait s'étourdir sur sa situation, ou me rassurer par quelques mots de tendresse.

Cependant il y avait quelque chose de touchant, de pénétré, dans son accent.

Néanmoins, plus je réfléchis à l'impression qu'Ursule avait faite sur lui, plus je crus à un danger imminent.

Quelques jours auparavant j'aurais pleuré, puis tenté quelques plaintes timides et stériles; mais, appelée à de nouveaux devoirs, je voulus changer complétement de conduite.

Je compris que je devais craindre la violence des chagrins, leur réaction pouvait être fatale à mon enfant; je me promis donc de tâcher désormais de ne jamais m'affliger pour des vanités, de me roidir contre ma susceptibilité, de m'endurcir contre les souf-

franches morales, et d'être, si cela peut se dire, extrêmement sobre de douleurs.

Les circonstances présentes devaient mettre ma nouvelle résolution à une rude épreuve.

J'essuyai mes larmes, je songeai froidement à ma position.

De ce moment, pour n'être plus écrasée sous les débris de mes espérances, j'envisageai bravement la vie sous les couleurs les plus sombres.

Je ne m'abuse pas sur la cause de cette courageuse résolution, je possédais un trésor de bonheur et d'espérances que rien au monde ne pouvait me ravir.

Quel que fût l'avenir, mon enfant me restait: car j'avais la conviction profonde, inébranlable, que Dieu m'avait envoyé cette suprême consolation dans mes chagrins, comme une religieuse récompense de mon dévouement à mes devoirs.

Cette foi aveugle à la protection divine m'empêcha d'avoir jamais la moindre frayeur sérieuse sur la vie future de ce petit être qui doublait ma vie, qui devait me faire oublier bien des souffrances.

Je me traçai un plan de conduite avec la ferme résolution de n'en pas dévier.

Huit jours suffisaient à Ursule pour décider son mari à quitter Maran; si au bout de huit jours elle n'était pas partie, si d'ici là j'acquérais la conviction que ses dédains affectés n'étaient qu'une perfide manœuvre de coquetterie, j'etais résolue de suivre les conseils de Mme de Richeville.

Une fois seule avec Gontran, j'espérais par ma tendresse, par l'intérêt que devait lui inspirer l'état dans lequel je me trouvais, j'espérais, dis-je, chasser Ursule de sa pensée.

Sinon, si son amour pour elle grandissait avec les obstacles, si je succombais après avoir lutté contre la détestable influence de cette femme, de toutes les forces de mon amour, de mon dé-

vement, je succomberais du moins avec dignité: mon enfant me resterait, et je vivrais pour lui seul.

Il m'est impossible de dire le calme, la confiance, que me donna cette résolution.

Je n'avais plus, comme par le passé, de ces effrois vagues, de ces douleurs sans but et sans bornes.

C'est qu'autrefois... l'amour de Gontran perdu... il ne me restait rien, rien qu'un désespoir immense; rien qu'une vie misérable et stérile; rien que quelques pâles souvenirs qui devaient rendre, par comparaison, le présent plus cruel encore.

Je m'agenouillai pour remercier Dieu de ne m'avoir pas endormie dans une fatale confiance.

Sans vouloir descendre à un honteux espionnage, je me promis de tout observer attentivement, de ne rien omettre de ce qu pouvait m'éclairer.

CHAPITRE IV.

MADEMOISELLE DE MARAN.

Le lendemain de cette scène, quel fut mon étonnement de recevoir un mot fort bref de Mlle de Maran! Elle m'annonçait qu'elle arriverait en même temps que sa lettre, et qu'elle m'apprendrait elle-même la cause de sa venue.

On eût dit en vérité que cette femme, avertie par un secret instinct des nouveaux chagrins qui m'accablaient, venait pour jouir de mes tourments.

Si j'avais moins connu Mlle de Maran, je me serais étonnée de l'audace de sa visite en me rappelant que la dernière fois que je l'avais vue, elle n'avait pas dissimulé la haine qu'elle me portait.

Sa rencontre avec Ursule m'effrayait encore

Si elle avait méchamment espéré, prévu, calculé que tôt ou

tand Ursule, se trouvant pour ainsi dire mêlée à ma vie, me serait un jour hostile, elle devait être satisfaite et pouvait devenir une utile alliée pour ma cousine.

Je réfléchissais avec amertume que le monde était ainsi fait, qu'on était obligé de recevoir, d'accueillir chez soi ses ennemis les plus mortels, sous le prétexte de parenté ou de liaisons qui rendent leur animosité plus odieuse encore.

Je fis part à Gontran de la prochaine arrivée de ma tante.

Il accueillit cette nouvelle avec assez d'indifférence.

Je ne partageais pas sa quiétude. Un tel voyage était si en dehors des habitudes de Mlle de Maran, qui n'avait pas quitté Paris depuis quinze ans, que je lui soupçonnais quelque grave motif.

Environ vers les deux heures, ma tante arriva accompagnée de Servien, d'une de ses femmes, d'un valet de pied qui lui servait de courrier, et d'un chien-loup successeur de Félix.

Nous allâmes recevoir Mlle de Maran au perron du château.

Elle descendit assez lestement de voiture et n'était nullement changée: elle portait toujours sa robe et son chapeau de soie carmélite.

Malgré mes tristes préoccupations, je ne pus m'empêcher de sourire de surprise en voyant la capotte de Mlle de Maran décorée d'un nœud tricolore; le chapeau de Servien portait une énorme cocarde aux mêmes couleurs patriotiques.

Ma tante s'aperçut de mon étonnement, et s'écria en entrant dans le salon:

— Ça vous interloque, n'est-ce pas? de ce que je ne vous ai pas encore entonné la Marseillaise, Ça ira, ou la Parisienne, autre complainte patriotique, démagogique, emblématique et orléanique qui vaut bien les autres bucoliques de la république... Dites donc, citoyen et citoyenne, je vous fais l'effet d'une femeuse tricoteuse ou vainqueuse de juillet avec mes rubans tricolores, n'est-ce pas? Vous croyez peut-être que je viens vous

annoncer mon mariage avec M. de Lafayette, pour la première sans-culottide de frimaire... par-devant l'autel de la Patrie? Eh bien! vous vous trompez; tenez, les voilà sous mes pieds, ces beaux rubans tricolores, les voilà au feu! dit ma tante en arrachant de son chapeau le nœud, et en le jetant dans la cheminée, après avoir marché dessus avec une rage comique.

— A merveille, madame! dit Gontran en riant aux éclats, je vous croyais ralliée.

— Comment, ralliée? Ah çà! est-ce que vous prétendez vous moquer de moi, M. de Lancry? Figurez-vous donc que si j'ai consenti à m'attifer de ces exécrables couleurs qui puent le peuple, l'empire et la guillotine, c'était pour voyager tranquille.

— Et votre royalisme ne s'est pas révolté de cette concession, madame? dit Gontran.

— Est-ce que mon royalisme a quelque chose à voir là dedans? Est-ce qu'on regarde aux moyens de salut quand ils sont bons? Du temps du citoyen Cartouche et du citoyen Mandrin, est-ce que je me serais fait faute d'user d'un sauf-conduit de ces messieurs pour pouvoir traverser leur bandes sans danger? Eh bien! cette abominable cocarde et ce passe-port timbré d'un imbécile de coq gaulois qui m'a tout l'air d'un gras citoyen du Maine, ne sont que des sauf-conduits... j'en use mais je les méprise... vous comprenez?

— Parfaitement, madame, mais à quel heureux hasard devons-nous votre bonne visite?

— Figurez-vous donc, mon pauvre garçon, qu'ils vont juger, c'est-à-dire condamner ces malheureux ministres; il y a des émeutes tous les jours à Paris: on parle de piller les hôtels, de faire un second 93. J'ai fourré mon argenterie dans une cachette que le diable ne déterrerait pas; j'apporte mes diamants et cinq mille louis dans le double fond de ma voiture et je viens attendre ici les événements. Si ça se calme, je retourne à Paris; si ça augmente, j'émigre en Angleterre encore une fois; mais, quant

à présent, Paris n'est plus tenable. Toute ma société s'est effarouchée et envolée, il y avait bien de quoi. Les uns ont suivi ce pauvre bon vieux roi et Mme la Dauphine; les autres vont en Vendée attendre Madame, et, Dieu merci, ils donneront longtemps du fil à retordre à ces nouveaux bleus: les autres, enfin, ont fait un sauve qui peut, qui en Italie, qui en Allemagne, comme du temps de la première révolution. Ma foi! je m'ennuyais à Paris, lorsque, pour changer, la peur est venue me talonner; c'est ce qui me procure le bonheur de venir vous embrasser, mes chers enfants. J'aime tant à contempler votre joli petit ménage, ça me réjouit le cœur, je me dis en le voyant: „C'est pourtant, grâce à moi, que ces deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre sont unis par une chaine fleurie. Ah!... ah!... ah!... mais voyez donc l'effet de la campagne... je parle déjà comme une églogue... Où sont donc vos pipeaux, s'il vous plait, beau Sylvain? Je voudrais chanter votre bonheur sur la double flûte des bergers d'Arcadie

La gaieté de de Mlle de Maran m'effrayait; son rire aigre et strident annonçait toujours quelques méchancetés.

Selon son habitude, ma tante avait, en entrant, mis ses lunettes, quoiqu'elle n'eût ni à lire, ni à travailler; mais elles lui servaient, pour ainsi dire, à cacher son regard: à l'abri de leurs verres, elle pouvait observer à son aise sans être remarquée.

Je m'aperçus que, tout en causant, elle examinait attentivement la physionomie de mon mari et la mienne.

— Et Ursule, dit Mlle de Maran, avez-vous de ses nouvelles?

— Elle est ici depuis quelques jours avec son mari, madame, lui répondis-je.

— C'est-il possible? Comment? nous sommes donc tout à fait en famille? Mais voyez donc comme j'arrive à propos. Mais où est-elle donc, cette chère fille?

— Elle se promène avec M. Sécherin; elle va bientôt rentrer, je l'espère, dit Gontran.

— Elle se promène avec son mari! s'écria Mlle de Maran, et je vous trouve ici avec votre femme, Gontran! Mais c'est la terre promise des ménages que cet endroit-ci, mais c'est pharamineux, mais c'est une manière de vie patriarcale tout à fait attendrissante... Elle se promène seule avec son mari! Comme c'est bien à elle; car il est bête comme une oie, son mari, et il a autant de conversation qu'une autruche... Mais, dites donc, mes enfants, est-ce qu'ils s'accordent toujours entre eux la mignarde et touchante réciproque de bellotte et de gros loup?

— Vous trouverez Ursule fort changée, madame, dis-je à Mlle de Maran en souriant avec amertume.

— Changée! Est-ce qu'elle n'est plus jolie comme autrefois?

— Si, madame, elle est toujours charmante, mais son caractère s'est développé; elle est maintenant beaucoup moins mélancolique.

— Ah! ah! ah!... je ris malgré moi, dis Mlle de Maran, en pensant combien ma partialité pour vous m'aveuglait, Mathilde... Vous souvenez-vous comme je grondais toujours Ursule à tout propos, comme ja la trouvais laide! Je puis bien vous dire cela maintenant, mes enfants. Eh bien! c'était une affreuse injustice: je la trouvais, au contraire, spirituelle, charmante; et même, on peut dire ça devant un mari, parce que les maris en disent bien d'autres lorsque leurs femmes ne sont pas là... eh bien! je trouvais à Ursule plus de physionomie, plus de gentillesse qu'à vous, ma chère Mathilde... C'était pourtant par amour pour vous et pour vous louer aux dépens de votre cousine, que je faisais ces affreux mensonges-là. Étais-je fausse, bien! c'est-à-dire, étais-je bonne! car, moi, lorsque l'attachement m'emporte, je suis capable de tout... Ah çà! dites donc, chère petite, n'allez pas, après cela, vous figurer que vous êtes moins belle qu'Ursule, au moins; vous l'êtes mille fois davantage, sans contredit. Elle ne peut pas lutter avec vous pour la

régularité des traits; mais elle a ce je ne sais quoi, ce montant, ce piquant, cet entrain qui tourne la tête de ces garnements-là!

Et elle me montra Gontran en riant aux éclats. Puis, se penchant à mon oreille, elle me dit à mi-voix toujours en riant:

— Ah çà! est-ce que vous n'en êtes pas jalouse, de cette diablesse d'Ursule? Défiez-vous de ces sœurs sainte nitouche qui ont des sourires de Madeleines repentantes et des regards de Vénus Aphrodite.

Ma tante aurait calculé chacune de ses paroles avec la méchanceté la plus réfléchie, qu'elle ne m'aurait pas blessée plus cruellement.

Cette circonstance me fit croire qu'il y avait des hasards pour les caractères odieux, comme pour les caractères généreux.

Les uns comme les autres sont souvent servis par d'étranges fatalités.

Gontran lui-même, malgré son sang-froid, fut aussi interdit que moi des tristes plaisanteries de Mlle de Maran, il ne put que balbutier avec un sourire forcé:

— Croyez-vous donc, madame, qu'il me soit possible d'être infidèle à ma chère Mathilde? Ne sommes-nous pas, comme vous l'avez dit, le modèle des bons ménages?

— Est-ce que vous ne voyez pas que je plaisante, vilain libertin? Je voudrais bien apprendre que vous lui fussiez infidèle... A la campagne, ça n'aurait pas d'excuse; à Paris, c'est différent: l'enivrement du monde, l'occasion... l'herbe tendre... Comme qui dirait la belle princesse Ksernika... Mais, ici, fi donc, fi donc... Pauvre chère petite... Vous qui avez été toujours si bien pour Gontran... Tenez, à l'endroit de cet abominable Lugarto par exemple...

Je pâlis. Gontran se redressa comme s'il avait été mordu par un serpent, et dit à Mlle de Maran:

— De grâce, madame, ne parlons plus de cela... Ne me rappelez pas une scène pénible...

— Comment! que je ne parle pas de cela! affreux ingrat que vous êtes! Je vous dis que j'en parlerai moi... j'en veux rabâcher... Trouvez donc, s'il vous plaît, une femme qui, pour charmer le créancier de son mari, s'expose à se perdre de réputation! Mais c'est tout bonnement sublime, cela, mon cher ami.

— Madame, s'écria Gontran, c'est une infâme calomnie; à la face de tous, je l'ai dit tout haut à ce misérable.

— Eh mon Dieu! je le sais bien, que c'est une calomnie, mes pauvres enfants; je sais bien que Mathilde est innocente et pure comme le jeune cygne qui sort de sa blanche coquille, mais...

Je vis où tendait la conversation que voulait engager Mlle de Maran, je l'interrompis et je lui dis avec une fermeté qui l'étonna comme elle étonna Gontran:

— Vous nous avez fait, madame, l'honneur de venir nous voir, nous ne pouvions nous attendre à cette visite; nous serons toujours très-heureux de vous posséder; nous n'oublierons jamais que cette maison a appartenu à votre frère, nous ferons tout pour vous y recevoir de notre mieux, mais il nous est permis d'espérer, madame, que vous ne prendrez pas à tâche d'éveiller de bien douloureux souvenirs pour moi et pour mon mari.

— Mais, ma chère...

— Mais, madame, repris-je d'une voix plus haute et interrompant encore Mlle de Maran, mais, madame, puisque vous avez oublié les motifs qui semblaient devoir à jamais empêcher un rapprochement aussi intime entre vous et moi, il nous est du moins permis d'espérer qu'il ne sera pas dit un mot de ces calomnies odieuses dont vous vous faites l'écho; je crois que ce n'est pas solliciter un trop grand sacrifice de votre part... Si vous nous accordez cette grâce, madame, nous vous serons très-reconnaissants; et vous trouverez peut-être quelque plaisir à voir unis et heureux ceux qu'involontairement, sans doute, vous eussiez aigris et divisés.

Mon sang-froid, mon calme, firent sur Mlle de Maran et sur Gontran un effet singulier et inattendu.

Ma tante, après quelques moments de silence, reprit avec ironie en regardant Gontran:

— C'est donc maintenant Mathilde qui dit „nous"? Comment, mon pauvre vicomte, l'autorité est tombée de lance en quenouille?

— Mathilde parle un peu pour moi et beaucoup pour elle, madame, dit Gontran. Je me joins à elle pour vous prier d'oublier des événements qui nous attristent; mais je ne me permets pas de mettre des conditions à votre séjour ici, ajouta Gontran en me regardant sévèrement.

Quoique je ne m'attendisse pas à voir mon mari prendre presque le parti de Mlle de Maran contre moi, je ne me laissai pas abattre, satisfaite d'une fermeté de langage qui me surprenait moi-même:

— Je ne mets de conditions qu'à ma présence ici, madame; j'ai eu l'honneur de vous dire que je me souviendrais toujours que vous êtes la sœur de mon père, et que vous êtes ici chez M. de Lancry. S'il m'était malheureusement impossible d'accepter certaines plaisanteries, je vous prierais d'excuser mon départ: M. de Lancry voudrait bien se charger de vous faire les honneurs de Maran, et je partirais, dis-je, à l'instant pour Paris.

Je m'étais exprimée avec tant de résolution que Mlle de Maran s'écria:

— Ah çà! c'est qu'elle le ferait comme elle le dit; mais je ne reconnais plus votre femme, mon pauvre Gontran, qu'est-ce qu'il y a donc?

— Il y a, madame, que j'ai besoin de ne plus souffrir; que je suis décidée à éviter tous les chagrins que je pourrai désormais éviter.

— Peste! vous n'êtes pas dégoûtée, chère petite: ah çà! vous voulez vous dorloter, vous soigner, ce me semble.

— Oui, madame... j'ai besoin de me soigner, comme vous dites.

Malgré ses préoccupations, un tendre regard de Gontran me prouva qu'il m'avait comprise.

Mlle de Maran reprit ironiquement:

— Eh bien! chère petite, c'est convenu, nous ferons un programme des sujets qui me sont interdits: 1° le Lugarto et les calomnies relatives au susdit; 2° l'infidélité que Gontran vous a faite avec la belle princesse Ksernika; 3° toute comparaison qui pourrait faire penser que je trouve Ursule plus piquante que vous; 4° enfin toute allusion aux soins empressés que, par la pente naturelle de choses, ce garnement de Gontran pourrait avoir la tentation de rendre à Ursule au détriment de cet imbécile de M. Sécherin, qui, soit dit entre nous, ne perdra pas pour attendre: mais... tenez, justement le voilà..., le voilà... Mon Dieu... comme ça se trouve bien!

M. Sécherin entrait en ce moment dans le salon avec sa femme.

— Tiens... tiens... s'écria-t-il joyeusement, voilà cette bonne Mlle de Maran.

— Moi-même, en chair et en os, mon bon M. Sécherin, justement je parlais de vous à l'instant. Bonjour, Ursule... bonjour, chère petite, dit Mlle de Maran en se levant pour baiser Ursule au front, je suis tout heureuse de vous voir réunies. Voilà ce que je rêvais, vous voir toujours vivre ensemble comme deux sœurs... vous quitter le plus rarement possible...

— Et même ne pas nous quitter du tout si ça se peut, s'écria M. Sécherin. Il n'y a rien de tel que la vie de famille... n'est-ce pas, Mlle de Maran? Vous comprenez ça, vous qui êtes la crème des bonnes femmes?

— Ah! M. Sécherin! je vais recommencer à vous gronder si vous continuez à m'appeler crème, je vous en avertis; d'abord ça effarouche ma modestie, et puis ça va me compromettre

comme aristocrate! vous êtes ennemie, bon là avec votre crème! M. Sécherin! Est-ce qu'après les glorieuses journées de juillet, qui ont fondé l'égalité, la fraternité, la liberté, il y a encore de ces distinctions-là? Appelez-moi bonne femme tout uniment, mais pas crème... ou je me révolte!

— Allons, va pour bonne femme; mais vous êtes aussi fameusement bonne femme... si bonne... ajouta M. Sécherin en devenant tout à coup sérieux, si bonne que vous me rappelez ma pauvre mère, comme ma pauvre mère vous rappelait à moi.

— Cette comparaison-là fait à la fois mon éloge, celui de madame votre mère, et par-dessus tout celui de votre judiciaire, mon bon M. Sécherin. Mais est-ce que vous auriez eu le malheur de la perdre?

— Non, non, Dieu merci... mais il y a eu bien du nouveau depuis que je ne vous ai vue; allez...

— Ah! bah! contez-moi tout cela! Vous savez comme je m'intéresse à ce qui vous regarde. Qu'est-ce qu'il y a donc, mon pauvre M. Sécherin?

En vain Ursule, redoutant l'indiscrétion de son mari, lui fit signes sur signes, il ne s'en aperçut pas et continua:

— Mon Dieu! oui, nous nous sommes séparés d'avec maman.

— Pas possible! mon pauvre cher enfant, vous vous êtes séparé d'avec votre maman! Eh! pourquoi cela, Jésus mon Dieu?

— Parce que maman avait pris Ursule en grippe, et qu'elle s'était imaginé que cette pauvre bolotte se laissait faire la cour par Chopinelle, notre sous-préfet, qui a été du reste destitué par la révolution de juillet.

La physionomie de Mlle de Maran, jusque-là comique et moqueuse, devint tout à coup digne, sévère; elle dit à M. Sécherin:

— Douter de la vertu d'Ursule serait douter de la moralité de l'éducation et de la solidité de principes que je lui ai données. M. Sécherin, il fallait que madame votre mère fût cruellement

prévenue contre Ursule pour croire à une telle énormité... Vous savez que l'attachement ne m'aveugle pas, moi. Eh bien! je vous suis et je vous serai toujours caution de la régularité d'Ursule; quoique les apparences puissent être contre elle, ne les croyez jamais: les apparences?... car cette charmante enfant vous aime encore plus qu'elle ne vous le laisse voir.

— Ah! madame, il sera dit que vous me mettrez toujours du baume dans le sang! s'écria M. Sécherin; de ma vie je n'ai douté d'Ursule; je vous en donne ma parole d'honneur... mais j'en aurais douté que ce que vous me dites là détruirait mes soupçons les plus enracinés.

— Madame, dit Ursule, vous êtes trop bonne, trop indulgente.

— Pas du tout, je suis juste, je rends hommage au mérite, ça me fait tant de plaisir de vous trouver ainsi unis! Vous n'avez pas d'idée comme ça me ravit de voir vos deux charmants ménages s'entendre si bien ensemble; ça me touche à un point que je ne peux pas vous dire. Ce qui me plaît surtout de votre rapprochement, c'est de penser que tout cela n'est rien encore, et que plus vous irez, plus l'avenir resserrera vos liens: mais c'est-à dire que vous finirez par faire une famille si étroitement unie et confondue qu'on n'y reconnaîtra plus rien du tout; ça sera une manière de communauté, de confraternité dans le goût de Melimelo, d'Otaïti ou de l'âge d'or, où l'on n'avait à soi que ce qui appartenait aux autres, n'est-ce pas, mon bon M. Sécherin?

— C'est vrai, madame, dit-il en riant; seulement, moi et ma femme, nous y gagnons trop, à ce marché-là.

— Laissez-moi donc tranquille avec votre modestie, vous y gagnez trop! Est-ce qu'on parle ainsi entre amis? Est-ce que d'ailleurs chacun n'y met pas du sien; n'êtes-vous pas comme frère et sœur avec Mathilde? Si Gontran regarde votre femme comme la sienne, est-ce qu'à son tour votre femme n'aime pas

Contran au moins autant que vous? Qu'est-ce que vous venez donc nous chanter avec vos gains, alors?

— Vous avez raison, madame, vous avez raison, s'écria gaiement M. Sécherin: apporter son cœur et son dévouement en commandite dans une société pareille, comme nous disons en affaires, c'est y mettre tout ce qu'on peut y mettre, et ça vous donne droit égal au partage du bonheur.

— L'entendez-vous? nous dit Mlle de Maran en frappant dans ses mains, l'entendez-vous; je vous le demande? Mais c'est qu'elle est charmante, sa comparaison commerciale et commanditaire! C'est donc Ursule qui vous inspire de ces jolies choses-là? Ce que c'est pourtant que l'influence d'une honnête jeune femme, comme ça vous polit, comme ça vous façonne Certes, mon bon M. Sécherin, vous aviez déjà d'excellentes qualités; mais il vous manquait un je ne sais quoi de fin, de délicat, de distingué dans l'expression, que vous possédez maintenant à merveille. Vous n'êtes plus du tout le même homme; votre rudesse, votre franchise primitive sont tempérées, adoucies par une urbanité toute pleine de grâce et de mignardise... Ah çà! mais, dites donc,... n'allez pas en piaffer, au moins? vous n'êtes pour rien du tout là dedans.

— Comment, madame?

— Mais, certainement; si vous êtes ainsi, ça n'est pas plus votre faute que ça n'est la faute de l'églantier lorsqu'il devient rosier... Vous êtes tout bonnement l'ouvrage de cette charmante petite jardinière que voilà... Elle vous a greffé... mon bon M. Sécherin. Elle vous a greffé.

— Mais c'est que la comparaison est très-juste, s'écria M. Sécherin, elle m'a greffé ..je suis greffé!...

— Comment donc! et à double écusson encore, mon cher monsieur! dit Mlle de Maran en regardant Ursule avec un sourire si méchant que je compris qu'il devait y avoir quelque double entente outrageante dans la plaisanterie de Mlle de Maran.

— Après cela, dit naïvement M. Sécherin, peut-être que vous vous moquez de moi? Vrai, suis-je changé à mon avantage?

— Mon bon M. Sécherin, dit gravement ma tante, je n'ai peut-être qu'une seule qualité au monde, c'est une véracité... brutale; pourquoi donc que je vous dirais cela, si je ne le pensais pas? Vous ai-je ménagé quand je trouvais à reprendre dans vos manières de dire?

— Non; ça, c'est vrai. Eh bien! au fait, je vous crois et je veux vous croire; parce que, si je suis changé en bien, c'est grâce à Ursule, comme vous dites; mais jamais je ne m'étais aperçu de ce changement-là.

— Cette modestie timide et charmante vient consacrer ce que j'ai dit, mon bon M. Sécherin; mais je me tais de peur de rendre Ursule trop orgueilleuse d'elle et de vous. Ah çà! je vous laisse; je vais demander à Mathilde de me conduire chez moi, car je suis un peu fatigué de la route. Sans compter que ces abominables couleurs tricolores m'ont causé un affreux mal de cœur. Heureusement, le calme champêtre... la vue des heureux que j'ai faits... tout çà va me remettre... Ah ça! je vous laisse à vos amours tous tant que vous êtes, car je jabote comme une pie dénichée.

CHAPITRE V.

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Je ne pouvais deviner la véritable cause de la brusque arrivée de Mlle de Maran; je cherchais à me persuader que sa venue n'avait pas d'autre motif que celui qu'elle m'avait donné; les journaux que nous recevions de Paris parlaient, en effet, de troubles assez graves dans cette ville.

Pourtant les terreurs de ma tante me semblaient exagérées. Si j'admettais qu'une autre raison l'eût amenée à Maran, malgré

moi j'étais effrayée; sa présence me présageait quelque nouveau malheur.

J'observais attentivement Gontran, il était distrait, préoccupé, rêveur.

Ursule avait évité plusieurs fois de se trouver seule avec moi; j'avais hâte de la voir partie.

Je ne savais si elle avait préparé et disposé son mari à quitter Maran; j'en parlais plusieurs fois a Gontran; il me dit que ma cousine l'avait assuré qu'elle était obligée d'agir avec ménagement pour rompre des projets arrêtés depuis si longtemps, mais qu'elle espérait sous peu de jours y parvenir.

Je n'avais pas voulu apprendre à Ursule et à Mlle de Maran dans quel état je me trouvais, c'était un bonheur dont je voulais jouir seule et dans le secret le plus longtemps possible.

Ma tante continuait de se moquer de M. Sécherin, et semblait attentivement observer Ursule et mon mari.

Elle tenait fidèlement sa promesse et ne parlait plus d'un passé qui éveillait en moi des souvenirs si pénibles. Sans doute elle savait que je serais assez résolue pour agir ainsi que je le lui avais dit, et pour quitter Maran plutôt que de souffrir de nouvelles perfidies.

Elle avait trop de sagacité, trop de pénétration, pour ne pas s'apercevoir d'un changement remarquable dans les manières de Gontran; lui autrefois joyeux, brillant, animé, était devenu pensif, concentré, quelquefois brusque et impatient, d'autres fois morne, accablé. Mes inquiétudes augmentaient de jour en jour, je craignais, comme je l'avais pressenti, que son goût pour ma cousine contrarié, irrité par l'indifférence affectée de celle-ci, ne prît tous les caractères de la passion.

Je remarquai de nouveau sur ses traits contractés ce sourire triste, nerveux, qui n'avait pas assombri sa figure depuis qu'il avait échappé à l'influence de M. Lugarto.

Plusieurs fois je le surpris dans le parc se promenant à

grands pas, une fois je vis qu'il avait pleuré... Rarement il me parlait avec dureté; souvent, au contraire, il me traitait avec une tendresse inusitée.

Hélas! à ces retours de bonté, je m'apercevais bien qu'il devait souffrir.

Lorsqu'Ursule se trouvait en tiers avec mon mari et moi, elle affectait une gaieté folle qui augmentait encore la tristesse de Gontran. Elle déployait à peu près le même cynisme moqueur qu'elle avait montré dans son entretien avec mon mari; seulement, par égard pour la présence de M. Sécherin, au lieu de donner ces sentiments comme siens elle les attribuait à un être imaginaire, à je ne sais quelle héroïne de roman: véritable démon dont elle s'amusait à rêver l'existence.

Je ne puis le nier, Ursule dans ces conversations continuait de déployer infiniment d'esprit et de se montrer véritablement supérieure à Gontran. Ce que je ressentais pour elle était bizarre, inexplicable, je la haïssais à la fois, et d'avoir rendu mon mari amoureux d'elle, et de rire méchamment des tourments qu'il éprouvait.

Elle eût paru partager l'affection de Gontran, que j'aurais été horriblement malheureuse, plus malheureuse encore sans doute que de la voir le dédaigner... mais j'aurais été moins effrayée peut-être.

L'ironie perpétuelle d'Ursule prouvait qu'elle ne ressentait rien, qu'elle dominait complétement M. de Lancry, et c'est surtout cette influence que je redoutais.

Quelque temps après l'arrivée de Mlle de Maran, je fus un jour réveillée de très-grand matin par un bruit de voiture.

Après avoir écouté de nouveau je n'entendis plus rien, je crus m'être trompée, je me rendormis.

Blondeau entra chez moi. Je lui demandai si elle n'avait rien entendu.

Elle avait entendu comme moi un bruit de voiture; ce qui

était tout simple, ajouta-t-elle, puisque M. Sécherin était parti le matin à quatre heures.

— Avec Ursule! m'écriai-je.

— Non, madame, me répondit Blondeau, le domestique de M. Sécherin a dit que son maître partait de très-bonne heure afin de pouvoir arriver dans la nuit à Saint-Chamant où il allait pour affaires.

Dans mon anxiété je fis prier Ursule de passer chez moi.

Elle entra bientôt.

— Votre mari est parti sans vous! m'écriai-je.

— Mon Dieu! de quel air courroucé tu me parles, ma chère Mathilde, qu'y a-t-il donc de si étonnant à ce départ?

— Ce qu'il y a d'étonnant! repris-je confondue de tant d'audace.

— Certainement, rien de plus simple. Hier soir, après nous être retirés chez nous, mon mari m'a parlé comme d'habitude de ses affaires; tout à coup il s'est souvenu en feuilletant son carnet qu'il y avait à Saint-Chamant une vente de terres dont quelques-unes sont voisines des nôtres et qu'il désire acquérir: il n'a voulu déranger personne; ce matin, au point du jour, il a envoyé chercher des chevaux et m'a priée de l'excuser auprès de toi. Il ne sera absent que très-peu de temps et il profitera de cette occasion pour visiter celle de ces propriétés qui se trouve dans le voisinage de Saint-Chamant.

J'étais indignée: Ursule avait sans doute à dessein laissé échapper cette occasion si naturelle de quitter Maran, elle avait donc des projets sur Gontran; mes soupçons se justifiaient de plus en plus.

Depuis trop longtemps je me contraignais trop envers ma cousine, pour pouvoir dissimuler davantage; je ne me crus plus obligée de lui cacher que j'avais assisté à son entretien avec Gontran, et je lui dis:

— Quel intérêt avez-vous donc à rester ici, puisque vous n'avez pas profité du départ de votre mari pour quitter Maran?

Ursule, fidèle à son système de fausseté, ne leva pas encore le masque et me répondit avec une expression d'étonnement douloureux:

— Mais, encore une fois, Mathilde, qu'as-tu donc? En vérité je ne sais que penser. Tu me dis vous, tu me parles de quitter Maran comme si ma présence te gênait; qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie qu'il y a huit jours j'ai entendu votre entretien avec mon mari; oui, j'étais dans l'un des cabinets de cette alcôve: j'avais dit à Gontran combien son empressement auprès de vous me chagrinait, et il m'avait aussitôt proposé de vous demander de quitter Maran. Je ne pus m'empêcher de prononcer ces derniers mots avec un orgueil triomphant.

Ursule fronça légèrement les sourcils et sourit avec amertume:

— Ainsi, me dit-elle en me regardant fixement, ton mari savait que tu étais là pendant notre entretien?

— Il le savait... Comprenez-vous maintenant? Comprenez-vous que je m'étonne de ce qu'après avoir promis à mon mari de vous éloigner, vous restiez ici malgré le départ de M. Sécherin?

— Eh bien! puisque tu étais là, entre nous j'en suis ravie, ma chère Mathilde, tu dois être contente, j'espère.

— Contente?...

— Oui, sans doute. Tu l'as vu, j'ai assez maltraité ton vilain infidèle pour qu'il n'ait plus maintenant envie de l'être. Me suis-je montrée assez bonne amie? Aller jusqu'à me faire voir à lui sous le jour le plus odieux pour changer en éloignement, en haine peut-être, le goût qu'il prétendait avoir pour moi!

— Et vous croyez m'imposer par ce mensonge?

— Un mensonge?... Mais tu étais là... souviens-toi donc du dédain avec lequel je l'ai traité... Tu étais là?... Qui m'an-

rait dit pourtant que j'avais si près de moi la récompense de ma vertueuse conduite!... Tiens, Mathilde, je ne puis croire à un hasard si heureux... si providentiel... comme dirait ma belle-mère... Et Ursule éclata de rire.

Cette fois, du moins, ma cousine était franchement ironique et malveillante.

— Écoutez-moi, Ursule, lui dis-je. Il n'est plus temps de railler; la conversation que je vais avoir avec vous sera grave, ce sera sans doute la dernière que nous aurons ensemble.

— J'en doute fort! s'écria impérieusement Ursule, car j'ai, moi, à vous demander compte de la déloyauté de votre conduite et de celle de votre mari.

— Que voulez-vous dire?

— En vous cachant pour épier un entretien que je croyais secret, vous commettiez un abus de confiance, vous me rendiez votre jouet... Savez-vous que je pourrais vouloir m'en venger!

— J'aime mieux ces fières paroles, Ursule, que votre mélancolie doucereuse dont j'ai été trop longtemps dupe; je sais au moins qu'en vous j'ai une ennemie... Eh bien!.:. soit...

— Je n'ai aucune envie d'être votre ennemie; vous avez eu envers moi un mauvais procédé, j'ai le droit de m'en venger: voilà tout.

— Mais, depuis votre arrivée ici, ne prenez-vous pas à tâche de porter le trouble dans cette maison?

— Qu'avez-vous à me reprocher? Puis-je empêcher votre mari d'avoir du goût pour moi? Puis-je faire mieux que de le railler, que de lui ôter tout espoir, que de lui promettre de partir puisque vous et lui le désirez?

— Pourquoi donc alors n'êtes-vous pas partie ce matin, l'occasion n'était-elle pas parfaite? Je vous dis, moi, que, si vous aviez eu l'intention d'ôter tout espoir à mon mari, au lieu d'étaler je ne sais quelle métaphysique de sentiments effrontés, au lieu de lui dire: „Je ne vous aimerai jamais, mais je pourrai en

aimer d'autres passionnément;" si vous lui aviez dit simplement: Je suis attachée à mes devoirs! votre femme est mon amie, ma sœur, jamais je ne trahirai ni elle, ni mon mari: ce langage eût été digne et noble... au lieu d'être perfidement calculé.

— Vous me permettrez, j'espère, d'être juge de la convenance et de la portée de mes paroles; la jalousie est une mauvaise conseillère, et je crois qu'elle vous égare.

— Elle m'éclaire... elle m'éclaire...

— Vous êtes trop intéressée dans la question, Mathilde, pour la juger sainement; en parlant à votre mari comme je lui ai parlé, je lui ôtais toute espérance... Les hommes ne croient pas à nos principes, ils croient à notre indifférence.

— Je ne doute pas de votre expérience à ce sujet, Ursule; mais il y a un moyen infaillible de rompre un penchant: c'est l'absence.

— Quand elle ne l'augmente pas!

— Ainsi, c'est par indifférence pour mon mari que vous restez ici?

— Absolument; je lui ai déclaré que j'avais presque de l'éloignement pour lui... Vous l'avez entendu... que voulez-vous de plus?

— Eh bien! admettez que mes soupçons, que mes craintes soient exagérées; n'était-il pas de votre devoir d'y mettre un terme, en ne prolongeant pas votre séjour ici?

— Il est impossible de renvoyer les gens avec plus d'urbanité: pourtant, je me permettrai de vous faire, à mon tour, quelques observations: vous sentez qu'après la promesse que j'ai faite à votre mari, si j'ai laissé ce matin partir M. Sécherin sans l'accompagner... c'est que de graves motifs m'obligeaient à agir ainsi.

— Et n'était-ce donc rien que mon repos, que la tranquillité de ma vie, à moi, que vous venez si méchamment troubler!

— Je suis ravie de voir, Mathilde, que vous songez beau-

coup à vous; alors vous ne trouverez pas extraordinaire que je songe un peu à moi. Par deux fois j'ai indirectement parlé de mon départ à mon mari; son étonnement a été tel, que j'ai pressenti qu'il ne pourrait parvenir à s'expliquer ce brusque changement dans mes résolutions, sans que quelques soupçons ne s'élevassent dans son esprit: ou il croira que je fuis volontairement votre mari parce que je crains de partager son amour, ou il croira que votre jalousie a exigé mon départ... De toute façon, vous le voyez, ses doutes seront éveillés, sa confiance en moi s'altérera, et, je vous l'avoue, je tiens autant que vous à vivre tranquille.

— Ursule... Ursule... prenez garde; c'est vous railler de moi, que de me donner de pareilles raisons.

— Elles sont excellentes pour moi, je vous le jure. Il a fallu toute l'autorité du langage de la vérité pour empêcher mon mari de croire aux visions de sa mère à propos de ce M. Chopinelle, je n'ai pas envie de voir de pareilles scènes se renouveler.

— Malgré tout ce que je ressens contre vous, m'écriai je, je n'aurais pas osé faire allusion à votre conduite dans cette circonstance; mais, puisque vous en parlez sans honte, je vous dirai que c'est justement parce que je vous sais coupable d'une faute que rien ne pouvait excuser, que j'ai le droit de vous soupçonner et de vous craindre lorsqu'il s'agit d'un homme tel que M. de Lancry.

— Mathilde!...

— C'est parce que j'ai été témoin de tout ce qui s'est passé à Rouvray, que j'ai le pressentiment, que j'ai la certitude que votre apparente indifférence pour mon mari cache quelque arrière-pensée.

Ursule haussa dédaigneusement les épaules.

— Mon Dieu! je sais fort bien que vous avez cru aux absurdes médisances de ma belle-mère, me dit-elle, mais il est trop tard pour les renouveler; vous aviez une très belle occasion de

m'accuser lorsque, devant mon mari et devant sa mère, j'ai invoqué votre témoignage à l'appui de mon innocence...

— Osez-vous parler ainsi, Ursule! lorsque la pitié, lorsqu'un généreux ressentiment de notre ancienne amitié m'a fait garder le silence... Ah! elle me l'avait bien dit: „Puissiez-vous ne jamais vous repentir de l'appui que vous prêtez à cette femme coupable!..." Mais ne récriminons pas le passé... Une dernière fois je vous demande... et, s'il le faut... je vous supplie de ne pas prolonger votre séjour ici... Après ce qui s'est passé entre nous, nos relations ne pourront être que bien pénibles... De grâce... rejoignez votre mari... Vous avez, dites-vous, de l'indifférence pour Gontran? Qui peut vous retenir? Votre caractère est tel, que vous serez heureuse partout; je ne vous ai jamais fait de mal, ne vous opiniâtrez donc pas à me tourmenter.

— Je serais désolée de vous tourmenter; mais, je vous le dis encore, je ne puis, pour une vaine imagination, pour un caprice de votre part, risquer une folle démarche qui compromettrait mon avenir... me répondit Ursule avec un sang-froid imperturbable.

— Je crois qu'en tout cas vous calculez fort mal, dis-je à ma cousine en surmontant mon émotion; vous voulez attendre le retour de votre mari...

— Je le désire.

— Soit... Eh bien! à tort ou à raison, je suis jalouse de vous.

— A tort... très à tort.

— Soit encore... mais je suis jalouse; votre refus de vous éloigner... augmente encore cette jalousie; le retour de M. Sécherin ne calmera pas mes agitations... Je lui en cacherais la cause qu'il finirait par la deviner... Réfléchissez bien à cela... Lors de cette partie de chasse il a fallu mon empire sur moi-même et la distraction de votre mari, pour qu'il ne surprit pas mon secret... Vous voyez donc bien qu'en me refusant de

partir vous provoquez un danger plus grand que celui que vous redoutez.

— Que puis-je faire à cela? Si je suis perdue par votre fait, je me résignerai à mon sort... mais je ne serai jamais assez folle ni assez sotte pour aller me perdre moi-même.

— Peut-être... Ursule... peut-être. Prenez bien garde...

— Me menacez-vous? Et de quoi me menacez-vous?

— Je ne vous menace pas, mais je vous préviens qu'il s'agit de mon bonheur, de mon avenir, de ma vie; je lutterai de toutes mes forces, je serai capable de tout pour conserver ce que vous voulez peut-être me ravir.

— Vous... capable d'une lâche délation?... Je ne le crois pas, je vous en défie.

— Vous avez raison de m'en défier, vous m'en savez incapable; mais sans lâcheté je puis m'adresser à la bonté de votre mari: je puis lui avouer mes craintes, tout en lui disant qu'elles sont insensées mais qu'elles me font un mal affreux... Cela ne vous compromettra pas... cela éveillera peut-être les soupçons de votre mari... mais vous l'aurez voulu...

— Alors je saurai me défendre ou me venger.

— Écoutez-moi bien, Ursule... je vous jure, par la mémoire de ma mère, que, si vous persistez à rester ici malgré moi... je n'hésiterai pas devant cette extrémité, quelque funeste qu'elle soit... Un secret pressentiment me dit qu'une des questions les plus fatales de ma vie s'agite en ce moment... je vous préviens qu'il s'est fait un grand changement dans mon caractère. Il est devenu aussi ferme et aussi résolu qu'il était faible et timide... Ne me poussez pas à bout; je ne vous demande rien que de possible, que de faisable...

— Je suis seule juge de cela, il me semble... je connais mon mari mieux que vous.

— Vous exagérez à dessein sa susceptibilité, j'ai vu quelle influence vous aviez sur lui... Vous ne me ferez pas croire que

d'homme qui a été d'une confiance assez aveugle pour croire à votre fable au sujet de la lettre de M. Chopinelle, que l'homme qui n'a pas été ébranlé dans sa foi par le formidable serment de sa mère, vous ne me ferez pas croire, dis-je, que cet homme, qui ne vit que pour vous, que par vous, aura le moindre soupçon lorsqu'il vous verra venir le rejoindre, et que vous lui direz que vous vous ennuyiez loin de lui...

— Il ne verra là qu'une exagération ridicule.

— Ce sont de ces exagérations que les cœurs dévoués et généreux, comme le sien, admettent d'autant plus qu'ils sont capables de les éprouver. Vos moindres désirs sont des ordres pour lui: vous lui direz que vous voulez faire un voyage en Italie, je suppose; il vous croira, il s'empressera de vous satisfaire.

— Je vous remercie mille fois de la bonne opinion que vous avez de mon habileté, de mon adresse et de mon influence, me dit Ursule avec un sourire sardonique... malheureusement, je crois que vous vous exagérez mes avantages. Pourtant rassurez-vous: dès le retour de mon mari, je ne resterai ici que le temps nécessaire pour amener naturellement ce départ; d'ici là, je vous en prie à mon tour, n'insistez pas, et accordez-moi l'hospitalité.

— Mais cela est infâme pourtant... m'écriai-je avec indignation; il suffira donc de votre volonté pour désespérer ma vie!

— Revenez à la raison, oubliez des soupçons insensés; ces fantômes s'évanouiront, le calme renaîtra dans votre esprit.

— Oubliez la douleur, n'est-ce pas? et vous ne souffrirez plus!

— Croyez que rien ne m'est plus désagréable que cette discussion, Mathilde, et que...

— Eh bien! m'écriai-je en interrompant ma cousine, puisque c'est une lutte, je l'accepte... Tous les moyens vous sont bons pour m'attaquer dans ce que j'ai de plus cher, tous les moyens me seront bons pour me défendre... Votre prétendue indifférence

pour mon mari est un manége de coquetterie raffinée, dont je ne suis pas dupe. Vous vouliez lui plaire, je vous rendrai odieuse à ses yeux; je lui avais tu jusqu'ici votre honteuse aventure de Rouvray, je ne garderai plus aucun ménagement: s'il était tenté de m'oublier un moment pour vous, moi qui ne lui ai donné que des marques d'amour et de dévouement, il comparerait... et il verrait à quelle femme il me sacrifie.

— Mathilde... Mathilde... prenez garde à votre tour! s'écria Ursule, et ses yeux semblèrent étinceler de colère, prenez garde à ce que vous direz!... De ma vie... je ne pardonnerais cette calomnie, entendez-vous?... ne m'exaspérez pas!

— J'en étais sûre! m'écriai-je, mon mari ne vous est donc pas indifférent, puisque vous craignez qu'il ne soit instruit de cette aventure!

— Je tiens à l'estime de votre mari... comme à l'estime de tous les honnêtes gens... et il est horrible à vous de vouloir me la faire perdre! s'écria Ursule avec un accent de dignité outragée.

— Vous tenez à son estime? et vous n'avez pas craint d'afficher effrontément les principes les plus corrumpus! et vous n'avez pas craint de railler de tout ce qui est saint et sacré dans le monde! Non, non, j'en suis de plus en plus convaincue, votre instinct de ruse vous a dit qu'incapable de lui plaire par de généreuses et nobles qualités, vous ne pouviez que frapper son imagination par quelque affectation bizarre et étrange: mais dès qu'il saura que tout cet échafaudage de prétentions cyniques n'a pour but que de lui ménager un cœur que M. Chopinelle a occupé tout entier...

— Mathilde... à votre tour, prenez garde! ne me poussez pas à bout...

— Oh! maintenant que je vous connais, je ne vous crains plus... Mes illusions sur vous pouvaient seules être dangereuses, mais elles sont heureusement dissipées.

— Eh bien! s'écria ma cousine en ne cachant plus les mau-

vais ressentiments qui l'agitaient, puisque vos illusions sont dissipées, puisque vous me connaissez, puisque vous m'outragez... je n'ai plus à garder aucune mesure, il m'en a assez coûté de dissimuler avec vous depuis longtemps... Vous m'avez démasquée, dites-vous, regardez-moi donc bien en face alors!

Je fus effrayée de l'expression d'audace et de méchanceté qui se révéla tout à coup sur les traits d'Ursule.

— Depuis assez d'années, ce masque me gênait, reprit-elle.

— Depuis assez d'années? Que voulez-vous dire, Ursule?

— Ah! cela vous surprend? Ah! vous me croyiez une âme dévouée, une sœur?... femme ingénue et candide! Et elle haussa les épaules.

— Mon Dieu... mon Dieu...

— Mais vous oubliez donc tout ce que vous m'avez fait souffrir. vous, depuis mon enfance? s'écria-t-elle.

— Moi? moi?

— Vous, Mathilde! Vous me supposez donc bien insensible, bien inerte, ou bien stupide, pour croire que j'aie oublié notre jeunesse! Vous ne savez donc pas tout ce que mon cœur ulcéré a amassé de haine et d'envie, depuis qu'un hasard fatal m'a rapprochée de vous!

— Et moi... moi! qui avais béni ce jour parce qu'il me donnait une sœur...

— Vous auriez dû le maudire, car alors il vous donnait une victime... et plus tard une ennemie...

— Une victime, une ennemie... Grand Dieu... que vous ai-je donc fait?

— N'était-ce pas en votre nom, n'était-ce pas à votre orgueil, qu'on me sacrifiait chaque jour? Vous ne vous rappelez donc pas que sans cesse, à tout propos, j'ai été humiliée, blessée, méprisée à cause de vous! Non, il n'y a pas de torture d'amour-propre qu'on ne m'ait fait subir, toujours en me com-

pâtant à vous... Enfant, mon éducation était un bienfait que je devais à votre charité! Si l'on me donnait quelque vêtement élégant, c'était encore une aumône qu'on me jetait à vos dépens! Ce n'était pas tout... pour vous toujours et partout la louange, les flatteries, les récompenses; pour moi toujours les reproches, les punitions, les duretés. Et vous croyez que j'ai pu oublier cela, moi! Et vous croyez que ce ne sont pas là de ces blessures dont les cicatrices sont ineffaçables! Et vous croyez que vous êtes maintenant bien venue à me reprocher une faute et à me menacer!

— O mon Dieu, mon Dieu! m'écriai-je en cachant ma figure dans mes mains, l'infernale prévision de Mlle de Maran ne l'avait pas trompée; elle savait dans quelle âme elle faisait germer l'envie.

— Eh! que m'importe! reprit Ursule avec une nouvelle violence; que m'importe la main qui m'a frappée! Je ne pense qu'au coup que j'ai reçu. N'ai-je pas toujours et d'autant plus souffert que l'on ne m'accablait que pour vous exalter? Enfant, les punitions; jeune fille, les mépris: voilà quel a été mon sort auprès de vous. S'est-il agi de nous marier, vous deviez, vous, prétendre aux plus brillants partis; moi, je devais me trouver trop heureuse d'épouser quelque homme pauvre et grossier. Vous étiez si riche! vous étiez si belle! vous étiez remplie de si adorables qualités! tandis que moi, au contraire, j'étais pauvre, sotte, et dépourvue de tous les agréments qui vous faisaient chérir! Cela est arrivé, d'ailleurs, comme on nous l'avait prédit; vous avez épousé un grand seigneur spirituel et charmant, moi j'ai épousé un homme ridicule et vulgaire. Oh! jamais, jamais je n'oublierai, voyez-vous, ce que j'ai ressenti, lorsque, devant vous qui, toute rayonnante d'orgueil et de bonheur, regardiez votre beau fiancé, on a insulté, raillé l'homme dont je rougissais de porter le nom. Oh! comme ce rapprochement était un dernier et terrible coup qu'on me portait! Comme cette

fois encore on me sacrifiait, on m'immolait à vous, à l'insolent bonheur dont vous m'écrasez depuis si longtemps!

— Mais c'est horrible, m'écriai-je, mais vous savez bien que j'étais étrangère à ces perfidies de ma tante; mais vous savez bien que, même pendant notre enfance, je me faisais punir pour partager les rigueurs qu'on vous imposait; mais vous savez bien que plus tard il n'a pas dépendu de moi que vous ne fissiez un mariage selon votre cœur.

— Vous m'avez offert la moitié de votre fortune, me direz-vous; l'ai-je acceptée? Qui donc vous dit que je n'ai pas ma fierté comme vous avez la vôtre? Qui donc vous dit que je n'ai été encore aigrie davantage par vos éternelles affectations de générosité, de pitié?

— Mais vous m'avez donc toujours haïe? mais ces assurances d'amitié que vous m'avez données jusqu'ici étaient donc autant de mensonges, autant de blasphèmes? Comment! dès notre enfance, cette odieuse haine a fermenté en vous? Comment, vous avez pu jusqu'à présent la dissimuler? Comment, rien ne vous a touchée, ni mon affection de sœur, ni la haine que me portait Mlle de Maran? Comment, vous, avec votre esprit, vous n'avez pas vu qu'elle prenait à tâche de vous humilier en me louant afin d'exciter votre jalousie, votre envie, et de vous rendre un jour mon ennemie?... Ah! Ursule... Ursule... si elle vous entendait, elle serait bien heureuse de voir que vous servez ainsi d'aveugle instrument à sa haine.

— Eh! mon Dieu... n'accusez pas tant Mlle de Maran, s'écria Ursule avec impatience; elle n'a fait sans doute que développer le sentiment d'envie qui était en moi: je suis née jalouse et envieuse, comme vous êtes née loyale et généreuse; vous eussiez été à ma place, j'eusse été à la vôtre, que, malgré tous les calculs de la méchanceté de Mlle de Maran, elle n'aurait jamais éveillé en vous une jalousie ardente contre moi.

— Mais, puisque vous me reconnaissez loyale et généreuse, pourquoi me haïssez-vous? Que vous ai-je fait?

— C'est justement parce que vous êtes loyale et généreuse, que je vous hais... Je vous hais encore parce que j'ai toujours été humiliée à cause de vous; je vous hais parce que vous jouissez de tous les bonheurs que j'envie, je vous hais parce que j'ai eu à rougir devant vous. Nous sommes seules, je puis tout dire impunément... Eh bien! oui, ce qui a porté le comble à ma rage contre vous, c'a été de vous voir instruite d'une liaison ridicule, c'a été de me voir traitée devant vous avec le dernier mépris par ma belle-mère.

— Mais, vous le voyez bien, cette liaison existait; ce mépris vous le méritiez!

— Et c'est justement ce qui m'exaspère... vous me diriez que je suis laide et bossue comme Mlle de Maran que je ne m'en inquiéterais pas.

— Mais...,

— Mais, je ne veux pas me faire meilleure que je ne le suis, je ne discute pas... je ne dis pas que j'ai raison d'éprouver ainsi... je dis que j'éprouve ainsi; le hasard a fait que par vous ou à cause de vous j'ai été blessée dans ce que j'avais de plus irritable... je m'en prends à vous et je vous hais. Ceci n'est peut-être pas logique, mais c'est réel... Ce langage vous étonne?.., oh... c'est que le chagrin et l'isolement avancent et développent singulièrement l'intelligence, Mathilde!... D'abord j'ai dû à ces maîtres rudes et cruels la science de dissimuler et d'attendre. J'étais humiliée à cause de vous, que pouvais-je contre vous? Rien. J'attendis, j'observai; les louanges excessives dont on vous accablait me donnèrent le désir violent de compenser par l'art, par la grâce hypocrite, par la coquetterie la plus étudiée, ces avantages qui me manquaient et qu'on admirait en vous... Quand j'eus quinze ans, je vous trouvai belle, bien plus belle que moi; ne pouvant lutter de beauté avec vous,

je me promis de vous le disputer un jour par la physionomie, par l'entrain, par le montant: vous étiez belle d'une beauté chaste et sereine... je voulus être agaçante... provoquante... mais le moment n'était pas venu... Un jour, je pleurais de rage en pensant à l'avenir brillant qui vous attendait et au triste sort qui m'était réservé... Par hasard je me regardai dans un miroir, je vis que les larmes m'allaient presque aussi bien que le rire éclatant et fou... Provisoirement je me résolus d'être triste, mélancolique, sentimentale. Vous étiez riche, j'étais pauvre; on vous comblait de flatteries, on m'accablait de mépris: rien ne paraissait plus naturel et plus intéressant que mon rôle de victime résignée... Je me mariai et vous aussi, vous aviez tout pour choisir et vous avez choisi un homme charmant... Le même bonheur vous a suivie dans votre union; belle, riche, jeune, titrée, jouissant d'une réputation sans tache, idole de ce monde qui n'a d'admiration que pour votre beauté, de louanges que pour vos vertus, vous ne pouvez faire un vœu qui ne soit réalisé: voilà votre vie... Est-ce assez de bonheur cela? ajouta-t-elle avec une expression de colère et d'envie qui me prouva qu'elle me croyait véritablement la plus heureuse des femmes.

Un moment je fus sur le point de la détromper, pensant ainsi la désarmer; je voulais lui dire toutes les angoisses des premiers mois de mon mariage, les calomnies dont j'avais été victime... mais cela me parut une lâcheté, je me contentai de lui répondre:

— Vous me croyez donc bien heureuse, que vous me haïssez tant...

— Eh bien! oui; quand je compare votre existence à la mienne, je vous envie, je souffre. Pourquoi cette différence entre nous? Pourquoi n'y a-t-il pas un avantage dont vous ne jouissiez? pas une qualité, pas une vertu qu'on n'admire en vous?... Je l'avais bien prévu, et votre tante me l'a sans cesse répété depuis son arrivée ici: à Paris... dans votre monde... on ne

connaît que vous, on ne jure que par vous... Vous êtes à la fois la femme la plus à la mode et la plus respectée. On vous cite partout comme un modèle de grâce et d'élégance, et on ne vous reproche pas une faiblesse, pas une coquetterie... Et cela dans le monde le plus médisant, le plus difficile à capter... Tandis que moi je vis en province avec un obscur marchand que je ne puis dominer qu'en affectant des vulgarités qui révoltent mes goûts et mes habitudes! Et ce n'est pas tout: il faut encore que vous veniez surprendre les plaies honteuses de cette existence déjà si cruelle! il faut qu'à votre arrivée ma belle-mère, mon mari, ne cessent de m'étourdir de vos louanges comme autrefois Mlle de Maran! Oh! vous êtes une femme incomparable, soit... mais votre insolent bonheur n'est peut-être pas invulnérable...

La colère et la jalousie dominaient tellement Ursule, qu'elle ne s'aperçut pas de ma stupeur.

En l'entendant ainsi parler de mon insolent bonheur, je m'expliquai les paroles de Mlle de Maran, qui m'avait plusieurs fois répété: „Je suis fidèle à nos conventions; je ne parle pas de toutes ces horreurs de Lugarto à votre cousine: au contraire je lui répète sans cesse que vous avez toujours été la plus heureuse des femmes, que votre sort fait l'envie de tous, et que les bons comme les méchants n'ont pour vous qu'un sentiment: l'adoration."

Je ne m'étonnai plus. Avec sa perfidie ordinaire, Mlle de Maran avait pris à tâche d'exaspérer la jalousie de ma cousine en lui peignant ma vie comme aussi riante quelle avait été douloureuse.

En voyant Ursule si indignement irritée du bonheur qu'elle me supposait, je songeai à sa joie si elle pénétrait mes véritables infortunes: moins que jamais je voulus lui donner cette satisfaction.

— Ainsi, lui dis-je, voilà le secret de votre haine?... vous

l'avouez au moins... A cette heure quels sont vos desseins? Voulez-vous m'enlever mon mari? Est-ce là la vengeance que vous prétendez tirer de moi?

— Au point où nous en sommes maintenant, vous ne comptez pas, je crois, que je vous fasse part de mes projets? me dit impérieusement Ursule.

— Comme il ne m'est pas difficile de les deviner, m'écriai-je, je vais vous dire, moi, mon irrévocable décision. Je vais écrire à votre mari de revenir en toute hâte: à son arrivée, je lui avoue mes soupçons, que je veux bien encore lui dire insensés, et je le supplie de vous emmener; vous êtes désormais ma plus dangereuse ennemie... je n'ai plus aucun ménagement à garder. Ainsi je ne cacherai rien à mon mari de ce qui s'est passé à Rouvray entre vous et M. Chopinelle.

— Vous voulez la guerre, Mathilde! eh bien, la guerre!... Tous les moyens sont bons quand on réussit; j'espère vous le prouver.

Et Ursule me laissa seule.

CHAPITRE VI.

RETOUR.

Après le départ d'Ursule, mon premier mouvement fut d'aller trouver mon mari et de lui raconter mon entretien avec ma cousine.

Malheureusement Gontran était sorti dès le matin pour aller à la chasse.

Je dis à Blondeau de me prévenir de son retour. L'heure du déjeuner sonna, Gontran n'était pas encore rentré.

Je trouvai Mlle de Maran dans le salon. Elle me demanda où était ma cousine, je lui dis qu'elle était sans doute chez elle.

On alla l'y chercher, on ne la trouva pas.

La matinée était assez belle; je supposai qu'elle se promenait dans le parc; on sonna une seconde fois, elle ne parut pas.

Tout à coup l'idée me vint qu'elle était peut-être allée rejoindre Gontran. Mais on me dit que mon mari était sorti sur un poney avec un des gardes et ses chiens, pour chasser au marais.

Cela me tranquillisa, je me mis à table avec ma tante; elle ne m'épargna pas ses méchantes remarques sur l'absence d'Ursule et de mon mari.

J'avais de telles préoccupations, que ces perfides insinuations qui, dans d'autres circonstances m'eussent été pénibles, m'étaient alors presque indifférentes.

En sortant de table, je prétextai de quelques lettres à écrire avant l'arrivée du courrier pour remonter chez moi. Je laissai Mlle de Maran occupée à son tricot.

Deux heures sonnèrent, ni Ursule ni Gontran n'étaient encore de retour.

Je fis venir Blondeau, je la priai de s'informer auprès de la femme de chambre d'Ursule si sa maîtresse lui avait donné quelques ordres.

Blondeau revint m'apprendre que Mme Sécherin avait pris un livre dans la bibliothèque, et qu'elle était allée pour se promener.

Je parcourus le parc en tous sens, je ne trouvai pas Ursule.

Une petite porte donnant dans la forêt était ouverte. Ma cousine avait dû sortir par là. Peut-être la veille était-elle convenue d'un rendez-vous avec Gontran.

Cette idée m'effrayait; j'attachais la plus grande importance à ne pas être prévenue par Ursule auprès de mon mari.

Je revins au château le désespoir dans l'âme.

Mlle de Maran me dit qu'elle commençait à être sérieusement inquiète d'Ursule, que je devrais envoyer quelques-uns de mes gens dans la forêt, qu'elle s'était peut-être égarée.

A ce moment ma cousine entra.

Elle me salua avec une cordialité aussi intime que si la scène du matin n'avait pas eu lieu.

Son teint était animé, ses yeux brillaient, je ne sais quel air de triomphe et d'orgueil éclatait sur tous ses traits; ses bottines de soie un peu poudreuses montraient qu'elle avait assez longtemps marché, les rubans dénoués de son chapeau de paille doublé d'incarnat flottaient sur ses épaules, et les longues boucles de ses cheveux bruns, un peu défrisées, s'allongeaient jusqu'à la naissance de son sein à demi voilé par un fichu à la paysanne.

Elle tenait dans une de ses mains un gros bouquet de fleurs sauvages.

Elle dit à Mlle de Maran et à moi qu'elle avait voulu sortir du parc et qu'elle s'était à demi égarée dans la forêt; mais que, trouvant le temps magnifique, elle avait voulu profiter d'une des dernières belles journées d'automne: elle s'était amusée à cueillir des fleurs, et n'avait songé à retrouver son chemin qu'après avoir fait au moins une grande lieue. Un bûcheron, auquel elle s'était adressée, l'avait rencontrée, et l'avait ramenée jusqu'au château.

Ce récit, fait simplement, naturellement, dissipa ma défiance, si justement éveillée.

Je crus d'autant plus à ce que disait Ursule, qu'environ une demi-heure après son retour, au moment où le courrier venait d'apporter nos lettres, le garde qui avait accompagné mon mari vint me dire de sa part que sa chasse s'était prolongée plus qu'il ne l'avait pensé, que je fusse sans inquiétude, qu'il reviendrait le soir pour dîner.

J'interrogeai ce garde; il me dit n'avoir quitté mon mari que depuis une heure environ, à l'étang des Sources où il chassait encore.

Ces renseignements me rassurèrent complétement.

J'attachais tant de prix à voir mon mari avant Ursule, que de

nouveau je recommandai à Blondeau de guetter son arrivée et de le conduire chez moi en lui disant que j'avais à lui parler des choses les plus importantes.

Cet ordre donné, je rentrai au salon.

— Je trouvai Mlle de Maran lisant avec attention les lettres qui venaient de lui arriver de Paris.

Je ne sais si elle s'aperçut ou non de ma présence, mais elle ne quitta pas des yeux les lettres qu'elle lisait et s'écria plusieurs fois avec les marques du plus grand étonnement:

— Ah! mon Dieu... mon Dieu... qui est-ce qui aurait cru cela? On lui aurait donné le bon Dieu sans confession. Qu'est-ce que cela va devenir?... Faut-il le prévenir?... faut-il lui cacher?... c'est terrible!

Impatientée de ces exclamations, ne pouvant supposer que ma tante ne m'eût pas vue entrer, je lui dis:

— Avez-vous de bonnes nouvelles de Paris, madame?

Mais elle, sans me répondre, sans paraitre m'entendre, continua de se parler à elle-même.

— Quel éclat ça va faire... D'un autre côté, comment l'empêcher?... Comme c'est encore heureux que je sois venue ici pour arranger tout cela!

Ces derniers mots de ma tante me donnèrent à penser et m'effrayèrent. J'ignorais ce dont il s'agissait; mais, en entendant dire à Mlle de Marau qu'il était „heureux qu'elle fût venue pour arranger quelque chose," un secret pressentiment m'avertissait que son arrivée à Maran cachait de méchants desseins, et que ses terreurs des révolutionnaires de Paris n'étaient qu'un prétexte.

Je m'approchai d'elle, je lui répétai cette fois assez haut pour qu'elle ne pût feindre de ne pas m'entendre:

— Avez-vous de bonnes nouvelles de Paris, madame?

Elle fit un mouvement de surprise, et me dit:

— Comment... vous dites là... Est-ce que vous m'auriez entendue?...

— Je vous ai entendue, madame; mais je n'ai pu rien comprendre à ce que j'ai entendu.

— Tant mieux, tant mieux; car il n'est pas temps... Ah! mon Dieu, mon Dieu, c'est-il donc possible! reprit Mlle de Maran en levant les mains au ciel.

— Vous semblez préoccupée, madame... Je vous laisse, ai dis-je.

— Je semble préoccupée... je le crois bien, il y a de quoi, vous n'en saurez que trop tôt la raison.

— Cette lettre peut donc m'intéresser, madame?

— Vous intéresser? vous intéresser... plus que vous ne le pensez. Hélas! vous m'en voyez tout abasourdie... toute je ne sais comment, de cette nouvelle! Mais, je ne puis encore y croire... non, non; n'est-ce pas, que vous êtes incapable de cela?

— Mais de quoi, madame? Sont-ce de nouvelles inquiétudes que vous voulez me donner? De grâce, expliquez-vous.

— Que je m'explique! Est-ce que c'est possible en l'absence de votre mari? il faut l'attendre... Et encore je ne sais si j'oserai... Dites donc, est-ce qu'il est toujours violent comme on dit qu'il était avant son mariage? C'est qu'alors il faudrait de fameux ménagements.

Je regardai fermement ma tante.

— J'aurais été bien étonnée, madame, que votre arrivée ne fût pas signalée par quelque triste événement... Je suis résignée à tout, et je mets ma confiance dans le cœur de mon mari.

— Ah! bien alors, puisqu'il en est ainsi, tant mieux! je n'aurai pas à prendre de grandes précautions oratoires: vous avez raison de placer votre confiance dans le cœur de votre mari, ça répond à tout... Vous avez là une ingénieuse idée... C'est égal, défiez-vous toujours de son premier mouvement; et tâchez

de n'être pas seule; car, hélas! pauvre chère enfant, je suis bien faible, bien vieille, et je ne pourrais pas vous défendre

— Me défendre!... Et contre qui?

— Contre votre mari... car, malgré moi, je pense toujours que le prince Ksernikà a souvent battu comme plâtre la belle princesse Ksernika, sa femme, pour bien moins que ça, ma foi!

— Je vois avec plaisir, madame, à ces exagérations, que nous voulez faire une triste plaisanterie.

— Une plaisanterie? Dieu m'en garde!... vous ne verrez que trop tôt que rien n'est plus sérieux; tout ce que je puis, tout ce que je dois faire, comme grande parente, c'est de m'interposer si les choses allaient trop loin.

Je connaissais trop ma tante pour espérer de la faire s'expliquer et de mettre un terme à ses mystérieuses réticences; je lui répondis donc avec un sang-froid qui la contraria extrêmement:

— Veuillez m'excuser si je vous quitte, madame; je voudrais aller m'habiller pour dîner.

— Allez, allez, chère petite, et faites-vous le plus jolie possible; ça désarme quelquefois les plus furieux: la belle princesse Ksernika s'y connaissait, et elle n'y manquait jamais. Elle s'attifait toujours à ravir pour conjurer l'orage conjugal, elle arrivait toujours triomphante et pimpante; aussi gagnait-elle, à ses beaux atours, de n'avoir jamais qu'un membre de cassé à la fois par ce cher et bon prince.

Je sortis sans entendre la suite des odieuses plaisanteries de Mlle de Maran, je montai chez moi pour attendre Gontran.

A son retour de la chasse il vint me trouver, ainsi que je l'en avais fait prier.

Je fus frappée de son air radieux, épanoui, lui que j'avais vu depuis plusieurs jours si pensif et si triste.

En entrant chez moi il m'embrassa tendrement, et me dit:

— Pardon, mille pardons, ma chère Mathilde, de vous avoir peut-être inquiétée; mais je me suis laissé aller, comme un en-

faut, un plaisir de la chasse, et, comme toujours, j'ai compté sur votre indulgence.

Des excuses de mon mari me surprenaient, depuis longtemps il ne m'en faisait plus.

— Je suis ravie, lui dis-je, que cette chasse ait été heureuse; vous semblez moins soucieux que ces jours passés.

— Mon Dieu, rien de plus simple; vous le savez, souvent les plus petites causes ont de grands effets. Ce matin, en m'en allant sur mon poney, j'étais de mauvaise humeur, je commençai la chasse machinalement, sans plaisir, le ciel était voilé de brouillard. Tout à coup un brillant rayon de soleil perce les nuages; la nature semble s'illuminer, resplendir: je ne sais pourquoi je fis comme la nature; mais j'étais morose, et je devins tout à coup heureux et gai... heureux et gai comme à vingt ans, ou mieux... heureux et gai comme le jour où vous m'avez dit: Je vous aime. Voyons... regardez-moi, me dit Gontran avec charme, regardez-moi et comparez, madame, si vous avez, comme moi, conservé un souvenir immortel de ce beau jour.

Cela était vrai, de la vie je n'avais vu à mon mari une physionomie à la fois plus riante et plus indiciblement heureuse.

— En effet... lui dis-je, sans pouvoir cacher ma surprise, votre figure respire le bonheur et me rappelle de bien beaux jours...

— Oh! oui, reprit-il avec expansion. Mon bonheur est immense, il resplendit autour de moi et malgré moi... Il s'agirait, je crois, de ma vie, que je ne pourrais cacher combien je suis heureux!

— Béni soit donc ce rayon de soleil, mon ami, puisqu'il a eu le pouvoir de vous changer ainsi!

Gontran me regarda en souriant.

— Oh! il faut tout vous avouer; ce n'est pas seulement ce rayon de soleil qui m'a changé: il y a eu aussi, pour ainsi dire, un rayon de soleil moral qui est venu dissiper les ténèbres de

mon esprit. Ai-je besoin de vous apprendre, bon ange chéri, que c'est votre pensée adorée qui a opéré ce prodige?

— Vraiment, Gontran? Mon Dieu! et comment cela?

— Je me suis demandé pourquoi ma sombre tristesse contrastait ainsi avec le brillant éclat de la nature... Je me suis demandé si je n'avais pas tout ce qui rend l'existence adorable, si je ne devais pas tout cela à une femme bien-aimée, la plus belle, la meilleure, la plus généreuse de toutes celles qui se soient jamais dévouées au bonheur d'un homme; Ce n'est pas tout, me suis-je dit, un nouveau gage d'amour, un nouveau lien ne va-t-il pas nous unir plus étroitement encore? Et je suis sombre, et je suis triste! et je ne jouis pas avec délices de chaque instant de cette vie! Alors, Mathilde, il m'a semblé que je sortais d'un mauvais songe.

— Oh! Gontran... Gontran... dites-vous vrai, mon Dieu?

— Oh! oui, je dis vrai... le bonheur rend si confiant... si sincère... Une fois dans cette bonne voie que ta pensée m'avait ouverte, Mathilde, je n'ai pas craint de rechercher la cause première de cette sotte mauvaise humeur où j'étais retombé depuis quelques jours... Encore une petite cause, vous l'avouerai-je? oui, j'aurai ce courage. J'ai été assez sot pour ressentir un profond dépit des railleries de votre cousine! Oui, comme un écolier, comme un provincial, je lui avais gardé rancune de s'être moquée de mes déclarations; j'avais vu là une terrible atteinte non pas à mon amour... vous le préserver, mais à mon amour-propre... Heureusement, en songeant à Mathilde, au petit ange qu'elle promet à notre doux avenir, j'ai chassé ces mauvaises pensées et je lui reviens plus repentant et, ce qui vaut mieux, plus tendre, plus épris, plus passionné que jamais... Et mon mari me baisa les mains avec une grâce enchanteresse.

Je croyais rêver.

Je ne pouvais croire ce que j'entendais. Quel revirement subit dans l'esprit de Gontran avait opéré ce changement? Ses

paroles me semblaient naturelles, sincères : il invoquait la pensée de notre enfant avec une émotion si sérieuse, que je ne pouvais supposer qu'il me mentît : et puis quel eût été son but?

Ce bonheur inespéré, joint aux émotions si diverses de la journée, me bouleversa tellement que je tombai dans un fauteuil comme affaissée sur moi-même.

Je mis mon front dans mes deux mains pour recueillir mes idées. Après un moment de silence, je dis à Gontran :

— Pardon à mon tour, mon ami, si je ne réponds pas mieux à toutes vos ravissantes bontés ; mais, quoique bien douce, ma surprise est si profonde que je ne puis trouver de paroles pour vous exprimer ma reconnaissance.

J'étais dans un embarras extrême ; je croyais à la sincérité du retour de mon mari, je ne savais si je devais ou non lui faire part de mon entretien avec Ursule, de ses cruels aveux et de l'espèce de défi qu'elle m'avait jeté au sujet de Gontran.

Pour tâcher de pressentir mon mari, je lui dis :

— A propos, M. Sécherin est parti ce matin ; le savez-vous, mon ami?

— Je le savais. Pourquoi sa femme ne l'a-t-elle pas accompagné? C'était pour elle une excellente occasion de remplir sa promesse, me dit Gontran du ton le plus naturel. Elle aurait dû agir ainsi, ajouta-t-il d'un ton de reproche, par égard pour vous, puisque je lui avais confié que votre tranquillité dépendait presque de son départ.

— Peut-être, dis-je en tâchant de sourire pour cacher mon émotion, peut-être se repent-elle de s'être montrée si cruelle pour vous et d'avoir repoussé vos soins, peut-être ce dédain de sa part était-il affecté?

— Oh! alors tant pis pour elle, me dit gaiement Gontran ; elle a laissé passer le quart d'heure du diable, comme on dit. Maintenant il est trop tard ; mon ange gardien est avec moi, et

est indispensable qu'il se rende à Paris pour la fondation de la maison de banque à laquelle M. Séchérin s'est associé, comme il vous l'a dit lui-même, ma bonne Mathilde, je n'ai plus que quatre ou cinq jours à passer avec toi ; et même, une fois à Paris, nos sociétés seront si différentes... Moi, modeste femme de banquier... toi, la brillante vicomtesse de Lancry, nous nous verrons donc bien rarement ; ce sera presque une séparation.

— Mais vous deviez habiter ensemble à Paris pour continuer ce modèle des ménages unis et confondus ! s'écria Mlle de Maran. Toutes ces belles résolutions sont donc changées ?

— C'étaient malheureusement de ces rêves de pensionnaires, impossibles à réaliser, madame, dit Ursule en souriant. Quoique, pour ma part, je regrette beaucoup de renoncer à cette espérance... je m'y résigne.

— Et puis avouez un peu, ma cousine, dit gaiement mon mari, que le tableau que je vous ai fait du seul appartement dont nous pouvons disposer pour vous ne vous a pas séduite ?

— Vous êtes très-injuste, mon cher cousin : nous nous serions accommodés de bien moins encore, pour avoir le plaisir de ne pas quitter notre chère Mathilde ; mais le faubourg Saint-Honoré est si loin du centre des affaires, que mon mari ne pourrait s'y fixer...

Le dîner était terminé, je me levai.

Contran donna le bras à Mlle de Maran et passa devant moi et Ursule.

— Celle-ci, au moment d'entrer dans le salon, me dit tout bas :

— Voilà comme je me venge... Êtes-vous contente ?...

Lorsque les gens eurent servi le café, Mlle de Maran prit un air grave, solennel, et dit :

— Maintenant, nous sommes seuls et en famille, nous pouvons parler à cœur ouvert.

En disant ces mots elle tira de sa poche les lettres qu'elle

avait reçues de Paris le matin, en me jetant un regard d'ironie et de méchanceté.

— Que voulez-vous dire, madame? dit Gontran.

— Vous allez le savoir: mais d'abord il faut me promettre d'être calme, de ne pas vous laisser entraîner à un premier mouvement.... Mais, j'y pense, Ursule, allez donc voir s'il n'est resté personne dans la salle à manger.

Ursule se leva, ouvrit la porte, regarda et revint.

— Il n'y a personne, madame.

— Bonaparte a dit qu'il fallait laver son linge sale en famille. Passez-moi l'expression en faveur de la pensée, qui est toute de bon sens... Mais avant de commencer, ajouta Mlle de Maran en se retournant vers Ursule, il faut que je vous explique, chère petite, la contradiction apparente que vous remarquerez entre ce que je vais dire et ce que je vous ai appris.

— Comment cela, madame?

— J'étais convenue avec Mathilde de ne pas parler des horribles calomnies dont elle avait été victime, des affreux chagrins qui avaient empoisonné les premiers mois de son mariage... Je vous ai donc représenté votre cousine, jusqu'ici, comme la plus adorablement heureuse des créatures; hélas! il n'en était rien, mais rien du tout: vous allez bien le voir, et apprendre qu'au contraire, depuis qu'elle est mariée, à part quelques petits quartiers de lune de miel, la vie de notre pauvre Mathilde n'a été qu'une longue torture .... et que ce n'est rien encore auprès de ce que le sort lui réserve...

A mesure que Mlle de Maran me parlait, Ursule me regardait avec une surprise croissante; si je n'avais pas été si souvent trompée par son hypocrisie, j'aurais presque dit qu'elle me regardait avec intérêt.

— Mais, madame, encore une fois, de quoi s'agit-il, demanda Gontran avec impatience.

— Mon pauvre Gontran, lui dit-elle, vous ne saurez cela

qu'il trop tôt... car ça vous regarde au premier chef, et trop tard, car je crois bien que le mal est sans remède; mais, d'abord, il faut que vous me donniez votre parole de gentilhomme de ne croire tout au plus que la moitié de ce que je vous dirai, et de faire la part des circonstances et des mauvaises langues: après tout, c'est moi qui ai élevé votre femme; et, pour moi comme pour elle, il ne faut pas trop vous hâter de la juger défavorablement sur les apparences. Voyez-vous, nous pèserons bien sincèrement le pour et le contre; et puis après, n'est-ce pas? nous prendrons une résolution.

Il m'était impossible de prévoir où Mme de Marau voulait en venir.

J'avais une telle confiance dans moi-même que je n'étais nullement inquiète, bien que je m'attendisse à quelque méchanceté.

— Puisqu'il s'agit de moi, madame, lui dis-je, je vous demande en grâce d'abréger ces préliminaires et d'arriver au fait.

— Allons, allons, voilà une généreuse impatience qui me rassure et qui est de bon augure. Eh bien donc, M. de Lancry, savez-vous quel est le bruit ou plutôt, ce qui est bien plus grave... quelle est la conviction des personnes de notre société que la révolution n'a pas chassées de Paris?

— Non, madame.

— Eh bien... il on est persuadé... l'on sait qu'avant d'aller à Rouvray, chez sa cousine, votre femme a été en cachant passer une nuit dans une maison de campagne de M. Lagarde, et que ce bel Alcandre à étoiles d'or en champ d'argent s'y trouvait seul, bien entendu: ce qui peut joliment passer pour un tête-à-tête nocturne...

Mme de Marau, en disant ces mots, me lança un regard de vipère.

Je pâlis.

— Eh bien!... eh bien! s'écria-t-elle, voyez donc cette pauvre chère petite, comme la voilà déjà toute bouleversée!... Ah!

mon Dieu! que je m'en veux d'avoir parlé maintenant!... Mais aussi elle oublierait si elle-même! Ursule, donnez-lui donc vite des sels, voilà mon flacon.

Ursule s'approcha de moi avec un air de commisération protectrice et triomphante; je la repoussai doucement, en lui disant que je n'avais besoin de rien.

Ce premier coup fut terrible, je m'y étais pas préparée, je restai muette.

Mon mari, qui me croyait devenu pourpre de colère ou de surprise, se remit, partit d'un grand éclat de rire et s'écria:

— Comment, Mlle de Maran... Vous?... vous donnez dans de pareilles histoires?... Je crois bien que cette pauvre Mathilde reste stupéfaite! Il y a de quoi; qui pourrait s'attendre à une pareille folie?

Je cherchais à la hâte le moyen de me disculper, en respectant le secret de Gontran s'il en était encore temps.

Mlle de Maran parut très-étonnée de l'indifférence avec laquelle Gontran accueillait cette révélation.

Elle reprit:

— Mais attendez donc avant que de rire, mauvais garçon, que je vous complète au moins les faits qu'on me dénonce. On dit donc que votre femme a passé la nuit dans la maison de ce Lugarto. Maintenant les uns assurent et croient que c'était volontairement et par amour... Ce qui me semble hasardé, car ça ferait supposer que ma chère nièce est une indigne créature. Les autres prétendent, au contraire, que la pauvre chère petite s'y était rendue, en tout bien tout honneur, pour racheter, à Dieu sait quel prix, un papier qui pouvait vous diffamer, mon cher Gontran. Là-dessus, remarquez bien, mes enfants, que je suis dans tout cela et de tout cela ni plus ni moins innocente que la nymphe Écho...

Je ne pouvais plus en douter, M. Lugarto avait tenu parole: pour se venger, il avait écrit à Mlle de Maran ou à quelque per-

sonne de sa connaissance plusieurs versions de cette nuit fatale qui devaient ou me perdre de réputation ou déshonorer Gontran.

Le faux et le vrai étaient si perfidement combinés et confondus dans cette horrible calomnie, que le monde, par indifférence ou par méchanceté, devait tout admettre sans examen.

J'osais à peine jeter les yeux sur Gontran, je m'attendais à une explosion terrible de sa part; ma stupeur égala le désappointement de Mlle de Maran.

Mon mari, après avoir surmonté de nouveau une nouvelle émotion, reprit avec le plus grand sang-froid, en haussant les épaules:

— Maintenant, madame, ce ne sont plus même des calomnies, ce sont des folies; et, en vérité, les temps où nous vivons sont bien graves pour qu'on puisse s'amuser à propager de si stupides niaiseries...

— Comment!... s'écria ma tante, c'est ainsi que vous prenez cela? Peste soit de votre philosophie!

— On serait philosophe à très-bon marché, madame, si l'on méritait ce titre parce qu'on méprise de vains bruits qui n'ont pas même la consistance d'une calomnie... Mathilde ne doit pas s'inquiéter de ces sottises; en deux mots je vous rappellerai les tristes circonstances, grâce auxquelles le nom de M. Lugarto a pu être malheureusement rapproché de celui de Mme de Lancry. Cet homme a lâchement abusé d'une intimité que son amitié m'avait presque imposée, pour tâcher de nuire à la réputation de Mme de Lancry. J'ai répondu à cette lâcheté comme je le devais, par un démenti et par une paire de soufflets en face de vingt personnes; une rencontre a eu lieu, j'ai donné un coup d'épée à M. Lugarto; le lendemain je suis parti pour l'Angleterre où m'appelaient d'assez graves intérêts. Aussitôt après mon départ, Mathilde a quitté Paris pour venir chez sa cousine passer le temps de mon absence; j'ai été la rejoindre à mon retour de Londres, et je l'ai ramenée ici: voilà, madame, toute la vé-

rité. Quant aux ridicules inventions dont on se donne la peine de vous faire part et sur lesquelles vous croyez devoir appeler notre attention, je vous le répète, cela ne vaut pas même un démenti; je n'y songeais même déjà plus, si Mathilde n'avait pas été assez enfant pour s'en attrister un instant. Mais elle est excusable: elle entre dans le monde, son âme pure et ingénue est naturellement impressionable à des misères qui, plus tard, n'exciteront pas même son dégoût. Puis s'adressant à moi, Gontran me dit avec l'accent le plus tendrement affectueux: Pardon, ma pauvre Mathilde, ma malheureuse liaison avec Lugarto vous cause encore cette contrariété, mais, je l'espère, ce sera la dernière.

Je fus profondément touchée du langage simple et digne de Gontran.

Depuis le commencement de cet entretien, ma cousine semblait profondément absorbée; l'expression de sa figure avait complétement changé.

Mlle de Maran, malgré son assurance, était déconcertée; elle regardait attentivement, moi, Ursule, mon mari, pour tâcher de pénétrer la cause de l'indifférence ou de la modération de Gontran, modération qui m'étonnait moi-même autant qu'elle me touchait, car mon mari pouvait être justement blessé de certaines assertions de Mlle de Maran.

Après cette muette observation, qui dura quelques secondes, ma tante reprit d'un air de réflexion:

— Allons, Gontran... vous ne vous laissez pas déferrer, c'est déjà quelque chose, vous sentez bien que tout ce que je demande au monde, c'est de pouvoir ne pas croire un mot de ce qu'on m'écrit et d'y répondre par un fameux démenti; mais d'un autre côté, comme dit le proverbe: Il n'y a pas de fumée sans feu. Eh bien! voyons. Entre nous, qui peut avoir allumé cette atroce flambée de mauvais propos-là? Comment imaginer que des gens graves, sérieux qui m'écrivent, s'amusent à inventer

l'histoire de la visite nocturne de Mathilde à M. Lugarto, s'il n'y avait rien eu de vrai là dedans? Après tout, vous devez le savoir mieux que personne, mon garçon: 1° Ce Lugarto a-t-il en entre les mains de quoi vous déshonorer? 2° Est-il capable, dans cette occurrence, de se dessaisir du susdit moyen de vous perdre, uniquement pour le plaisir de faire une action généreuse? Quant à moi, ça me paraîtrait joliment problématique, hypothétique, pour ne pas dire drôlatique, de la part d'une pareille espèce toujours grinchante et malfaisante.

L'infernale méchanceté de Mlle de Maran la servait peut-être à son insu.

Il était impossible de toucher plus cruellement le vif des soupçons que devait avoir Gontran, au sujet de la reddition du faux, que M. Lugarto semblait lui avoir faite volontairement.

Quoique mon mari ne pût soulever cette question avec moi, puisqu'il me croyait dans une complète ignorance de cette funeste action, j'avais toujours remarqué qu'il entrevoyait quelque cause mystérieuse dans la restitution de M. Lugarto.

Mlle de Maran était-elle instruite de tout? C'est ce que je ne savais pas encore. Néanmoins je m'attendais cette fois à un mouvement de colère de Gontran.

Je fus presque effrayée en le voyant écouter Mlle de Maran avec le même calme insouciant: il haussa les épaules, sourit en me regardant et répondit;

— Cela n'est plus ni une calomnie, ni une stupidité, cela tombe dans le roman, dans le surnaturel. Est-ce tout, madame? Vos correspondants ne vous mandent-ils rien de plus? Ce serait dommage de s'arrêter en si bon chemin.

— Non, certainement, ça n'est pas tout! s'écria ma tante, ne pouvant plus contenir sa rage, je vous ai dit ce dont les gens les plus respectables étaient convaincus... maintenant je dois vous dire quels seront les effets de ces convictions .. Ils vous seront joliment agréables, ces effets-là! Quoique vous criiez au

roman et au surnaturel, vous et votre femme, vous aurez tout simplement l'inconvénient d'être partout montrés au doigt et de ne pas recevoir un salut sur dix que vous ferez. Ça vous étonne? Vous alliez peut-être dire que c'est de la magie? Rien de plus simple pourtant. Je vais vous démontrer cela, toujours d'après mon jugement... Ou l'on croira que votre femme a sacrifié son honneur pour sauver le vôtre, mon garçon, et vous passerez pour un misérable... ou bien l'on croira que votre femme a cédé à son goût pour Lugarto et elle passera pour une indigne, sans compter que dans cette circonstance encore on vous regardera comme le dernier des hommes, vu que vous aurez toléré ce goût-là, soit parce que vous deviez de l'argent à ce vilain homme, soit parce que votre femme vous ayant apporté toute sa fortune vous trouvez plus politique et plus économique de fermer les yeux.

— Vraiment, madame... on croit cela, dit Gontran.

— Sans doute, voilà ce que croient les bonnes gens, les gens inoffensifs, vos amis enfin...

— Et nos ennemis, madame?

— Ah! ah! ah! vos ennemis, c'est bien une autre affaire! ils croient, eux, que vous et Mathilde, vous vous entendez comme deux larrons en foire: „S'il n'y avait qu'un coupable dans le ménage, disent ceux-là, soit l'homme, soit la femme, il y aurait eu scission entre eux; une honnête femme ne reste pas avec un homme déshonoré; elle peut sacrifier son honneur pour sauver celui de son mari, mais une fois le sacrifice accompli, elle l'abandonne; si elle reste avec lui, elle lui devint complice... D'un autre côté, un honnête homme ne reste pas avec une femme qui l'a outragé... s'il n'a pas de fortune, eh bien! il vit de privations plutôt que de laisser soupçonner qu'un honteux intérêt le retient auprès d'une épouse adultère..." Ainsi donc, que concluront vos ennemis, ces langues assassines et vipérines, en vous voyant

toujours si bien ensemble? Ils concluront que vous avez l'un pour l'autre toutes sortes d'abominables tolérances.

— Enfin... enfin, je devine tout maintenant! m'écriai-je en interrompant Mlle de Maran, votre haine vous a emportée trop loin, madame, vous vous êtes trahie malgré vous... Béni soit Dieu qui nous dévoile ainsi les inimitiés qui nous poursuivent...

— Comment... comment... elle est folle cette petite... dit Mlle de Maran.

— Gontran... Gontran... je me demandais pourquoi celle qui est pourtant la sœur de mon père était venue ici... Elle vous l'apprend... Oui... madame... maintenant je comprends tout... Vous voulez, par vos calomnies, élever d'affreuses discussions entre nous et nous désunir... En effet, madame, c'eût été un beau triomphe pour vous... il y a une année à peine que nous sommes mariés! et une séparation perdait à jamais ou moi ou Gontran, car elle autorisait les bruits les plus odieux.

La contraction des sourcils de Mlle de Maran me prouva que j'avais frappé juste.

Elle se prit, selon son habitude, à rire aux éclats pour cacher sa colère.

— Ah!... ah!... ah!... qu'elle est donc amusante, cette chère petite, avec ses suppositions! Mais, folle que vous êtes, est-ce que je vous parle en mon nom? Je viens en bonne et loyale parente, s'il vous plaît, ne l'oubliez pas, vous dire: Mes chers enfants, prenez garde, voici ce qu'on croit... ce n'est pas un vain bruit, un caquet, un propos, ce sont les convictions de personnes sérieuses, graves, dont la parole a la plus grande autorité... Maintenant que le monde interprète ainsi votre conduite, puisqu'il est impossible de lui ôter cette créance... puisque vous êtes déshonorés sinon l'un et l'autre... du moins l'un ou l'autre... je viens en bonne et loyale parente vous...

Gontran interrompit Mlle de Maran et lui dit:

Il me semble, madame, que le monde aurait un moyen beaucoup plus simple et beaucoup plus naturel d'interpréter la persistance de l'attachement que moi et Mme de Lancry, communs d'avoir l'un pour l'autre, ce serait de croire que nous vivons en honnêtes gens, que, n'ayant rien à nous reprocher mutuellement, nous méprisons profondément tant d'atroces calomnies, et que nous avons trop de bon sens pour mettre notre bonheur à la merci de la première calomnie venue. Cette version aurait de plus l'avantage d'être la seule possible et vraie; ce qui n'est pas peu de chose, je crois. En résumé, madame, je ne partage pas pourtant la susceptibilité et la défiance de Mathilde. La pauvre enfant a déjà tant souffert des méchants que, dans son ressentiment un peu aveugle, elle a pu un moment vous confondre avec eux; elle se trompe, je n'en doute pas; en nous parlant comme vous faites, vous cédez à l'intérêt que nous vous inspirons; mettez donc le comble à vos bontés, conseillez-nous que devons-nous faire pour convaincre nos amis qu'ils sont dupes d'une calomnie, et pour prouver à nos ennemis qu'ils sont des infâmes?

— Mon beau neveu, dit Mlle de Maran avec rage, je ne conseille plus; l'heure est passée, mais je devine et je prédis... Écoutez-moi donc, si vous êtes curieux du présent et de l'avenir: dans votre joli petit ménage, l'un de vous est dupe et victime, l'autre est fripon et bourreau; une rupture deviendra nécessaire entre vous, et cela plus prochainement que vous ne pensez, parce que la victime finira par se révolter... Mais cette rupture sera trop tardive, mes chers enfants! le monde aura pris l'habitude de voir en vous deux complices... il continuera de vous mépriser... Cette séparation, qui aurait pu au moins sauver la réputation de l'un de vous deux, ne sera qu'un nouveau grief contre vous... on vous prendra pour deux coquins même trop scélérats pour pouvoir continuer de vivre ensemble... Cela vous paraît drôle... et j'ai l'air d'une lunatique... Eh bien!... vous

viendrez me dire un jour si je me suis trompé.... Un mot encore, et ne parlons plus de cela.... Cette abominable révélation a tellement effarouché mes amis que je ne voyais presque personne et je ne savais presque rien de tout ceci. Sur quelques bruits qui m'en étaient pourtant revenus, je priai votre oncle M. de Versac et M. de Blancourt, deux de mes mieux amis, d'être aux aguets, de s'enquérir et de m'écrire ce qu'ils entendraient dire ou sauraient avoir été dit... voici leurs lettres... lisez-les... vous verrez que je n'invente rien... Maintenant plus une parole à ce sujet... faisons un whist, si vous le voulez bien... Si Mathilde est trop fatiguée, nous ferons un mort avec vous et Ursule... Tout cela finit à merveille, vous êtes content et résigné, mon beau neveu; tant mieux, j'en suis tout aise, tout épanoui, j'en piaffe, j'en triomphe, car dites donc, moi, qu'est-ce que je veux? votre bonheur. Eh bien, plus on vous méprise tous deux, plus vous êtes heureux.... ça me met joliment à même de travailler à votre félicité... n'est-ce pas? Là-dessus, sonnez et demandez des cartes....

Je remontai chez moi, laissant Ursule, mon mari et Mlle de Maran jouer au whist.

Cette occupation leur permettait au moins de garder le silence après une scène si pénible.

CHAPITRE VIII.

BONHEUR ET ESPOIR.

J'étais dans une extrême perplexité; je ne savais si le calme de Gontran était réel ou simulé; je fus encore sur le point, malgré les recommandations de M. de Mortagne, de tout dire à mon mari, au sujet de cette nuit fatale.

Mais je pensai que c'était peut-être en grande partie le désir de ne pas éveiller mes soupçons au sujet de ce malheureux faux

qui avait rendu Gontran si indifférent aux attaques de Mlle de Maran. Connaissant l'infernale méchanceté de ma tante, je ne pouvais me dissimuler que nous avions beaucoup à redouter de la malveillance du monde.

La froideur glaciale avec laquelle on avait accueilli Gontran quelques mois auparavant semblait presque justifier les prévisions de Mlle de Maran; j'étais inquiète de savoir si Gontran viendrait chez moi avant que de rentrer chez lui, je voulais lui dire combien j'étais contente de voir Ursule partie. J'attribuais cette résolution de ma cousine moins à un sentiment généreux qu'à la crainte de me voir prévenir son mari de mes soupçons, ainsi que je l'en avais menacée, et d'éveiller ainsi sa défiance pour l'avenir. En cela je reconnus la justesse des conseils de Mme de Richeville.

Sur les onze heures, Gontran frappa et entra chez moi.

J'interrogeai ses traits presque avec anxiété, tant je craignais de leur voir une expression menaçante.

Il n'en fut rien, il avait peut être, au contraire, l'air plus tendre, plus affectueux encore.

— Ah! mon ami, m'écriai-je, que Mlle de Maran est donc méchante!... Venir ici dans le but si odieux d'exciter entre nous peut-être une rupture violente en nous rapportant les plus affreuses calomnies!

— Sans croire positivement comme vous que tel ait été le but du voyage de votre tante, je pense qu'elle s'ennuyait un peu de n'avoir personne à tourmenter, et que, sachant à peu près d'avance le contenu des lettres de mon oncle et de M. de Blancourt, elle était venue pour jeter entre nous ce brandon de discorde. Vous aviez raison, Mathilde, Mlle de Maran est plus méchante que je ne le pensais: désormais nous n'aurons aucun motif pour la voir.

— Ah! mon ami, que vous êtes bon!... Si vous saviez quel

plaisir me fait cette promesse! J'ai toujours eu le pressentiment que nos chagrins viendraient de Mlle de Maran.

— Heureusement, dans cette circonstance, en voulant nous nuire elle nous a servis presque à son insu.

— Comment cela?

— J'ai lu les lettres de mon oncle et de M. de Blancourt; il est évident que les bruits les plus mensongers et les plus odieux circulent sur nous, la malignité a exploité des faits très-simples et les a odieusement dénaturés; ainsi, parce que j'étais allé chercher en Angleterre des papiers qui pouvaient compromettre une fierce personne, on a dit que Lugarto avait en son pouvoir de quoi me déshonorer. Je ne veux pas non plus rechercher davantage ce qui a pu donner lieu à la fable absurde de cette nuit que vous auriez été passer dans la maison de Lugarto; je sais l'horreur qu'il vous inspirait, mais tenez! je suis fou... c'est vous outrager que de s'appesantir un moment sur de pareilles infamies. Cette méchanceté de Mlle de Maran nous peut servir, en cela qu'elle nous apprend du moins ce que disent nos ennemis. Cette révélation doit surtout apporter quelques changements à nos projets; ainsi je serais d'avis, si toutefois vous y consentez, d'éloigner de beaucoup notre retour à Paris, de n'y revenir, je suppose, que dans un an ou quinze mois, et de rester ici jusque-là; les événements politiques seront un excellent prétexte à notre absence... Je connais Paris et le monde, dans six mois on ne s'occupera plus de nous; dans un an toutes ces misérables calomnies seront complétement oubliées... Si, au contraire, nous arrivions à Paris dans quelques semaines, comme nous en avions le dessein, nous tomberions au milieu de ce déchainement universel qui vous étonnerait moins, si vous connaissiez mieux le monde... Vous êtes belle, vertueuse... vous m'aimez, vous m'avez choisi; en voilà plus qu'il n'en faut pour exciter toutes les haines et toutes les jalousies qui ne manqueront pas d'exploiter ce qu'il peut y avoir de mystérieux dans

mes relations passées avec Lugarto... Si j'étais seul, je mépriserais ces vains bruits, mais j'ai à répondre de votre bonheur, et je serais le plus coupable des hommes, si je n'agissais pas de façon à vous épargner de nouveaux chagrins, à vous qui avez déjà tant souffert pour moi. Ce qu'il y a de plus sage, de plus prudent, est donc de suspendre indéfiniment notre retour à Paris... Dites, Mathilde... êtes-vous de mon avis? je vous en prie, répondez-moi.

— Eh! mon Dieu! le puis-je? m'écriai-je dans un élan de joie impossible à décrire, puis-je répondre lorsque mon cœur bat à se rompre de surprise et de bonheur? Mon Dieu, mon Dieu! vous voulez donc me rendre folle aujourd'hui, Gontran? Dites? Oh! non, c'est trop de félicité en un jour. Retrouver votre tendresse, avoir la certitude de rester ici seule avec vous longtemps, longtemps, au lieu d'aller à Paris; encore une fois, Gontran, c'est trop... Je ne demandais pas tant... mon Dieu!

Et je ne pus m'empêcher de pleurer de bien douces larmes, cette fois.

— Pauvre petite! me dit Gontran. Hélas! votre étonnement est un reproche cruel, et je ne le mérite que trop, cela est vrai pourtant; je vous ai assez déshabituée du bonheur pour que vous pleuriez des larmes de ravissement inespéré, en m'entendant vous dire que je vous aime et que nous resterons ici longtemps... Oh! tenez, cela est affreux... Quand je pense qu'un moment je t'ai méconnue, pauvre ange bien-aimé... D'où vient donc, qu'au lieu de jouir de la délicatesse exquise de ton esprit, de l'adorable bonté de ton âme, j'ai laissé mon cœur s'engourdir pendant que je me livrais à je ne sais quelle existence grossière, stupide et brutale? Est-ce un rêve? Est-ce une réalité? dites, dites, mon bon ange gardien? Oh! oui, dites-moi bien que nous nous sommes endormis à Chantilly, que nous nous sommes réveillés à Maran...

— Oh! parlez n aisi, parlez encore de votre voix si douce et

si charmante, dis-je à mon mari en joignant mes deux mains avec une sorte d'extase. Oh! parlez encore ainsi, vous ne savez pas combien ces bonnes et tendres paroles me font de bien; quel baume salutaire elles répandent en moi... Oh! Gontran... il me semble que notre enfant en a doucement tressailli; oui, oui, joie et douleur, ce pauvre petit être partagera tout, ressentira tout désormais... Aussi, merci à genoux pour lui et pour moi, mon tendre ami, merci à genoux du bonheur que vous nous causez. . . . . .

. . . . . .

Je passai les jours qui suivirent cette conversation avec Gontran dans un enchantement continuel; il était impossible d'être plus tendre, plus attentif, plus prévenant que ne l'était mon mari.

Mlle de Maran, voyant ses méchants projets presque complétement avortés, ne dissimulait pas son mécontentement et parlait de son prochain départ, feignant d'être plus rassurée par les dernières nouvelles de Paris.

Ursule attendait son mari d'un moment à l'autre.

Ainsi qu'elle me l'avait promis, elle lui avait écrit pour lui demander d'aller à Paris avec lui au lieu de rester à Maran, comme cela avait été d'abord convenu entre eux.

Depuis le jour où elle avait entendu Mlle de Maran parler des calomnies que nous avions à redouter, je remarquai un singulier changement dans les manières de ma cousine envers moi et Gontran.

Avec mon mari, elle était de plus en plus moqueuse, ironique, altière; avec moi, dans les rares occasions où nous nous trouvions seules, elle était gênée, confuse, elle me regardait parfois avec une expression d'intérêt que je ne pouvais comprendre; souvent je vis qu'elle était sur le point de me parler avec abandon comme si elle eût eu un secret à me confier, et puis elle s'arrêtait tout à coup. D'ailleurs, j'évitais autant que possible de me trouver seule avec elle.

Je passais mes matinées avec Gontran.

Après déjeuner, nous faisions de longues promenades en voiture, pendant lesquelles on échangeait quelques rares paroles; nous dinions, et le whist de Mlle de Maran occupait la soirée. Maintenant que le passé m'a éclairée, je me souviens de bien des choses que je remarquais alors à peine parce que je ne pouvais m'en expliquer la portée.

Ainsi, quoique mon mari me témoignât toujours la plus parfaite tendresse depuis ce jour où il était revenu si brusquement à moi, il semblait profondément rêveur, préoccupé.

Quelquefois il avait des distractions inouïes. d'autres fois il me semblait sous l'impression d'un étonnement extraordinaire, presque douloureux, comme s'il eût en vain cherché le mot d'un cruel et étrange mystère.

Ses élans de joie folle, qui m'avaient d'abord tant étonnée, ne reparurent plus. Souvent même je vis ses traits obscurcis par une expression de tristesse amère.

Je lui en témoignai ma surprise, il me répondit avec douceur :

— C'est que je pense aux chagrins que je vous ai causés.

Quoique ces symptômes eussent dû me paraître singuliers, je ne m'en inquiétais pas; Gontran était rempli de soins et de bonté pour moi, il me parlait de plus en plus de la nécessité de rester à Maran pendant au moins une année, autant pour donner aux propos le temps de s'oublier que par une économie que notre nouvel avenir rendait nécessaire.

Je le répète, je ne pouvais donc pas m'effrayer des singulières préoccupations de Gontran, j'aurais craint de l'impatienter par mes questions à ce sujet.

Sans doute avertie par son instinct qui la portait à aimer mes ennemis, Mlle de Maran semblait avoir pris Ursule en une tendre affection; elles faisaient quelquefois ensemble de longues promenades à pied.

Ma tante avait d'abord évidemment cru que Gontran s'occu-

pait d'Ursule ; ses plaisanteries perfides à M. Sécherin me l'avaient prouvé, mais les marques d'intérêt que me témoignait Gontran et la froideur que lui marquait Ursule semblaient dérouter ses soupçons.

Ursule se promenait presque tous les matins dans le parc, Gontran avait choisi cette heure pour faire de la musique avec moi comme autrefois.

Enfin, sauf l'ennui d'avoir auprès de nous deux personnes que je me savais hostiles, jamais, depuis mes beaux jours de Chantilly, je n'avais été plus complétement heureuse.

Cet état de contrainte allait pourtant cesser, j'allais me retrouver seule avec Gontran et notre amour.

La dernière lettre qu'Ursule avait reçue de M. Sécherin, à qui elle écrivait régulièrement tous les deux jours, lui annonçait son arrivée pour le 31 décembre.

Je n'oublierai jamais cette date.

Ce jour était venu.

Quoique M. Sécherin fût ordinairement très-exact à répondre à sa femme, celle-ci n'avait pas reçu de lettre de lui depuis trois jours.

Elle n'était nullement inquiète de ce silence ; elle y voyait, au contraire, une nouvelle preuve de l'arrivée de son mari, qui l'aurait nécessairement avertie dans le cas où ses projets eussent été changés.

J'allais me mettre à mon piano avec Gontran.

Blondeau vint me demander si je pouvais recevoir Ursule.

Mon mari prévint un refus que j'allais faire, en me disant :

— Elle part aujourd'hui, c'est une formalité de simple politesse ; recevez-la, je reviendrai tout à l'heure.

Quoique cette entrevue dût m'être extrêmement désagréable, je n'hésitai pas à suivre le conseil de mon mari.

Ursule entra.

Nous restâmes seules.

CHAPITRE IX.

REPENTIR.

Ursule était triste et grave.

— Après ce qui s'est passé entre nous, me dit-elle, je n'ai pas cru devoir partir sans vous revoir et sans vous entretenir un moment.... Mon mari arrive ce matin, dans une heure peut-être une dernière explication serait impossible.

— Une explication... à quoi bon? Elle est inutile.

— Peut-être pour vous, me dit Ursule, vous n'avez rien à vous reprocher à mon égard... tandis que moi, je vous l'avoue sans honte, j'ai eu de grands torts envers vous....

Je regardai Ursule avec défiance, je m'attendais de sa part à quelque retour, non de sentiment, mais d'hypocrisie.

Mais j'avais été tant de fois sa dupe, que je ne craignais plus d'être faible et confiante comme par le passé.

Pourtant une chose m'étonnait: ma cousine n'affectait plus le ton mélancolique et plaintif qu'elle employait ordinairement comme l'une de ses séductions les plus irrésistibles. Son abord était froid et calme.

— Vous en avez, en effet, eu des torts envers moi, lui dis-je; au moment de nous quitter, je ne vous les aurais pas rappelés: toute liaison, toute amitié est rompue entre nous; nous resterons désormais étrangères l'une à l'autre. Peut-être un jour oublierai-je le mal que vous m'avez fait.

— Ne vous méprenez pas sur les motifs de cette dernière entrevue, me dit Ursule; je ne viens pas vous demander d'oublier mes aveux sur l'envie que vous m'aviez de tout temps inspirée, ni sur les instincts d'aversion qui en avaient été la suite.

— Alors, pourquoi cet entretien?

— Écoutez-moi, Mathilde; déjà vous m'avez vue sous des faces bien différentes; un jour, femme éplorée, gémissante, incomprise, comme vous dites... l'autre jour, femme altière, iro-

nique, insolemment coquette, et affichant les théories les plus cyniques, aujourd'hui, descendant à flatter les goûts vulgaires de mon mari, et le rendant, après tout, heureux comme il peut et comme il veut l'être... demain, le trompant sans remords et usant de l'hypocrisie la plus perfide pour le détacher de sa mère qui me détestait... Eh bien! ces aspects déjà si divers de mon caractère ne sont encore rien auprès des mystères de mon âme, car je réunis en moi bien des contrastes, Mathilde... Ainsi, j'ai un besoin immodéré de luxe, d'éclat et d'élégance; cette passion de briller est poussée chez moi à un tel point, que, je l'avoue à ma honte, j'aurais épousé le vieillard le plus repoussant pour la satisfaire... Eh bien, j'ai pourtant la courageuse patience d'aller m'enterrer en province dans une vie misérable et bourgeoise pour donner à mon mari le temps d'augmenter sa fortune et de me mettre à même de mener à Paris l'existence somptueuse que j'ai toujours rêvée, et pour laquelle j'aurais été capable de tout sacrifier. J'aime à dominer impérieusement, et il y a des dominations despotiques presque brutales que j'adorerais. Je suis fausse, dissimulée par nature et par calcul, et quelquefois j'ai des accès de franchise insensée. En un mot, je suis à la fois capable de beaucoup de bien. Oh! ne souriez pas d'un air incrédule et méprisant, Mathilde... oui, de beaucoup de bien... Dans ce moment même, je puis vous en donner une preuve; sans doute, ce bien est mélangé de mal comme tout ce qui ressort de l'humanité... Mais je crois pourtant que le bien domine, vous allez en juger... Il y a huit jours, nous eûmes ensemble un long entretien où je vous avouai la jalousie que vous m'aviez toujours inspirée; oui, je vous enviais profondément; jeune, belle, riche, spirituelle, donnant une grâce irrésistible à la vertu et à la dignité, séduisant enfin par des qualités qui ordinairement imposent... mais n'attirent pas... je ne voyais rien de plus parfait que vous.

— Ces flatteries,...

— Oh! ce ne sont pas des flatteries, Mathilde... j'ai été témoin de votre puissance de séduction... pour plaire à une pauvre vieille bourgeoise provinciale, je vous ai vue faire plus de frais et de frais charmants qu'il n'en faudrait pour tourner la tête de vingt élégants; car vous avez, chose inestimable, la coquetterie de la vertu, comme tant d'autres femmes ont la coquetterie du vice... Enfin, vous réunissiez alors comme vous réunissez encore tous les avantages qui me manquent; seulement, il y a huit jours, Mathilde, je vous enviais ces avantages, parce que je croyais que vous leur deviez un insolent bonheur... mais aujourd'hui...

— Eh bien... aujourd'hui! dis-je à Ursule envoyant son hésitation.

- Aujourd'hui, je vous sais malheureuse... Oui, je vous sais la plus malheureuse des femmes, et je n'ai plus le courage de vous envier ces rares et brillantes qualités... C'est encore un contraste que vous expliquerez comme vous le pourrez.

— Votre pénétration habituelle est en défaut, dis-je à Ursule, car justement depuis huit jours, depuis que je vous semble si digne de pitié, je n'ai jamais été plus heureuse. Et j'ajoutai avec orgueil: Jamais mon mari ne s'est montré pour moi plus prévenant et plus tendre...

— Nous parlerons plus tard de ces prévenances et de ces tendresses, me dit Ursule avec un singulier regard. Parlons d'abord de la cause qui a changé ma haine et ma jalousie en pitié... si vous me le permettiez, je dirais en intérêt... Mlle de Maran, je ne sais dans quel but, dans celui sans doute d'exciter davantage mon envie, s'est plu à exagérer encore votre bonheur à mes yeux jusqu'au jour où elle vous a appris devant moi les calomnies dont vous êtes victime; tout en faisant la part de sa méchanceté, je suis restée convaincue d'une chose, c'est que vous êtes la plus honnête, la plus noble femme qu'il y ait au

monde, et que pourtant votre réputation est sinon perdue, du moins à tout jamais compromise!

— Vous vous trompez... la vérité finit par se faire jour...

— Hélas! Mathilde, ne vous abusez pas, le faux et le vrai sont malheureusement si mélangés dans les événements qui ont motivé les injustes jugements du monde, qu'il sera bien difficile de les combattre. Dans le doute, la société ne s'abstient pas, elle condamne; aussi, je vous le répète, maintenant je me vois trop cruellement vengée des avantages que je vous enviais.

J'étais indignée de l'espèce de commisération qu'affectait Ursule; ses louanges me révoltaient; quoique ce qu'elle me disait sur ma réputation n'eût, hélas! que trop de vraisemblance, je ne voulais pas en convenir devant elle.

— Je conçois, dis-je à ma cousine, que vous ayez grand besoin de croire à cette singulière répartition de la justice humaine, qui flétrirait les honnêtes femmes! Mais ne vous hâtez pas de triompher; quoique vous espériez le contraire, tôt ou tard chacun est jugé selon son mérite... Dispensez-vous donc de me plaindre; quant à mes qualités, vous leur supposez une telle fin et une telle récompense que vos louanges sont autant de sarcasmes.

Ursule reprit avec un sang-froid imperturbable:

— C'est justement parce que ces qualités sont si mal récompensées, que je les loue sans restriction, croyez le bien. Quant à vous les envier, je n'ai garde... j'en serais trop embarrassée, ajouta-t-elle avec ce sourire qui lui était particulier. Je n'ai pas vu le monde plus que vous, reprit-elle, mais, par réflexion, je le connais mieux que vous ne le connaîtrez jamais, quoi que vous disiez; je suis donc convaincue que votre réputation a subi une mortelle atteinte malgré votre éclatante vertu.

— Madame...

— Ne prenez pas cette redite pour un outrage, Mathilde... non, non... Et tenez, reprit Ursule après un moment de si-

lence, vous me croyez la plus fausse, la plus menteuse des femmes; ainsi, au lieu d'être touchée de ce que je vais vous dire, vous allez sans doute en être irritée, vous allez encore me traiter d'hypocrite: il n'importe; en ce moment, je parle pour moi et non pour vous... Eh bien! maintenant que je sais les affreux chagrins que vous avez ressentis, maintenant que je connais ceux qui vous attendent... eh bien! vrai... oh! vrai, Mathilde... je me suis repentie... profondément repentie du mal que je vous ai voulu... je n'ose dire... du mal que je vous ai fait.

En prononçant ces dernières paroles, la voix de ma cousine était émue, tremblante; sans ma défiance, j'aurais cru à ses remords, mais je savais Ursule si fausse, si comédienne, que je souris avec amertume et je repoussai sa main qui cherchait la mienne.

— Mathilde... vous ne me croyez pas?

— Non, et vos larmes vont sans doute bientôt venir à votre aide pour me convaincre?

— Mes larmes?... Non, Mathilde... non... cette fois je ne pleurerai pas... car ma douleur est si profonde, si sincère, que, pour vous y faire croire, je n'aurai pas besoin de larmes feintes.

Confondue du cynisme de cet aveu, je regardai ma cousine avec surprise.

Eh bien! oui... oui, je l'avoue... dussé-je passer pour stupide, pour folle; après tant de désillusions, après tant de déceptions, je fus émue, touchée, malgré moi, de l'expression de la physionomie d'Ursule et de l'indéfinissable douceur de son regard attendri.

Cette expression me frappa d'autant plus qu'elle ne ressemblait en rien aux affectations habituelles de ma cousine. Je crus, je crois encore qu'elle était alors sous l'influence d'un sentiment vrai.

Pourtant je voulus résister de toutes mes forces à cette sorte de fascination.

— Oh! vous êtes la plus dangereuse des femmes! m'écriai-je; laissez-moi! laissez-moi!... S'ils sont réels, vos regrets sont vains: ils n'atténuent en rien vos torts affreux envers moi; vous avez voulu détruire mon bonheur... Je n'ai pas été dupe de votre manége envers mon mari, et s'il n'avait pas pour vous le mép...

Le mot me paraissant trop dur, je voulus le retenir.

Ursule l'acheva.

— Le mépris, voulez-vous dire, Mathilde?... Dites, dites!... je puis... je dois tout entendre de vous maintenant...

— Eh bien! il n'a pas dépendu de vous que vous n'ayez séduit mon mari, que vous n'ayez porté le dernier coup à une femme qui ne vous a jamais voulu que du bien,.. et que vous trouvez déjà si malheureuse... si injustement malheureuse!... en admettant que votre intérêt soit sincère.

— Eh bien! oui... cela est vrai, reprit Ursule; oui, dans cet entretien où vous assistiez à mon insu, je savais parfaitement qu'au lieu d'éteindre la passion de votre mari je l'irritais encore, autant par mon indifférence affectée que par mes railleries et par mes dédains.

— La passion! dis-je en haussant les épaules avec mépris... lui, Gontran, une passion pour vous? Dites donc le goût, le caprice passager.

— Je dis la passion, Mathilde, parce qu'il s'agissait d'une passion... entendez-vous, parce qu'il s'agit d'une passion.

— Il s'agit d'une passion... Maintenant vous osez le dire? maintenant?

— Ne croyez pas que je veuille en rien blesser votre amour-propre, je veux vous rendre un service, Mathilde, réparer en partie le mal que je vous ai fait, et, Dieu merci, il en est temps encore.

L'accent d'Ursule avait une telle autorité, que, malgré moi, j'écoutai en silence.

— Oui, reprit-elle, je savais irriter la passion de votre mari. Ce calcul de ma part doit vous rassurer sur ce que je ressentais pour lui, mais non sur ce qu'il ressentait... sur ce qu'il ressent encore aujourd'hui pour moi.

— Oh! c'est indigne! m'écriai-je; quelle odieuse calomnie! ce sont donc là vos adieux? En partant vous voulez me laisser au cœur un affreux soupçon!

— Mathilde, par pitié pour vous, permettez-moi d'achever; mon mari peut arriver d'un moment à l'autre et rendre cet entretien impossible...

— Par pitié pour moi?...

— Oui... oui... par pitié pour vous, malheureuse femme... Écoutez-moi; croyez-moi, je cède à un mouvement de générosité qui me consolera peut-être un jour de bien des mauvaises actions... écoutez-moi donc: si ce n'est pour vous... que ce soit au moins pour l'avenir de votre enfant.

— Quoi! vous savez!... m'écriai-je stupéfaite, car je n'avais confié ce secret qu'à Gontran.

— Oui, oui... je le sais, reprit Ursule; et cette raison surtout, en augmentant mes remords, m'a déterminée à agir comme je fais...

Après un mouvement d'hésitation, Ursule continua en baissant les yeux et d'une voix altérée:

— Vous vous souvenez bien, n'est-ce pas, de cet entretien si vif que nous eûmes ensemble?

— Oui... oui... Eh bien!... m'écriai-je avec angoisse, car mon cœur se serrait par je ne sais quel odieux pressentiment en songeant que mon mari avait dit à cette femme un secret que lui et moi seuls nous savions.

— Je ne veux pas récriminer, reprit-elle avec une émotion croissante, mais enfin, si dans cet entretien je vous avais crûment avoué l'envie que vous m'aviez toujours inspirée, Mathilde, vous avez été pour moi sans pitié, vous m'avez reproché

la honte d'une liaison que je n'avouerai jamais... vous m'avez reproché mes perfidies, et puis enfin, alors je vous croyais la plus heureuse des femmes... alors, je vous le jure... j'ignorais encore ce que vous avez souffert: car, rappelez-vous bien, Mathilde, c'est le soir... seulement le soir de ce jour-là que, par Mlle de Maran, j'ai appris une partie de vos chagrins...

— Mais, au nom du ciel, parlez... parlez... Eh bien! après notre entretien, que s'est-il passé? Mais... oui... je me souviens, vous êtes allée vous promener dans la forêt...

— Mathilde... grâce... grâce... j'allais y retrouver votre mari; il m'attendait dans une maison de garde inhabitée, où il m'avait donné rendez-vous.

Cet aveu était si inattendu, si horrible, que d'abord je ne pus y croire.

Il s'agissait de ma dernière espérance.

Il s'agissait de croire que depuis huit jours la conduite de Gontran envers moi était un tissu de mensonges et de fausseté.

Il s'agissait de croire que la tendresse qu'il me témoignait n'était qu'une apparence pour cacher son intelligence avec Ursule.

Je ne pouvais, je ne voulais pas me rendre à cette odieuse vérité... hors de moi, je m'écriai:

— Vous calomniez Gontran; il a passé ce jour là à la chasse, un de ses gens est venu me le dire de sa part.

— Eh! cet homme a dit ce que son maître lui avait ordonné de dire.

— Cela n'était pas vrai? Cet homme mentait?

— Oui... oui... Grâce... Mathilde... Égarée par l'aversion que je vous portais, voulant me venger de vous en vous enlevant votre mari... j'ai été coupable.

— Je vous dis que je ne vous crois pas... je vous dis que vous vous calomniez pour me porter un coup affreux.

— J'ai le courage de vous apprendre la vérité, Mathilde, si honteuse qu'elle soit pour moi, si pénible qu'elle soit pour vous,

— Mon Dieu... mon Dieu, vous l'entendez! m'écriai-je en levant les mains au ciel.

— Grâce, Mathilde... car lorsque j'appris plus tard combien vous aviez été malheureuse, lorsque plus tard je sus par Gontran que vous étiez mère; pauvre malheureuse femme... que vous étiez mère! oh! cela, surtout cela m'a désarmée... j'ai eu horreur de ma faute, en songeant que j'avais cédé, non pas même à l'amour, mais à une basse haine, à un exécrable sentiment de vengeance.

— Mon Dieu... mon Dieu! m'écriai-je dans un accès de désespoir inouï: rendez-moi folle... folle! ou retirez-moi la vie.. Je ne puis plus... je ne veux plus... souffrir davantage.

— Mathilde... Mathilde... pardon... je vous jure que je ne soupçonnais pas alors tous les droits que vous aviez à l'intérêt, à la plus tendre pitié... et puis il faut avoir le courage de tout vous dire... Eh bien! je ne soupçonnais pas alors l'odieuse indifférence de votre mari pour vous; non... je ne croyais pas que l'amour qu'il ressentait pour moi pût le rendre aussi faux, aussi injuste, aussi cruel qu'il devait l'être à votre égard, hélas! car vous ne savez pas ses projets...

— Mais, c'est épouvantable! m'écriai-je, elle a été au-devant du déshonneur, et elle vient accuser mon mari! Mais qu'est-ce donc que cette femme?... Qu'est-il donc lui-même?... Que suis-je moi-même?... Quelle est cette vie? Est-ce un rêve? Est ce une horrible réalité? Et vous... vous qui êtes là devant moi, qui me regardez, qui que vous soyez... répondez... Où suis-je? Quelle est la vérité? Quelle est le mensonge? Comment! depuis huit jours la tendresse que me prodiguait Gontran, c'était un piége, une fausseté insultante? Mais à quoi bon cette feinte?... Puisque vous partiez... puisque vous allez partir! Oh! c'est un chaos dans lequel ma tête s'égare et se perd... je délire, mon Dieu! je délire!... ayez pitié de moi... éclairez-moi... Ursule; voyez, suis-je assez humiliée?... Suis-je assez

malheureuse? Tenez, me voilà à vos pieds, Ursule... à vos pieds.

— Au nom du ciel! relevez-vous, Mathilde... maintenant, c'est moi... c'est moi qui vous demande grâce.

— Je vous pardonne, je vous pardonne... mais au moins dites-moi la vérité, toute la vérité, si affreuse qu'elle soit... Je suis mère, je ne m'appartiens plus; à force de douleur, je tuerais mon enfant; je vous dis que je ne veux plus souffrir, je ne le veux plus! Si Gontran m'a aussi indignement trompée... tout espoir de le ramener à moi est à jamais perdu... Eh bien! j'en prendrai mon parti... je ne le reverrai plus... je resterai seule ici; et quand j'aurai mon enfant, je pourrai être heureuse encore... Ainsi, Ursule, n'ayez aucune crainte... dites-moi tout... entendez-vous, absolument tout: votre franchise peut me sauver la vie... Parlez... Ursule... parlez... une certitude... pour l'amour de Dieu... une certitude si affreuse qu'elle soit: mieux vaut la mort que l'agonie...

— Pauvre femme... pauvre malheureuse femme... dit Ursule en cachant dans ses mains sa figure baignée de larmes.

— Oui, malheureuse, bien malheureuse... n'est-ce pas? Eh bien! vous ne pouvez plus m'envier maintenant.., n'est-ce pas? Me poursuivre encore ce serait de la barbarie... Vous le voyez, il est impossible d'être plus malheureuse... c'est ce que vous vouliez. Votre aversion est-elle assez assouvie?

— Mathilde... ah! je suis trop vengée... C'est horrible... horrible. . Malheureusement je ne puis rien sur le passé... mais je puis pour l'avenir... Écoutez-moi bien... Voici une lettre que Gontran m'a écrite, voici ce que je lui répondais: chaque jour je voulais lui remettre cette lettre, elle n'atténue pas mes torts, mais elle prouve au moins que j'espérais les réparer; dans cette réponse, je me montrais sous de si odieuses couleurs que, malgré mon regret de vous avoir outragée, jusqu'à présent

j'avais hésité à remettre à Gontran ces lettres si honteuses pour moi... les voici...

Et Ursule me donna une enveloppe cachetée que je pris machinalement.

— Maintenant un dernier mot, Mathilde: j'aurais pu vous taire ce cruel aveu, partir pour Paris... et vous laisser dans un complet aveuglement; mais, en lisant la lettre de votre mari, vous verrez quels étaient ses projets pour l'avenir, vous verrez qu'il ressent pour moi une passion désordonnée dont les conséquences m'ont fait frémir... Je vous ai jusqu'ici parlé du mal que je vous ai fait; maintenant, voici comment j'espère le réparer en partie... Avec la lettre qu'il m'a écrite, vous confondrez votre mari; il n'aura qu'à se jeter à vos pieds pour implorer son pardon... Avec celle que je lui réponds, vous lui prouverez qu'il ne lui reste aucun espoir de me revoir jamais... de plus, vous pouvez vous venger du passé et garantir l'avenir... Si je vous donnais l'ombre de jalousie... envoyez à M. Sécherin la lettre que j'ai écrite à Gontran; si vous voulez vous venger du passé, Mathilde... remettez tout à l'heure cet écrit à mon mari, il ne lui laissera aucun doute sur l'étendue de ma faute; je le connais: autant sa bonté, sa confiance sont aveugles, autant il sera impitoyable envers moi s'il est certain d'être trompé; il me chassera, mon père ne voudra jamais me revoir, je serai sans ressources, et de ce rêve d'opulence que je vais réaliser je tomberai dans la misère... Et vous ne savez pas, Mathilde... ce que pourrait me conseiller la misère! Et puis, voyez-vous, ajouta Ursule d'un ton presque solennel, il faut qu'il y ait quelque chose de fatal, de providentiel dans ce qui arrive... je n'écris jamais... je suis trop rusée pour rien faire qui puisse me compromettre, la faute que j'ai commise pouvait rester sinon dans le secret, du moins sans preuves, et pourtant j'ai écrit cette lettre qui peut me perdre, et pourtant je viens volontairement vous la confier: rien ne me force, vous le voyez, à me mettre

ainsi à votre discrétion... rien, si ce ne sont mes remords du passé, ma bonne résolution pour l'avenir et ma confiance aveugle dans votre justice; rien ne me force enfin à agir ainsi, rien, si ce n'est l'un de ces contrastes bizarres, inexplicables de ma nature, dont je vous parlais, et dont vous vous railliez, Mathilde.

Je restais anéantie, tenant cette enveloppe entre mes mains.

Cette corruption, ce cynisme auxquels se mêlait peut-être une sorte de générosité, de grandeur, me semblait incompréhensible.

Je me demandais et je me demande encore si l'aveu que venait de me faire Ursule était calculé par la plus infernale perfidie, ou s'il était dicté par un tardif intérêt pour moi...

Affectait-elle de se mettre à ma discrétion pour pouvoir porter mon désespoir à son comble en m'apprenant l'infidélité de mon mari, ou bien, voulait-elle sincèrement me donner pour l'avenir des garanties contre elle et contre Gontran?...

Je regardais ma cousine avec autant d'effroi que de surprise et de défiance.

Tout à coup un bruit de chevaux se fit entendre dans la cour.

Ma chambre à coucher était au rez-de-chaussée, Ursule courut à la fenêtre, écarta l'un des rideaux, regarda dans la cour, puis me dit avec une simplicité touchante dont je fus frappée malgré moi:

— Mathilde... la voiture de mon mari entre dans la cour... vous pouvez tout lui dire et vous venger du mal que je vous ai fait...

Nous gardâmes quelques moments le silence...

Ma porte s'ouvrit.

Ursule pétrifiée recula d'un pas...

Ce n'était pas son mari, c'était sa mère, Mme Sécherin, qui entra...

CHAPITRE X.

LE CHATIMENT.

Mme Sécherin puisait sans doute dans les circonstances qui l'amenaient une force surhumaine.

Je l'avais jusqu'alors vue marcher péniblement courbée par la vieillesse, par les infirmités... Elle s'avança jusqu'au milieu de la chambre d'un pas ferme, délibéré, presque agile.

Les rides semblaient avoir disparu de son front pour y laisser rayonner une sorte de satisfaction menaçante, de triomphe foudroyant, qui donnait à sa physionomie un caractère majestueux et terrible.

On eût dit que, chargée d'exercer un arrêt de la vengeance divine, elle s'était un moment élevée jusqu'à la hauteur de cette formidable mission.

A son attitude haute et fière, à son sourire farouche, à son regard acéré, on devinait que la mère outragée dans son idolâtrie pour son fils, que la mère sacrifiée à une épouse coupable venait, dans sa joie cruelle, exercer d'effrayantes représailles.

A la vue de cette femme pâle, aux longs vêtements noirs, j'eus une telle épouvante que j'oubliai tout ce qui venait de se passer entre moi et Ursule.

Comme ma cousine je restai muette, fascinée devant sa belle-mère.

Celle-ci s'écria d'une voix étouffée, en levant les yeux au ciel:

— Mon Dieu! mon Dieu! ne m'abandonnez pas... donnez-moi, s'il vous plait, la force d'accomplir votre volonté jusqu'au bout! Trop de joie est trop de joie... comme trop de douleur est trop de douleur..

Et, comme si elle eût succombé à une violente émotion, un moment Mme Sécherin appuya sa main ridée sur le dossier d'un fauteuil, puis elle s'écria en transperçant pour ainsi dire Ursule de son regard.

— Je vous le disais bien, malheureuse! que le bon Dieu démasquait les méchants, et qu'il les écrasait tôt ou tard...

Puis se retournant de mon côté, elle ajouta:

— Je vous le disais bien, qu'un jour vous seriez punie par cette femme de la pitié coupable que vous avies eue pour cette femme... je vous le disais bien, moi! que mon fils me reviendrait, et qu'il m'aurait alors pour seule consolation!

Et elle croisa ses bras en secouant la tête avec une expression d'orgueil farouche.

Gontran parut, suivi de Mlle de Maran et d'un homme que je ne connaissais pas.

— Puis-je savoir, madame, ce qui nous procure l'honneur de votre visite, et quel est monsieur qui s'est fait conduire chez moi par l'un de mes gens et est venu me chercher de votre part? dit M. de Lancry.

— Monsieur est le premier commis de mon fils; je ne pouvais voyager seule, mon fils lui a dit de m'accompagner. Puis s'adressant à cet homme: Firmin, nous repartirons dans une heure, allez-vous-en et fermez la porte.

Gontran me regarda d'un air surpris.

Le commis sortit.

Nous restâmes, mon mari, Mlle de Maran, Mme Sécherin, Ursule et moi.

Gontran et ma tante ignoraient le commencement de cette entrevue et pressentaient néanmoins qu'il s'agissait de quelque grave événement.

Mme Sécherin dit à ma tante:

— Vous êtes de la famille, madame?

Mlle de Maran toisa la belle-mère d'Ursule sans lui répondre, et me la montra du regard comme pour me demander quelle était cette femme.

— Mme Sécherin, lui dis-je, et j'ajoutai en montrant ma tante à la belle-mère d'Ursule: Mlle de Maran.

Mme Sécherin, se rappelant les éloges que son fils, complétement abusé sur le caractère de ma tante, lui donnait toujours, s'avança vers elle et lui dit :

— Vous êtes aussi des nôtres, madame... vous êtes du parti des bonnes gens contre les méchants. Mon fils me l'a bien souvent répété... vous êtes comme moi, simple, loyale et ennemie de toute hypocrisie... votre présence est utile ici; il ne saurait y avoir trop de juges, car les coupables ne manquent pas.

— Quoique je ne comprenne pas du tout ce que vous voulez dire, ma chère madame, avec vos juges et vos coupables, dit ma tante, je ne perdrai certainement pas une si belle occasion de vous déclarer que vous avez le plus joli garçon de la terre, sans compter que tout ce qu'il vous a dit de moi, et de ma simplicité naïve, prouve joliment en faveur de sa pénétration et de sa judiciaire. J'ose espérer, en retour, que ce qu'il nous a dit de vous est tout aussi bien fondé; il ne nous resterait plus alors qu'à nous singulièrement congratuler sur la réciproque de notre rencontre.

Mme Sécherin regarda attentivement Mlle de Maran : soit habitude d'observation, soit sagacité, instinct de son cœur maternel, soit enfin que le sourire moqueur de ma tante eût trahi son ironie, la belle-mère d'Ursule, après un moment de silence, répondit à ma tante en agitant l'index de sa main droite et en secouant la tête :

— Non... non... je le vois... vous n'êtes pas, vous ne serez jamais des nôtres; votre regard est méchant, mon fils s'est trompé sur vous comme il s'est trompé sur d'autres.

Mlle de Maran partit d'un grand éclat de rire et s'écria :

— Ah çà! mais, dites donc, chère madame, vous me faites furieusement l'effet d'être une manière de sibylle, de pythonisse avec vos prophéties pharamineuses et peu flatteuses... seulement, permettez-moi de vous le faire observer ni plus ni moins que si j'avais l'honneur de parler à monsieur votre fils, ces pro-

plaides-là sont un peu malhonnêtes, et que, à votre compte, je ne serais jamais partie de la catégorie des braves gens.

— Je ne sais pas ce que c'est qu'une sibylle, madame, mais je sais quand on se raille de moi, dit Mme Sécherin avec hauteur.

— Je me ferai un vrai plaisir de vous remémorer, ma chère madame, que la sibylle de Cumes était une manière de devineresse qui prophétisait l'avenir avec des grimaces du diable et en gigottant toutes sortes de postiqueries étonnantes.

Mon mari, effrayé de la pâleur d'Ursule, qu'il ne quittait pas des yeux, s'écria en s'adressant à Mme Sécherin :

— Madame, puis-je savoir encore une fois ce qui me procure l'honneur de vous voir? Mme de Lancry paraît fort troublée, madame votre belle-fille semble aussi très-émue; vous m'avez fait prier de me rendre à l'instant auprès de vous... Que se passe-t-il? qu'y a-t-il? De grâce, expliquez-vous.

— Oh! vous allez le savoir, monsieur, vous allez le savoir, dit Mme Sécherin.

J'étais au supplice; je pressentais que cette femme avait quelque preuve accablante de la mauvaise conduite d'Ursule, mais elle ne se hâtait pas de la produire. Elle semblait savourer la vengeance et jouir de l'horrible angoisse où elle tenait ma cousine.

Celle-ci, malgré son sang-froid et son audace habituels, semblait atterrée.

Elle sentait que toutes ses séductions seraient impuissantes pour convaincre sa belle-mère.

Je l'avoue, malgré les motifs d'aversion que je devais avoir contre Ursule, je ne pus réprimer une velléité de compassion pour elle, en songeant qu'elle allait être perdue au moment où le remords de sa faute venait peut-être de lui inspirer un sentiment généreux.

Mme Sécherin tira lentement de sa poche une enveloppe toute pareille à celle que ma cousine venait de me confier.

Cette remarque me fut d'autant plus facile, que l'une et l'autre de ces enveloppes avaient dû faire partie de la provision de papier à lettre qu'on avait mise dans l'appartement d'Ursule et que ce papier était d'une couleur bleuâtre.

On va voir pourquoi j'insiste sur cette particularité.

— Connaissez-vous cette lettre? dit Mme Sécherin d'une voix éclatante en montrant l'enveloppe à Ursule. Puis elle ajouta avec une dignité austère en levant au ciel l'index de sa main droite: Voyez, si le doigt de Dieu n'est pas là!... La preuve de votre premier crime était une lettre que vous m'avez audacieusement dérobée... La preuve de votre second crime est encore une lettre, mais cette fois vous l'avez vous-même envoyée à mon fils... le Seigneur vous ayant frappée d'une distraction vengeresse.

Ursule ne répondit pas un mot, devint pâle comme une morte, s'élança vers moi, saisit l'enveloppe qu'elle m'avait remise et que je tenais encore à la main, la décacheta, l'ouvrit, y jeta un coup d'œil rapide, puis la laissa tomber par terre en baissant sa tête sur sa poitrine avec un morne accablement.

Victime d'une fatale erreur, la malheureuse femme s'était trompée d'adresse...

Elle avait ainsi envoyé à son mari la lettre de Gontran et la réponse qu'elle lui faisait... elle m'avait remis, à moi, la lettre qu'elle écrivait à M. Sécherin.

— Quand je vous dis que le doigt de Dieu est là, reprit Mme Sécherin. Quand je vous dis que le Seigneur a voulu que vous, si fourbe, si adroite, vous soyez démasquée, perdue par une maladresse: vous avez mis sur une enveloppe un nom au lieu d'un autre... Voilà tout pourtant! Et cette simple erreur a fait que mon pauvre fils a enfin reconnu ce que vous étiez... Il a vu qu'à Rouvray j'étais bien inspirée du Seigneur lorsque je disais: „Je jure que cette femme est coupable... Chassez-la... quoique les preuves de son infamie vous manquent!“ Alors,

n'est-ce pas? je passais pour une folle en exigeant de mon fils, sans raison suffisante, ce qu'il appelait un sacrifice insensé; mais Dieu a pris soin de me justifier et de prouver que les instincts maternels sont infaillibles.

Il y avait, en effet, une si étrange fatalité dans cette révélation, qu'un moment nous restâmes tous frappés de stupeur.

Mlle de Maran rompit la première le silence, et dit d'une voix aigre à la belle mère d'Ursule:

— Pour l'amour du bon Dieu dont vous connaissez si bien tous les secrets, ma chère madame, expliquez-nous donc ce bel embrouillement d'enveloppes; faites-nous grâce de vos moralités, et dites-nous qu'est-ce que tout ça prouve.

— La vieillesse impie, méchante et sans mœurs donne toujours de mauvais exemples, reprit Mme Sécherin en regardant fixement Mlle de Maran; et elle ajouta durement: Maintenant, que je sais que vous avez élevé ces deux jeunes femmes, je ne m'étonne plus de la perversité de cette malheureuse (elle montra Ursule), mais je m'étonne des vertus de sa cousine (et elle me montra).

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? s'écria Mlle de Maran; ah çà! ma bonne dame, parce que vous êtes la femme de ménage de la Providence probablement, ce n'est pas une raison pour être si impitoyable au pauvre monde. Qu'est-ce que vous diriez donc, s'il vous plait, si je vous reprochais, moi, d'avoir éduqué monsieur votre fils d'une si plaisante façon qu'il mérite ce qui lui arrive? Dites-donc: mais, c'est vrai, est-ce que je ne vous en rends responsable, moi, de son inconvénient hyménéen?

— Madame, de grâce, finissons ce débat, dit Gontran à Mme Sécherin. Il est incroyable que je ne puisse savoir ce que vous désirez.

— Je veux, monsieur, faire lire à votre femme cette lettre que vous avez écrite à la femme de mon fils...

Et elle me remit une lettre.

— Je veux, monsieur, vous faire lire la lettre que cette femme vous répondait, car... Dieu est juste... il faut que cette créature soit aussi détestée par celui qui a partagé son crime que par l'homme qu'elle a indignement outragé!

Et elle me remit une lettre à Gontran.

— Je veux, monsieur, lire à cette adultère la lettre que lui écrit mon fils.

Puis, Mme Sécherin, toujours impassible, croisa ses bras et nous regarda en silence.

Mon mari était atterré; il comprenait enfin l'horreur de la position d'Ursule, et surtout combien je devais être accablée de cette découverte inattendue.

Ursule, anéantie, semblait ne rien voir, ne rien entendre.

Cette scène avait pris un caractère si grave, que Mlle de Maran oublia un moment sa méchante ironie, et sembla sérieusement attentive.

J'étais, moi, dans une sorte d'excitation fébrile qui me donnait pour quelques moments encore une force factice, mais je sentais que je ne pourrais résister longtemps et que je perdrais peut-être tout sentiment avant que le fatal mystère fut éclairci...

Pendant qu'Ursule était abimée dans ses réflexions, pendant que Gontran lisait la lettre qu'Ursule lui avait répondue et que la malheureuse femme croyait m'avoir remise, je lisais, moi, cette lettre de mon mari qui avait motivé celle de ma cousine.

CHAPITRE XI.

M. DE LANCRY A URSULE.

„Non, non, Ursule!... je ne puis obéir à vos ordres... Votre conduite est tellement inexplicable... ce que je ressens

est si étrange, après le bonheur inespéré dont vous m'avez comblé, qu'il faut que je vous écrive puisque je ne puis vous parler, puisque par prudence, sans doute, vous semblez fuir toutes les rares occasions où je pourrais vous voir seule avant votre départ. Je ne sais si je veille, si je rêve... Peut-être m'aiderez-vous à m'expliquer ce mystère.

„La possession d'une femme ardemment aimée rend toujours heureux et fier!... et pourtant, le lendemain de ce jour... qui aurait dû être le plus beau de mes jours!... je suis tombé dans une tristesse morne, que votre conduite incompréhensible augmente encore... Ce qui se passe en moi est étrange, je vous le répète, Ursule; j'en suis épouvanté!... à l'agitation sourde, profonde, qui tourmente mon âme, je pressens que le plus grand événement de ma vie va... va s'accomplir!...

„Ma passion pour vous est immuable... fatale!... parce qu'elle est sans borne et sans issue... elle est immuable, fatale, parce que je vous aime mille fois plus que vous ne m'aimez!... Vous êtes la première femme qui m'ayez dominé!... Près de vous, je l'avoue, je me sens d'une infériorité absolue... Vous vouliez, disiez-vous, un tyran ou un esclave... Eh bien! vous avez un esclave... un esclave aveugle, résigné, soumis.

„J'ai honte de vous dire cela... et pourtant je vous le dis, parce que j'espère que cette humble abnégation désarmera cette ironie impitoyable qui m'a poursuivi, je crois, même au sein de ce bonheur enivrant qui, jusqu'à présent, n'a pas eu de lendemain!... Oui, il m'a semblé qu'alors j'étais à vous, et que vous n'étiez pas à moi... Dans vos regards il n'y avait ni amour, ni volupté, ni remords... il y avait je ne sais qu'elle expression de triomphe haineux, de domination insolente, de cruel sarcasme!... Tenez, Ursule, si je croyais au démon, si je croyais à ces marchés d'âmes qu'il fait, dit-on, je lui donnerai votre regard dédaigneux et superbe, lorsqu'il voit un malheureux tom-

lien à tout jamais en sa puissance, par la force de son charme infernal.

„Cette comparaison vous semble folle, absurde; vous vous en moquez peut-être... railleuse impitoyable, vous croyez que je plaisante.... Pourtant cette comparaison est sérieuse, elle est vraie. Elle explique, autant qu'on peut l'expliquer, une sensation réelle et pourtant indéfinissable... Oui, de ce jour, Ursule, mon âme ne m'a plus appartenu... elle ne m'appartient plus!... Ange ou démon, elle est à vous!... Qu'en ferez-vous?

„Cela est insensé, stupide, mais il me semble que mon cœur ne bat plus dans ma poitrine, mais qu'il bat dans votre cœur, à vous... Tenez, je vois avec effroi que jusqu'ici je n'avais jamais aimé... Ne prenez pas ceci pour une banalité, Ursule; si je voulais vous dire des fadeurs, je ne prendrais pas cet amer et triste langage: il ne peut en rien m'être favorable auprès de vous; il est ennuyeux, bizarre, et il ne vous apprend que ce que vous savez, car vous avez la conviction de votre toute puissance sur moi.

„Non,... non... je vous dis que jusqu'ici je n'ai jamais aimé; j'ai toujours cru et je crois encore que l'homme qui éprouve la seule véritable passion de sa vie, doit presque ressentir des impressions analogues à celles des femmes en ce qu'elles ont de plus délicat, de plus craintif, de plus soumis, de plus défiant... Eh bien! voilà ce que j'éprouve auprès de vous, Ursule... voilà ce que je n'avais jamais éprouvé... un écolier n'avouerait pas cela! C'est vous donner sur moi un avantage immense... Mais pourquoi lutterais-je? à quoi cela m'a-t-il servi de lutter contre mon amour depuis que vous m'êtes apparue sous une physionomie si nouvelle, lors de ce long entretien que ma femme entendait! Pourquoi de ce jour, où vous m'avez pourtant si impitoyablement raillé... pourquoi mon goût pour vous a-t-il pris soudainement tous les caractères de la passion la plus effrénée?

„Pourquoi n'ai-je pas été séduit par vos qualités, mais par

l'audace et la témérité de vos principes, par l'étincelante ironie de votre esprit, par cette brûlante éloquence avec laquelle vous peignez si voluptueusement le bouleversement des sens à l'approche de l'homme aimé?...

„Tenez, Ursule, cette pensée est horrible, il faut que je vous dise tout; savez-vous pourquoi la possession me laisse si malheureux, si inquiet, si chagrin? pourquoi elle ne me donne pas sur vous cet ascendant, cet impire qu'elle donne toujours? pourquoi, enfin, je vous le répète, je suis à vous sans que vous soyez à moi! C'est... je frémis de le croire... de l'écrire... c'est... c'est qu'il me semble que, vous... vous n'avez cédé ni à l'enivrement de l'amour, ni même à l'entraînement des sens... On dirait que vous avez cédé, non pas à moi, mais à quelque mystérieuse influence qui m'est étrangère.

„Oh! vous ne saurez jamais ce que vous m'avez laissé de regrets affreux, de désirs brûlants, de radieuses et folles espérances; vous ne savez pas ce que c'est que de se dire: Cette femme qui inspire tout ce que le désir a de plus exalté, je l'ai possédée sans la posséder... j'ai tous les droits sur elle, et je n'en ai aucun; un jour... elle s'est livrée à moi avec tant d'insouciance et de dédain, que je ne ressens qu'humiliation et amertume... Qu'étais-je donc? que suis-je donc à vos yeux? ai-je été votre jouet? Si vous ne m'aimez pas... pourquoi ces faveurs? Avez-vous donc voulu me prouver que j'étais si peu à vos yeux que vous pouviez impunément me tout accorder un jour, et l'oublier le lendemain sans vous croire même obligée de rougir?... Non, non, voyez-vous, il n'y a pas d'impératrice romaine qui, dans ses mépris écrasants, ait plus audacieusement prouvé qu'un esclave n'était pas un homme!

„Depuis ce jour, en vain je tâche de lire sur votre physionomie impénétrable quelque tendre ressouvenir... Est-ce dissimulation, calcul, insensibilité, prudence? Vos traits ne disent rien... rien que raillerie hautaine ou indifférence... Pourquoi

me traiter ainsi? Ne suis-je pas votre amant? Ne le suis-je plus? Avez vous donc voulu, par une coquetterie infernale, inouïe, ne me laisser rien ignorer... pour me faire tout regretter avec plus de rage encore!

„Par le ciel, cela ne peut pas être ainsi! je n'ai pas foi en moi, mais en mon amour desespéré... Ces émotions enivrantes dont vous parlez avec de si ardentes paroles, vous les ressentirez pour moi, entendez-vous, Ursule?... Je vous inspirerai toute la fougue de la passion... Oh! que vous serez belle... ainsi... Tenez, à cette seule espérance, mon sang bouillonne, ma tête se perd... Ursule, Ursule! pour être aimé de vous, rien ne me coûtera, dévouement, sacrifice, honte... tenez, si je l'osais, je dirais crime...

„Et quand je pense que si votre charme voluptueux et irritant exalte l'amour jusqu'à cette frénésie, votre esprit étincelant, hardi, ravit, domine et captive à jamais...

„Si vous aimiez... oh! si vous aimiez, y aurait-il au monde une maitresse plus enchanteresse? Tenez, c'est à devenir fou que de songer que, grâce à l'amour, vous si intraitable, si moqueuse, si indépendante, vous deviendriez soumise, tendre et dévouée... mais soumise, tendre et dévouée avec ce charme adorable qui n'appartient qu'à vous, et non pas à la manière des autres femmes qui vous font prendre la tendresse, le dévouement et la soumission sinon en haine, du moins en dédain ou en indifférence, parce qu'il est dans leur nature faible et chétive d'avoir ces qualités négatives...

„Après tout, que me fait, à moi, que la brebis soit douce et craintive! quel mérite a-t-elle? Mais que la panthère vienne, timide et caressante, ramper à mes pieds; alors, oh! alors je ressens un bonheur, un orgueil, un triomphe sans égal...

„Ursule... Ursule... je vous le répète, je le sens là... aux battements précipités de mon cœur, vous m'aimerez comme je veux être aimé de vous... oh! je saurai bien vous y forcer...

Qui... l'amour désespéré s'impose à force de dévouement, il s'imposera même à vous ne prenez pas cela pour une présomption aveugle et ridicule... je puise cette assurance dans la profondeur même de ma passion.

„Quelquefois pourtant j'espère, je me figure que votre insouciance affectée est un jeu destiné à compléter l'illusion de ma femme et à lui faire croire plus aveuglément encore au retour que je feins d'éprouver pour elle... Mais, non, vous m'auriez dit quelques paroles, nous nous serions entendus par quelque signe d'intelligence, tandis que depuis ce jour, à la fois si cruel et si doux, vous avez pris à tâche d'éviter les rares occasions que j'aurais eues de vous entretenir seule... Qui sait même si je parviendrai à vous remettre cette lettre!

„Femme bizarre, incompréhensible! si, par quelque allusion détournée, je vous parle de notre amour, vous me répondez par un sarcasme! Chose plus étrange encore: ma femme vous redoute, vous hait, vous le savez, et depuis le jour où vous l'avez outragée, vous semblez la regarder avec un touchant intérêt! Est-ce le remords? non; vous n'aurez jamais de remords, vous; et puis, hélas! le remords, de quoi? Une faute pareille... est-ce une faute... et d'ailleurs, ne dirait-on pas que votre seul but maintenant est de me faire regretter et adorer Mathilde?

„Voyant votre inexplicable indifférence... autant pour détourner les soupçons de ma femme que pour essayer d'éveiller en vous quelque jalousie, j'ai feint d'entourer Mathilde des plus tendres soins... Au lieu de vous en alarmer, de vous en piquer... vous en avez paru satisfaite et nullement envieuse... Ursule... c'est à en perdre la raison. Qui êtes-vous donc? que me voulez-vous? Êtes-vous mon bon ou mon mauvais génie? Quelquefois vous m'épouvantez, il me semble que vous devez avoir sur ma vie la plus fatale influence... Non, non, pardon, je délire... Ursule! ne vous offensez pas de cette lettre, vous êtes de ces femmes supérieures auxquelles on peut tout dire ..

„Cette incohérence de pensées vous prouve toute l'exaltation de ma pauvre tête; mes idées se heurtent, se combattent; mille fantômes s'offrent à mon imagination, parce que mon esprit et mon cœur sont incertains, parce que je ne sais pas ce que vous êtes pour moi. Cet état de doute est horrible; s'il continue, si vous ne me rassurez pas, c'est à peine s'il me restera la force et la volonté de feindre une tendresse que je dois feindre pour détourner les soupçons de Mathilde et empêcher un éclat qui pourrait vous perdre: heureusement les distractions où me plongent tant de pensées diverses passent aux yeux de ma femme pour des rêveries amoureuses dont elle est l'objet; quelques jours encore, et tout sera éclairci.

„Vous ne me connaissez pas, Ursule, vous ne savez pas l'invincible opiniâtreté de mon caractère, je l'ignorais moi-même avant que d'avoir ressenti la force de volonté que vous m'avez inspirée; je ne renoncerai à l'espoir d'être aimé de vous qu'après avoir tenté tout ce qu'il est humainement possible de tenter... et encore, non, je ne puis même admettre la pensée que je renoncerai à cet espoir... non, une voix secrète me dit que je réussirai.

„Voici mes projets, n'essayez pas de les combattre, vous n'y changeriez rien. Vous partez dans quelques jours pour Paris; prétextant des calomnies que nous a rapportées Mlle de Maran, j'ai persuadé ma femme de rester à Maran tout l'hiver; quinze jours après votre départ je vous rejoins à Paris, des affaires d'intérêt motiveront suffisamment mon départ aux yeux de Mathilde. Une fois à Paris, les raisons ne me manqueront pas pour y prolonger mon séjour; l'état dans lequel se trouve ma femme l'empêchera de venir me rejoindre: d'ailleurs elle le voudrait que son désir serait vain, jamais je ne me suis senti plus intraitable, sans pitié; je serais cruel pour tout ce qui n'est pas mon amour pour vous. Il faut ma crainte de voir Mathilde se laisser égarer par sa jalousie et vous perdre auprès de votre

mari, pour me forcer de simuler ce que je n'éprouve plus pour elle.

„Tenez, Ursule, encore une remarque qui vient à l'appui de ce que je vous disais, c'est que l'amour sincère et profond inspire des délicatesses inouïes... Jusqu'ici j'avais toujours menti en galanterie sans l'ombre de peine ou de regret; eh bien! je vous le jure, maintenant il m'est odieux de dire à ma femme des tendresses que je ne ressens plus: il me semble que ce sont autant de blasphèmes contre la sincérité de ma passion pour vous.

„Il faut tout l'aveuglement de Mathilde pour ne pas découvrir combien le rôle que je joue auprès d'elle me coûte et me révolte... Mais il aura bientôt sa fin; je vais vous rejoindre à Paris, notre parente me permettra de vous voir chaque jour sans eveiller les soupçons de votre mari. Alors, Ursule, une fois qu'aucune contrainte ne me gênera plus, je pourrai me faire aimer, et il faudra bien que vous m'aimiez... Exigez de moi tous les sacrifices possibles et impossibles, je m'y soumettrai avec bonheur, rien ne ne me coûtera, je ne regretterai rien, parce que maintenant tout ce qui n'est pas vous n'existe plus pour moi... Cela est affreux à dire, mais cela est... ma raison, ma volonté n'y peuvent rien... Toi... toi,.. Ursule, rien que toi... toujours toi... Oh! dis... le veux-tu? brisons les faibles liens qui nous retiennent tous deux, allons cacher notre amour dans quelque pays lointain; Ursule, ne soyez pas retenue par la pitié! Que ma passion soit heureuse ou malheureuse, le sort de ma femme ne peut changer; elle réunirait plus de qualités et plus de perfections encore que, je le sens, tout sentiment pour elle est à jamais éteint dans mon cœur.

„Vous êtes maintenant l'idéal, le rêve de mon cœur, de mon esprit, de mes sens, de ma vie .. Jugez si Mathilde peut balancer votre influence si vous m'aimez, ou me consoler si vous ne m'aimez pas.

„Encore une fois, Ursule... vous .. vous sans condition, je

n'admets pas de doute à ce sujet; je ne veux pas en admettre, parce que je ne veux pas entrevoir l'abîme sans fond qui s'ouvrirait devant moi si... Mais non, non, vous m'aimez, il faudra que vous m'aimiez; le hasard ne vous a pas donné en vain mon âme, je n'existe plus que par vous, que pour vous, vous avez été à moi! quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, il faut que nous soyons désormais et pour toujours l'un à l'autre. Je ne reculerai devant aucun moyen, vous entendez, devant aucun moyen pour y parvenir... Cela sera, parce que la fatalité le veut ainsi. Adieu! ange ou démon, je partagerai votre ciel ou votre enfer...

„G"

. . . . . .

Je dirai plus tard la réaction brusque, profonde, que la lecture de cette lettre me causa.

Pendant que je la lisais, Gontran, lui, lisait cette réponse qu'Ursule lui avait faite, et qu'elle avait cru me donner à la fin de mon entretien avec elle.

CHAPITRE XII.

URSULE A GONTRAN.

„Je suis très-généreuse au moins... je vous renvoie votre lettre; elle m'a beaucoup divertie: il y règne un mélange de défiance et de fatuité, d'aveuglement et de clairvoyance, de dévouement et d'égoïsme, de tendresse et de cruauté, très-amusant à observer; tout cela manque de grandeur, de charme et même d'esprit (quoique vous en ayez certainement); mais comme tout cela est naturel, je dirai même d'une horrible naïveté, vous m'avez persuadée.

„Je crois donc à votre passion, oui... je crois que vous aimez

pour la première fois! je crois que vous ferez tout au monde pour vous faire aimer de moi. Je vous crois capable des tentatives les plus insensées, des actions les plus noires, pour arriver à ce beau résultat; je vous crois enfin susceptible de véritable dévouement pour moi: c'est à ne pas vous reconnaître, mon pauvre cousin.

„Sans avoir la prétention de mériter les qualifications diaboliques dont vous me gratifiez dans votre orgueilleux étonnement, comme s'il fallait, en vérité, avoir recours aux sciences occultes pour être digne ou capable de vous séduire, je crois avoir sur vous beaucoup d'influence: cette influence sera fatale si vous le voulez, cela dépendra de vous.

„Je crois encore, comme vous, que ce sont mes vilains défauts qui vous ont irrésistiblement tourné la tête.

„D'abord vous ne m'avez pas du tout inspiré l'envie d'avoir des vertus si je n'en possède pas... ou le désir d'en faire montre si j'en possède: ces perles virginales sont enfouies au fond de l'âme comme les perles au fond de la mer; ces trésors n'appartiennent jamais à ceux qui s'arrêtent à la surface des flots... dont ils sont les jouets... Il est des profondeurs solitaires et mystérieuses que les vues courtes ou débiles ne pénétreront jamais.

„Nous sommes donc parfaitement d'accord sur beaucoup de points, mon cher cousin; seulement nous différerons toujours sur le plus important de tous: vous croyez fermement qu'à force d'amour vous m'obligerez à vous aimer, je vous déclare non moins fermement que jamais je ne vous aimerai, et qu'à force d'amour vous finirez par vous faire détester, l'amour qu'on inspire étant généralement en raison inverse de l'amour qu'on ressent; vous devriez savoir au moins votre A b c, seigneur don Juan.

„Si la passion ne vous rendait pas aussi inintelligent, qu'un

écolier, vous verriez une profonde vérité dans ce passage de votre lettre qui n'a été qu'une boutade de votre vanité froissée:

„Jamais impératrice romaine n'a plus audacieusement prouvé qu'un esclave n'était pas un homme.

„J'ai souligné ces mots, ils le méritent; vous avez deviné juste cette fois: en d'autres termes, cela signifie que la vengeance n'est pas de l'amour. Eh bien! comprenez-vous l'énigme? Devinez-vous maintenant les motifs de ma conduite bizarre? Non? Pas encore? Allons, vous n'êtes décidément pas en veine de sagacité. Je reprends donc les faits d'un peu haut; tout mon espoir est que cette confession vous donnera de moi une horrible aversion. Il est malheureusement trop tard maintenant pour que je puisse vous paraître respectable; avec ce paraître j'aurais sûrement éteint votre folle passion.

„Or donc, en venant à Maran, en pensant même à profiter de l'offre que m'avait faite autrefois Mathilde d'occuper à Paris un appartement de votre maison, mon projet bien arrêté était de vous rendre amoureux fou de moi; entendez-vous, amoureux fou... et de me servir de votre fol amour... je vous dirais tout à l'heure dans quel but.

„Je réunissais toutes les conditions nécessaires pour vous séduire: d'abord je ne vous aimais pas, je me sentais sur vous beaucoup de supériorité; et de plus je m'étais imaginé que le moyen le plus sûr d'enamourer un homme blasé par les nombreux succès était de se moquer de lui, d'irriter ainsi vivement son orgueil, et, pour l'achever, de le bien convaincre que tout en restant parfaitement indifférente à son mérite, on devait ne pas l'être à celui d'un autre.

„Tout ce beau système développé avec assez de malice a obtenu près de vous le succès que j'attendais.

„A Rouvray, vous m'avez fait, le matin même de votre arrivée chez moi, une déclaration assez brusque et assez impertinente; j'y ai répondu comme il fallait pour mes desseins.

„Ici, vous avez renouvelé vos tendres protestations, je vous ai répondu et prouvé que je ne me souciais pas de vous le moins au monde; par esprit de contradiction, vous vous êtes passionné: c'était tout simple. Pendant quelques jours j'ai augmenté votre amour, non pas en le partageant, mais en le raillant, mais en me montrant à vous sous des aspects bizarres, mais en affectant un cynisme de principes, une hardiesse de pensées qui auraient révolté tout homme d'une âme élevée.

„Je ne pouvais croire même aux progrès que je faisais dans votre cœur par de si misérables moyens. Si j'avais eu de vous une haute opinion, la facilité de mon succès l'eût détruite.

„Rappelez-vous encore ceci, seigneur don Juan, ordinairement les femmes de mon caractère aiment d'autant plus qu'elles ont eu plus de peine à se faire aimer. Elles dédaignent les succès faciles, la lutte leur agrée, les obstacles les charment, elle se passionnent pour l'impossible...

„En un mot, profitez de l'avis... si jamais vous retrouvez une de mes pareilles, le seul moyen de la séduire sera de lui montrer de l'éloignement.

„Pour que vous me plaisiez, mon cher cousin, sous bien des rapports nous nous ressemblons beaucoup trop (j'espère que je suis humble); notre nature est de subir la loi de l'attraction des contraires. Quand vous restez dans cette voie normale, comme nous disait le savant M. Bisson, vous réussissez... Voyez... peut-être Mathilde vous adore-t-elle parce qu'elle est aussi pure que vous êtes perverti... Quand, au contraire, vous vous adressez à moi qui suis peut-être théoriquement aussi avancée que vous, vous faussez votre destinée, vous perdez vos avantages et je me moque de vous.

„Les augures ne pouvaient se regarder sans rire, c'est pour cela que votre sérieux amour me cause une incroyable hilarité. Prenez garde, un fripon qui devient dupe est mille fois plus sottement dupe qu'un honnête homme.

„Ceci dit, mon cher cousin, revenons au sujet de votre étonnement.

„Un jour, brusquement, sans motif (à vos yeux du moins) vous avez été à moi sans que j'aie été à vous, selon votre expression... De ce moment vous m'avez toujours trouvée froide, dédaigneuse, et aussi insouciante du passé que s'il n'existait pas... Vous vous étonnez de cette soudaine indifférence, vous criez au démon, à la fatalité, que sais-je? Vous me demandez si je vous aimais, si j'avais au moins pour vous un vif caprice? Nullement; vous êtes charmant, mais j'ai le malheur d'avoir très-mauvais goût. Comment donc, direz-vous, vous ne ressentiez pour moi ni passion, ni amour, ni même le plus léger penchant, et... vous... Non, non, c'est impossible, répétez-vous.

„Vous oubliez, mon cher cousin, qu'il est des passions de toutes sortes, et que l'amour n'est pas la plus violente de toutes... Vous ignorez donc que pour satisfaire sa haine et sa vengeance une femme comme moi ose ce qu'elle n'oserait jamais si elle éprouvait un amour passionné, ou si elle ne ressentait même qu'un tendre penchant. Dans ce dernier cas elle obéirait à un instinct de coquetterie qui lui dirait qu'un triomphe trop facile était un goût passager.

„Si elle aimait au contraire passionnément, oh! elle ne raisonnerait pas... L'amour, le véritable et profond amour lui inspirerait les plus exquises délicatesses... Si elle succombait, elle succomberait avec une sorte d'enivrement chaste et pudique. Dans son aveugle entraînement elle n'aurait la conscience de sa faute qu'après l'avoir commise; elle en aurait les remords, la honte, la volupté ardente et amère. Enfin ses ressentiments seraient ceux de la plus noble des femmes, car un amour sincère élève souvent les cœurs les plus perdus à la hauteur des cœurs les plus purs..

„Quel est donc ce mystère? Qu'êtes-vous donc pour moi? demandez-vous encore.

„Écoutez... Depuis que j'ai pu analyser mes impressions et me rendre compte du bien et du mal, j'ai haï votre femme.

„Je l'ai haïe, parce que, depuis que je vis, il n'y avait pas eu de jour, d'heure où je ne lui eusse été sacrifiée, où elle ne m'eût écrasée de ses avantages.

„Jamais l'envie, la jalousie ne furent exaltées à ce point... Pour la frapper plus sûrement je voulus la frapper dans ce qu'elle avait de plus précieux au monde... Je résolus de vous enlever à elle, non parce que vous me plaisiez, il n'en était rien, mais parce qu'elle vous adorait.

„Quelques jours après cet entretien que Mathilde entendait à mon insu, j'ai eu avec elle une longue conversation; elle m'a accablée de reproches; elle m'a menacée. Par ses mépris, et maintenant je dois dire par ses justes mépris, elle a exaspéré mes plus mauvais sentiments; vous m'aviez donné un rendez-vous, j'ai hâté le moment d'assurer à la fois et ma vengeance et mon empire sur vous; car alors... mais, non, non, vous ne saurez jamais quels odieux desseins je méditais... vous m'aimeriez trop, et je veux vous détacher de moi.

„Maintenant, souvenez-vous que le soir de ce jour de bonheur sans lendemain, comme vous dites, Mlle de Maran a reçu des lettres de Paris, et que devant moi elle vous a appris toutes les abominables calomnies dont Mathilde était victime.

„Malgré les méchantes exagerations de Mlle de Maran, j'ai bien vite compris que la réputation de Mathilde était aux yeux du monde horriblement compromise. Le hasard m'apprit ainsi que cette femme, dont le bonheur m'exaspérait depuis mon enfance, était la plus malheureuse des créatures.

„Jusqu'alors elle avait vécu pour vous et pour la vertu; elle avait toujours été digne de tous les amours et de tous les respects... et sa bonne renommée était presque perdue... et vous la délaissiez pour moi, pour moi...

„C'était trop.

„Maintenant, qui m'a inspiré l'intérêt, la pitié qui a succédé tout à coup à la haine que je portais à Mathilde? Est-ce un noble et bon sentiment? Ne serait-ce pas plutôt la conviction que votre femme, étant à tout jamais malheureuse, ne peut plus être pour moi un sujet d'envie... ou bien encore ne serait-ce pas la connaissance parfaite que j'ai de votre caractère, et de ce qu'il présage à Mathilde?... Oui, c'est plutôt cela qui m'a désarmée... Ma vengeance étant plus que satisfaite par l'avenir que vous ménagez à votre femme, votre amour me devient parfaitement inutile; excusez-moi, mon cousin, de vous avoir séduit pour rien.

„En ce qui touche cette pauvre Mathilde, je ne puis malheureusement rien sur le passé; mais je puis pour l'avenir...

„Je suis une femme si singulière, que du moment où je me suis sentie apitoyée sur elle, j'aurais regardé comme un crime de lui donner le moindre motif de jalousie à votre égard.

„Voilà le pourquoi de ma froideur subite, voilà pourquoi vous devez absolument renoncer à l'espoir assez coquet de me changer de panthère en brebis, de partager mon ciel ou mon enfer. Mon Dieu! mon cher cousin, je ne suis ni une panthère, ni un ange, ni un démon; je ne pratique ni le ciel, ni l'enfer... je suis tout simplement une pauvre femme qui ne vous aime pas, et je fais d'autant plus aisément le vœu de vous rendre à mon amie d'enfance, que ce sacrifice m'est fort agréable, de sorte que mon dévouement peut passer pour de l'égoïsme.

„Vous me permettrez donc de ne pas briser les liens qui m'unissent au meilleur homme du monde, afin d'aller cacher notre amour dans un pays lontain: il n'est pas besoin d'aller si loin pour cacher quelque chose qui n'existe pas... J'abdique aussi très-volontairement toute souveraineté sur votre âme; mille grâces de ce beau royaume que vous mettez si gracieusement à mes pieds. J'aime mieux vivre esclave à l'ombre protectrice d'une fraîche oasis que de régner sur un désert aride

et desséché. N'oubliez pas, surtout, je vous en conjure, de m'épargner ces preuves de dévouement, ces sacrifices inouïs dont vous me menacez et dont je suis très-indigne... Vous me généreriez infiniment dans la secrète recherche que je veux faire de mon tyran futur, car je me sens destinée à éprouver pour je ne sais quel mystérieux idéal une passion aussi immuable, aussi fatale que celle que vous éprouvez pour moi.

„Où s'est jusqu'ici caché ce mystérieux et future despote de tout mon être?... c'est ce que j'ignore... Mais, ce qui est certain, c'est que votre sombre aspect l'effaroucherait.

„Ne comptez pas, je vous en conjure, sur votre intimité avec mon mari pour venir me voir à Paris, dans le cas où vous feriez la folie de m'y suivre.

„Pour expliquer à M. Sécherin mon brusque départ, je serai forcée de lui avouer que vous vous occupiez un peu trop de moi, et que, pour la tranquillité de Mathilde et pour m'épargner votre obsession, j'ai jugé à propos de quitter Maran.

„Vous le voyez donc bien, vous seriez très-mal venu à vouloir faire le cousin auprès de nous.

„Restez avec Mathilde: vous parlez de bon et de mauvais génie, si vous avez, je ne dirai pas quelque générosité, mais seulement l'instinct de votre conservation, vous reviendrez à elle. C'est elle qui sera votre bon ange.

„Si, malgré ma profonde indifférence pour vous, vous vous opiniâtrez à vous faire aimer de moi, je serai, sans le vouloir, votre mauvais démon.

„Vous m'aimez passionnément, je le crois, mais on a toujours raison d'une passion sans espoir... aussi, dans l'intérêt de Mathilde et dans l'intérêt de ma tranquillité (prenez, je vous prie, ce mot dans cette acception prosaïque: n'être pas importunée par un fâcheux), je m'efforce de vous convaincre de la vanité absolue de vos tentatives à venir.

„Toute ma crainte est que vous conserviez quelque espérance

Malgré votre apparente humilité, vous avez un fond d'amour-propre intraitable, d'autant plus dangereux que vous avez de quoi le justifier auprès de moi. C'est ce que vous ne croyez peut être pas... On n'admet jamais les exceptions blessantes...

„Plutôt que de vous avouer que vous ne me plaisez pas, vous êtes capable de vous persuader que je romps avec vous d'une manière brusque et cynique pour échapper à un sentiment dont je redoute et dont je prévois l'empire... Homme trop dangereux! ah! mon cousin... mon cousin... si vous vous laissiez prendre à l'une de ces amorces, que votre orgueil révolté vous tendra certainement, vous seriez à jamais perdu.

„Plus je vous témoignerais de dédain et d'aversion, plus vous vous croiriez redoutable et redouté; selon cet axiome: Que l'on n'éloigne que les gens dangereux... comme si les ennuyeux n'étaient pas de ce nombre.

„Prenez garde... prenez garde... tous vos avantages alors ne vous sauveraient pas d'un ridicule ineffaçable; je serais impitoyable, car je prendrais en main la cause de Mathilde, je la vengerais en vous tourmentant, et pour la venger, je serais capable de feindre d'être enfin touchée d'un si profond et si constant amour, de vous faire quelques fausses promesses et de me jouer de vous de la manière la plus sanglante...

„Une fois pour toutes: défiez-vous de moi, dès que je vous paraîtrai éprouver à votre égard autre chose que la plus complète indifférence.

„Ainsi donc, mon cousin, oubliez moi pour qui vaut mille fois mieux que moi. Revenez à Mathilde, c'est un cœur d'or, c'est une âme qui n'est ni de ce temps ni de ce monde.

„Maintenant que, par une bizarre contradiction, elle m'intéresse autant par son malheur qu'elle me révoltait par son bonheur, je puis le dire, c'est une de ces natures tellement excellentes, tellement riches, tellement portées à croire au bien et à aimer le mal, parce qu'elles sont pleines de noblesse et de géné-

rosité, qu'il suffit de quelques semblants pour les rendre complétement heureuses.

„Incapables de croire au mensonge, ces pauvres âmes ont la confiance ingénue des enfants! Il faut si peu, si peu, pour exciter leur joie naïve et candide, qu'on serait un monstre de les affliger.

„Vous l'avez vu.... Depuis huit jours, par prudence, vous avez feint un retour à elle; comme sa charmante figure rayonnait de bonheur!... et puis elle est mère!... elle est mère... monsieur... et vous avez eu le honteux courage de m'écrire: L'état, dans lequel se trouve ma femme l'empêchera de venir à Paris...

„Tenez, M. de Lancry, je suis capable et coupable de bien des mauvaises actions, je ne sais pas ce que l'avenir me réserve de commettre encore; mais jamais, je le jure, je n'aurai à me reprocher l'équivalent de ces odieuses paroles.

„Décidément vous êtes le plus ingrat, le plus égoïste, le plus insensible des hommes, car la passion vous déprave... au lieu de vous ennoblir! C'est d'ailleurs naturel, une passion dépravée ne peut élever le cœur...

„Gardez-vous encore de votre vanité qui vous dira peut-être que Lovelace et don Juan ne valaient pas mieux que vous, et que mon reproche signifie adorable scélérat...

„Vous vous tromperiez singulièrement: moi qui suis un don Juan femelle, je sais ce que vaut le don Juanisme; j'ai même honte de voir les passions que j'inspire se traduire par de si mauvais instincts: comme le sorcier du conte allemand, je recule épouvantée du monstre que j'ai produit, et qui vient à grands cris me demander d'être sa compagne.

„Oubliez-moi donc, mon cousin; encore une fois, si vous vous opiniâtrez dans votre fol amour, je vous prédis la plus malheureuse fin du monde, et vous me ferez croire à ces rémunéra-

tions et à ces punitions divines dont parlait toujours mon insupportable belle-mère.

„A un coupable tel que vous il fallait une punition telle que moi: seulement, comme ce rôle de vengeance divine est un peu sérieux pour mon âge, je vous saurais un gré infini de me l'éviter en vous amendant et en devenant le plus honnête et le plus fidèle des maris; ce qui vent dire le plus heureux et le plus adoré des hommes, puisque Mathilde est votre femme.

„Adieu, adieu, et pour toujours, adieu... Souvenez-vous surtout qu'il ne s'est jamais agi d'amour entre nous, mais d'une infâme trahison envers la plus noble des femmes. Vous avez été: mon COMPLICE, jamais mon AMANT."

CHAPITRE XIII.

M. SÉCHERIN A URSULE.

Lorsque Mme Sécherin vit à notre abattement que moi et Gontran nous avions lu les deux lettres qu'elle nous avait remises, elle lut cette lettre de son fils à Ursule d'une voix lente, et comme pour faire durer le supplice de ma cousine plus longtemps.

„Je ne vous reverrai de ma vie, Ursule... je vous méprise encore plus que je ne vous hais. Dieu m'a puni de n'avoir pas écouté les conseils de ma pauvre mère, elle me reste, elle, elle me reste, et avec elle je ne regrette rien, je remercie au contraire le ciel de m'avoir délivré d'un monstre de perfidie et de corruption tel que vous: je me maudis quand je pense que, pour vous, pour vous, mon Dieu! j'ai pu affliger, presque abandonner la meilleure des mères... Allez... ma tendresse la dédommagera des chagrins que je lui ai causés; elle me pardonnera, elle m'a pardonné: lorsque une femme aussi dange-

reuse et aussi abominable que vous entre dans une famille. Il faut bien s'attendre à tout... Je vais vous apprendre une chose qui vous fera de la peine, j'en suis sûr, celle-là: le jour même où, par la volonté divine, le ciel a voulu que je reçusse cette lettre qui montre la noirceur de votre âme... je venais de faire rédiger l'acte qui vous assurait toute ma fortune après moi. Vous qui aimez tant le luxe, vous allez être pauvre... tant mieux, tant mieux, c'est le seul chagrin qui puisse vous atteindre... Les soixante mille francs de votre dot sont dès aujourd'hui déposés à Paris chez un notaire. Votre père vous chassera aussi de sa présence, lui; car je lui ai envoyé une copie de votre abominable lettre. Enfin, pour vous porter un dernier coup qui vous sera sensible plus encore que les autres, je vous préviens que je ne souffre aucunement de vos infamies, entendez-vous, je n'en souffre pas... non, non, cela est si odieux que je ne ressens que de l'horreur pour vous, et je me trouve heureux... oh! bien heureux d'être à jamais séparé de vous; ma bonne et excellente mère vous le dira... ce sera votre dernier châtiment.

„Sécherin."

Après avoir lu cette lettre, Mme Sécherin attacha sur Ursule un regard implacable.

Celle-ci sortit enfin de l'état de stupeur dans lequel elle était plongée depuis le commencement de cette scène.

Elle se leva impérieuse, altière, le regard assuré, le sourire amer et dédaigneux; elle dit à Mme Sécherin:

— Vous triomphez, n'est-ce pas? femme aveugle et insensée, vous vous réjouissez, tandis que le cœur de votre fils est mortellement blessé!

— A cette heure il ne pense même plus à vous, dit Mme Sécherin; il vous l'écrit et cela est vrai. Dieu merci!

— Mais moi je ne crois pas aux termes de cette lettre, reprit

Ursule: un homme comme lui ne peut pas oublier une femme comme moi. Sachez que si je le voulais, entendez-vous à votre tour, que si je le voulais, demain il serait encore à mes pieds, me demandant à mains jointes de revenir à lui... mais je ne le veux pas. La destinée m'accable au moment même où je cédais à un sentiment si généreux qu'il en était fou, au moment où j'avais pitié de la femme que j'avais haïe, outragée, au moment où je tâchais de réparer le mal que j'avais fait.. Eh bien! seule je lutterai contre la destinée; un jour viendra, et il n'est pas loin, où, dans son désespoir de m'avoir perdue, votre fils vous maudira de ne l'avoir pas engagé à me pardonner.

— L'entendez-vous, la malheureuse? s'écria Mme Sécherin en joignant les mains avec horreur. Vous regretter, vous! Voyez... voyez... l'infernal orgueil!

Ursule haussa les épaules avec une expression de pitié.

— Vous ne savez donc pas ce que j'étais, ce que j'aurais été pour lui, car il était simple, bon, dévoué, et je m'amusais à le rendre heureux, comme on s'amuse de la joie d'un enfant... Vous l'avez entendu vous-même vous dire si son bonheur était grand, si je n'étais pas tout pour lui! vous vous réjouissez sans songer qu'il pleurera... qu'il pleure peut-être avec des larmes de sang un passé qui sera toujours pour lui un rêve, l'idéal de la félicité humaine... Aveuglé sur mes défauts par son amour, sur ma conduite par sa confiance, sa vie se fût écoulée paisible et heureuse... elle se passera dans la désolation!... Allons, vous devez être satisfaite, me voici pauvre, abandonnée de tous, même de mon père; vous voici vengée, Mathilde, et vous aussi, monsieur, dit Ursule en s'adressant à Gontran: vous, Mathilde, dont j'ai trahi l'amitié; vous, monsieur, dont j'ai raillé l'amour... A votre triomphe il manque pourtant une chose... c'est de me voir anéantie, écrasée sous les coups d'une fatalité inouïe, mais je ne vous donnerai pas cette joie; j'ai de la volonté, j'ai de l'énergie: je me trouvais dans un de ces moments qui peuvent décider

de l'avenir de toute la vie... un premier bon sentiment en eût peut-être amené un second... Le sort ne l'a pas voulu... Eh bien! j'ai dix-huit ans, j'ai un caractère de fer, un esprit souple, je suis belle et hardie... Que Dieu ait pitié de moi! dit Ursule en terminant par ce sarcasme impie.

Mme Sécherin restait muette, effrayée devant cette femme audacieuse.

Gontran la regardait avec une angoisse mêlée d'admiration.

Tout à coup Mlle de Maran se leva, feignit de s'essuyer les yeux et s'écria :

— Eh bien! non, non, il ne sera pas dit que je resterai insensible, moi, aux tourments de cette pauvre chère enfant; je suis tout émue de son angélique résignation : il est impossible d'avouer ses torts avec plus de candeur et d'être mieux disposée à la contrition et au repentir.... Tenez... votre dureté à tous me révolte... Je l'emmènerai à Paris avec moi, et chez moi, cette chère petite, et cela aujourd'hui même, car elle ne peut pas rester ici un jour de plus... Elle vous gâterait, honnêtes gens que vous êtes!

— Vous osez la soutenir... s'écria Mme Sécherin avec indignation, vous osez lui offrir un asile...

— Et pourquoi non, s'il vous plaît? Est-ce que je donne, moi, dans vos lamentations de Jérémie sur la désolation de l'abomination! Dirait-on pas qu'il s'agit du sort de la chrétienté où que le monde est menacé d'une fin prochaine, parce que monsieur votre fils a eu un inconvénient dans son ménage! Est-ce que c'est une raison pour venir crier comme une orfraie après cette pauvre Ursule, et l'accabler sans pitié?... Pour vous qui vous piquez de religion... ça n'est guère charitable, ma bonne dame ..

Mme Sécherin leva les yeux au ciel, et dit d'une voix grave et solennelle :

— Seigneur mon Dieu! ayez pitié de cette femme, sa tombe

est ouverte, sa fin est proche, et elle blasphème! Puis elle ajouta d'une voix imposante et avec tant d'autorité que Mlle de Maran resta un moment atterrée: Vous soutenez le vice, vous insultez aux larmes des honnêtes gens, vous reniez Dieu. Mais, patience, au lit de mort vous aurez une affreuse agonie en pensant au mal que vous avez fait et aux peines qui vous attendent... Vous êtes si méchante et si impie que vous ne trouverez pas un prêtre qui veuille prier pour votre âme...

Après un moment de silence, Mlle de Maran s'écria en riant de son rire aigu:

— Ah! ah! ah!... est elle donc drôle avec ses excommunications? Ah çà! apparemment que vous êtes aussi du dernier mieux avec les foudres du Vatican, ma chère dame? Tout à l'heure, c'était avec le ciel et la Providence que vous manigancliez... Dites donc, sans reproche, vous me paraissez joliment banale, pour ne pas dire un peu coureuse, à l'endroit des choses de là-haut... Mais rassurez-vous, j'aurai toujours un bon quart d'heure pour me repentir et un petit écu pour me faire dire une messe quand viendra le moment de songer à mon salut.

. . . . . .

Le soir même, Mlle de Maran partit pour Paris avec Ursula. Mme Sécherin alla rejoindre son fils.

Gontran et moi, nous restâmes seuls à Maran.

CHAPITRE XIV.

LES DEUX ÉPOUX.

Je restai deux jours sans revoir M. de Lancry.

L'arrivée et le départ de Mme Sécherin ayant fait supposer à nos gens que quelque grave discussion intérieure avait eu lieu entre moi et mon mari, ils avaient cru de leur devoir d'augmenter encore de silence et de réserve dans leur service, ils ne par-

laient entre eux qu'à voix basse..., on eût dit que quelqu'un se mourait dans la maison.... Il est impossible de peindre l'aspect sinistre de ce grand château muet, sombre et désert dont j'habitais une aile, et Gontran une autre.

J'avais voulu être seule pour me préparer à l'entretien que je devais avoir avec mon mari.

Pendant ces deux jours, par un phénomène moral que je suis encore à m'expliquer, une révolution profonde, complète, se fit subitement en moi.

Il était de mon devoir de parler à mon mari avec la plus entière franchise.

Cet événement fut le plus important de ma vie, son retentissement durera jusqu'à mon dernier jour.

Les moindres détails de cette entrevue sont encore gravés dans ma mémoire.

C'était un dimanche; après avoir entendu une messe basse à l'église du village, et être restée longtemps à prier, je revins chez moi.

Le temps était gris et lugubre; au moment où je rentrais au château, la neige commençait à tomber.

Dix heures sonnèrent à la pendule de mon parloir.

C'était un petit salon très-simple, où je me tenais d'habitude; ses deux croisées s'ouvraient sur le parc: à droite et à gauche de la cheminée étaient les portraits de mon père et de ma mère; sur ma table à écrire, un médaillon de Gontran peint en miniature.

A propos de cette miniature, je dois dire ici ce que je sus plus tard: c'est qu'elle avait été rendue à mon mari par Mme de Richeville.

Donner à sa femme un portrait fait autrefois pour une maîtresse, c'est une de ces indignités naïves qu'un homme se permet sans même se douter de ce qu'il y a d'odieux et d'insultant dans un pareil procédé.

A côté de ma table de travail, une petite bibliothèque de bois de rose renfermait mes livres de prédilection; enfin entre les deux fenêtres était mon piano.

En passant devant une glace je me regardai: j'étais horriblement pâle et maigre, mes pommettes déjà un peu saillantes et légèrement pourprées témoignaient de la fièvre dont j'étais brûlée depuis deux jours; mon regard était très-brillant, très-animé, mais j'avais les lèvres violettes et les mains glacées.

J'étais habillée de noir, mes cheveux lissés en bandeaux, car je n'avais pas songé à les faire boucler.

Je contemplais avec une sorte de joie sombre le ravage que les chagrins avaient imprimé à mes traits, et je me comparais à Ursule toujours si fraîche et si rose.

Dix heures et demie sonnèrent à l'antique horloge du château, mon mari entra chez moi.

Lui aussi, depuis deux jours, avait cruellement changé, il était d'une pâleur extrême; les veilles, les pleurs... peut-être, avaient rougi ses yeux, il semblait accablé, sa physionomie était presque farouche.

— Je ne chercherai pas à le nier, me dit-il brusquement, les torts que j'ai envers vous sont très-grands, vous devez me détester... soit, détestez-moi

— Je vous prie de m'entendre, Gontran; notre position sera fixée aujourd'hui, je dois vous dire avec la plus entière franchise le résultat de mes réflexions et ma résolution inébranlable...

— Je vous écoute...

— Pendant ces deux jours que je viens de passer seule, je ne sais par quel étrange mirage de ma pensée tous les événements qui ont eu lieu depuis que je vous connais me sont apparus pour ainsi dire en un seul moment: j'ai pu en saisir à la fois et l'ensemble et les détails, je les ai jugés avec une sûreté, avec une hauteur de vue dont j'ai été moi-même étonnée. En contemplant ainsi les jours d'autrefois, j'ai reconnu, sans fol orgueil, que

mon dévouement envers vous n'avait jamais failli, que j'avais fait des prodiges de tendresse pour conserver mon amour intact et pur malgré vos dédains. Excepté quelques plaintes rares que m'arrachait une douleur intolérable, j'ai toujours souffert avec résignation; à votre moindre velléité de tendresse, vite j'essuyais mes larmes, je venais à vous, le sourire aux lèvres, et je renaissais encore à des espérances de bonheur tant de fois trompées.

— Cela est vrai... mais il n'est pas généreux à vous de mettre à cette heure en présence et mes torts et vos vertus, dit Gontran avec amertume.

— Si je vous parle ainsi, Gontran, ce n'est pas pour me louer d'avoir toujours agi de la sorte, mais pour m'en blâmer.

— Comment, vous regrettez?...

— Je regrette d'avoir fait justement ce qu'il fallait pour être malheureuse, sans vous rendre heureux; peut-être même eussiez-vous été moins cruel pour moi... si je m'étais conduite autrement.

— Que voulez-vous dire?

— Cela va vous sembler étrange... mais le résultat de mes réflexions à été presque de m'accuser et de vous absoudre.

— M'absoudre... moi!

— Vous absoudre, vous... Je ne m'abuse plus, Gontran, je n'ai jamais été pour vous une noble compagne, ayant la conscience de sa dignité et un caractère assez ferme pour se faire respecter; j'ai été votre lâche esclave, et je n'ai eu que les qualités négatives de l'esclavage, la soumission aveugle, la résignation stupide, la patience inerte. En me voyant ainsi, vous avez dû me traiter comme vous m'avez traitée, et n'avoir pour moi ni merci, ni pitié.

— Je ne sais dans quel but vous voulez m'innocenter ainsi? dit Gontran en me regardant avec défiance.

— Je pourrais vous dire que c'est pour vous rendre moins

cruel l'aveu qui me reste à vous faire, mais je mentirais: si je ne désire pas vous blesser sans raison, je m'inquiète assez peu maintenant que vous souffriez ou non de ce que je dois vous dire.

Mon mari parut frappé de mon expression de froideur inconsciente.

— Votre langage est nouveau pour moi, Mathilde.

— Il doit être aussi nouveau que le sentiment qui le dicte... aussi nouveau que l'aveu que je vais vous faire.

— Mais, de grâce, expliquez-vous.

— Après ce long coup d'œil jeté sur le passé, j'ai fait encore une découverte... une découverte affreuse, je vous le jure; c'est que mes chagrins, pourtant si vrais, si douloureux, étaient à peine dignes d'intérêt... c'est que mes lamentations continuelles étaient plus fastidieuses que touchantes, c'est que mes larmes éternelles avaient dû, avec raison, vous impatienter, vous exaspérer, mais rarement vous apitoyer.

— Raillez-vous, Mathilde? la raillerie serait cruelle.

Je pris mon mari par la main, je le menai devant la glace, et là, lui montrant mon visage flétri, je lui dis:

— Pour que je sois ainsi changée, il m'a fallu bien souffrir, n'est-ce pas, Gontran? Eh bien! jugez donc ce que j'ai ressenti lorsque la raison m'a forcée d'avouer que mes chagrins étaient à peine dignes de pitié; lorsque je me suis dit: Demain je les raconterais à un juge impartial, qu'il aurait le droit de me dire: „C'est votre faute..." Eh bien! croyez-vous qu'en face d'une telle conviction j'ai le courage de railler, Gontran?

— Vous avez cette conviction, Mathilde?

— Oui, je l'ai... Oui, demain le monde saurait une à une les tortures que j'ai endurées, qu'il dirait en haussant les épaules avec mépris: „La stupide... l'ennuyeuse créature! avec ses plaintes et ses gémissements continuels! Elle n'a que ce qu'elle mérite. On ne peut donc pas être honnête femme et malheureuse sans être insupportable! Après tout, son caractère à la fois si

faible, si lamentable et si susceptible, ferait presque excuser la dureté de son mari. Certes, Ursule est bien perfide, bien effrontée, bien corrompue; eh bien! l'on comprend que M. de Lancry la préfère mille fois à Mathilde: car au moins Ursule a du charme, du piquant; on trouve en elle de ces alternatives de bien et de mal qui tiennent, pour ainsi dire, toujours l'esprit et le cœur en éveil: Mathilde, au contraire, est une perpétuelle résignation larmoyante et monotone: elle a toutes les vertus, soit; personne ne songe à les lui nier... mais elle ne sait guère rendre la vertu aimable. En un mot, c'est une femme qui a le plus grand tort de tous: celui d'aimer et de ne pas savoir se faire aimer." Voilà ce que le monde dirait, Gontran... voilà ce qu'il aurait le droit de dire, à son point de vue, à lui... Quelques âmes compatissantes me plaindraient peut-être, en songeant que ma vie auprès de vous a pu se résumer ainsi: „Aimer noblement... souffrir et se résigner..." Oui, ceux-là me plaindraient peut-être, mais ils ne feraient que me plaindre... et entre la pitié et la sympathie il y a un abîme!

— Quel langage, Mathilde!...

— Eh bien, encore une fois, croyez-vous que je raille, Gontran, lorsque je vous dis qu'après tant de larmes versées il ne me reste pas même la consolation de me croire digne d'intérêt?

— Et qui a pu, mon Dieu! vous donner une si fatale conviction? s'écria Gontran.

— La raison... la froide et inflexible raison; mais il faut que le cœur soit bien vide, bien désert, pour que cette voix sévère puisse y retentir!...

— Que dites-vous?..., votre cœur!...

— Mon cœur est vide et désert depuis que je ne vous aime plus, Gontran... Et seulement depuis que je ne vous aime plus, j'ai pu juger ma conduite et la vôtre avec impartialité.

— Vous ne m'aimez plus! s'écria-t-il.

— Non... c'est ce qui fait que je vois tout avec désintéressement; c'est ce qui fait que je ne crains pas de vous affliger en vous parlant ainsi... On m'eût dit que l'amour immense que je ressentais pour vous... que cet amour, qui avait résisté à de si rudes épreuves, diminuerait un jour, que j'aurais crié au blasphème!... et pourtant... il s'est éteint.

— Mathilde... Mathilde!...

— Il s'est complétement éteint pendant le peu d'instants que j'ai mis à lire la lettre que vous écriviez à Ursule... Je ne vous fais pas de reproches, Gontran; je n'ai plus le droit de vous en faire... vous perdez un cœur tel que le mien... je le dis sans vanité, vous êtes assez puni... je n'ai ni à espérer ni à craindre que maintenant mes sentiments pour vous changent de nature. Je me connais assez pour voir que, malheureusement, je ne dois rien éprouver à demi; la sagesse eût été peut-être de vous aimer moins violemment et de ne pas désaimer si vite, je le sais, mais je suis ainsi. On ne peut rien contre la désaffection: je ne l'explique pas, je la ressens. Sans doute mon amour pour vous était depuis longtemps et à mon insu miné par mes larmes, il a suffi d'une violente secousse pour le déraciner tout à fait; votre lettre à Ursule m'a invinciblement prouvé que tout espoir était à jamais perdu pour moi, mon amour a dû se briser, se perdre contre une impossibilité. Tout ce que je sais, c'est qu'à mesure que je lisais cette lettre, un refroidissement lent mais profond, mais presque physique, paralysait mon cœur. Une comparaison vous rendra ce que j'éprouvais: ce n'était pas une tourmente impétueuse qui confondait, qui heurtait en moi les passions les plus contraires, comme l'orage courbe, ébranle tout dans son tourbillon; non, non... au moins, l'orage passé, si tout a cruellement souffert, tout n'est pas détruit; ce que j'éprouvais, c'était un envahissement sourd, croissant; peu à peu il glaçait et anéantissait mon amour... comme ces muettes inondations qui montent, montent, jusqu'à ce qu'elles aient tout englouti sous leur

effrayant niveau et qu'elles n'offrent plus à l'œil épouvanté qu'une immensité déserte, silencieuse, où rien... rien n'a surnagé.

D'abord stupéfait, mon mari me répondit avec un dépit concentré :

— La soudaineté même de votre désenchantement à mon égard vous prouve qu'il n'est pas sincère; sans doute, j'ai des torts... j'ai de grands torts envers vous, mais je ne mérite pas un traitement pareil.

— Il arrive ce qui devait arriver, Gontran; je m'y attendais, votre amour-propre se révolte à cette pensée: que je ne puis plus vous aimer... que je ne vous aime plus... Je conçois même que la soudaineté de mon désenchantement, comme vous dites, puisse entretenir votre illusion à cet égard... mais vous vous trompez, jamais je ne me suis égarée sur mes impressions.

Mon mari haussa les épaules.

— Vous croyiez aussi toujours m'aimer, vous l'avez dit vous-même, et vous voyez bien qu'en ce moment vous croyez votre amour éteint; il en sera de même de votre ressentiment, il aura son terme... ajouta-t-il avec une confiance imperturbable.

— Votre comparaison n'est pas juste, Gontran; je vous aurais toujours aimé, j'en suis sûre, si vous n'aviez pas tout fait pour tuer cet amour. Je vous dirai avec la même franchise que maintenant vous feriez tout au monde pour vaincre ma profonde indifférence, que vous n'y réussiriez pas.

— Mais enfin ce ne sont que des étourderies, ce n'est qu'une infidélité, et il n'y a pas une femme qui, après son premier mouvement de vanité blessée, ne pardonne une telle faute.

— Je ne dis pas non, je ne prétends pas que toutes les femmes pensent ou doivent penser comme moi... J'ai tort sans doute, c'est un malheur de ma destinée d'être toujours accusée, ou c'est plutôt un vice de mon caractère d'être toujours exagérée.

— Mais, encore une fois, si c'est seulement la lettre que j'ai

écrite à votre cousine qui cause votre éloignement pour moi, il n'est pas fondé!

— Je ne veux pas récriminer le passé, Gontran; seulement, puisque vous parlez de cette lettre, rappelez-vous-en les termes, et vous reconnaîtrez qu'il n'y avait pas une de ses expressions qui ne dût porter un coup mortel aux espérances les plus opiniâtres. Vous m'avez incurablement blessée comme femme, comme épouse et comme mére. Ce n'est pas tout: cette passion, au nom de laquelle vous m'avez sacrifiée sans hésitation, sans pitié, a été, est et sera la seule véritable passion de votre vie... vous verrez que mes prévisions se réaliseront. Je l'avoue sans fausse humilité ou plutôt avec orgueil, je n'ai rien de ce qu'il faut pour lutter avec avantage contre Ursule, si malgré ses promesses elle veut continuer de vous séduire; je n'ai non plus maintenant aucune compensation de cœur à vous offrir, si elle continue de vous dédaigner. Ce n'est pas tout encore, vous me pardonnerez ma franchise, il m'en coûte de vous parler ainsi: tant que je vous ai aimé, je me suis tellement aveuglée sur certaines circonstances de votre vie que, ne pouvant les excuser, j'avais fini par me persuader que j'aurais été aussi coupable que vous; maintenant mes illusions sont dissipées, votre conduite m'apparaît dans son véritable jour, et, en admettant que j'oublie jamais vos torts, vos infidélités, comme vous dites, il me serait impossible d'aimer un homme... que je ne pourrais plus estimer.

— Mathilde, que signifie?...

— Avant mon mariage, avant que j'eusse subi la fascination de la passion la plus folle, j'aurais su ce que j'ai su depuis... que je ne vous aurais pas épousé.

— Mais, encore une fois, madame, que savez-vous donc qui puisse vous empêcher de m'estimer? car je ne suppose pas qu'on soit un malhonnête homme par cela qu'on éprouve un amour insurmontable pour une femme qui en est indigne... en admettant que ce que vous dites soit vrai.

Après une dernière hésitation je racontai à Gontran toute la scène de la maison isolée de M. Lugarto, et de quelle manière M. de Mortagne et M. de Rochegune avaient forcé cet homme à restituer le faux que Gontran avait commis.

Mon mari fut atterré.

Pendant ce court récit, il ne me dit pas un mot.

Aux termes où j'en étais avec lui, je n'avais plus de scrupules à conserver; il ne pouvait plus y avoir de tels secrets, de tels ménagements entre nous, je tenais à établir franchement ma position envers mon mari.

Si je voulais être généreuse plus tard, je ne voulais pas paraître dupe.

Aux sombres regards qu'il me jeta de temps à autre en marchant avec agitation dans la chambre, je vis que, selon les prévisions de M. de Mortagne, mon mari ne me pardonnerait jamais d'être instruite de cette fatale action.

Après avoir marché quelques moments avec agitation, Gontran s'assit dans un fauteuil, et cacha sa tête dans ses mains.

Il me fit pitié.

— Je ne vous aime plus d'amour, lui dis-je; vous avez commis une action coupable, mais je n'en porte pas moins votre nom. Vous êtes le père de mon enfant, c'est assez vous dire que si vous avez à jamais perdu un cœur brûlant du plus saint amour, il vous reste aux yeux du monde une femme; et cette femme ne manquera jamais aux devoirs que sa position lui impose envers vous. En apparence rien ne sera donc changé dans nos relations: sans les calomnies dont nous sommes victimes, je vous aurais demandé une séparation amiable; mais, quoi qu'en dise Mlle de Maran, nous ne pourrions, je le crois, que perdre tous deux à cet éclat. Il sera donc convenable que nous vivions encore quelque temps ainsi que nous vivons, plut tard nous agirons selon les circonstances.

— Soit! dit brusquement Gontran. Je ne chercherai pas à

vous faire revenir de vos préventions; désormais nous vivrons séparés, et je vous débarrasserai au plus tôt de mon odieuse présence... Vous n'oubliez pas le mal que l'on vous fait.. vous avez raison.

— Je vous assure que maintenant je l'ai complétement oublié, je pourrais me venger que je ne me vengerais pas. L'effet subsiste, les causes me sont maintenant indifférentes.

Après un moment de silence, Gontran s'écria:

— Mais, non, non, c'est impossible, tant de froideur ne peut avoir succédé à tant de dévouement, vous ne pouvez me traiter avec tant de cruauté!... surtout dans un moment...

— Où vous avez besoin de consolation peut-être?... dis-je à Gontran; aussi je vous assure que ce n'est pas la jalousie qui m'empêcherait de vous plaindre, mais le respect humain; je vois trop que l'amour que vous ressentez vous sera fatal pour ne pas en être épouvantée: tout ce qu'il vous arrivera de malheureux ne me trouvera jamais insensible...

— Après tout, s'écria Gontran en se levant brusquement, je suis bien fou de m'affecter! Comme vous le dites, madame, notre position est désormais parfaitement tranchée; vous ne m'aimez plus d'amour, soit: on vit parfaitement bien en ménage sans amour. Ma présence vous est importune, je vous l'épargnerai: vous vivrez de votre côté, moi du mien; je ne m'oppose pas le moins du monde à vos projets.

— Gontran, seulement il est un point très-délicat qui me reste à aborder; je désire que les deux tiers de ma fortune soient placés de manière à ce que l'avenir de notre enfant soit assuré.

— Ce soin me regarde, madame, j'y veillerai.

— Je crois devoir vous prévenir qu'ignorant complétement les affaires, et désirant que celle-là soit faite le plus régulièrement possible, je prendai les conseils de M. de Montigny.

— Je n'aurai jamais aucune relation avec cet homme, madame.

— Je ne vous le demande pas non plus. Vous aurez la bonté

de me fournir la preuve que mes intentions seront exécutées. Si M. de Mortagne trouve cette pièce en règle et suffisante, je ne vous demande rien de plus.

— Tout ceci, madame, ne peut se faire comme vous le désirez. Le sort de notre enfant m'intéresse autant que vous; c'est à moi... à moi seul d'y pourvoir, et je ferai pour cela ce qui sera nécessaire sans que vous exerciez votre contrôle sur des affaires qui me regardent exclusivement.

— Vous ne voulez pas me donner de garantie certaine pour ce que je vous demande, Gontran?

— Non, madame.

— Je dois donc vous prévenir que j'emploierai tous les moyens possibles pour y parvenir.

— Faites, madame, vous êtes libre.

Telle fut l'issue de cet entretien avec mon mari.

CHAPITRE XV.

DÉSESPOIR D'AMOUR.

Quelques jours après cet entretien, M. de Lancry envoya à Paris son valet de chambre en qui il avait toute confiance.

Depuis le départ de cet homme, mon mari reçut presque chaque jour une lettre de lui.

J'attendais avec autant d'impatience que d'inquiétude la réponse de M. de Mortagne. C'était la seconde fois que je lui écrivais. Je ne comprenais pas son silence.

Ma vie continuait de se passer triste et morne. Quelquefois je m'étonnais de ce que l'indifférence avait si subitement remplacé l'amour; cela était pourtant naturel.

Les sentiments violents et profonds ne peuvent passer par les pâles transitions d'un refroidissement successif.

Ils vivent toujours, ou ils s'éteignent comme ils sont venus...

subitement. après avoir résisté longtemps, vaillamment, aux atteintes les plus cruelles.

Oui, ces sentiments tombent et meurent tout à coup comme le guerrier qui s'aperçoit seulement en expirant qu'il est criblé de blessures et qu'il a perdu tout son sang dans le combat.

Une chose encore me surprenait, et je ne savais si je devais en être fière ou honteuse... Cette désaffection me glaçait le cœur, mais bien des circonstances de ma vie m'avaient été plus douloureuses.

Était-ce du courage? était-ce de la résignation? était-ce de l'indifférence?

Je surpris bientôt le secret de ma conduite.

Je me consolais de ne plus aimer M. de Lancry en songeant que toutes les puissances de mon âme seraient désormais concentrées sur un seul être. Mon cœur me trompait-il encore? n'était-ce pas continuer d'aimer Gontran que d'idolâtrer son enfant?

Je ne pouvais donc pas m'abuser! l'amour maternel remplissait mon cœur tout entier, seul il causait ma fermeté. Car lorsque, par malheur, je songeais que la divine espérance dont le ciel m'avait douée n'était qu'une espérance, lorsque je me demandais quel serait le vide de mon cœur si elle m'était ravie... oh! alors j'étais saisie de vertige et je détournais ma vue de ce ténébreux abîme pour la reporter vers le radieux avenir qui seul m'attachait à la vie . . . . . .

. . . . . .

L'hiver était arrivé avec ses sombres froids, ses tristes brouillards, ses longues soirées, que la douce intimité du foyer domestique n'abrégeait pas.

A déjeuner, à dîner, j'échangeais quelques rares paroles avec Gontran, puis il rentrait chez lui, moi chez moi.

Ses habitudes étaient complétement changées.

Il ne chassait plus; mais, malgré la rigueur de la saison, pres-

que chaque jour il sortait à pied dans la forêt: il y passait de longues heures, revenait avec une scrupuleuse exactitude pour l'heure de la poste, puis il repartait et ne rentrait quelquefois qu'à la nuit noire.

D'autres fois il restait deux ou trois jours renfermé chez lui, il s'y faisait servir et n'en sortait pas.

Ses traits commençaient à s'altérer d'une manière effrayante: ses joues creusées, ses yeux caves, le sourire nerveux qui contractait ses lèvres, donnaient à sa physionomie une expression de douleur, de chagrin, d'abattement que je ne lui avais jamais vue.

A l'heure de la poste il ne pouvait vaincre son anxiété, il allait lui-même au-devant du messager. Un jour, de l'une de mes fenêtres je le vis recevoir une lettre, la regarder quelque temps avec crainte, comme s'il eût redouté de l'ouvrir, puis la lire avidement et ensuite la déchirer et la fouler aux pieds avec rage.

Par deux fois il fit faire tous les préparatifs de son départ, et il le suspendit.

Un soir j'étais dans mon parloir avec Blondeau à ouvrir une caisse de robes d'enfant que j'avais fait venir d'Angleterre; tout à coup Gontran pâle, défait, presque égaré, entra en s'écriant avec un accent déchirant: Mathilde... je ne puis plus longtemps... Mais voyant Blondeau il s'interrompit et disparut.

Je le cherchai; il était renfermé chez lui, je restai longtemps à sa porte sans qu'il voulût m'ouvrir.

Un autre jour il quitta les vêtements négligés qu'il portait, s'habilla avec la plus grande élégance, entra chez moi, et me dit d'un air égaré:

— Franchement, comment me trouvez-vous? suis-je très-changé? Et un mot, ne suis-je plus capable de plaire? ou suis-je encore aussi bien que j'étais autrefois?

Je le regardai avec surprise... Il s'écria violemment en frappant du pied:

— Je vous demande si je suis très-changé, m'entendez-vous?

A mon étonnement avait succédé la frayeur, tant cette question et l'air dont il la faisait me semblaient insensés. Je ne savais que lui répondre. Il sortit en fureur, après avoir brisé une coupe de porcelaine de Chine qui se trouvait sur une table.

Enfin, l'avouerai-je! Blondeau sut par notre maître d'hôtel que M. de Lancry s'enivrait quelquefois le soir avec des liqueurs fortes qu'il se faisait porter chez lui.

Je ne pouvais plus en douter, ces excès, ces emportements, les bizarreries de Gontran me prouvaient qu'il ressentait les violentes agitations d'une passion désespérée et qu'il voulait quelquefois chercher dans l'ivresse l'oubli de ses peines.

La pitié qu'il m'inspira me fit croire que tout amour était à jamais éteint dans mon cœur. J'étais navrée de le voir si malheureux, j'accusais amèrement Ursule, mais je ne ressentais plus de jalousie contre elle.

A mon grand regret, je sentais que je ne pouvais rien pour Gontran et que mes consolations devaient être stériles. Je ne voulais ni n'osais d'ailleurs aborder un pareil sujet avec lui, j'attendis donc une occasion favorable.

Un jour le courrier étant arrivé un peu plus tôt que de coutume, on apporta les lettres de mon mari dans la bibliothèque où je le trouvai en allant chercher un livre.

Il rompit le cachet avec émotion, lut, pâlit, laissa tomber la lettre et se cacha le front dans ses deux mains.

Je m'approchai de lui tout émue.

— Gontran, lui dis-je, vous souffrez..

Il tressaillit, releva vivement la tête...

Il pleurait!

Sa figure flétrie exprimait un désespoir profond.

— Eh bien! oui... je souffre, me dit-il avec amertume, que vous importe?

— Ecoutez-moi, mon ami, lui dis-je en prenant sa main brû-

lante et amaigrie; il est des chagrins dont je puis maintenant vous plaindre...

— Vous? vous?

— Oui, par cela même que je n'ai plus pour vous d'amour; je puis... je dois vous apporter les consolations d'une amie... Vous souffrez... je n'ai pas besoin de vous demander la cause du changement que j'ai remarqué en vous depuis quelque temps.

— Eh bien!... oui... s'écria-t-il hors de lui, pourquoi me contraindrais-je avec vous maintenant? Oui, je l'aime avec passion; oui, je l'aime comme un enfant, comme un insensé... oui, je l'aime comme personne n'a jamais aimé... et pourtant ses dédains sont impitoyables, c'est à cause de moi qu'elle est perdue... et elle ne veut pas même que je me fasse un droit du malheur que je lui ai causé... Car, enfin, il est maintenant de mon honneur de la protéger... et... mais, tenez: pardon... pardon, c'est à vous... à vous, mon Dieu... que je dis cela.

— Et vous pouvez me le dire, Gontran, vous ne m'apprenez là rien de nouveau, je ne puis plus avoir de doute sur la passion qui vous désole... fatale... fatale passion! qui m'a déjà coûté mon bonheur, et qui ne vous cause que des chagrins!

— Oh! oui, fatale, bien fatale! Vous ne savez pas ce qu'elle m'a aussi coûté de larmes, de désespoirs cachés, d'accès de rage impuissante, de résolutions folles ou criminelles!... Vous ne savez pas les ignobles étourdissements que j'ai demandés à l'ivresse... Oh! cette femme infernale savait bien quel amour elle me jetait au cœur! infâme et horrible amour... auquel je vous ai déjà sacrifiée... vous! Tenez, je suis un misérable, ou plutôt je suis un fou... et pourtant... malgré moi, chaque jour cet amour augmente... Deux fois j'ai été sur le point d'aller la rejoindre... mais je n'ai pas osé: avec un caractère aussi intraitable que celui de cette femme, une fausse démarche peut tout perdre... et malgré moi encore, je conserve toujours une lueur

d'espoir... mais, tenez: encore pardon, mon Dieu... je vous irrite... je vous blesse.

— Je puis maintenant tout entendre, je vous le jure, Gontran... pour vous et pour moi, c'est une triste compensation à ce que nous avons perdu tous deux.

— Oh! je le sais... je le sais!... Je ne puis plus compter sur votre amour, il faut y renoncer; mais ne soyez pas impitoyable, laissez-moi épancher mon cœur près de vous... Maintenant que vous ne m'aimez plus, cela ne peut pas vous froisser... Allons, Mathilde; je suis si malheureux que c'est presque vous venger de moi-même que de vous avouer ce que j'endure. Oh! si vous saviez ce que c'est que de souffrir d'une douleur muette et concentrée!...

— Je le sais, Gontran... je le sais...

— Vingt fois j'ai été sur le point de me jeter à vos genoux, de vous tout avouer, de vous demander au moins votre pitié. Mais tous mes torts passés me revenaient à la pensée, j'ai eu honte de moi-même, je n'ai pas osé... En silence, j'ai dévoré mes larmes... oui, car je pleure, vous le voyez bien... je suis faible, je pleure comme un enfant.

Et il pleurait encore; puis, essuyant ses larmes il s'écria

— Mais elle est donc sans pitié, cette femme... mais elle ne réfléchit donc pas que je vous ai sacrifiée à elle... vous, noble... généreuse créature, aussi noble, aussi généreuse qu'elle est, elle, perverse et infâme... mais elle ne songe donc pas... que mon aveuglement peut avoir un terme! Quoi qu'elle en dise, son orgueil infernal est flatté de me voir à ses pieds... Elle ne sait donc pas que, mon illusion dissipée, il ne me restera pour elle que mépris et que haine... Oh! sa vanité peut encore recevoir un coup cruel, en me voyant revenir à vous... à vous qu'elle envie toujours, quoi qu'elle dise.

— Tout retour vers le passé est impossible, Gontran, il faut

renoncer à tout jamais à porter à Ursule ce coup que vous croyez si rude à son orgueil.

— Eh bien!... tenez, méprisez-moi, Mathilde, mais je ne puis vous le taire; c'est depuis que vous m'avez dit ces mots, si cruels dans votre bouche: Je ne vous aime plus, que j'ai seulement senti tout ce que j'ai perdu en vous perdant... oui, ce qui rend mon chagrin plus affreux encore... c'est de ne pouvoir plus me dire: J'ai toujours là, près de moi, un cœur noble, aimant, généreux, qui oublie, qui pardonne et auquel je reviens toujours avec confiance, parce que sa bonté est inépuisable...

— Oui... ce cœur était ainsi... à vous: oh! bien à vous, Gontran.

— Mais ce cœur est encore à moi... Vous vous abusez, Mathilde... un amour comme le nôtre laisse dans le cœur des racines inaltérables; il peut languir pendant quelque temps, mais il reparaît bientôt plus vivace que jamais. Mathilde, ne me désespérez pas, aidez-moi à vaincre cette abominable passion: je vous le jure, je n'ai jamais mieux apprécié tout ce qu'il y a de grand, d'élevé dans votre cœur... Oh! quelle serait sa rage, à cette femme, si elle nous croyait heureux, unis, tendrement occupés l'un de l'autre!... Quel coup mortel recevrait son orgueil; Tenez, Mathilde... soyons sans pitié pour elle, venez... venez à Paris, et affectons de paraître devant elle plus passionés que jamais; elle aussi, alors, connaîtra les angoisses qu'elle nous a fait souffrir...

Cette étrange proposition me prouva l'exaltation de Gontran, et combien la passion est toujours aveugle et personnelle.

Il ne pouvait pas avoir dans ce moment l'intention de me blesser; et il me proposait de jouer un rôle odieux, pour exciter la jalousie d'Ursule!

— Autrefois, dis-je à mon mari, ces paroles m'auraient fait un mal horrible, aujourd'hui elles me font tristement sourire... Hélas! l'amour vous domine à ce point que vous ne vous aper-

croyez pas que cette velléité d'un retour à moi est une nouvelle preuve de l'irrésistible influence qu'Ursule exerce sur vous.

— Mais cela est affreux pourtant... si cette femme ne doit jamais m'aimer! s'écria-t-il, si elle se rit de mes souffrances, si ses dédains ne sont pas un manége de coquetterie, pourquoi ne puis-je donc renoncer à l'espoir de me faire aimer un jour? Pourquoi trouvé-je une amère volupté dans les chagrins qu'elle me cause? Pourquoi est-ce que je l'adore enfin... quoique je la sache dissimulée, perfide et indifférente à mon amour?

— Mon Dieu... mon Dieu! m'écriai-je en joignant les mains, votre volonté est toute-puissante; pour punir Gontran vous lui faites endurer tout ce qu'il m'a fait souffrir.

— Que voulez-vous dire, Mathilde?

— Savez-vous, Gontran, qu'il y a quelque chose de providentiel dans ce qui se passe ici... Lorsque j'éprouvais pour vous une passion aveugle, opiniâtre, moi aussi je me disais: Si Gontran ne m'aime plus, pourquoi ai-je en moi l'espoir enraciné de m'en faire encore aimer? Pourquoi son indifférence, ses duretés ne me lassent-elles pas? Comme vous je me demandais cela, Gontran; comme vous je trouvais une sorte d'amère volupté dans ces chagrins; comme vous, chaque jour, j'affrontais vos nouveaux mépris avec une confiance désespérée... comme vous, sans doute, je passais de longues nuits à interroger ce douloureux mystère de l'âme!

— Oh! n'est-ce pas, qu'il n'y a rien de plus affreux que de se sentir entraîné par un sentiment irrésistible! s'écria Gontran tellement absorbé par sa personnalité, qu'il oubliait que c'était à moi qu'il parlait. Oh! n'est-ce pas, reprit-il, n'est-ce pas qu'il est affreux de voir, de reconnaître que la raison, que la volonté, que le devoir, que l'honneur, sont impuissants pour conjurer ce fatal enivrement?

— Vous peignez avec de terribles couleurs les maux que vous m'avez causés, Gontran... Mais moi, en vous aimant malgré

vos dédains, je cédais à la voix du devoir, c'était l'exagération d'un noble amour... En aimant cette femme malgré ses mépris, vous cédez à un penchant coupable... c'est l'exagération d'un criminel amour.

Un moment abattu, l'égoïsme indomptable de M. de Lancry se manifesta de nouveau. Il s'écria:

— Par le ciel! il y a un abîme entre votre caractère et le mien... Vous êtes une pauvre jeune femme, faible et sans énergie; vous ne saviez rien de la vie et des passions, mais je n'en suis pas là... Après tout il ne sera pas dit qu'une provinciale de dix-huit ans, inconnue, sans consistance et maintenant perdue, abandonnée de tous, me jouera de la sorte... Elle me fuit... elle ne veut pas consentir à me revoir, donc elle me craint... Oh! je le comprends; ce caractère insolent et hautain redoute de rencontrer un maître... La vanité ne m'aveugle pas; elle cherche à se tromper elle-même; elle est si rusée, elle me craint tellement que, dans sa lettre, pour m'ôter tout soupçon de l'influence que j'exerce sur elle, elle attribue d'avance à mon amour-propre la juste confiance que doit me donner toute sa conduite; car elle m'a dit ces mots: Que votre orgueil n'aille pas s'imaginer que je vous fuis parce que je vous crains... C'est cela... c'est cela... Plus de doute, je m'étais désespéré trop tôt... elle me craint... donc elle m'aime... L'amour me rendait aussi aveugle qu'un écolier... Oh! Mathilde, vous serez vengée.

J'interrompis mon mari.

— Écoutez-moi, Gontran... Tout à l'heure je vous ai vu malheureux; quoique la cause de ce malheur fût pour moi un outrage, j'ai pu un moment compatir à des peines que j'avais éprouvées, et oublier que c'était vous qui les aviez causées. Maintenant l'espoir renaît dans votre cœur; vous me l'exprimez si durement, qu'il serait indigne de moi de vous dire un mot de plus.

— Mathilde... pardon... Mon Dieu !... je suis insensé.

— Moi qui ai ma raison... je vous donnerai un dernier avis. Ursule est plus habile que vous; vous tombez dans le piége grossier qu'elle vous a tendu.

— Un piége! Quel piége?

— Si elle ne vous eût laissé aucun espoir, vous l'eussiez oubliée peut-être; mais, en vous faisant soupçonner qu'elle vous fuyait par crainte de vous aimer trop, elle gardait une sorte d'influence sur vous et me portait ainsi un dernier coup sans que je pusse me plaindre, puisqu'elle cessait de vous voir, selon sa promesse.

— C'est attribuer une odieuse arrière-pensée à une conduite remplie de générosité! s'écria M. de Lancry.

Ce reproche me révolta.

— Eh! quelle a donc été sa générosité, à cette femme? Comment, après m'avoir frappée dans ce que j'avais de plus cher, elle m'a dit: Je n'ai jamais aimé votre mari, mais je l'ai rendu complice d'une infâme trahison; maintenant je me repens et je vous jure de ne plus le voir! Quel sacrifice! après m'avoir fait tout le mal possible, elle renonce à un homme qu'elle n'aimait pas!

— Mais, par l'aveu de sa faute, elle mettait son avenir entre vos mains, madame! et vous avez vu qu'elle ne s'exagérait pas l'inflexible sévérité de son mari!

— Eh! ne savait-elle pas, monsieur, que j'étais incapable de la perdre? Ne lui avais-je pas déjà donné mille preuves de ma bonté, de ma faiblesse. Cessez donc d'exalter si haut ce que vous appelez la générosité de cette femme... Elle me frappait dans le présent et elle ne pouvait rien pour les maux passés.

Indignée de l'égoïsme de M. de Lancry, je me levai pour sortir... mais il s'approcha de moi avec confusion et me prit la main.

— Pardon, me dit-il tristement, pardon; j'ai honte maintenant de mes paroles; je sens, hélas! ce qu'elles ont de blessant.

C'était déjà si bon à vous que de m'écouter... Pardon encore... mais je suis si malheureux que je me trouve sans force dans cette lutte; mon énergie a pâli, je n'ai plus même la puissance de vouloir: chaque jour je renonce à mes résolutions de la veille... Cette malheureuse pensée est là, toujours là, présente et inflexible; je ne puis lui échapper. Oh! tenez, cette position est horrible!... Que faire, mon Dieu, que faire?

Et cet homme, d'un caractère si dur et si entier, versa de nouveau des larmes.

Cette honteuse faiblesse m'indigna plus qu'elle ne me toucha.

— Que faire! lui dis-je, que faire! vous me le demandez? A voir votre accablement, vos impuissants regrets, votre facile résignation à un penchant criminel, ne dirait-on pas que vous êtes invinciblement forcé à agir comme vous agissez?

— Je vous dis que cette influence est irrésistible, Mathilde...

— Je vous dis, moi, que ce sont de lâches excuses! Que faire? dites-vous. Il faut vous conduire enfin en honnête homme, en homme de cœur! Écoutez-moi, Gontran: je ne suis plus aveuglée sur vous; le moment est venu de vous parler avec une rude franchise: mon avenir et le vôtre, celui de notre enfant dépendent de la résolution que vous allez prendre aujourd'hui! Vous m'avez épousée sans amour, vous avez commis une action qui touche au déshonneur, vous m'avez jusqu'ici rendue la plus malheureuse des femmes, vous nourrissez une passion misérable...

— Encore des reproches... Ayez donc pitié de moi à votre tour, Mathilde!

— Si je vous rappelle ce triste passé, c'est pour bien établir votre position et la mienne, et répondre à votre question... Que faire? Je vais vous le dire... moi... Aujourd'hui, au moment où nous parlons, il dépend encore de vous d'avoir une vie heureuse et honorée, demain peut-être il serait trop tard.

— Eh bien, oui! éclairez-moi, consolez-moi... venez à mon

aide... Mathilde, vous ne pouvez avoir que de nobles inspirations, je les suivrai.

— Vous êtes jeune, courageux, vous avez de l'esprit, vous êtes riche; vous êtes assez heureux pour que la preuve d'une fatale action, qui pouvait vous déshonorer, soit anéantie; vous êtes assez heureux pour que le vrai et le faux soient tellement confondus dans les calomnies du monde, que les honnêtes gens hésiteront à se prononcer contre vous: changez de vie, devenez utile, faites compter avec vous, et l'opinion du monde vous reviendra.

— Mais, encore... comment... par quels moyens?

— Jusqu'ici, à part vos services militaires, votre vie a été oisive, dissipée; donnez-lui un but sérieux, servez votre pays, occupez-vous... N'est-il pas de carrières honorables que vous pouvez encore embrasser? n'avez vous pas été militaire, diplomate?...

— Je n'accepterai ni ne demanderai jamais aucun emploi à ce gouvernement.

— Soit, vous avez raison... cette susceptibilité se comprend, par votre position... par votre reconnaissance pour une famille qui a comblé vous et les vôtres et à laquelle mes parents aussi ont toujours été dévoués, vous appartenez au parti qui représente les droits et les espérances de cette royale famille: eh bien! joignez-vous à ses courageux défenseurs.

— Me conseillez-vous donc d'aller en Vendée?

— Je ne vous conseille pas de prendre part à la guerre civile. Il est des entraînements que je comprends, que j'excuse, que j'admire peut-être, mais que je ne voudrais pas vous voir partager: n'est-il pas d'autre moyen de servir cette opinion?

— Mais, comment?

— Eh! que sais-je... A la chambre, par exemple, n'y a-t-il pas une belle place à prendre parmi les royalistes?

— A la chambre, vous n'y songez pas... Quelles chances d'ailleurs?

— Si vous le vouliez, vous pourriez en avoir de grandes.. Les propriétés que nous possédons ici, les souvenirs que ma famille y a laissés favoriseraient, j'en suis sûre, votre élection: acceptez cette espérance; que désormais vos pensées tendent à ce but. Votre esprit est facile et brillant, donnez-lui la solidité, la profondeur qui lui manquent. Vous voulez représenter votre pays, étudiez ses lois, son gouvernement... Complétez, par une instruction sérieuse, les avantages que vous donnent la pratique et la connaissance du monde... Vous avez autour de nous nos fermiers, nos tenanciers, toutes personnes dont peut dépendre une élection. Exercez sur eux le charme que vous possédez quand vous le voulez, informez-vous de leurs intérêts, de leurs besoins, faites-vous aimer: jusqu'ici, ils n'ont vu en vous que le gentilhomme oisif, indifférent aux grandes questions qui agitent le pays: montrez-leur que vous êtes capable d'autre chose que de conduire votre meute; prouvez-leur qu'on peut être d'ancienne race, qu'on peut défendre des principes que l'on croit salutaires, des droits que l'on croit divins, et qu'on peut aussi prendre en main la pieuse et noble cause des gens qui travaillent, qui souffrent, et les défendre à la face du pays... Employez à d'utiles études les longues soirées d'hiver; chaque jour parcourez nos campagnes; soyez bon, juste, affable, vous vous ferez des créatures; laissez-moi réaliser ce projet que vous avez si impitoyablement rejeté: à force de bienfaits, à force de services, vous vous rendrez nécessaire, et un jour sans doute vous serez récompensé de vos soins, de vos travaux, par le suffrage de ce pays... Donnez ce but à votre vie, Gontran... alors vous combattrez avec succès, alors vous surmonterez la honteuse passion qui vous abat et qui vous énerve... Pour vous encourager dans cette voie belle et glorieuse, vous n'aurez plus sans doute, auprès de vous, un cœur brûlant de l'amour le plus

passionné ... mais vous aurez du moins une amie sincère qui vous tiendra compte de chaque effort, de chaque louable résolution, qui vous bénira d'être courageux et bon, et puis vous vous direz que cette tâche que vous vous imposez, non seulement peut vous délivrer d'une misérable faiblesse, mais qu'elle peut aussi relever et ennoblir encore le nom que portera votre enfant... Alors, Gontran... peut-être en vous voyant si changé, en vous voyant si bon, parce que vous serez heureux et satisfait de vous ... peut-être ce triste cœur, que je sens maintenant froid et mort pour vous, se ravivera-t-il par un de ces miracles dont le ciel récompense quelquefois les vaillantes résolutions ... Si au contraire le coup qui l'a frappé a été mortel ... eh bien! ma sérieuse amitié, l'éducation de notre enfant, la considération du monde, votre renommée, une louable ambition, peut-être occuperont assez votre vie pour vous rendre moins regrettable cet amour dans le mariage dont vous parliez autrefois...

— Ce n'est pas moi ... ce sont les circonstances qui ont renversé cet espoir!... Nous avons aussi eu de beaux jours!

— De trop beaux jours, Gontran!... Un de vos torts a été de me rendre d'abord trop heureuse, sachant qu'une telle félicité ne pouvait pas durer... mon tort à moi a été de croire à la continuation d'un pareil bonheur! ... Quand les mécomptes sont venus, je n'ai pas eu le courage de prendre résolûment un parti; ma délicatesse est devenue une susceptibilité outrée, je n'ai su que souffrir. Il a fallu ce désillusionnement complet pour me rendre à moi-même, à la raison ... Peut-être le langage ferme et sensé que je vous tiens aujourd'hui eût fait germer en vous de nobles désirs, eût étouffé de honteux projets: je vous aurais à la fois rehaussé à vos propres yeux et aux miens ... mais, encore une fois, moi j'avais cru à vos paroles ... la déception a été terrible! Pendant ce temps de lutte entre mon amour et vos dédains, ma raison s'était obscurcie, affaiblie; mais, je le sens, elle s'est affermie, agrandie, élevée par la conscience des nou-

veux devoirs que la nature m'impose... maintenant je vois, je juge et je parle autrement.

— Autrement... oui, autrement en effet, me dit Gontran qui m'avait écoutée avec une surprise croissante qui lui ôtait la faculté de m'interrompre. Comment, Mathilde? comment! c'est vous... vous que j'entendais vous toujours si faible:.. si résignée!...

— Eh bien, répondez, Gontran... me direz-vous encore en pleurant ces mots indignes de vous... Que faire?... contre la passion insensée qui m'obsède...

— Non, non! s'écria M. de Lancry, non! vous serez, comme toujours, mon bon ange! vos nobles et sévères paroles m'ont ouvert un horizon tout nouveau... Oui, oui, je lutterai, je vaincrai cette passion... J'aurai un double but à atteindre, une double récompense à espérer, me réhabiliter à vos yeux et à ceux du monde, et reconquérir ce noble cœur que j'ai perdu... Oh! noble femme parmi les plus nobles femmes, quand je compare ce langage digne, élevé, à toutes les cyniques forfanteries d'Ursule, quand je compare l'émotion pure, salutaire, qu'il me cause, les idées généreuses qu'il éveille en moi, aux ressentiments amers que me laissait toujours son esprit ironique et hautain, je ne puis comprendre combien j'ai pu à ce point vous méconnaître, vous sacrifier... Oh! Mathilde, pour me donner du courage, pour m'affermir dans ma résolution, laissez-moi croire que cet engourdissement passager de votre cœur cessera bientôt! Cette vie nouvelle me serait si douce, partagée avec vous, tendre et aimante comme autrefois...

— Cela est impossible, Gontran; je vous le répète, vous trouverez en moi tout l'appui, toute l'affection que le devoir m'impose, je ne puis vous promettre rien de plus. Notre mariage d'amour a passé, un mariage de convenance lui succède: ce seront des relations calmes et tristes, mais remplies de sollicitude et de sincérité... Je ne veux pas me faire valoir, Gon-

tran, mais enfin, réfléchissez à tout ce qui s'est passé entre nous et voyez si je ne me conduis pas...

— Comme la plus généreuse des femmes, c'est vrai, mille fois vrai! L'habitude du bonheur rend si exigeant... que je ne puis me contenter de ce que je ne mérite même pas.

— Allons, courage, courage, Gontran; la vie peut être belle encore pour vous; de nobles ambitions, des occupations attachantes, de glorieux triomphes vous consoleront... Peut-être même un jour ne regretterez-vous rien... peut-être serai-je la seule à m'apercevoir de la différence qui régnera entre le présent et le passé, différence qui vous afflige aujourd'hui... Une existence nouvelle peut commencer pour vous... courage, courage... Si vous vous trouvez malheureux, songez à ceux qui sont plus malheureux que vous.

— Oui, oui, courage, Mathilde... vous le verrez, je serai digne de vous... De ce jour, comme vous le dites, une vie nouvelle va commencer pour moi... Vous avez éveillé dans mon cœur une louable ambition; je vais suivre vos conseils, en un mot... Malgré moi, d'ailleurs, je regrettais, je me reprochais de rester spectateur indifférent de cette révolution, et de ne pas au moins protester en faveur d'une famille à qui je dois tout... C'était presque une lâcheté. Oh! merci à vous de m'en avoir fait honte. . . . . .

Je l'avoue, cet entretien me donna quelque espoir, je remerciai Dieu de m'avoir si bien inspirée.

Plus je réfléchissais aux conseils et aux espérances que j'avais donnés à Gontran, plus je m'en applaudissais.

Si l'ambition pouvait germer dans son âme, elle grandirait bien vite assez pour étouffer la passion qu'il ressentait pour Ursule.

Gontran, avec son esprit et sa connaissance des hommes, une fois mêlé aux affaires politiques, pouvait certainement bientôt arriver à une position considérable.

CHAPITRE XVI.

LE DÉPART.

Le lendemain de cette conversation qui m'avait donné tant d'espoir, et dans laquelle Gontran m'avait manifesté une si généreuse résolution, je ne vis pas mon mari.

Sur les deux heures, le temps était très-beau quoique froid. Je fis demander à M. de Lancry s'il voulait faire avec moi une promenade en voiture. Blondeau vint me dire qu'il était très-occupé et qu'il regrettait de ne pouvoir m'accompagner.

Je crus qu'avec l'ardeur naturelle de son caractère il songeait déjà aux travaux qui devaient lui être une distraction si utile.

Je partis seule.

Ce pâle soleil d'hiver me fit du bien; mon cœur brisé se dilata, malgré moi une bien vague et bien lointaine espérance vint encore me luire.

Quoique je ne me sentisse plus d'amour pour mon mari, quoique sa présence me fût souvent pénible à cause des cruels souvenirs qu'elle me rappelait, je ne pouvais m'empêcher de songer à la possibilité d'un avenir meilleur.

Si M. de Lancry pouvait parvenir, à force de travail et de volonté, à vaincre sa passion pour Ursule, et à y substituer une noble ambition, alors il était sauvé, il me revenait.

Une fois éveillée chez les hommes de son caractère, l'ambition laisse peu de place aux sentiments tendres. Peut-être alors, me tenant compte de ma résignation, de mon dévouement, la possession de mon cœur suffirait-elle à Gontran...

Hélas! ces pensées me prouvèrent la faiblesse de nos résolutions et l'instabilité de nos impressions.

Sans doute, ainsi que je l'avais dit à mon mari, je ne l'aimais plus, et pourtant, au plus léger espoir de le voir redevenir ce qu'il était autrefois, il me semblait que, moi aussi, je retrouverais le même amour d'autrefois.

J'aimais mieux croire à la légèreté qu'à la mort de mon cœur. . . . . .

Après une longue promenade, je rentrai; il était presque nuit.

En approchant du château, je fus très-étonnée de voir Blondeau venir à ma rencontre dans la longue allée qui conduisait à la grille du parc.

Elle fit signe au cocher; la voiture s'arrêta.

Je fus frappée de l'air triste et inquiet de cette excellente femme.

— Monte avec moi, lui dis-je, je te ramènerai.

— J'allais vous le demander, madame.

Blondeau monta.

— Mon Dieu! qu'as-tu? lui dis-je, tu es pâle... agitée... il se passe certainement quelque chose d'extraordinaire?

— D'abord, madame, ne vous alarmez pas!

— Mais, qu'y a-t-il donc? tu m'effrayes!

— Je suis venue au-devant de vous, madame, parce que j'ai craint qu'au château on ne vous apprît trop brusquement...

— Mais, encore une fois, parle donc, qu'est-il arrivé?

— Calmez-vous, madame... calmez-vous... c'est quelque chose qui va bien vous étonner: mais il n'y aurait pas de quoi vous affliger, si vous étiez raisonnable... ce serait peut-être pour le mieux, vous seriez plus tranquille.

— Plus tranquille? mais explique-toi donc.

— D'ailleurs, une lettre que monsieur le vicomte m'a remise pour vous, madame, vous apprendra sans doute...

— Une lettre! où est-elle?

— La voici, madame, mais la nuit est venue... vous ne pourrez pas la lire.

— Mais que t'a dit M. de Lancry?

— Madame, voici ce qui est arrivé. A peine vous veniez de sortir, que Germain, que monsieur le vicomte avait envoyé à Paris il y a quelque temps et qui lui écrivait tous les jours, est

arrivé au château, venant de Paris. Il a demandé tout de suite à voir son maître. A peine a-t-il eu causé avec monsieur pendant cinq minutes...

— Eh bien?

— Je vous assure, madame, reprit Blondeau en hésitant et en me regardant avec une douloureuse compassion, que cela peut-être vaut mieux ainsi... ce départ...

— Un départ?... M. de Lancry est parti! m'écriai-je en joignant les mains.

— Et fasse le ciel qu'il ne revienne pas! dit impétueusement Blondeau ne pouvant se contraindre davantage, car vous mourriez à la peine, ma pauvre madame...

Sans répondre à Blondeau, je courus chez moi pour lire la lettre de M. de Lancry.

Cette lettre, la voici:

„Maran, 3 heures.

„Vous devinerez sans peine la cause de mon départ subit... au point où nous en sommes, il est inutile de dissimuler. Vous le voyez bien, il y a des fatalités auxquelles on ne peut, sans folie, essayer de résister.

„Ma présence vous serait désormais insupportable, et la vôtre me rappellerait des torts que je ne puis ni ne veux nier. Vos qualités et mes défauts sont d'une telle nature que nous ne pouvons espérer de vivre dans cette sorte d'intimité négative qui suffit à tant d'époux.

„Vos regrets des premiers temps de notre mariage se traduiraient toujours en reproches, et votre patiente vertu me rappellerait toujours mes fautes; mon caractère s'aigrirait encore davantage, et nous ne pourrions que perdre tous deux à un rapprochement.

„Je vous laisse toute liberté, bien certain que vous saurez ménager les convenances: je vous demande la même grâce;

d'ailleurs mon parti est irrévocablement pris, et vous espéreriez en vain m'en faire changer.

„Je pense que vingt-cinq mille francs par an vous suffiront. Soit que vous restiez à Maran, comme je vous le conseille, soit que vous veniez à Paris, cette pension vous sera exactement comptée.

„Donnez-moi des nouvelles de votre santé; et si vous avez quelques objections à me faire sur les dispositions financières que je vous propose, écrivez-moi, je tâcherai d'arranger tout selon votre désir.

„J'avais été dupe, comme vous, de ma bonne résolution d'hier. C'était une faiblesse; je n'avais plus la tête à moi, j'ai agi, parlé comme un homme sans énergie. Le courant m'emporte; je ferme les yeux et je m'y abandonne: quoi que vous disiez, il est des circonstances dans lesquelles la volonté est impuissante.

„G. DE L."

Le brusque départ de mon mari, la lecture de cette lettre me causèrent un tel saisissement, une si violente commotion que je sentis tout à coup je ne sais quel atroce déchirement intérieur!... mon sang se glaça dans mes veines... une horrible crainte traversa mon esprit comme un trait de feu... je m'évanouis d'épouvante et de douleur...

Aujourd'hui comme alors... comme toujours... je vous dirai: Soyez maudit, Gontran!... vous avez tué mon enfant dans mon sein! . . . . . .

Combien de temps restai-je dans un état voisin de la folie et de la stupidité? je ne pus m'en rendre compte alors...

Blondeau ne me quitta pas un jour, pas une nuit. Depuis elle me dit que lorsque j'appris l'affreux résultat de mon saisissement, ma raison s'égara... je me mis à pousser des éclats de rire convulsifs.

Ce paroxysme nerveux dura jusqu'à ce que mes forces fussent complétement épuisées.

Alors je tombai dans une sorte de torpeur, d'engourdissement inerte. Pendant cette période, je ne dis pas un mot... je ne semblais pas entendre les paroles que l'on m'adressait.

Je restai environ deux mois avant que d'avoir tout à fait repris l'usage de ma raison.

Lorsque je revins à moi, il fallus que Blondeau me racontât tout ce qui s'était passé: tout, jusqu'au départ de mon mari...

Tout... jusqu'à la révolution que ce départ m'avait causée...

Tout enfin... jusqu'au moment terrible ou...

Mais ma plume s'arrête... ma main tremble... tout mon être tressaille encore à ce déchirant souvenir!... Oh!... mon enfant!

Oh! malheur à vous, Gontran!... malheur à vous!...

Encore à cette heure, mon désespoir éclate en sanglots... Oh! malheur, malheur à vous qui avez impitoyablement brisé le dernier... le seul lien qui dût m'attacher à la vie!

Malheur à vous qui m'avez ôté le seul prétexte qui m'aurait permis un jour de vous pardonner le mal que vous m'avez fait... Soyez maudit! à tout jamais maudit! . . . . . .

Bien des fois je me suis demandé si le brusque départ de Gontran avait seul causé le fatal événement qui devait décider de ma vie, ou bien si je devais attribuer ce funeste accident aux violents chagrins qui m'avaient frappée depuis quelques mois.

Longtemps encore, rougissant de ma faiblesse, je ne voulais pas m'avouer cette dernière, cette impardonnable lâcheté: cela était vrai pourtant... Malgré l'affreuse trahison de mon mari, malgré sa lettre à Ursule, malgré ses aveux, malgré mes ressentiments, quoique je lui eusse dit enfin que je ne l'aimais plus... honte! anathème sur moi! je l'aimais encore, je l'aimais, puisque le bouleversement que me causa son départ causa la mort prématurée de mon enfant!

Maintenant que toute illusion est à jamais dissipée pour moi,

et que je vois vrai dans le passé... je m'aperçois que même au milieu des chagrins que je croyais les plus désespérés, un secret et vague espoir me soutenait encore à mon insu. L'abandon de Gontran me fit sentir tout ce que sa présence était pour moi.

En vain je savais qu'il aimait Ursule, en vain il m'avouait cette folle et irrésistible passion... au moins il était là... près de moi; je pouvais compter, grâce à mes soins, grâce à ma tendresse, sur un bon retour de son cœur... et puis enfin, encore une fois, si cruel, si impitoyable qu'il fût... il était là, et mieux vaut souffrir par la présence que par l'absence.

Un remords terrible, implacable, me poursuivra désormais toute ma vie... Un indigne amour m'a coûté la vie de mon enfant...

Si, comme le disaient mes lèvres menteuses, oubliant, méprisant un homme sans foi, j'avais mis tout mon avenir dans l'amour maternel, j'aurais supporté le délaissement de cet homme avec calme et dignité...

Il n'en fut pas ainsi. En me causant un atroce déchirement, le départ de cet homme me prouva par combien de fibres palpitantes mon cœur lui était encore attaché...

Mais aussi son infâme abandon, en arrachant ces dernières racines vives et saignantes, anéantit, hélas! trop tard, mais à jamais! cet odieux amour. . . . . .

. . . . . .

CHAPITRE XVII.

LE TESTAMENT.

Pendant ma maladie, les lettres suivantes de Mme de Richeville étaient arrivées à Maran...

Blondeau, les voyant cachetées de noir, ne me les remit que lorsque je fus hors de danger Craignant que leur contenu ne

fût sinistre, elle n'avait pas voulu m'exposer à une émotion peut-être dangereuse.

Les pressentiments de cette femme si bonne et si dévouée ne l'avaient pas trompée.

„Paris, 2 heures, janvier 1831.

„Je vous écris un mot à la hâte, ma chère Mathilde, pour vous faire part d'un bien douloureux événement...

„J'apprends à l'instant que M. de Mortagne a été hier grièvement blessé en duel... On dit (et je ne puis le croire) que notre malheureux ami, dont vous connaissez le caractère et la loyauté, a été l'agresseur.

„Les chirurgiens ne peuvent encore donner aucun espoir; le premier appareil ne sera levé que dans la soirée: je ne sais pourquoi je redoute que le duel de M. de Mortagne ne soit la suite de quelque odieux complot...

„Tout à l'heure, j'étais allée moi-même savoir de ses nouvelles: enfoncée dans ma voiture, j'attendais à la porte de la maison qu'il habite seul, comme vous savez, que mon valet de pied fût de retour; deux hommes de haute taille, bien vêtus, mais d'une tournure vulgaire, vinrent sans doute aussi pour s'informer de ses nouvelles. Avant d'entrer ils se firent, en s'excusant de passer l'un devant l'autre, quelques révérences grotesques qui me surprirent: après être un instant restés dans la maison, ils sortirent et se tinrent une minute devant la porte en regardant de côté et d'autre. Alors, l'un de ces hommes, le plus grand... (jamais je n'oublierai sa physionomie à la fois basse et sinistre, sa figure couperosée, encadrée d'épais favoris d'un roux ardent, et illuminée par deux petits yeux d'un gris clair) alors le plus grand de ces deux hommes dit à l'autre en riant d'un rire féroce: Quand je vous dis que le plomb sous l'aile vaut autant que le plomb dans le crâne; je l'avais pourtant ajusté à la tête! mais moi qui ne manque pas une mouche à quarante pas,

j'ai été obligé de cligner de l'œil devant le regard de cet homme-là : je n'ai jamais vu un pareil regard... C'est ce qui a dérangé mon point de mire. — Il n'y a pas de mal si le coup est TOUT A FAIT BON, reprit l'autre homme avec un accent étranger fortement prononcé : dans ce cas, ajouta-t-il, chose promise, chose tenue. Il n'a que sa parole... et...

„Je n'entendis rien de plus, ces deux hommes s'éloignèrent; je ne puis vous dire combien cela m'inquiète. Quels sont ces hommes? quels rapports ont pu exister entre M. de Mortagne et des êtres pareils? que signifient ces mots, chose promise, chose tenue. Il n'a que sa parole; si le coup est tout à fait bon, c'est-à-dire, sans doute, si le coup est mortel? Quel est ce mystère?..."

„8 heures du soir.

„M. de Mortagne est dans le même état, on lui a ordonné le silence le plus absolu; j'ai fait prier M. de Saint-Pierre, qui a été l'un de ses témoins, m'a-t-on dit, de passer chez moi, je voulais l'instruire des propos que j'avais entendu tenir par ces deux hommes, il a été frappé comme moi de ces étranges paroles. Celui des deux qui a les cheveux roux a été l'adversaire de M. de Mortagne.

„Voici les détails que M. de Saint Pierre m'a donnés sur ce duel.

„M. de Mortagne était venu chez lui vendredi soir le prévenir qu'il avait eu une altercation violente avec un homme qu'il ne connaissait pas, mais qu'il avait souvent rencontré depuis quelque temps au Café de Paris où il dîne habituellement. Cet homme et son compagnon affectaient toujours de se placer à une table voisine de la sienne dès qu'ils en trouvaient l'occasion. Une fois établis de façon à être entendus de M. de Mortagne, ils commençaient à parler de l'empereur dans les termes les plus grossiers et les plus méprisants. Vous connaissez, ma chère

Mathilde, l'espèce de culte d'idolâtrie que M. de Mortagne a conservé pour Napoléon, vous concevez donc avec quelle impatience il devait souffrir de ces *entretiens*, *qui* le blessaient dans l'objet de ses plus vives *sympathies*.

„Vendredi dernier il *vint* dîner à son habitude; à peine était-il assis à sa table, que les deux inconnus arrivèrent et la même scène se renouvela, le même entretien continua. Notre malheureux ami eut d'autant plus de peine à se contenir, qu'il lui sembla que ces deux hommes échangèrent un signe d'intelligence en regardant de son côté: pourtant il conserva assez d'empire sur lui-même pour se lever et sortir sans dire un mot, n'ayant aucun motifs réel d'agression. Ces deux voisins étaient parfaitement libres d'émettre entre eux leurs opinions; d'ailleurs ils ne s'adressaient pas à lui...

„En sortant de dîner, M. de Mortagne alla à la Comédie-Française; il y avait peu de monde, il prit une stalle; au bout de quelques instants, les deux inconnus vinrent se placer à ces côtés et reprirent leur conversation où ils l'avaient laissée. M. de Mortagne crut voir une provocation dans l'étrange persistance avec laquelle on le poursuivait, il perdit malheureusement patience, son caractère bouillant l'emporta, et il dit à l'homme à favoris roux qu'il n'y avait qu'un misérable qui pût oser parler ainsi de l'empereur.

„Cet homme, au lieu de répondre à M. de Mortagne, redoubla d'injures sur Napoléon en continuant de s'adresser à son compagnon. Notre malheureux ami, que ce sang-froid mit hors de lui, s'oublia jusqu'à secouer violemment le bras de l'inconu, en lui demandant s'il ne l'avait pas entendu.

„Celui-ci s'écria vivement: Vous m'avez appelé misérable, vous avez porté la main sur moi, je ne vous ai pas adressé la parole; vous êtes l'agresseur, vous me devez satisfaction. Voici mon adresse, demain matin mon témoin sera chez vous! Et il remit une carte à M. de Mortagne.

„Sur cette carte il y avait: le capitaine Le Blanc. Le soir même de cette altercation, M. de Mortagne alla chez M. de Saint-Pierre, lui avoua qu'il avait eu tort, mais qu'il n'avait pu s'empêcher de s'emporter en entendant injurier la mémoire de l'homme qu'il admirait le plus au monde; il pria M. de Saint-Pierre de s'entendre avec le témoin du capitaine Le Blanc, ajoutant qu'il était prêt à donner toute satisfaction.

„Le lendemain, à huit heures du matin, le témoin du capitaine Le Blanc, un Italien qui se qualifia du titre de chevalier Peretti, vint trouver M. de Saint-Pierre et réclamer le choix des armes pour le capitaine Le Blanc qui voulait se battre au pistolet, à vingt pas et tirer le premier, étant l'offensé.

„M. de Saint-Pierre, voulant égaliser davantage les chances du combat, demanda que les deux adversaires tirassent ensemble, mais le témoin du capitaine Le Blanc n'y voulut jamais consentir. Malheureusement M. de Mortagne était l'agresseur sans provocation; M. de Saint-Pierre fut donc forcé, me dit-il, d'accepter le combat tel qu'il était proposé.

„Lorsque M. de Mortagne apprit le résultat fâcheux de cette entrevue, il parut soucieux, préoccupé. Avant que de partir, il remit à M. de Saint-Pierre une clef, en le priant d'envoyer à leur adresse les papiers qu'il trouverait dans un coffre qu'il lui indiqua.

„M. de Saint-Pierre, connaissant le courage de M. de Mortagne, qui avait fait les plus brillantes preuves dans des circonstances pareilles, attribua à un sinistre pressentiment l'espèce d'accablement qu'il montra avant le combat.

„Notre ami regretta plusieurs fois de s'être laissé emporter jusqu'à insulter cet homme, comme si la mémoire de l'empereur ne se défendait pas d'elle-même. Plusieurs fois il répéta: „Cela m'eût été à peine pardonnable si ma vie m'eût appartenu à moi seul; mais en ce moment me conduire comme je me suis conduit, c'est pis qu'une folie, c'est presque un crime..."

„A midi, M. de Mortagne et ses deux témoins, le capitaine Le Blanc et les deux siens arrivèrent dans le bois de Ville-d'Avray. Tout fut réglé comme il avait été convenu.

„Les deux adversaires se placèrent à vingt pas; M. de Mortagne redressa sa grande taille, et, tout en tenant son pistolet de la main droite, il croisa ses bras sur sa poitrine, jeta un regard si ferme et si perçant sur le capitaine Le Blanc, que celui-ci baissa un moment les yeux, et M. de Saint-Pierre vit distinctement son poignet trembler; pourtant son coup partit; hélas... il fut bien fatal!... M. de Mortagne tourna une fois sur lui-même et tomba à genoux en portant la main droite à son côté gauche... puis il se renversa en arrière en s'écriant: „Ma pauvre enfant!“ Vous le voyez... il pensait à vous, Mathilde...

„Ses témoins le reçurent presque expirant dans leurs bras. La balle avait pénétré dans la poitrine. On le transporta à Paris avec les plus grands ménagements, et, depuis hier heureusement, quoique très-alarmant, son état n'a pas empiré.

„Voilà, ma chère Mathilde, le récit que m'a fait M. de Saint-Pierre.

„D'après les paroles atroces que j'ai entendues prononcer aux adversaires de M. de Mortagne, M. de Saint-Pierre pense comme moi que, sans doute, ces hommes avaient calculé leur opiniâtre et pourtant insatiable provocation de telle sorte qu'elle fît sortir M. de Mortagne de sa modération habituelle, et qu'il se mit par une imprudente agression à la merci de ces deux spadassins, dont l'un ne semblait que trop sûr de son adresse.

„Mais quel est le mystérieux moteur de cette atroce vengeance? Sans aucun doute ces misérables n'ont pas agi d'eux-mêmes, ils ne sont que les instruments d'une horrible machination...

„Je reçois à l'instant un mot de M. de Mortagne, il se sent mieux; il a, dit-il, les choses les plus graves à me communiquer; je ne manquerai pas à ce triste et pieux devoir; je vous quitte pour revenir bientôt, ma chère enfant.“

Paris, 11 heures du soir.

„J'arrive de chez notre ami... Remercions Dieu, Mathilde, et implorons-le!... il reste encore quelque espoir... il vivra!... Oh! il vivra pour le bonheur de ses amis et pour le châtiment de ses ennemis, car les paroles que j'ai entendues l'ont mis sur la voie d'une trame horrible...

„Quel abime d'infamie!... Mais parlons de vous d'abord... Son premier cri a été: „Mathilde!" ses premières paroles ont été pour me supplier de vous dire que de graves devoirs l'avaient assez absorbé pour qu'il ne pût vous consacrer quelques jours, depuis la scène de la maison isolée (il a confié à mon amitié tous les détails de cette nuit horrible... vous verrez bientôt pourquoi).

„Les crises politiques qui amenèrent la révolution de l'an passé et le triomphe de la cause dont M. de Mortagne était l'un des plus ardents partisans vous indiquent assez quels intérêts l'occupèrent presque exclusivement pendant quelques mois.

„Il a reçu la lettre que vous lui avez écrite au sujet des prodigalités de votre mari: selon son habitude, il voulait vous répondre en vous rassurant ou en vous donnant un conseil efficace, mais il lui a fallu plusieurs consultations de ses gens d'affaires, et il n'a pu se procurer qu'avant-hier et avec les plus grandes difficultés une copie de votre contrat de mariage. Hélas! ma pauvre enfant, vous avez été victime d'une trame bien perfide et bien complète... vous ne pouvez disposer de rien... votre mari peut tout engloutir et ne léguer que la misère à celle qui l'a si généreusement enrichi!...

„— Mais que Mathilde se rassure, a dit M. de Mortagne; quoi qu'il arrive, que je vive ou que je meure, son avenir, celui de son enfant, seront assurés et à l'abri de la dissipation de son mari..."

„Je lui ai tout appris, malheureuse femme!... et vos justes sujets de jalousie, et sa dureté; il ne voit qu'un moyen possible

de vous arracher à cette tyrannie... je n'ose écrire ces mots, car je connais votre tendre aveuglement... Enfin, selon lui, ce moyen est... une séparation!... et il n'y a pas une année que vous êtes mariée! malheureuse enfant!...

„Écoutez notre ami... écoutez-moi... réfléchissez... habituez-vous à cette pensée... qu'elle ne vous effraye pas... Sans doute l'isolement est pénible, mais il vaut mieux encore qu'une douleur de tous les instants.

„Enfin si, comme je n'en doute pas, Dieu nous conserve M. de Mortagne, il ira lui-même, et devant votre mari (1), vous donner le conseil qu'il me prie de vous donner...

„Maintenant, je viens aux soupçons que lui ont donnés les paroles que j'ai surprises. Savez-vous quel est celui qu'il accuse, toutefois avec les restrictions d'une âme juste et loyale?... C'est le démon qui avait semblé s'acharner à votre perte, M. Lugarto enfin!... C'est pour me faire comprendre le sujet de la rage de ce misérable que M. de Mortagne m'a raconté la scène de la maison isolée et les menaces de vengeance que ce monstre proféra en s'éloignant... Il n'aura que trop tenu parole! Des spadassins soudoyés, renseignés et dirigés par lui, auront épié M. de Mortagne, et, exécutant les infernales instructions de leur maître, ils auront exaspéré la colère de notre malheureux ami, en outrageant devant lui une mémoire qu'il vénérait.

„Une fois l'agression de M. de Mortagne bien constatée, et le choix et le mode du combat ainsi laissés forcément à son adversaire, il ne pouvait que tendre sa poitrine désarmée aux assassins payés par M. Lugarto.

„Malgré cette interprétation si naturelle d'un fait inexplicable sans cela, malgré son mépris pour cet homme, M. de Mortagne répugne à le croire capable d'une si sanglante infamie; avec la

(1) M. de Mortagne ignorait alors le départ de M. de Lancry pour Paris. (Noté de l'auteur.)

rude franchise de son caractère il n'admet que les réalités, les preuves matérielles lorsqu'il s'agit d'accuser un homme d'un crime peut-être plus exécrable encore que l'assassinat, parce qu'il est infaillible et impunissable... Pourtant il consent à..."

Cette lettre de Mme de Richeville était interrompue.

Un billet accompagnant un volumineux paquet cacheté en noir était ainsi conçu et écrit d'une main défaillante par Mme de Richeville.

„Une heure du matin.

„Il me reste... à peine la force de vous écrire ses mots terribles... Il est mort... une suffocation vient de l'emporter... Ce n'est pas tout... je crains de devenir folle de terreur. A peine m'avait-on annoncé cette affreuse nouvelle qu'un inconnu a apporté une boîte pour moi... Emma l'a ouverte... en ma présence... qu'ai-je vu?... Un bouquet de ces fleurs vénéneuses d'un rouge de sang que l'an passé vous portiez à ce bal du matin... et qui vous avait été envoyé à votre insu par M. Lugarto, démon... à figure humaine... Ce bouquet est ceint d'un ruban noir... Comprenez-vous cette épouvantable allégorie?... N'est-ce pas à la fois dire quelle est la main qui a frappé... et nous menacer de nouvelles vengeances?... Si cela est, mon Dieu, grâce... grâce pour Emma, grâce pour ma fille... frappez-moi, mais épargnez-la... Mathilde... prenez garde... un génie infernal plane au dessus de nous... Notre ami n'est peut-être que sa première victime... Adieu, je n'ai que la force de vous dire mille tendresses désolées.

„Verneuil de Richeville."

Un paquet cacheté, à mon adresse, accompagnait cette lettre

Il contenait les dernières volontés de M. de Mortagne... le don qu'il me faisait de tous ses bien... et la révélation d'un

mystère sacré qui doit rester enseveli au plus profond de mon cœur. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Je n'ai pas besoin de dire si mes regrets furent cruels... La seule main ferme et amie qui aurait pu peut-être me retenir sur le bord de l'abîme... venait d'être glacée par la mort.

Tous les soutiens me manquèrent à la fois...

La fatalité semblait s'appesantir sur moi. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Un jour donc, je me trouvai seule... le cœur vide et désolé... l'âme remplie d'amertume et de haine...

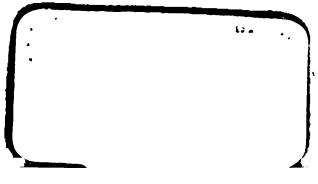
Dans ma révolte impie contre la destinée que Dieu m'imposait sans doute comme épreuve, lasse d'être victime, insultant à ma résignation et à mes vertus passées, je songeai enfin à rendre le mal pour le mal.

Me pardonnerez-vous jamais, mon Dieu?...

Que mes fautes retombent sur l'homme qui m'a jetée dans cette voie orageuse et désespérée!

Non, non, pas de pitié... pas de pitié pour lui... Du ciel il m'a rejetée dans l'enfer, il m'a ravi ma dernière espérance.

Haine... haine immortelle à CELUI QUI A TUÉ MON ENFANT.

. . . . . .

57581860